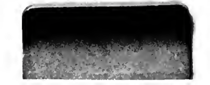



AZIONALE
FIRENZE



MÉLANGES

ET

PENSÉES

PAR E. GÉRUZEZ

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1866

6-5-70

MÉLANGES

ET

PENSÉES

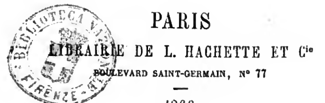
IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

MÉLANGES

ET

PENSÉES

PAR E. GÉRUZEZ



PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1866

PRÉFACE.

La publication de ce volume est un suprême hommage rendu au mérite et aux vertus d'un homme de bien. En dehors des ouvrages considérables qui lui ont assuré un rang distingué parmi les historiens de notre littérature. M. Geruzez a laissé de nombreux écrits qui ne peuvent manquer d'être accueillis avec intérêt par le public et d'ajouter à la considération et à la sympathie qui entourent sa mémoire. On a réuni dans ce dernier recueil de belles et fortes études sur Calvin, sur Malherbe, sur Buffon, sur J.-J. Rousseau, sur saint Augustin, sur Voiture et sur quelques écrivains contemporains dont les noms ne déparent nullement cette illustre compagnie. Les qualités aimables et solides de l'esprit de M. Geruzez se retrouvent dans toutes ces pages et l'on croit encore l'entendre en les lisant; c'est toujours la même rectitude de jugement, la même modération intellectuelle et morale, la même finesse, la même bonté. Une excellente notice sur sa vie, écrite par la

main fidèle d'un condisciple, l'ami de ses premiers et de ses derniers jours, M. Lesieur, nous aide encore à le mieux connaître et ajoute au prix de ce recueil; mais si l'on veut voir M. Geruzez revivre tout entier, tel qu'il se laissait goûter et aimer dans la simplicité de sa vie et de sa conversation, surtout lorsqu'il s'abandonnait à sa pente naturelle et pensait tout haut avec ses amis, il faut aller droit à la fin de ce volume et parcourir les réflexions, piquantes ou touchantes, qu'on a recueillies sur ses cahiers d'études et qu'il écrivait, au jour le jour, sans suite et sans dessein, uniquement pour causer un instant avec son propre esprit ou pour épancher sur le papier le trop-plein de son cœur.

Pour moi, la lecture de ces dernières pages m'a ramené de quinze années en arrière ; j'y ai retrouvé l'écho de ces libres et douces causeries qui précédaient nos conférences à l'École Normale, lorsque, avant de prendre place et d'écouter respectueusement le maître on s'entretenait un instant avec l'ami des choses de ce monde et des réalités de la vie. Je ne sais si la disposition des esprits a changé sur ce point, comme sur tant d'autres, mais la jeunesse d'alors était exigeante envers ses maîtres. La vive curiosité, la soif d'apprendre, la présomption qui porte à penser qu'on peut tout savoir, la résolution orgueilleuse de ne pas se payer de mots comme ses devanciers, et de voir toujours de près les choses mêmes, la vigueur enfin d'un esprit jeune que le travail a plus excité que rassasié, et qui ne souffre pas plus de bornes à l'activité d'autrui qu'il ne met de limites à ses propres espérances, tout contribuait à

rendre un tel auditoire sévère et parfois injuste à l'égard de ceux qui avaient accepté la tâche laborieuse de le guider et de l'instruire. La foule mêlée des cours publics est bien plus facile à satisfaire, bien autrement reconnaissante du moindre effort, bien plus sensible au moindre trait brillant ou heureux que cette réunion attentive, ardente et défiante en même temps, d'une vingtaine de jeunes gens, encore étrangers aux dégoûts de la science, à la lassitude de l'esprit et aux déceptions de la vie. Mais cette exigence, cette défiance, cette sévérité étaient désarmées devant M. Geruzez, parce qu'on l'aimait, parce que tout plaisait en lui, jusqu'à cette nonchalance aimable et digne d'un vrai sage que nous eussions sans doute appelée indolence ou négligence, si elle n'eût été relevée par tant d'esprit et de bonté.

Cette sympathie venait aussi d'ailleurs; elle s'entretenait et se renouvelait, par l'échange d'impressions communes, sur la plupart des grands sujets qui échauffaient alors nos jeunes cœurs. L'âme élevée de M. Geruzez se plaisait au milieu des illusions généreuses; elles étaient familières à son esprit et, pour tout dire, nécessaires à son bien-être moral. Il n'avait pas besoin d'efforts pour nous suivre dans la région des nobles chimères; bien plus, la candeur de sa maturité était plus intacte et moins fragile que celle de notre adolescence, et il est resté jeune quand beaucoup d'entre nous avaient déjà cessé de l'être. Ce n'est point que l'accord fût complet ni l'entente sans réserve entre M. Geruzez et la génération nouvelle. Le pur esprit de 1830 était resté vivant dans cet honnête homme, encore échauffé

des luttes de sa jeunesse contre la réaction si malheureuse qui envenima les dernières années de la Restauration et qui fut si fatale à l'avenir de la liberté française. M. Geruzez était demeuré, sans altérationperceptible, ce même libéral et ce même philosophe qui avait salué avec joie la chute de la branche aînée et que les journées de Juillet avaient rempli d'espérance. Je me suis souvent demandé, avec une curiosité mêlée de tristesse, comment un régime qui reposait sur la Charte et qui offrait, avec tant de garanties pour la dignité humaine, une si large arène à l'inconstance légitime des passions politiques, avait réussi à se faire méconnaître à ce point et à se faire prendre en aversion véritable par des esprits aussi naturellement tempérés, par des cœurs aussi amis de la justice, aussi honnêtes, aussi sincèrement patriotes que l'étaient l'esprit et le cœur de notre digne maître. Pour ceux-là même qui n'ont point connu M. Geruzez, les pensées qui terminent ce volume contiennent une explication suffisante de ce triste problème. C'est l'alliance déplorable de la religion avec des théories despotiques, c'est le secours plus bruyant qu'efficace donné par le gouvernement d'alors à des passions intolérantes et à des prétentions d'un autre âge qui ont jeté M. Geruzez, avec bien d'autres, dans le camp des adversaires irréconciliables de la Restauration. Combien d'ennemis inutiles ce régime ne s'est-il point créés de la sorte parmi cette jeunesse libérale qui aurait dû former son appui naturel, qui pouvait seule assurer son avenir, qui n'avait aucun engagement avec le passé, et que la juste cause de la liberté sous la monarchie devait si aisément

séduire ! M. Geruzez avait gardé, avec toute leur vivacité, ces premières impressions de sa jeunesse : la superstition intolérante, l'hypocrisie persécutrice étaient restées ses ennemis perpétuels; il en était un peu hanté comme de fantômes ; il en redoutait jusqu'à l'ombre, et, confiant pour tout le reste jusqu'à l'innocence, il était sur ce point défiant jusqu'à l'ombrage : « Faites entrer chez vous, disait-il, le plus de religion et le moins de religieux que vous pourrez. » Et encore : L'aversion pour les médecins et pour les prêtres pourrait bien n'être au fond qu'un goût très-prononcé pour la santé et pour Dieu. »

Ce goût prononcé pour Dieu, M. Geruzez l'éprouvait dans toute la sincérité de son âme, et il nous offrait un de ces exemples, devenus si rares, du pur déisme, sûr de lui, aussi inaltérable et aussi tranquille qu'il pouvait l'être dans l'âme de Socrate ou de Cicéron. Au milieu de cette jeunesse curieuse et hardie qui ne voyait partout que des problèmes à résoudre et qui se flattait bien d'en venir à bout, qui eût fait volontiers dater de son entrée dans le monde toute science et toute philosophie, et qui cependant était plus ou moins pénétrée de philosophie allemande. M. Geruzez gardait, avec une sorte de sérénité qui imposait le respect, sa ferme croyance dans la personnalité divine, dans la justice et dans la bonté d'un créateur, dans la sagesse toujours active de sa Providence. Il se tenait, sans effort, à égale distance des religions positives et de tout système philosophique qui pût mettre en question cet ensemble de croyances, devenu le fond de sa pensée et l'aliment nécessaire à son âme. Demeurant

dans un tel équilibre, il était encore en ce point l'image fidèle de sa génération, et se trouvait parfois mal à l'aise au milieu de la génération nouvelle. Il disait, en parlant d'une façon générale (car aucun trouble de ce genre n'approchait de son foyer) : « Un père de famille qui croit en Dieu sans croire à saint Cupertin est bien empêché entre des filles dévotes et des fils athées. Dieu nous délivre de l'athéisme et du cupertinage ! Mais on se ferait une idée bien fausse de M. Geruzez si on le confondait avec ceux que le déisme séduit surtout à titre de négation, et pour qui croire seulement en Dieu est un moyen commode et une façon honnête de ne rien croire. Bien au contraire, si jamais l'expression de religion naturelle a pu être employée à juste titre, c'est en parlant de M. Geruzez et de l'onction religieuse que répandait dans cette âme droite et simple cette foi consolante dans la Providence divine, qu'aucune épreuve ne put jamais entamer. « Celui qui nie Dieu dans le malheur, disait-il, le nierait plus assurément dans la prospérité. » Et presque en tête des pensées recueillies dans ce volume, on rencontre cette belle parole qui semble avoir coulé de source de son cœur modeste et pur : « Dieu m'a fait la grâce de ne jamais douter de son existence; il ne m'a pas accordé celle de songer toujours à sa présence. »

Si pourtant c'est vivre en la présence de Dieu que d'être juste, plein de bonne volonté à l'égard de tous, toujours animé du désir de bien agir, et dévoué sans réserve à ses amis, cet excellent homme n'avait aucun effort à faire pour conformer sa vie à l'opinion élevée

qu'il avait de ses devoirs ; et le mot rigoureux de devoir ne rend qu'imparfaitement une obéissance si facile et si douce aux penchants affectueux de sa nature. Il avait besoin d'aimer comme d'être aimé, et voici à ce sujet une de ses plus touchantes paroles : « J'ai supporté la mort de ma jeunesse ; je supporterai la mort de ma vieillesse ; il n'y a d'insupportable que la mort de l'amitié. » Sa bienveillance générale autant que sincère allait surtout vers la jeunesse, et c'était lui-même qu'il peignait sans y songer lorsqu'il écrivait cette pensée si juste : « Le signe de la bonté chez les jeunes gens, c'est d'aimer la vieillesse, et chez les vieillards d'aimer la jeunesse. »

De là venait pour lui le grand charme de l'enseignement public, et cet échange continuel de sympathie lui était devenu nécessaire. Aussi ne put-il supporter sans une profonde douleur le coup aussi injuste qu'imprévu qui l'atteignit après la chute de la République, lorsqu'il fut enlevé, sans l'ombre d'un prétexte, à une chaire qu'avaient si longtemps honorée la solidité ingénieuse de son enseignement et l'irréprochable sagesse de sa conduite. Sa vie universitaire se termina comme elle avait commencé, par une disgrâce : 1852 fut une date néfaste pour le professeur, comme 1822 pour l'élève de l'École Normale ; mais il y a cette différence entre les disgrâces de la jeunesse et celles du déclin de la vie, que les premières nous réveillent et nous excitent, tandis que les secondes nous découragent et nous accablent Nous n'acceptons plus du même cœur les défis de la Fortune, parce que nous sentons instinctivement que la

force de les relever et de les faire tourner à notre honneur s'est échappée de nous, et que le combat est devenu trop inégal avec le temps. Notre excellent maître a terminé sa vie sous le poids de cette injustice, et l'impression que le contre-coup nous en a laissée est aussi vive que le premier jour.

Il n'est cependant point de fardeau que n'allégent le plaisir des lettres et les jouissances de l'amitié, et, de ce côté du moins, M. Geruzez trouvait le bonheur égal et paisible qui convenait le mieux à sa nature. Il travaillait sans grande ardeur, sans échauffement et sans impatience, mais constamment et avec cette douceur persévérante qu'il portait partout. C'est pour lui que semble avoir été écrite cette charmante devise du chanoine Maucroix, qu'il a si bien peint dans ce volume même avec la sympathie involontaire que lui inspirait plus d'un trait de ressemblance : « Ombre, livres, petits repas consumeront ce qu'il plaira à Dieu qu'il me reste de vie, et un peu de griffonnage. » M. Geruzez était, en effet, comme Maucroix, supérieur à ses livres, et il ne lui manquait, pour prendre son rang parmi les écrivains du premier ordre, qu'un peu plus d'énergie et une soif plus vive de la renommée. Mais son spirituel *griffonnage* n'en sera pas moins conservé et dignement apprécié aussi longtemps qu'on aimera en France des idées justes et fines et des sentiments élevés, exprimés en bon français.

PREVOST-PARADOL.



NOTICE

SUR M. EUGÈNE GERUZEZ.

Geruzez (Eugène) est né à Reims le 6 janvier 1799. Après avoir fait de brillantes études au lycée de cette ville, sous la direction de son oncle, ancien génovéfain et professeur distingué de cet établissement, Eugène Geruzez devint en 1819 élève de l'École normale supérieure. C'est là que nous l'avons connu, aimé, apprécié ; et depuis cette époque, c'est-à-dire depuis près d'un demi-siècle, nous ne l'avons jamais perdu de vue. Rapprochés par de communes études, partageant les mêmes travaux, soumis à la même discipline, nous nous sommes liés étroitement, et cette liaison formée dans la première jeunesse n'a jamais subi la moindre atteinte. La mort même n'a pu la rompre, tant est vif et profond le souvenir de ce charmant esprit qui était en même temps le meilleur des hommes.

Déjà, à l'Ecole normale, nous pouvions pressentir ce qu'Eugène Geruzez deviendrait un jour. Nul parmi nous (et certes il avait des rivaux qui n'é-

taient pas à dédaigner) ne déployait une facilité plus ingénieuse et plus élégante. Ses rédactions du cours de M. Patin, notre vénérable maître, étaient des modèles que nous conservions avec un soin religieux. Naturellement porté à la causticité, nous ne pouvions que rire de ses saillies plus spirituelles que mordantes. On sentait d'ailleurs qu'elles étaient toujours assaisonnées de bonté et de bienveillance. Ces deux qualités dominaient, chez lui, même l'esprit qui était cependant d'une finesse bien rare. Lui aussi, homme né en pleine Champagne, a fait mentir le proverbe.

Frappé comme nous tous par le licenciement de 1822, il était trop libéral et trop indépendant pour obtenir un emploi à cette époque de réaction aveugle, quoiqu'il eût accompli toutes les conditions exigées d'un élève de l'Ecole normale, quoique ses doctrines philosophiques et littéraires fussent irréprochables, ainsi qu'il l'a prouvé depuis. Privé de son état, il attendit des temps meilleurs et s'empressa de rentrer dans l'Université par la porte honorable de l'agrégation qui ne lui fut ouverte qu'en 1828. De 1822 à 1828, Eugène Geruzez s'est préparé, par de nombreux travaux, à la brillante carrière de critique littéraire qu'il a si heureusement parcourue. Son nom commençait déjà à percer la foule; il a été un des collaborateurs du *Globe* que nous lisions avec avidité, et qui était comme le refuge de tous les persécutés de la Restauration, phalange littéraire et philosophique qui a été l'honneur de l'Université, quand l'Université a bien voulu se montrer plus équitable. Mais, au milieu des préoccupations qui assiégeaient un jeune homme dont la plume était la

seule fortune, jamais Eugène Geruzez n'a oublié ses amis dans la détresse. L'auteur de cette notice se souviendra toujours avec reconnaissance qu'à son retour à Paris, en 1825, la première personne sur laquelle il pût s'appuyer, ce fut Eugène Geruzez.

Quelle foule se réunirait autour de son nom, si tous ceux qu'il a obligés, dans les temps les plus mauvais comme dans les temps les plus prospères, pouvaient accourir! Car sa bienveillance était inépuisable; faire le bien était chez lui une habitude de nature et jamais il n'a su dire non, s'oubliant constamment lui-même, et n'épargnant ni soins ni peines pour autrui.

Doué d'un cœur aimant, Eugène Geruzez ne pouvait vivre dans l'isolement. Les affections de famille devaient seules satisfaire cette âme tendre et pure. Eugène Geruzez contracta en 1830 une union qui assura son bonheur en lui donnant des enfants dont il avait le droit d'être fier. Cette belle famille aujourd'hui désolée se groupait avec orgueil autour de son chef. Notre ami a pu la voir grandir et embrasser même sa petite-fille qui, nous l'espérons, se souviendra, malgré son jeune âge, du grand-père qu'elle n'a plus.

Livré à toutes les préoccupations du père de famille, Eugène Geruzez n'a jamais cessé d'avoir pour ses parents, tant qu'il les a conservés, la plus extrême déférence. N'a-t-il pas été le meilleur des frères, le plus dévoué des gendres? Son jeune frère est mort dans ses bras; il a reçu les derniers soupirs de sa belle-mère et de son beau-père. C'est encore lui qui a été le tuteur des enfants de son beau-frère. Il leur a servi de père, ajoutant ainsi, sans

trop calculer l'avenir, une tâche de plus à celles que Dieu lui avait imposées. On a dit que l'homme était essentiellement égoïste, que l'amour était encore de l'égoïsme, mais à deux, qu'une union féconde était toujours de l'égoïsme, à trois, à quatre, à cinq. Telle n'était pas l'opinion d'Eugène Geruzez. Tout père de famille qu'il était, il croyait qu'il devait toujours s'occuper des autres et négliger les calculs mesquins de la prudence humaine qui certes ne sont pas agréés là-haut.

C'est en 1833 qu'Eugène Geruzez, après avoir modestement milité en qualité d'agrégé, dans les lycées de Paris, entra à la Faculté des lettres. M. Villemain eut la main assez heureuse pour le choisir comme suppléant de son cours d'éloquence française. Les jeunes gens de l'époque qui sont aujourd'hui des vieillards, se souviennent encore de l'éclat retentissant de cet enseignement de la Sorbonne qui attirait toute la capitale, triumvirat prodigieux qu'on ne reverra plus, MM. Cousin, Guizot et Villemain. La Révolution de 1830 venait de les porter au pouvoir ou à la chambre des pairs avec leurs amis triomphants. M. Villemain, cherchant autour de lui l'homme qui pouvait, sinon le faire oublier, du moins tenir sa place, devina tout ce qu'il y avait de fin, de délicat, de pénétrant dans l'esprit d'Eugène Geruzez. Il avait reconnu en lui quelques-unes des qualités dont la réunion fait la gloire de cet illustre maître et le célèbre critique, le professeur éloquent qui était devenu un homme d'Etat, crut se survivre à lui-même dans la chaire de la Sorbonne en la confiant à notre ami.

Eugène Geruzez avait en effet trouvé sa voie. Prenant pour modèle le titulaire qu'il suppléait, il allia

toujours dans ses savantes leçons, au goût le plus pur l'émotion qui lui donne tout son prix. « Il nous enseignait, dit M. Prévost-Paradol dans la dernière allocution qu'il adressa à son maître bien-aimé, il nous enseignait les lettres françaises avec les meilleures qualités de l'esprit français. Ses leçons n'étaient pas seulement savantes; il portait un sens exquis dans ses jugements, une grâce simple et naturelle dans son langage, et l'on sentait dans toutes ses paroles une douceur mêlée de finesse bien propre à nous rappeler qu'il était le concitoyen de la Fontaine. »

Pendant dix-neuf ans, Eugène Geruzez a porté avec un grand succès cet écrasant fardeau, pour nous servir d'une expression que nous empruntons à M. Gandar, son collègue à la Sorbonne et aussi son élève.

Il était naturel de penser qu'un suppléant pour ainsi dire émérite deviendrait enfin titulaire, lorsque la chaire d'éloquence française serait définitivement vacante. Elle le fut en 1852, et ce n'est pas Eugène Geruzez qui y fut nommé. Cruelle déception pour ses amis, pour sa famille, pour ses auditeurs et pour lui-même ! Il s'en est plaint quelquefois, mais sans amertume, quoique la blessure fût profonde et que le chagrin qu'il en éprouva eût peut-être contribué à abréger ses jours. Cette criante injustice a été consommée cependant, malgré les pressantes réclamations de ses amis, malgré le bon droit, malgré l'équité la plus vulgaire. Eugène Geruzez était docteur ès lettres depuis 1836, agrégé de la Faculté depuis 1840, maître de conférence à l'École normale. Un enseignement irréprochable de dix-neuf ans, des ouvrages honorés quelquefois des distinctions de l'A-

cadémie française et répandus partout, tous ces titres ont été méconnus.

Le ministre assez malheureux pour céder à des préoccupations personnelles, ne voulut pas néanmoins séparer complétement Eugène Geruzez du théâtre de sa renommée. Il le rattacha pour toujours à la Faculté des lettres par un emploi de secrétaire qui lui permit de rester au milieu de ceux dont il avait été si longtemps le collègue. Comme secrétaire de la Faculté, Eugène Geruzez se trouva en rapport avec les innombrables candidats au baccalauréat ès lettres, c'est-à-dire avec la fleur de la jeunesse française. C'était encore pour lui comme une autre famille qu'il aidait de ses conseils, qu'il consolait assez souvent, qu'il réconfortait et protégeait. Les professeurs ses anciens collègues écoutaient volontiers cet excellent homme dont l'opinion était toujours à leurs yeux du plus grand prix. De quels égards ils l'entouraient! Par quelle sincère affection ils cherchaient à lui prouver qu'il était toujours de la maison! Le vénérable et savant doyen qu'ils viennent de perdre se distinguait entre tous par cette sorte de protestation muette contre un acte inqualifiable.

Malgré son titre officiel, Eugène Geruzez n'avait jamais cessé d'être tout autre chose qu'un administrateur. Dès 1833, il avait publié chez Delalain le père, qui fut son premier éditeur, un cours élémentaire de philosophie, qui a eu plusieurs éditions. La seconde édition de cet ouvrage, faite en 1834, est dédiée à M. Villemain qui n'était alors que vice-président du conseil royal de l'instruction publique et pair de France, mais qu'Eugène Geruzez

regardait avec raison comme son maître le plus illustre, et qui s'est peut-être décidé à le choisir pour son suppléant parce qu'il reconnaissait en lui un esprit philosophique, nous voulons dire spiritualiste, élevé et tout à fait capable de traiter les questions littéraires avec profondeur. Ce modeste livre qui n'est, d'après l'auteur lui-même, qu'un résumé des doctrines philosophiques les plus pures du dix-neuvième siècle, était destiné aux futurs bacheliers ès lettres qu'il devait guider dans une étude trop souvent aride et dangereuse.

Il s'est fait autour de ce petit manuel beaucoup plus de bruit que ne le supposait Eugène Geruzez lui-même. Il a été l'occasion d'un procès commencé en 1844 et qui s'est terminé en 1845 par un succès judiciaire dont notre ami avait le droit d'être fier. C'est à l'Université même qu'on s'attaquait dans sa personne. Quoiqu'il fût d'humeur essentiellement pacifique, il ne crut pas devoir tolérer des attaques dirigées principalement contre une institution qui lui était chère et demanda aux tribunaux réparation des calomnies odieuses qu'il méritait moins que personne. Secondé par l'éloquence désintéressée du plus célèbre avocat du temps, de Me Bethmont, Eugène Geruzez sortit triomphant de ce combat judiciaire où les brochures abondèrent et où notre ami ne s'épargna pas non plus. Nous avons conservé comme une relique un de ces factums signés de lui, qui est un modèle de fine plaisanterie et de raisonnement. On n'attendait pas moins de l'auteur d'un cours de philosophie, d'un professeur d'éloquence française à la Sorbonne, un peu plus fort et beaucoup plus modéré que ses adversaires qui se trompaient d'époque.

Dans cette année 1845, Eugène Geruzez publiait, chez le même éditeur Delalain, un manuel de littérature, destiné également au baccalauréat ès lettres et qui répondait parfaitement au nouveau programme promulgué par M. Cousin, lorsqu'il était ministre de l'instruction publique, manuel que notre ami a complété un peu plus tard (1849) par des études littéraires sur les ouvrages français prescrits pour l'examen du baccalauréat. Ces deux ouvrages élémentaires ont obtenu un légitime succès et ont été réédités presque tous les ans; car ils sont d'un maître et portent l'empreinte d'un enseignement plus élevé.

Eugène Geruzez l'exposait avec autorité devant l'auditoire sympathique de la Sorbonne, qui remplissait jusqu'au comble la salle du rez-de-chaussée, et où nous l'avons entendu souvent nous-même. Ces précieuses leçons semées d'aperçus si ingénieux et qui étaient non-seulement un cours de littérature, mais aussi un cours de morale, auraient pu s'évanouir comme la parole du maître. Dieu merci, il n'en a pas été ainsi; elles revivent dans les livres d'Eugène Geruzez et ne périront pas. Dès 1837, il publiait une histoire de l'éloquence politique et religieuse en France, depuis le quatorzième jusqu'au seizième siècle, histoire qui résumait ses leçons précédentes, sans les reproduire textuellement; car il comprenait parfaitement que la parole écrite doit différer beaucoup de la parole improvisée. En 1845, nouveaux essais d'histoire littéraire qui complétaient l'histoire de 1837 et qui obtinrent en 1846 les prix Gobert et Bordin, et plus tard, de l'Académie française, un des prix Montyon. Presque

chaque année, depuis cette époque, c'est-à-dire, en 1847, en 1848, en 1849, en 1850, Eugène Geruzez s'occupa de populariser les chefs-d'œuvre de notre langue et de les mettre à la portée de la jeunesse de nos écoles par des épurations scrupuleuses et par un commentaire dont les hommes d'un âge mûr peuvent aussi faire leur profit. C'est ainsi que ses excellentes études sur Boileau, sur les fables de la Fontaine, sur le théâtre de Corneille, de Racine, de Voltaire, sont devenues classiques, tant on a rendu justice à ses appréciations si sûres, à ses notices d'un goût si irréprochable, et grâce aussi à cet habile propagateur de bons livres qu'on appelle L. Hachette. Au moment même où notre ami était arrivé à la maturité de son talent, où son nom faisait autorité, il est arraché de sa chaire d'éloquence française et exilé dans un bureau de comptabilité. Mais le professeur, le littérateur éminent ne se laissa pas submerger dans cet amas de paperasses et d'argent. Quoique sa comptabilité fût un modèle d'exactitude et de clarté, et qu'il s'en occupât avec cette conscience qu'il apportait à l'accomplissement de tous ses devoirs, il revenait passionnément aux chères études de sa jeunesse; il développait dans le silence de la méditation, il améliorait, refondait, transformait complétement les ouvrages qu'il avait déjà publiés. C'est à ces révisions sévères que nous devons ses *Essais d'histoire littéraire* en deux volumes qui ont paru en 1853, son *Histoire de la littérature française pendant la révolution* (1856), une nouvelle édition de la *Littérature française* ou plutôt une histoire tout à fait nouvelle de cette littérature en deux volumes (1861).

Mais le poids des années commençait à se faire sentir. Les nobles traits de notre ami s'altéraient visiblement. Ses yeux s'affaiblissaient; ce travail continu de méditation et de cabinet achevait d'épuiser ses forces. Il voulut mettre un intervalle entre l'affranchissement définitif de tout devoir officiel et la mort. Il demanda et obtint sa retraite il y a quelques mois seulement. M. Duruy s'est honoré à jamais auprès des amis de l'Université en conférant à Eugène Geruzez le titre de professeur honoraire de la Faculté des lettres, titre qu'il avait si bien mérité et qui a pu le consoler de l'injuste disgrâce dont il a été frappé.

Si Eugène Geruzez avait pris sa retraite, il était loin de la considérer comme un temps de repos. L'amour des lettres est une passion qui n'a d'autre terme que celui de la vie. On peut dire que c'est un livre à la main qu'il est mort. Nous l'avons fréquemment visité dans sa studieuse retraite et nous n'avons pas tardé à nous convaincre que le cœur ne vieillit pas, non plus que l'esprit. Quelle bienveillance! quelle charmante conversation! quel feu roulant d'épigrammes sans fiel! car c'était surtout dans l'intimité qu'il se laissait aller à son esprit naturel. Les indifférents le rendaient silencieux; il avait un air morose en public. Mais qu'un vieil ami ou le fils d'un vieil ami survînt, ce n'était plus le même homme. Le voilà tout à coup transfiguré. Tel il était encore, lorsqu'il entrevoyait un de ses enfants. Comme il savait se faire petit avec sa petite-fille! comme il savait adoucir son ton magistral en l'embrassant d'un regard paternel!

Malgré la fatigue trop visible qui courbait sa taille,

malgré une certaine lourdeur qui l'envahissait, sans qu'il s'en aperçût, Eugène Geruzez restait fidèle aux habitudes littéraires de toute sa vie. Presque chaque semaine un article brillant de verve allait enrichir quelque recueil périodique. Notre ami ne reculait même pas devant un travail de plus longue haleine et s'était engagé à publier une édition nouvelle des œuvres de Boileau en plusieurs volumes, avec un commentaire et des notes qui auraient fait oublier l'édition de Brossette. N'avait-il pas rassemblé déjà d'innombrables matériaux? C'était l'objet de sa constante préoccupation. Que de fois ne nous a-t-il pas entretenu de ce projet qui aurait été le digne couronnement de sa vieillesse? Hélas! la mort ne lui a pas permis de l'achever et l'œuvre est restée à l'état d'ébauche. Le mal inexplicable dont Eugène Geruzez était atteint, s'aggravait de jour en jour. La décomposition fut bien lente, mais continue, tant cette nature était énergique. En vain, toutes les ressources de l'art, toutes les délicatesses de l'affection la plus dévouée et la plus ingénieuse furent déployées. Il fallut se résigner à cette grande perte. Le malade nous donnait l'exemple du courage, et ne voyait dans les maux qu'il souffrait qu'une nouvelle preuve de l'affection dont il était environné. Il expira dans les bras de sa digne compagne et de ses enfants en pleurs, le 29 mai 1865.

Nous l'avons tous accompagné à sa dernière demeure, ses amis d'enfance, M. Andouillet, M. Paulin Paris, ses condisciples de l'École normale, M. L. Quicherat, M. Augustin Cournot, M. Barbet, avec les représentants les plus illustres de la Faculté des lettres et de la littérature, avec ses anciens élèves, cortége

imposant qui s'honorait lui-même en honorant l'homme modeste, le bon citoyen, l'ami sûr et dévoué, le critique éminent dont les enfants n'ont d'autre fortune que le nom pur et sans tache de leur père.

Il leur restait un dernier devoir à remplir. Ils viennent de l'accomplir. Eugène Geruzez avait dispersé dans une foule de recueils, de revues, de feuilles périodiques. des trésors de goût, de critique, d'aperçus ingénieux. Leur piété filiale a voulu les recueillir, les classer avec méthode, les faire revivre en un mot. Ce livre où l'on retrouve Eugène Geruzez tout entier, aux diverses époques de sa vie, manquait à sa renommée. Il complète la bibliothèque littéraire qu'il nous a laissée. Les amis d'Eugène Geruzez et de la saine littérature (grâce au ciel, ils sont plus nombreux qu'on ne le pense), ne peuvent que remercier sa famille de cette pieuse pensée.

A. Lesieur.

Avril 1866.



MÉLANGES.

CALVIN

NÉ EN 1509, MORT EN 1564.

Calvin a donné son nom à la réforme française, et ce n'est pas sans quelque effort que j'aborde un si rude jouteur. C'est là une prodigieuse étude, et, pour être soutenu dans ce labeur, je voudrais l'entreprendre avec sympathie; mais je sens d'avance que je serai souvent forcé de me montrer sévère; car, si d'un côté la grandeur du génie de Calvin est incontestable, d'un autre côté il est également vrai que son œuvre a été plutôt un accident funeste qu'un bienfait pour l'humanité. Avant d'arriver aux doctrines du réformateur, à l'examen de ses travaux, à l'appréciation de son génie, je dois d'abord faire connaître l'homme.

Jean Calvin est né à Noyon, au commencement du seizième siècle[1]. Ses détracteurs, qui le font naître d'un

1. Le 10 juillet 1509. Son nom était Cauvin. Calvin est le même nom retrempé à sa source latine, *Calvus, Calvinus*. Le travail de Calvin sur toute la langue est analogue à la restitution qu'il a pratiquée sur son propre nom.

tonnelier, lui ont reproché l'obscurité de sa naissance comme un crime : étrange reproche dans une religion qui se glorifie d'avoir pour fondateurs des hommes obscurs, de simples pêcheurs, des hommes nés dans la dernière classe du peuple ! Mais ce reproche est une calomnie. Le père de Calvin, Gérard Cauvin, était notaire apostolique, procureur-fiscal du comté, scribe en cour d'Église et promoteur du chapitre. Voilà bien des titres ! Il était d'ailleurs estimé de ses concitoyens pour son esprit et son entente des affaires, et assez riche pour donner à son fils une brillante éducation. Le jeune Calvin fut envoyé à Paris; c'est au collége de la Marche d'abord, puis au collége de Montaigu, renommé pour aiguiser les dents et l'esprit de la jeunesse, qu'il acheva dans la compagnie de deux jeunes nobles, les enfants du seigneur de Mommor, ses études commencées à Noyon. Il étonna d'abord ses maîtres par la précocité, par la pénétration de son intelligence. On le destina à l'état ecclésiastique : à l'âge de douze ans il eut un bénéfice dans la cathédrale de Noyon; chapelain avant d'être sorti de l'enfance, pourvu six ans après de la cure de Saint-Martin de Marteville, les abus qu'il devait attaquer plus tard auraient pu lui profiter; il aima mieux y renoncer[1] pour les combattre plus librement. L'influence de son père et sans doute aussi l'instinct de sa vocation le détournèrent de la carrière ecclésiastique et le poussèrent vers les études du droit. Déjà les entretiens de Robert Olivetan, allié de sa famille, le même qui traduisit la Bible en français sur le texte hébreu,

1. Bolsec et d'autres écrivains catholiques, cités par l'abbé Bergier (*Dict. théol.*), attribuent cet abandon à une cause honteuse, qui aurait provoqué contre Calvin une condamnation flétrissante. Les documents qu'on apporte à l'appui de cette assertion concernent un autre Cauvin. Il y a eu certainement méprise, accidentelle ou volontaire.

avaient altéré l'orthodoxie de Calvin, de sorte qu'il ne pouvait avec honneur entrer dans le ministère catholique, et que sa conscience lui commanda bientôt de renoncer aux bénéfices ecclésiastiques qu'une confiance anticipée avait réunis dans ses mains. Il étudia d'abord à Orléans, sous Pierre de l'Étoile, jurisconsulte célèbre qui devint président au Parlement de Paris, et plus tard à Bourges, où il acheva de se former sous la discipline d'Alciat : sa destinée lui donna en même temps un professeur de lettres grecques entaché d'hérésie, dont Théodore de Bèze parle avec reconnaissance, Melchior Wolmar. Là s'acheva son éducation. Cette étude du droit n'est pas une circonstance indifférente dans l'histoire de Calvin. Suivant la remarque de M. Michelet, Calvin en reçut l'empreinte de son génie : en effet il fut légiste avant tout, et son esprit garda, avec l'équité, la dureté et l'inflexibilité de la loi.

Les contemporains sont tous d'accord sur les merveilleux progrès de Calvin, sur le développement précoce de son intelligence. Ainsi, à Orléans, où il abordait l'étude du droit, on le vit, simple élève, compléter les leçons des maîtres et réussir si bien qu'on lui proposa, pour l'attacher à l'enseignement, de lui conférer sans frais le grade de docteur. A vingt ans il était armé de toutes pièces : son premier ouvrage fut un travail d'érudition, mais le choix du livre qu'il commenta indique, quoi qu'on en ait dit, des vues ultérieures. Sans doute il voulait prendre rang parmi les savants dans un siècle qui raffolait d'érudition et où on allait à la gloire par des commentaires, mais ce n'est pas au hasard qu'il prit pour texte de son travail, parmi les œuvres de Sénèque, le traité de la clémence. A la vue de cette société dès lors divisée, où la réforme avait déjà déposé des germes féconds et suscité de nombreux dissidents qui avaient attiré sur eux la persécution, Calvin, qui couvait l'héré-

sie, prit en main la cause des opprimés. Il comprenait que lui et les siens seraient heureux de rencontrer dans les dépositaires du pouvoir la vertu célébrée par le philosophe romain. Il faut distinguer avec soin deux périodes dans la vie de Calvin, la lutte et l'organisation. Il fera plus tard bon marché des principes de sa jeunesse; mais au début de sa carrière il dut invoquer la clémence, sauf à la rejeter ensuite, lorsque sa condition aura changé.

En 1530 Calvin, qui avait parcouru dans les écoles de Paris, d'Orléans et de Bourges, le cercle entier des humanités et du droit, était revenu à l'étude de la théologie. Établi au collége de Fortet, disciple assidu mais indépendant de la Sorbonne, il fréquentait volontiers les érudits que François Ier attirait à la cour et qui, sans négliger la science, prêtaient l'oreille aux bruits venus de l'Allemagne. Le roi et sa sœur Marguerite de Valois, et à leur suite les courtisans, accueillaient ces nouveautés avec faveur. Calvin travaillait de son côté à gagner ou du moins à compromettre la Faculté de théologie, il avait même pris sur le recteur de Sorbonne, Nicolas Cop, fils de Guillaume Cop, chirurgien du roi, un tel ascendant que l'honnête théologien en était venu à ne voir que par les yeux, à ne penser que par l'esprit de son disciple. Aussi, appelé par sa charge à faire, le jour de la Toussaint 1533, le discours de rentrée, le bon recteur fut-il pour son pieux auditoire un sujet de scandale. Entre autres propositions et doctrines mal sonnantes il avait professé la prédestination au sens des luthériens. La rumeur fut grande dans la Faculté de théologie, et Nicolas Cop, malgré le crédit de son père, fut obligé de prendre la fuite. Le mystère ne tarda pas à être éclairci et on sut que le discours prononcé par le recteur était l'œuvre de son jeune ami Jean Calvin. En conséquence le lieutenant criminel, Jean Morin, qui fut depuis le

beau-père de l'Hospital, arriva escorté de ses archers au domicile de Calvin. De fortune ou d'intention Calvin était absent et se garda bien de reparaître. On apprit bientôt qu'il avait trouvé un asile à Nérac, auprès de la sœur de François Ier, Marguerite de Valois, reine de Navarre.

La cour de Marguerite était lettrée, galante et volontiers théologienne. Calvin n'y portait ni l'esprit léger de Marot, ni la verve audacieuse de Bonaventure Desperriers : sérieux et de mœurs austères il s'y fit plus admirer qu'imiter. Toutefois il y fut bien accueilli. Il eut des loisirs pour ses études, de la liberté pour l'exposition de ses doctrines. L'hospitalité qu'il recevait ne l'enchantait pas ; il quittait souvent Nérac pour aller au dehors, en Saintonge, à Angoulême, se faire de nouveaux prosélytes. Cependant il n'avait pas ouvertement rompu avec l'Église catholique : même le crédit de Marguerite avait fait cesser les poursuites dirigées contre lui et il était au moins amnistié. Ce fut alors qu'il conçut le projet d'exposer l'ensemble de la doctrine chrétienne telle qu'il la concevait, et ce livre devait le mettre non-seulement dans lés rangs mais à la tête des réformateurs. Il commença de l'écrire à Claix dans la maison du curé Louis du Tillet dont il avait gagné l'amitié. Louis était frère de Jean du Tillet, greffier au parlement de Paris et de l'évêque de Meaux. Calvin avait pu revenir à Orléans, où il se trouvait en 1534 : il y publia sa *Psychopannychie*, pamphlet théologique contre l'opinion de certains anabaptistes qui prétendaient que les âmes des morts dorment jusqu'au jugement dernier. D'Orléans il se rend à Strasbourg, d'où il va s'établir à Bâle, et c'est là que dans le cours de l'année 1535 il publie l'*Institution chrétienne;* ce n'était pas l'ouvrage complet, tel que nous le possédons maintenant; il était bien moins étendu : ce n'était que l'ébauche de l'œuvre

définitive, mais cette ébauche était déjà un grand monument, et elle était précédée de cette admirable introduction, de cette dédicace au roi François Ier [1], dans laquelle les principes de la tolérance sont hautement exprimés. Ici la pensée, le langage, tout est noble et grand ; il faut entendre, il faut voir avec quelle dignité le proscrit parle au roi de France, et lui demande de faire asseoir la justice sur son trône; avec quelle vigueur il condamne ces tortures exercées contre les libres penseurs, et avec quelle confiance il invoque contre les persécuteurs la force du Seigneur qui se montrera en sa saison : la menace concentrée n'éclate pas, mais elle n'en a que plus d'énergie.

Telle était en 1535 la situation de Calvin : déjà connu par le commentaire sur le traité de la clémence, il venait de publier son *Institution chrétienne*, qui eut dans toute l'Europe un long retentissement; c'était une œuvre capitale. Les réformateurs voyaient dans son livre la leçon faite au roi, à Luther lui-même, à Zwingle, la doctrine de l'Évangile ramenée à ses principes, et pour l'Église sa constitution à venir. Calvin dès lors fut placé au premier rang et considéré comme le chef naturel de la réforme; mais son destin ne se fixa pour ainsi dire que par un accident.

Arrêtons-nous à loisir devant ce monument du génie et de la loi de Calvin. L'*Institution chrétienne*, telle que l'ont faite les travaux de la vie de Calvin, comprend l'ensemble et les détails de la doctrine des réformateurs. Calvin l'entreprit pour répondre aux catholiques qui reprochaient à sa réforme de n'avoir d'autre but que la destruction, et d'autres résultats que l'anarchie des in-

1. L'*Institution chrétienne* fut d'abord écrite en latin et ce fut seulement six ans plus tard, en 1541, que Calvin la traduisit en français.

telligences. Il voulut fixer une doctrine essentiellement mobile et qu'on ne pouvait arrêter définitivement qu'en renonçant le principe même de la réforme, c'est-à-dire le droit de tous et de chacun à la découverte de la vérité contenue dans l'Écriture :

Tout protestant est pape une bible à la main.

Si Calvin s'était contenté de proposer sa doctrine, il serait demeuré dans l'esprit de la réforme; mais en l'imposant il s'en est écarté, et son intolérance était d'autant plus insupportable qu'elle était une contradiction manifeste.

Je n'entreprendrai pas de donner ici la substance de la doctrine de Calvin; un traité sur la nécessité de la réforme de l'Église, qui contient tous les principes de Calvin exposés sous une forme moins didactique, m'en fournira bientôt l'occasion et les moyens. Il me suffit maintenant de dire que l'Institution, composée de quatre livres, dont le premier traite de la connaissance de Dieu et de celle de l'homme; le second, du Christ considéré comme rédempteur du genre humain; le troisième, des moyens d'acquérir la grâce du Christ et des fruits qu'elle produit; le quatrième, des institutions que Dieu a établies pour mettre l'homme en société avec le Christ et l'y retenir, est un traité complet de théologie[1]. Ajournons ces questions épineuses pour examiner l'épître qui précède l'œuvre, et dans laquelle le réformateur écarte successivement tous les motifs en vertu desquels on voulait condamner les novateurs sans les entendre.

La préface de l'*Institution chrétienne* est un véritable plaidoyer. L'orateur reconnaît dans son exorde l'impo-

1. On peut lire dans les *Études littéraires* sur les écrivains français de la Réformation, par A. Sayous, liv. I, p. 188 et suiv., une courte et substantielle analyse de l'*Institution chrétienne*.

pularité de la cause qu'il défend. Il l'explique par les calomnies du clergé, mais il la constate : « Vous-mesme, vous pouvez estre tesmoin, sire, par combien fausses calomnies elle est tous les jours diffamée envers vous : c'est à savoir qu'elle ne tend à autre fin, sinon que tous règnes et polices soyent ruinés, la paix soit troublée, les lois abolies, les seigneuries et possessions dissipées : bref, que toutes choses soyent renversées en confusion. Et néanmoins vous n'en oyez que la moindre portion. Car, entre le populaire, on seme contre icelle horribles rapports, lesquels, s'ils estoyent véritables, à bon droit tout le monde la pourroit juger avec tous ses auteurs digne de mille feux et mille gibets. Qui s'esmerveillera maintenant pourquoy elle est tellement haye de tout le monde, puisqu'on adjouste foy à telles et si iniques détractions? Voilà pourquoi tous les estats, d'un commun accord, conspirent à condamner tant nous que nostre doctrine. » L'aveu est précieux à recueillir dans la bouche de Calvin. Mais pourquoi la royauté et le populaire étaient-ils si bien disposés à recueillir ces horribles rapports? C'est qu'en réalité le protestantisme portait un germe républicain, et que sa doctrine austère ne remuait pas les entrailles du peuple.

Calvin prend la royauté pour juge entre la réforme et ses adversaires; il essaye de l'émouvoir par le tableau des injustes souffrances que les réformateurs supportent pour la cause de l'Église, et de la faire passer à leur parti en montrant les erreurs, les iniquités et les débordements des catholiques. « Considérez, sire, toutes les parties de nostre cause, et nous jugez estre les plus pervers des pervers, si vous ne trouvez manifestement que nous sommes oppressés et recevons injures et opprobres, pourtant que (*seulement parce que*) nous mettons nostre espérance en Dieu vivant; pourtant que nous

croyons que c'est lavie éternelle de connoistre un seul vrai Dieu, et celui qui a envoyé Jésus-Christ. A cause de cette espérance, aucuns de nous sont détenus en prisons, les autres fouettés, les autres menés à faire amendes honorables, les autres bannis, les autres cruellement affligés, les autres échappent par fuite, tous sommes en tribulation, tenus pour maudits et exécrables, injuriés et traités inhumainement. »

A cette peinture qui représente les protestants abreuvés d'outrages pour leur infidélité à Dieu et à l'Évangile, il oppose le déréglement et les voluptés mondaines de leurs calomniateurs.

« Contemplez d'autre part nos adversaires (je parle de l'estat des prestres à l'aveu et à l'appétit desquels tous les autres nous contrarient), et regardez un peu de quelle affection ils sont menez. Ils se permettent aisément à eux et aux autres d'ignorer, négliger et mespriser la vraye religion qui nous est enseignée par l'Escriture et qui devoit estre résolue et arrêtée entre tous : et pensent qu'il n'y a pas grand intérest quelle foy chacun tient ou ne tient pas de Dieu et de Christ, mais que (*pourvu que*), par foy (comme ils disent) enveloppée, il submette son sens au jugement de l'Église. Et ne se soucient pas beaucoup s'il advient que la gloire de Dieu soit polluée par blasphêmes, tous évidents, moyennant que personne ne sonne mot contre l'autorité de nostre mère Saincte Église, c'est-à-dire, selon leur intention, du siége romain. Pourquoy combattent-ils d'une telle rigueur et rudesse pour la messe, le purgatoire, les pèlerinages et tels fatras, tellement qu'ils nient la vraye piété pouvoir consister, si toutes ces choses ne sont crues et tenues par foy très-explicite, combien qu'ils n'en preuvent rien par la parole de Dieu; pourquoi, dis-je, sinon pourtant que leur ventre leur est pour Dieu, la cuisine pour religion? Lesquels ostez, non-seulement ils ne pensent pas

qu'ils puissent estre chrestiens, mais ne pensent plus estre hommes. »

L'Église réformée se séparait de la communion catholique sur plusieurs points de doctrine fort importants: l'autorité du pape et des conciles, le nombre des sacrements, la présence réelle, le mariage des prêtres, la prédestination et la justification, le culte des saints et des images et l'adoration de la Vierge. Calvin a traité toutes ces questions en détail dans l'*Institution chrétienne*. Il en touche quelques-uns dans sa préface; mais il s'attache surtout à repousser les reproches généraux qui portent sur les intentions des réformateurs et les dangers de leurs doctrines. « Ils ne cessent, dit-il, de calomnier nostre doctrine, et la descrier et diffamer par tous moyens qu'il leur est possible pour la rendre ou odieuse ou suspecte. Ils l'appellent nouvelle et forgée puis naguères, ils reprochent qu'elle est douteuse et incertaine; ils demandent par quels miracles elle est confermée; ils enquièrent si c'est raison qu'elle surmonte le consentement de tant de pères anciens et si longue confiance; ils insistent que nous la confessions estre schismatique, puisqu'elle fait la guerre à l'Église, ou que nous respondions que l'Église a été morte par tant longues années auxquelles il n'en étoit nulle mention. Finalement ils disent qu'il n'est jà mestier (*besoin*) de beaucoup d'arguments, veu qu'on en peut juger des fruits quelle elle est: c'est assavoir qu'elle engendre une grande multitude de sectes, force troubles et une licence desbordée de mal faire. »

On ne peut pas se plaindre que Calvin dissimule les accusations de ses adversaires. La réforme est une nouveauté; sa doctrine est incertaine; aucun miracle ne la confirme; elle est contraire à la tradition; elle établit un schisme dans l'Église; elle cause la guerre dans l'état,

et la licence dans la société. Calvin va répondre successivement à tous ces griefs, sinon avec raison, au moins avec un grand luxe d'arguments. Souvent il reportera à ses accusateurs les reproches qu'ils envoient à sa doctrine.

Voyons comment il repousse le reproche de nouveauté : « En ce qu'ils l'appellent nouvelle, ils font mout grande injure à Dieu, duquel la saine parole ne meritoit point d'estre notée de nouvelleté. Certes, je ne doute point que, touchant d'eux, elle ne leur soit nouvelle : veu que Christ mesme et son Évangile leur sont nouveaux. Mais celui qui sait que ceste prédication de sainct Paul est ancienne, c'est que Jésus-Christ est mort pour nos péchés et ressuscité pour notre justification, il ne trouvera rien de nouveau entre nous. Ce qu'elle a esté long-temps cachée et inconnue, le crime en est à imputer à l'impiété des hommes. Maintenant quand elle nous est rendue par la bonté de Dieu, pour le moins elle devoit estre receue en son autorité ancienne. » Quant à l'incertitude, ou plutôt au défaut de conviction, il demande si les catholiques mis en demeure de « signer leur foy de leur vie, monstreroyent la même assurance que les réformateurs qui ne craignent ni les terreurs de la mort ni le jugement de Dieu. C'est déraison de leur demander des miracles, car ils ne forgent point quelque nouvel évangile, mais ils retiennent celui que les miracles du Christ et des saints ont établi et continué. » Ainsi de nouveaux miracles feraient double emploi : d'ailleurs les prodiges viennent souvent à l'appui d'impostures : « les magiciens et enchanteurs ont toujours esté renommés de miracles : l'idolâtrie des Gentils a esté nourrie par miracles merveilleux, lesquels toutesfois ne sont suffisants pour nous approuver la superstition ni des magiciens ni des idolâtres. » Malgré cette doctrine sur l'inutilité et l'insuffisance des miracles,

un ennemi de Calvin prétend qu'une fois en sa vie il se laissa tenter par le rôle de thaumaturge. Si l'on en croyait Bolsec, il aurait tenté de ressusciter un fiévreux qui ne songeait pas à mourir : mais au moment où Calvin lui commanda de se lever, le patient résista opiniâtrément; il était mort pendant la cérémonie. Le conte est plaisant, mais il vient de Bolsec, qui entend à merveille le métier de faussaire.

Voici donc trois griefs écartés : la nouveauté, par l'autorité de saint Paul; le défaut de foi, par le courage des réformés; l'absence des miracles par leur inutilité et leur insuffisance. Il repousse avec la même vigueur l'argument tiré de la coutume : « Ce seroit, dit-il, une grande iniquité si nous estions contraints de céder à la coustume. Certes, si les jugements des hommes estoyent droits, la coustume se devroyt prendre des bons; mais il en est souventes fois advenu autrement; car ce qu'on voit estre fait de plusieurs a obtenu droit de coustume. Or, la vie des hommes n'a jamais esté si bien reiglée que les meilleures choses pleussent à la plus grande part : donc des vices particuliers est provenu un erreur public, ou plutôt un commun consentement de vice, lequel ces bons preud'hommes veulent maintenant estre pour loy.... En somme, mauvaise coustume n'est autre chose qu'une peste publique, en laquelle ceux qui meurent entre la multitude ne périssent pas moins que s'ils périssoyent seuls. » Ainsi, l'opposition à la coutume ne peut être imputée à crime, puisque l'ignorance des hommes, leur inclination vers le mal, donnent plus de chances d'établissement à l'erreur qu'à la vérité.

Calvin s'efforce de prouver ensuite que la véritable Église a souvent été invisible : il avoue que cet état de choses est une horrible vengeance de Dieu sur la terre; mais, si l'impiété des hommes le mérite ainsi, pour-

quoi s'efforcerait-on de contredire à la justice divine? « Ils requièrent toujours une forme d'Église visible et apparente, et ils la constituent au siége de l'Église romaine et en l'estat de leurs prélats. Nous, au contraire, affermons que l'Église peut consister sans apparence visible et mesme que son apparence n'est à estimer de ceste braveté extérieure, laquelle follement ils ont en admiration, mais elle en a bien autre marque : c'est assavoir la pure prédication de la parole de Dieu et l'administration des sacrements bien instituée. Ils ne sont pas contents si l'Église ne se peut toujours montrer au doigt : mais combien de fois est-il advenu qu'elle a esté tellement déformée entre le peuple judaïque, qu'il n'y restoit nulle apparence? Quelle forme pensons-nous avoir relui en l'Église, lorsque Hélie se compleignoyt d'avoir été réservé seul? combien de fois après l'advénement du Christ a-t-elle été cachée sans forme? Combien souvent a-t-elle esté tellement opprimée par guerres, par séditions, par hérésie, qu'elle ne se montroyt en nulle partie?... Pourtant que les hommes n'avoyent pas voulu obéir à sa vérité et avoyent esteint sa lumière, il a permis qu'estant aveuglés en leur sens, ils fussent abusés de lourds mensonges et ensevelis en profondes ténèbres, tellement qu'il n'apparoissoyt nulle forme de vraie Église. Cependant, néanmoins il a conservé les siens au milieu de ces erreurs et ténèbres, comment qu'ils fussent espars et cachés. »

Remarquons que Calvin ne discute pas sur sa doctrine, et qu'il se contente d'écarter les fins de non-recevoir. Cette préface est le vestibule de son livre; il ne veut pas que le Roi s'y arrête, mais qu'il entre dans le sanctuaire où il entendra des paroles de vérité. Il lui reste à repousser deux moyens préjudiciels opposés par ses adversaires, l'autorité des Pères et les troubles de

l'État; ce sont les plus graves, et c'est contre ceux-là qu'il tient en réserve les grandes ressources de son éloquence. Ici je suis forcé d'abréger, car l'orateur prodigue les arguments et les autorités; il allègue que c'est en vain qu'on leur oppose les Pères, car ces pieux écrivains ne sont pas d'accord entre eux, et si les catholiques en ont tiré quelque chose, ils ne fournissent pas des armes moins redoutables aux réformateurs. L'erreur et la vérité se combattent dans les livres des Pères : « Or, ces bons et obéissants fils (les catholiques), selon la doctrine qu'ils ont et d'esprit et de jugement et de volonté, adorent seulement leurs erreurs et fautes : au contraire, les choses qui ont été bien écrites d'eux, ou ils ne les aperçoivent point, ou ils les dissimulent, ou ils les pervertissent, tellement qu'il semble qu'ils n'ayent eu d'autre fin sinon de recueillir de la fiante parmi de l'or. » Ce n'est pas tout, Calvin va les combattre par l'autorité des Pères eux-mêmes, et leur prouver qu'ils ont maintes fois franchi les limites posées par les maîtres de la primitive Eglise :

« S'ils veulent que les limites des Pères qu'ils entendent soient observées, pourquoy eux-mêmes, quand il leur vient à plaisir, les outrepassent-ils si audacieusement? Ceux étoyent du nombre des Pères desquels l'un a dit que Dieu ne beuvoit ne mangeoit, et pourtant *(par conséquent)* qu'il n'avoit que faire de plats et de calice; l'autre, que les sacrements des Chrétiens ne requièrent n'or, n'argent et ne plaisent point à Dieu par or. Ils outrepassent donc ces limites, quand dans leurs cérémonies ils se délectent tant d'or, d'argent, marbre yvoire, pierres précieuses et soyes; et ne pensent point que Dieu soit droitement honoré, sinon en affluence et superfluité de ces choses. C'estoit aussi un Père qui disoit que librement il osoit manger chair en quaresme quand les autres s'en abstenoyent, d'autant qu'il étoit chrétien. Ils

rompent donc les limites, quand ils excommunient la personne qui aura en quaresme gousté de la chair. Ceux estoyent Pères desquels l'un a dit qu'un moine qui ne laboure point de ses mains doit estre réputé comme un brigand; l'autre qu'il n'est pas licite aux moines de vivre du bien d'autrui, mesmes quand ils seroyent assiduels en contemplation, en oraison, en estudes. Celui estoit Père, qui a dit que c'estoit une horrible abomination de voir une image ou de Christ ou de quelque sainct aux temples des Chrestiens. Il s'en faut beaucoup qu'ils ne gardent ces limites quand ils ne laissent anglet vuide de simulacre en leurs temples. Un autre Père a conseillé qu'après avoir par sépulture exercé office d'humanité envers les morts on les laissast reposer. Ils rompent ces limites quand ils requièrent qu'on ait perpétuelle sollicitude sur les trépassés. C'estoit bien un Père qui a dit que la substance et nature du pain et du vin demeuroit au sacrement de la Cène, comme la nature humaine demeure en Nostre Seigneur Jésus-Christ estant conjointe avec son essence divine. Ils ne regardent point ceste borne quand ils font accroire qu'incontinent après que les paroles sacramentelles sont récitées, la substance du pain et du vin est anéantie. Celui estoyt du nombre des Pères qui a nié qu'au sacrement de la Cène, sous le pain, soit enclos le corps du Christ, mais que seulement c'est un mystère de son corps : ils excèdent donc la mesure quand ils disent que le corps du Christ est là contenu, et le font adorer d'une façon charnelle comme s'il estoit là enclos localement.... C'estoit un des Pères qui reprochoit à Montanus qu'entre autres hérésies il avoit le premier imposé loix de jeusner. Ils ont aussi outrepassé ces limites quand par estroite loy ils ont ordonné les jeusnes. C'estoit un Père qui a soutenu le mariage ne devoir estre défendu aux ministres de l'Église, et a déclaré la compagnie de femme légitime estre chasteté :

et ceux qui se sont accordé à son auctorité estoyent Pères. Ils sont eschappés outre de ceste borne, quand ils ont ordonné l'abstinence de mariage à leurs prestres. Celui qui a escrit qu'on doit escouter un seul Christ, duquel il est dit de par le Père céleste : Écoutez-le ; et qu'il ne faut avoir esgard à ce qu'auront fait ou dit les autres devant nous, mais seulement à ce qu'aura commandé Christ qui est le premier de tous : celui-là dis-je, estoit des plus anciens pères. Ils ne se sont point tenus entre ces barres, et n'ont point permis que les autres s'y tinssent, quand ils ont constitué, tant par-dessus eux que par-dessus les autres, des maîtres nouveaux outre Christ.... Tous les Pères d'un même courage ont eu en abomination, d'une même bouche ont détesté que la saincte parole de Dieu fust contaminée par subtilités sophistiques et enveloppée de combats et contentions philosophiques. Se gardent-ils dedans ces marches, quand ils ne font autre chose en toute leur vie que d'ensevelir et d'obscurcir la simplicité de l'Écriture par contuitions intimes et questions plus que sophistiques?.... Et néanmoins, ils sont d'une impudence si effrontée, qu'ils nous osent reprocher que nous outrepassons les bornes anciennes. »

J'avoue que l'artifice oratoire de cette argumentation me semble admirable. Cette longue série d'affirmations suivies de questions identiques, ces coups multipliés qui se succèdent et se redoublent, ne sont-ils pas comme le marteau qui tombe et se relève pour retomber encore et frapper chaque fois plus lourdement? Quelle redoutable et majestueuse évocation que celle de tous ces Pères, des Ambroise, des Spiridion, des Chrysostome, des Augustin, qui viennent tour à tour élever la voix en faveur de ceux qu'on accuse en leur nom, et mettre sous la sauvegarde de leur antique autorité toutes ces doctrines qu'on proscrit sous le nom de nouveautés ! quelle puis-

sance dans ce jouteur qui pare et frappe en même temps, dans cet orateur qui attaque en paraissant seulement se défendre, et qui, non-seulement demeure debout, mais terrasse et foule aux pieds son adversaire? Je ne pèse pas la valeur des arguments; j'en admire l'ordre, l'enchaînement et l'action : je ne juge pas la pensée, je remarque seulement la logique et l'éloquence.

Nous touchons au terme de ce formidable plaidoyer; il ne reste plus à Calvin qu'à repousser l'accusation de turbulence et de sédition. Cette accusation accueille toutes les nouveautés; si elle était une raison de ne point passer outre, le genre humain serait condamné à l'immobilité. Le christianisme devait troubler le monde avant de le régénérer, la liberté devait l'ensanglanter avant de l'affranchir : fallait-il que les apôtres du Christ, que les missionnaires de la liberté gardassent la lumière sous le boisseau? Il faut donc écarter cette objection banale, ou plutôt la rétorquer contre ceux qui la font, puisque le trouble ne vient pas moins de la résistance que de l'attaque, et que la résistance à la vérité est une obstination sacrilége. Toute la question consiste à reconnaître de quel côté est l'erreur, de quel côté est la vérité; or c'est là le travail du temps : le droit reste douteux entre les partis pendant la lutte, et il suffit pour s'y précipiter d'écouter le cri de la conscience. Calvin voit dans la résistance qu'éprouvent ses doctrines un artifice de Satan et un artifice de leur sainteté, car : « c'est le propre de la parole de Dieu que jamais elle ne vient en avant que Satan ne s'esveille et escarmouche. Quand tout estoit enseveli en ténèbres, ce Seigneur du monde se jouoit des hommes à son plaisir et, comme un Sardanapalus, se reposait et prenoit son passe-temps en bonne paix. Car qu'eust-il fait, sinon jouer et plaisanter, estant en paisible et tranquille possession de son règne? Mais depuis que la lumière luisante d'en haut a

assailli et troublé son règne, incontinent il a commencé à s'esveiller de sa paresse et prendre les armes. » Au reste ces reproches ne sont pas d'hier, ils ont accueilli tous ceux que Dieu avait choisis pour instruments de ses desseins. « Combien grande perversité est-ce de changer la parole de Dieu de la haine ou des séditions qu'élèvent à l'encontre d'icelle les fols et escervelés, ou des sectes que sèment les abuseurs? On demandoit à Hélie s'il n'estoit pas celui qui troubloit Israël. Christ estoit estimé séditieux des Juifs. On accusoit les apôtres comme s'ils eussent esmeu le populaire à tumulte. Que font aujourd'hui autre chose ceux qui nous imputent les troubles, tumultes et contentions qui s'eslèvent encontre nous? Or, Hélie nous a enseigné quelle réponse il leur faut rendre : c'est que ce ne sommes-nous pas qui semons les erreurs ou esmouvons les troubles, mais eux-mêmes qui veulent résister à la vertu de Dieu. »

Ainsi Calvin a repoussé, pied à pied, toutes les raisons alléguées contre les siens pour qu'ils fussent condamnés sans être entendus : la doctrine qu'ils prêchent n'est pas nouvelle; elle n'est pas douteuse; elle n'a pas contre elle l'autorité des Pères; elle a toujours subsisté; apparente ou invisible, et, si elle est vraie, elle n'est pas responsable des troubles dont elle est l'occasion par l'artifice du démon et la perversité des hommes; il faut donc l'entendre et la juger :

« Vous ne vous devez, Sire, esmouvoir de ces faux rapports par lesquels nos adversaires s'efforcent de vous jeter en quelque crainte et terreur. Car Dieu n'est point Dieu de division, mais de paix; le Fils de Dieu n'est point ministre de péché, qui est venu pour rompre et destruire les armes du Diable. Quant à nous, nous sommes injustement accusés de telles entreprises, desquelles nous ne donnasmes jamais le moindre souspeçon du

monde. Et est-il bien vraysemblable que nous, desquels jamais n'a esté ouye une seule parole séditieuse, et desquels la vie a toujours esté connue simple et paisible, quand nous vivions sous vous, Sire, machinions de renverser les royaumes? Qui plus est, maintenant étant chassés de nos maisons, nous ne laissons point de prier Dieu pour vostre prospérité et celle de vostre règne.... Grâces à Dieu, nous n'avons point si mal profité en l'Évangile que nostre vie ne puisse estre à ces détracteurs exemple de chasteté, libéralité, miséricorde, tempérance, patience, modestie et toutes autres vertus.... Vous avez, Sire, la venimeuse iniquité de nos calomniateurs exposée par assez de paroles. J'ai prétendu seulement adoucir votre cœur pour donner audience à nostre cause. Lequel, combien qu'il soit à présent destourné et aliéné de nous, j'adjoute mesme enflambé, toutesfois, j'espère que nous pourrons regagner sa grâce, s'il vous plaist une fois hors d'indignation et courroux lire ceste nostre confession, laquelle nous voulons estre pour défendre envers vostre majesté. Mais si, au contraire, les détractions des malveillants empeschent tellement vos aureilles que les accusés n'ayent aucun lieu de se défendre; d'autre part, si ces impétueuses furies, sans que vous y mettiez ordre, exercent toujours cruautés par prison, fouets, gehennes, coppures, bruslures, nous certes comme brebis dévouées à la boucherie seront jettez en toute extrémité, tellement néanmoins que en nostre patience nous posséderons nos âmes et attendrons la main forte du Seigneur: laquelle sans doute se montrera en sa saison et apparoîtra armée, tant pour délivrer les pauvres de leur affliction que pour punir les contempteurs qui s'esgayent si hardiment à ceste heure. »

Ici la résignation n'est qu'apparente, et la menace, enveloppée sous ces protestations de dévouement et d'humilité, se montre cependant; c'est bien un écho de l'A-

pologétique de Tertullien, mais il s'y mêle des sentiments qu'aurait désavoués la primitive Église. Quoi qu'il en soit, on ne peut refuser de reconnaître l'habileté et la dignité de cette défense ; mais ce qui doit surtout nous frapper, et ce qui importe plus aujourd'hui que les disputes théologiques, c'est la nouveauté de cette langue, que personne n'avait parlée avant Calvin avec cette netteté et cette abondance, cette précision et cette richesse. Si l'on compare Calvin à Rabelais lui-même, on sera frappé du caractère que le chef des réformateurs a donné à la prose française. Jusqu'alors rien de semblable n'avait paru : avant Calvin, la prose, lorsqu'elle essayait de devenir périodique, se traînait, s'enchevêtrait et ne parvenait qu'à devenir obscure en restant vulgaire. Calvin lui donne le nombre, la noblesse, la clarté ; il la décharge d'un insupportable bagage de locutions surannées, d'incidences obscures, de conjonctions disgracieuses ; d'un seul bond il la porte presque à la hauteur de la prose latine qui lui a servi de modèle. Car, il faut le remarquer, ce langage, que nos grands écrivains n'ont fait que tremper plus fortement et colorer plus vivement, n'est guère que du latin approprié au génie français et qu'on pourrait sans beaucoup d'efforts rappeler à son origine. En effet, les deux textes du même ouvrage, le latin et le français, écrits de la même main, excellents tous deux, ont le même caractère : tant est grande l'affinité des deux langues !

Il est temps de reprendre la suite des événements. Calvin, encouragé par le succès de son œuvre, voulut porter sa doctrine au delà des Alpes. Il vint donc à Ferrare, où l'attendait Renée de France, fille de Louis XII tout entière dans les sentiments de la Réforme et jalouse surtout de dégager le pouvoir politique de la tutelle religieuse. Calvin ne put demeurer longtemps en Italie. La fille de Louis XII aurait voulu pro-

téger Calvin, et le retenir à la cour de Ferrare ; mais les inquiétudes de Rome, qui voyait avec effroi un foyer de réforme au centre de l'Italie, forcèrent Renée à éloigner un hôte qu'elle aimait, qu'elle admirait, et dont elle goûtait les leçons. Toutefois elle lui conserva son amitié, et tant que Calvin vécut il ne cessa pas de correspondre avec elle.

Obligé de chercher un asile, il se dirigea vers Bâle, qu'il connaissait déjà par l'hospitalité qu'il y avait reçue. Dans sa route il arriva à Genève, décidé à passer outre. Là le chef des protestants, Guillaume Farel, comprenant quel appui pourrait lui prêter un pareil homme, essaya de le retenir; ses instances triomphèrent enfin de la résistance de Calvin. Genève, point intermédiaire entre la France, la Suisse et l'Italie, récemment affranchie de la domination des ducs de Savoie, avait ouvert ses portes aux mécontents de ces trois contrées ; mais la discorde était entrée avec eux.

J'emprunte à M. Guizot[1] le tableau de la situation de Genève à l'époque où Calvin s'y arrêta. « La réforme avait été précédée à Genève de longues agitations politiques; et depuis plusieurs années les partis livrés à eux-mêmes, en proie aux alternatives d'une lutte violente, avaient pour ainsi dire désappris la discipline et l'obéissance aux lois. Le parti des ducs de Savoie et de l'Évêque, pour retenir le pouvoir qui lui échappait, avait dans ses moments de triomphe eu recours à cette politique infâme qui permet aux peuples la licence et la débauche, dans l'espoir de les conduire à la servilité par la corruption. Le parti patriote, souvent opprimé, s'était nourri de passions haineuses, et n'avait pu même dans un si petit État échapper à la contagion des mœurs. La victoire lui demeura enfin ; mais la victoire après le

1. *Musée des Prot. célèbres :* Vie de Calvin.

désordre traîne à sa suite des corruptions nouvelles. Introduite à Genève au milieu de cette situation, la réforme, vivement et sincèrement embrassée par le peuple, ne fut d'abord adoptée par les chefs de l'État et les hommes de parti que dans des vues politiques, pour conserver l'alliance de Berne et élever entre la république et les anciens maîtres une barrière insurmontable. Ce but fut atteint; mais la réforme voulut l'amendement des mœurs publiques, l'établissement d'un ordre régulier, le respect des magistrats et des lois. Dès lors les obstacles se rencontraient en foule; la licence régnait dans les mœurs; les lieux de débauches étaient non-seulement tolérés, mais convertis en institutions; le relâchement avait pénétré dans l'intérieur des familles et se colorait de maximes insensées. D'autre part, la longue durée des factions avait accoutumé le peuple à l'insubordination, aux émeutes, et les principaux citoyens y avaient contracté ce goût de l'arbitraire, ces habitudes d'irresponsabilité et de despotisme qui, dans un petit État, rendent l'autorité si difficile quand elle veut remplir son devoir en s'exerçant également sur tous. Aussi, dans le sein de Genève réformée et après l'expulsion du parti étranger, s'éleva bientôt un parti nouveau qui, sous le nom de libertins, prétendait se conduire selon son caprice, gouverner l'Etat à sa guise, sans se laisser gouverner lui-même par aucune autorité ni aucune règle; parti factieux et dissolu, se refusant à la réforme des mœurs, résistant au pouvoir des magistrats, et conduit par quelques hommes jadis patriotes, qui s'indignaient qu'on n'eût conquis l'indépendance nationale et chassé le catholicisme que pour tomber sous le joug de la morale et des lois. »

Calvin, en présence de ces désordres, comprit qu'il fallait, pour un pareil pays, une législation rigoureuse, qu'il fallait réprimer en même temps le désordre des

esprits et le désordre des mœurs; il fut le Dracon de cette petite république : il frappa non-seulement les désordres extérieurs, qui sont du ressort de la législation civile; il alla plus loin, il entreprit de pénétrer dans la conscience, de la gouverner, de l'asservir. Il prétendit aussi punir le désordre des mœurs comme un crime contre la société, contre la propriété. Comme on sentait le besoin d'ordre, comme on subissait involontairement l'ascendant de son génie, on accepta momentanément cette terrible dictature. Au bout de quelques années on se fatigua de cette dure discipline; la ligue du pouvoir civil et de la corruption, également menacés, s'organisa, et Calvin fut chassé de Genève. Calvin et Farel, obligés de chercher un asile, s'établirent à Strasbourg. Calvin y exerça la même influence, le même ascendant, et trouva des esprits plus dociles, des cœurs plus affectueux. Mais pendant son absence les ferments de discorde avaient éclaté de nouveau, Genève était en proie au trouble, et on reconnut la nécessité de se soumettre de nouveau à l'empire de Calvin. Le proscrit résista longtemps : il redoutait cette mer orageuse et ne voulait s'y confier qu'avec la certitude de pouvoir maîtriser la tempête : il fit ses conditions, on les accepta.

Ce fut dans les derniers mois de 1540, après un exil de plus de deux ans, qu'il rentra à Genève en triomphateur, appelé avec autant d'ardeur qu'on avait mis d'animosité à le repousser. Un législateur qu'on rappelle, qui revient par la volonté des hommes et par la force des choses, a dès lors une bien plus grande puissance. A dater de 1540 jusqu'à sa mort, Calvin régna sur Genève. Toutefois son règne, sa supériorité n'étaient pas incontestés, il avait à lutter. Il était le chef du parti dominant, il est vrai, mais le chef d'un parti; et lorsque l'autorité est ainsi menacée, il faut constamment être en éveil, en guerre pour la conserver, la dé-

fendre et la fortifier. Ainsi le pouvoir de Calvin, quoique très-grand, ne fut maintenu que par un combat continuel, sa vie fut une lutte et une lutte incessante. C'est pendant ces années qu'il faut voir et admirer l'activité de son esprit, l'ascendant et la puissance de son caractère dans toutes les circonstances critiques. Toutes les fois que son autorité fut menacée, il payait de sa personne pour entretenir la ferveur de ses adeptes: pour se maintenir dans la haute position qu'il s'était faite, il était obligé d'être constamment en scène, de parler au peuple, d'aller sur la place publique, de braver ceux qui voulaient attenter à son pouvoir. On a peine à comprendre comment il pouvait suffire à tant de travaux : prédications de chaque jour; discussious théologiques improvisées ; entretiens particuliers accordés à tous ceux qui voulaient être éclairés sur les matières de la foi ; active correspondance entretenue avec tous les dissidents de l'Europe, tout cela marchait de front avec l'administration de l'Église, la surveillance de l'État et la composition de ses grands ouvrages. Ce qu'il a produit, ce qu'il a écrit et dit est incalculable. Si on réunissait toutes ses lettres, sa correspondance ne remplirait pas moins de trente volumes in-folio. Il existe à Genève deux mille sermons qu'il a prononcés, et qui sont demeurés manuscrits. Ainsi ce que nous avons de lui, cette masse prodigieuse d'écrits déjà imprimés, ne donne qu'une faible idée de ce qu'il a composé pendant une carrière que la mort ferma prématurément.

Il faut songer en outre, et ceci augmente d'abord l'étonnement, que cet homme si actif d'intelligence était faible de corps, qu'il était en proie aux maladies les plus cruelles, et que la plupart de ses écrits il les a dictés dans son lit, aux prises avec la douleur. Ainsi il y avait en lui le contraste d'une intelligence forte et active et d'un corps faible et misérable. Cependant on peut

penser que cette faiblesse de corps, que cette maladie constante qui ne lui permettait la jouissance d'aucun des plaisirs mondains, contribuait à donner à son esprit une plus grande activité, une énergie nouvelle ; on ne peut expliquer cette ardeur fiévreuse que par l'impossibilité de se distraire par d'autres occupations, de goûter à ces plaisirs qui adoucissent l'âme et relâchent l'intelligence. Ainsi son esprit devenait plus actif, et son caractère plus violent, plus emporté, plus amer. Ce sont là, il faut l'avouer, de terribles organisations. On est comme saisi d'effroi en présence de cette activité de l'esprit, que l'ambition emporte sans relâche vers un but unique, dans une direction constante que rien ne détourne, avec un mouvement que rien ne ralentit. La conquête du pouvoir est souvent au prix de cette persévérance; mais le pouvoir aux mains de ces hommes ardents, maladifs, ambitieux, devient une insupportable tyrannie.

Calvin s'empressa de recueillir les fruits de son triomphe en constituant le gouvernement ecclésiastique et moral de son Église, et, le 20 novembre 1541, tous les articles en furent adoptés par l'assemblée générale du peuple et des magistrats. Il voulait donner à sa doctrine et à son autorité morale la sanction de la loi. Mais ce n'était qu'un premier pas dans la carrière ; il fallait, pour assurer l'exécution de cette constitution, créer un pouvoir qui maintînt les bonnes doctrines et les bonnes mœurs. Calvin forma à ce dessein un tribunal composé d'ecclésiastiques et de laïques, investi d'une surveillance permanente sur les opinions, sur les actions, sur les discours. Toutes les erreurs en matière de doctrine, tous les vices, tous les désordres étaient de son ressort. Lorsque le châtiment allait au delà des peines canoniques, le tribunal déférait les coupables aux magistrats civils. Plagiaire de Rome et de Madrid, Calvin établis-

sait ainsi, sous le nom de Consistoire, une inquisition nouvelle avec une juridiction plus étendue que celle de l'inquisition catholique.

Cette institution redoutable était la massue dont Calvin devait frapper tous ses adversaires, l'épée qui devait lui faire raison de toutes les résistances. Calvin rencontra des obstacles de plus d'un genre dans l'ordre religieux et dans l'ordre politique. Je prends ici pour guide Théodore de Bèze, qui a écrit la vie ou plutôt l'apothéose de son maître. Calvin, pendant son premier séjour à Genève, en 1536, combattit les anabaptistes, que Luther avait déjà flétris; « il sut si bien et heureusement manier en dispute publique, sans que le magistrat y ait mis la main, que dès lors la race en fut perdue en cette église.... Il eut un autre combat à soutenir contre un apostat nommé Caroli, sur plusieurs calomnies, lequel étant semblablement abattu tant par écrit que de bouche, et rechassé de l'église de Dieu, est mort misérablement à Rome dans un hôpital, pour servir d'exemple à ceux qui se révoltent de Jésus-Christ pour suivre un maître qui récompense si mal ses serviteurs en ce monde et dans l'autre. »

Vers 1551, Calvin fut inquiété, dans le sein même de son église, par Jérôme Bolsec, qui attaqua, en pleine congrégation, la doctrine de la prédestination, comme attentatoire à Dieu lui-même, qu'elle fait auteur du péché et coupable de la damnation des méchants. Calvin comprit le péril de cette prédication, et, après avoir essayé de réfuter Bolsec, il le fit expulser. Bolsec, que de Bèze appelle un triacleur, donna à ses contemporains le scandale de plusieurs apostasies ; son ressentiment contre Calvin lui inspira, après la mort de ce terrible adversaire, un libelle où la calomnie se dément elle-même par la violence des invectives et l'absurdité des allégations. Si Calvin n'avait rencontré que de pareils

adversaires et s'il s'était contenté du châtiment qu'il infligea à celui-ci, sa mémoire serait pure d'un reproche qui la souillera éternellement. On voit que je veux parler du procès et du supplice de Michel Servet.

Michel Servet était un homme de savoir et de conviction. Avant d'aborder les matières théologiques, avant d'entrer dans les discussions religieuses, il s'était occupé de science; il avait cultivé et pratiqué la médecine, où il avait introduit une hérésie dont le temps a fait une vérité : il avait reconnu la circulation du sang dans les poumons, et préparé la grande découverte de Harvey. Dans les études théologiques, dans les matières religieuses, il porta la même audace, la même indépendance d'esprit; il alla plus loin que Luther, plus loin que Calvin, plus loin que tous les réformateurs ; mais les réformateurs avaient imprimé le mouvement, il ne leur était pas donné de l'arrêter; il ne leur appartenait pas surtout de réprimer violemment ceux dont le pas était plus rapide et la pensée plus téméraire. Servet reconnaissait la mission divine de Jésus-Christ, sans reconnaître la divinité du Rédempteur. Apôtre du déisme, il ne niait cependant pas le caractère divin de la religion, puisqu'il admettait que la mission de Jésus-Christ était partie d'en haut, qu'il l'avait reçue de Dieu, et que c'était légitimement qu'il avait changé la face du monde. Tels étaient les principes de Servet, principes très-larges, qui dominaient toutes les sectes et toutes les églises exclusives. Il était clair qu'au milieu de l'agitation des partis religieux, il devait être persécuté; les persécutions ne lui manquèrent pas : sa vie fut un combat et un exil. Dénoncé par Calvin lui-même aux magistrats de Vienne en Dauphiné, où il s'était retiré, jugé et condamné au feu, il parvint à s'échapper. Voulant se réfugier en Italie, il passa par Genève qu'il aurait dû traverser: mais il s'y arrêta! Nous pouvons maintenant

parler de cette déplorable affaire en pleine connaissance de cause, grâce aux travaux de M. Mignet et à un mémoire d'une scrupuleuse exactitude et d'une haute impartialité que nous devons à un des citoyens les plus recommandables de Genève, M. Rilliet de Candolle[1]. Lorsque Servet arriva à Genève, vers la fin de juillet 1553, l'autorité de Calvin était sérieusement menacée par l'opposition des patriotes, à la tête desquels se faisaient remarquer Amied Perrin, premier syndic et lieutenant général, et Philibert Berthelier, fils d'un des glorieux martyrs de l'indépendance de Genève. Le petit conseil était partagé et menaçait de se tourner contre Calvin, dont le parti, déjà en minorité dans le conseil des Deux-Cents, s'affaiblissait de jour en jour parmi le peuple. Le Consistoire et les réfugiés étrangers étaient seuls complétement dévoués an réformateur. C'est au milieu de cette crise que parut Servet, et il n'est pas bien prouvé qu'il n'eût un secret espoir de faire pencher la balance contre Calvin. Quelle que fût son intention, il eut l'imprudence de paraître au temple, sa présence fut signalée et Calvin s'empressa de le faire arrêter. Il fallait qu'un citoyen se portât partie contre le prisonnier et mît sa tête en jeu en regard de la sienne, et ce fut le secrétaire même de Calvin qui se chargea de ce rôle, à ses risques et périls, car il fallait vaincre ou subir la loi du talion.

La démarche de Calvin était un trait de politique profonde et d'audace calculée : ce qui paraissait un péril nouveau, cherché de gaieté de cœur, était réellement un expédient hardi qui devait rétablir son autorité ébranlée. Calvin fit instruire un procès criminel soumis à la

1. Relation du procès criminel intenté à Genève en 1553 contre MICHEL SERVET. *Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*. T. III, p. 7-160. 1844.

juridiction civile des syndics assistés du petit conseil, et en cela il faisait preuve d'une rare habileté. En effet, s'il eût poursuivi Servet devant le Consistoire pour fait d'hérésie, la facile condamnation qu'il aurait obtenue laissait subsister dans toute sa force le crédit de ses ennemis, tandis que Servet, accusé devant un tribunal séculier comme factieux et perturbateur de la chrétienté, mettait les partisans douteux et même les adversaires de Calvin dans l'alternative ou de se montrer hostiles à la foi évangélique, par un acquittement, ou de s'associer à Calvin en condamnant son adversaire. Cette tactique paralysait les fauteurs de Servet qui n'osaient se déclarer ouvertement dans la crainte de paraître attenter aux doctrines de la réforme, inséparablement liées à l'indépendance de Genève. Car, il ne faut pas l'oublier, ce qui fit la force de Calvin, ce qui lui permit d'être dur impunément et de faire violence aux habitudes relâchées que la domination des ducs de Savoie avait léguées à la République, c'est que la déchéance des ministres aurait livré passage aux doctrines du catholicisme et aux armes de la Savoie, toujours menaçantes. Malgré ces chances favorables le procès traîna en longueur et l'issue en fut douteuse jusqu'au dernier moment. Calvin ne négligea rien pour triompher par la perte de Servet : non content d'avoir dressé l'inventaire de ses erreurs et de réfuter ses réponses, il alla jusqu'à prêcher contre lui. Si Calvin n'eût consulté dans cette affaire que son zèle pour l'Église et le soin de son autorité, il faudrait encore blâmer son emportement, mais il se vengeait d'un ennemi personnel. Son ressentiment contre Servet datait de fort loin. Pendant leur jeunesse ils avaient pris jour pour un duel religieux ; Servet avait manqué au rendez-vous, et ne s'était pas avoué vaincu. Plus tard Servet avait réfuté le livre de l'*Institution chrétienne*. Ces attaques réitérées avaient aigri le cœur de Calvin. Ainsi son ins-

piration n'était pas désintéressée, il ne défendait pas uniquement sa doctrine, il avait à venger son amour-propre offensé.

Pendant cette longue procédure qui dura près de trois mois, Servet soutint de nombreux interrogatoires où, tour à tour prudent ou hardi, mais toujours habile et ferme, il tint en suspens l'esprit de ses juges, embarrassa ses accusateurs et ne cessa de protester de la pureté de ses intentions et de la vérité de ses doctrines ; souvent même il prit l'offensive et prétendit convaincre d'hérésie son redoutable accusateur. Le conseil indécis demanda l'avis des églises réformées de Berne, de Zurich, de Bâle et de Schaffhouse : leur réponse acheva la perte de Servet. Devant l'autorité de ces docteurs on ne pouvait pas hésiter, et l'arrêt, prononcé le 28 octobre, fut exécuté le lendemain. Calvin aurait voulu épargner le bûcher, non pas à Servet, mais à la réforme, sachant bien que ces flammes se verraient de loin et qu'elles projetteraient sur l'Europe une sinistre lueur. Le fer lui paraissait meilleur pour retrancher de la société chrétienne ce membre corrompu; mais il fallut suivre la loi qui prescrivait la peine du feu.

Voici maintenant comment Calvin lui-même raconte la mort de Servet : « Afin que les disciples de Servet, ou des brouillons semblables à lui, ne se glorifient point en son opiniâtreté furieuse, comme si c'était une constance de martyr, il faut que les lecteurs soient avertis qu'il a montré en sa mort une stupidité brutale, dont il a été facile de juger que jamais il n'avait parlé ni écrit à bon escient, comme s'il eût senti de la religion ce qu'il en disait. Car, quand on lui eut apporté les nouvelles de mort, il était par intervalles comme ravi; après il jetait des soupirs qui retentissaient en toute la salle ; parfois il se mettait à hurler comme un homme hors de sens. Bref, il n'avait non plus de contenance qu'un dé-

moniaque. Sur la fin, le cri surmonta tellement, que sans cesse, en frappant sa poitrine, il criait à l'espagnole : *Misericordia, misericordia!* Quand ce vint au lieu de supplice, notre bon frère, Mᵉ Guillaume Farel, eut grand'peine à arracher ce mot, qu'il se recommandât aux prières du peuple, afin que chacun priât avec lui. Or, cependant, je ne sais en quelle conscience il le pouvait faire, étant tel qu'il était; car il avait écrit de sa main : la foi qui règne ici doit être diabolique, qu'il n'y a ni Dieu, ni Église, ni chrétienté, parce qu'on y baptise les petits enfants. Comment donc est-ce qu'il se conjoignait en prières avec un peuple duquel il devait fuir la communion et l'avoir en horreur? N'est-ce pas profaner la sacrée unité que Dieu nous commande, quand on se mêle parmi une synagogue infernale, pour faire profession qu'on tient une même foi? Quant à notre frère Farel, il exhorta bien le peuple à prier pour lui; mais c'était en protestant qu'on suppliât Dieu d'avoir pitié d'une créature perdue et damnée, sinon qu'il se corrigeât de ses erreurs détestables. Servet, de son côté, priait comme au milieu de l'Église de Dieu. En quoi il montrait bien que ses opinions ne lui étaient rien. Qui plus est, combien qu'il ne fît jamais signe de se repentir, toutefois il ne s'efforça jamais de dire un seul mot pour maintenir sa doctrine, ou pour la faire trouver bonne. Je vous prie, que veut dire cela, qu'ayant liberté de parler comme il eût voulu, il ne fit nulle confession, ni d'un côté, ni d'autre, non plus qu'une souche de bois? Il ne craignait pas qu'on lui coupât la langue, il n'était point bâillonné, on ne lui avait point défendu de dire ce que bon lui semblerait. Or, étant entre les mains du bourreau, combien qu'il refusât de nommer Jésus-Christ fils éternel de Dieu, en ce qu'il ne déclara nullement pourquoi il mourrait, qui est-ce qui dira que ce soit une mort de martyr, quand il est question

de batailler jusques au sang pour une doctrine, non-seulement de la laisser derrière et dissimuler ce qui en est, mais la supprimer comme de son bon gré? Donc je crois que ce que j'ai dit ci-dessus est assez patent, à savoir : qu'il n'a été que trop hardi quand il s'est cuidé jouer sans être puni, mais, comme un incrédule, quand c'est venu à rendre compte, qu'il a été saisi et accablé de tel désespoir, qu'il s'est trouvé éperdu en tout et par tout. »

Ce récit, destiné à flétrir la mémoire de Servet, est un témoignage d'autant plus précieux qu'il sort de la bouche même de son ennemi. Il atteste la constance inébranlable de Servet, la quiétude de son âme, le sentiment religieux avec lequel il s'associait aux prières de ceux qui le faisaient mourir. Comment ne pas s'indigner lorsque Calvin, avec une amère ironie, lui demande pourquoi, n'étant pas bâillonné, pourquoi, pouvant parler, il n'avait pas prêché! La mort, qu'il pouvait détourner par une rétractation, n'est-elle pas une profession de foi? et d'ailleurs, est-il bien sûr que Calvin, qui lui donne si généreusement la parole quand sa bouche est fermée à jamais, quand le bûcher a dévoré son corps, ne la lui aurait pas enlevée s'il avait pris le peuple et le ciel à témoin de l'injustice de ses persécuteurs?

Maintenant, si l'on songe que ce supplice de Servet, qui inspira tant de terreur, n'a pas donné de durée aux doctrines de Calvin, que Genève même n'y est pas demeurée fidèle, qu'au dix-huitième siècle d'Alembert pouvait dire, sans être victorieusement réfuté, que la religion des ministres calvinistes n'était guère qu'un déisme chrétien, ne sera-t-on pas frappé de ce rapprochement, qu'au lieu même où s'est élevé le bûcher de Servet c'est sa doctrine qui triomphe, et n'en conclura-t-on pas que la violence est impuissante à fonder les

croyances? Mais si la théologie de Calvin, que les méthodistes seuls paraissent avoir conservée et restaurée, ne compte qu'un petit nombre de partisans, la discipline morale qu'il a établie a laissé une forte empreinte sur le caractère de ses partisans. C'est par là que Genève garde cette physionomie austère qui la distingue entre les sociétés modernes. Grâce à Calvin, elle a été préservée de la corruption. De là cette bourgoisie d'aspect sévère et de difficile accès qui cultive au foyer domestique de solides vertus, cette caste de financiers d'une probité inaltérable qui conserve la simplicité au nombre de ses trésors, ce patriciat que l'opulence ne pousse pas à l'ostentation ni les loisirs à la mollesse, et qui sait maintenir, dans une société organisée démocratiquement, son autorité morale et son influence politique par la science, par l'activité désintéressée, et par la considération qui s'attache à la pratique du bien.

Après l'exécution de Servet, nous ne voyons pas qu'il se soit élevé à Genève d'autre dissidence religieuse que celle de Valentin Gentil, Italien, antitrinitaire qui ne connaissait que le Dieu d'Israël, mais qui échappa au bûcher en se rétractant. Le triomphe de Calvin dans sa périlleuse poursuite contre Servet lui permit de lutter contre le parti séculier, qui se rattachait aux libertins toujours insoumis; il résolut de le frapper à la tête et au cœur dans la personne du capitaine-général Amied Perrin. Déjà, en 1550, il avait essayé ses forces contre les patriotes en poursuivant Jacques Gruet, qui fut décapité comme criminel d'État. Mais Gruet avait peu de consistance et de considération : cette fois la lutte devait être plus sérieuse, car Perrin avait servi la république de son épée dans la guerre, et de ses conseils dans plusieurs négociations. De plus il avait provoqué le retour de Calvin, et celui-ci ne pouvait pas, sans déshonneur, l'attaquer ouvertement. Il eut donc recours à la ruse. A

l'aide de lettres supposées et de délations mystérieuses, telle est du moins l'opinion des historiens qui ne lui sont pas favorables, il fit planer sur le chef des patriotes le soupçon d'un abominable complot, le massacre des étrangers réfugiés à Genève; Perrin fut si bien enlacé dans les filets tendus autour de lui par son adversaire, qu'il n'eut d'autre parti à prendre que la retraite. Il se réfugia à Berne, où il eut grand'peine à déjouer de nouveaux complots tramés contre lui, toujours sous l'inspiration de Calvin. La retraite d'Amied Perrin et l'abaissement de son parti, accomplis en 1555, assurèrent la domination de Calvin pendant les huit années qui précédèrent sa mort. Toutefois il avait fallu poursuivre ce triomphe sur la personne du dernier des Berthelier, François Daniel, qui montra dans les tortures un courage indomptable. Les larmes de sa mère et de fallacieuses promesses purent seules obtenir un aveu, dont on se hâta de profiter pour le conduire à la mort.

Parmi les hommes sur lesquels pesa la haine de Calvin, il en est un dont le sort met dans l'âme une douce pitié. C'est Sébastien Castalion, un des plus savants hommes et des meilleurs esprits du seizième siècle, dont les écrits grecs et latins exhalent un parfum de pure antiquité. Calvin, qui l'avait connu à Strasbourg, l'appela au collége de Genève pour y professer les humanités. Castalion, qui savait tout, même la médecine, s'était dévoué pendant la peste de 1543 au service des malades, et il vivait tranquillement à Genève, aimé pour la douceur de son caractère, respecté pour ses mœurs, admiré pour son savoir, lorsqu'une dispute théologique s'émut entre les deux amis. Castalion y déploya un grand sens et beaucoup d'éloquence; mais il y gagna l'inimitié de Calvin; et dès lors il jugea prudent de lui céder la place. Accueilli à Bâle comme professeur, il

s'y vit poursuivi par les ressentiments de Calvin; et, de son côté, il ne manqua jamais de combattre les farouches doctrines du réformateur de Genève. Il défendit le libre arbitre, la puissance des œuvres et le droit de libre examen. Mais il opposa vainement la douceur et le courage aux rigueurs du sort et à l'inimitié de Bèze et de Calvin; chargé d'une nombreuse famille, il ne put vaincre la misère, et on a pu dire, sans figure, qu'il était mort de faim. On s'émut trop tard à cette nouvelle. Montaigne en a gémi; mais le mal était irréparable.

Nous voyons que Calvin employait à son usage les ressources familières à la tyrannie, la violence et la ruse. Cruel envers Servet, il fut perfide envers Amied Perrin. Maintenant si l'on veut aller au fond des choses, on trouvera que l'esprit tyrannique avait pour principe dans Calvin, non pas la force de caractère, mais seulement l'activité de l'esprit qui n'exclut pas un certain genre de pusillanimité. Calvin l'a dit à son lit de mort : « J'étais craintif, j'étais timide. » Eh bien! c'est cette crainte, cette timidité même qui l'ont rendu implacable, qui en ont fait un homme impitoyable. C'est bien quelque chose que de croire, que d'avoir foi en ses doctrines, pour en poursuivre l'accomplissement; mais si, à côté de cette foi en ses doctrines, on n'a pas la fermeté de l'âme, la puissance de caractère qui donne confiance dans la force même des doctrines, alors on en poursuit le triomphe avec une crainte intérieure, qui, vous forçant d'imprimer la crainte au dehors, fait régner la violence et la terreur. Les hommes complets, ceux qui ont en même temps la foi dans leurs principes et la confiance de l'âme, ceux-là marchent avec force, avec générosité. Mais ceux, au contraire, qui n'ont que la conscience de la vérité, sans croire à la force de la vérité, ceux-là

sont violents, parce qu'ils craignent sans cesse que la vérité qu'ils veulent faire triompher ne soit vaincue et foulée aux pieds.

Ce n'est pas tout. Que dire d'un réformateur qui tient sa mission de l'indépendance de la raison, lorsqu'il prétend ravir aux autres cette liberté qu'il a prise pour lui-même? Il y a toujours pour les hommes qui ont proclamé certains principes un obstacle à l'application des principes opposés. Le satirique latin a dit quelque part :

Quis tulerit Gracchos de seditione querentes?

Eh bien! qui supportera de voir un réformateur qui n'a d'autre titre que la liberté d'examen, jeter l'interdit sur la raison des autres? Or c'est précisément ce qu'a fait Calvin; depuis son établissement à Genève, il a été en contradiction flagrante avec les principes qu'il avait, sinon proclamés, au moins pratiqués. Cet apôtre, qui a usé du droit de libre examen, impose à son tour ses doctrines, et les protége de vive force.

La dernière partie de sa vie est la condamnation de la première. Calvin a voulu refaire ou plutôt contrefaire Rome et la papauté; Calvin s'est constitué pape, il a fait de Genève une Rome: il a posé en principe qu'il n'y avait pas de salut hors de l'orthodoxie; en second lieu, que l'orthodoxie était avec lui, que sa loi devait être celle du genre humain; et comme, selon lui, les fausses doctrines sont la perte des États, que si on les laisse courir, il n'y a plus à compter ni sur l'existence de la société, ni sur le culte de Dieu, il dit qu'il faut les poursuivre, qu'il faut les extirper, et que là où la persuasion échoue, l'emploi de la force est légitime; et il a procédé ainsi en vertu de l'infaillibilité qu'il s'était attribuée. Il avait dit: « Ma raison a pénétré le vrai sens de l'Évangile; j'ai vu la vérité: vous devez tous vous



soumettre. » Aussi ne supporte-t-il aucune contradiction; et comme il voyait dans la contradiction de ses principes la source de toute corruption et de tout mal, il s'y opposait violemment, et croyait faire œuvre sainte en y employant les moyens extrêmes.

Tel a été son principe, telle a été sa pratique. Eh bien! je le demande, que gagnait l'humanité à voir Calvin remplacer le pape, à voir Genève succéder à Rome? Si l'on avait entendu l'appel de Luther, si l'Europe tout entière s'était agitée, était-ce pour retomber, après quelques convulsions, sous un joug nouveau? Et quelle comparaison à faire entre ces deux croyances? l'une n'avait-elle pas pour elle une tradition non interrompue, ne rattachait-elle pas son berceau au berceau même de la chrétienté? Calvin, après quinze siècles écoulés, prétend retrouver la vérité et se rattacher à la foi en se détachant de la tradition; non-seulement il se dit le seul dépositaire de la vérité, mais il veut l'imposer aux autres. Il faut bien se résigner, surtout lorsqu'on sort de la foi catholique, à croire qu'il n'y a pas d'infaillibilité en ce monde : la prétention à l'infaillibilité a été constamment la source des guerres civiles, le principe de la tyrannie; c'est, au moyen âge, l'infaillibilité du saint-siége qui a été la principale cause des troubles de l'Europe; l'infaillibilité de Calvin a été, au seizième siècle, l'une des causes de nos guerres civiles; et, plus tard, c'est au nom d'une autre infaillibilité, de l'infaillibilité du peuple, qu'on a dressé des échafauds, qu'on a fait régner une terreur nouvelle.

En présence des éternelles contradictions de la raison humaine et des prétentions de la passion à la vérité exclusive, il faut proclamer et proclamer hautement et suivre toujours le principe de la tolérance, de la tolérance en matière religieuse et en matière politique. L'intolérance est fille de la peur. Il semble aux cœurs pusillanimes,

lorsque quelque nouveauté se produit dans le monde des idées, que l'humanité va périr au choc des opinions. Or, la vitalité des sociétés et des nations est plus robuste qu'ils ne pensent : elle repose sur trois idées qui font sa durée, et qu'on n'ébranlerait pas impunément : Dieu, liberté, patrie ! voilà les trois mots qui gouvernent le monde et par lesquels il subsiste. Dieu maintient la vie sociale ; la liberté, la vie politique ; la patrie, la vie nationale. Il n'y a que l'athéisme et le despotisme qui tuent, et ces doctrines de mort se tiennent étroitement. Lorsqu'elles pénètrent dans le corps social, c'est par un de ces décrets d'en haut qui retranchent les nations ; mais lorsque ces trois principes ne sont pas contestés, il n'y a point péril de mort. La discussion peut porter partout, elle peut réformer, transformer, agiter ; à peine produira-t-elle de faibles secousses ; les piliers de l'édifice ne sont pas ébranlés, l'homme peut y demeurer et s'y mouvoir. Aussi le genre humain ne saurait-il avoir trop de reconnaissance pour les penseurs qui ont su, en présence et comme à l'abri des dissensions religieuses où l'on se disputait le privilége de l'oppression des intelligences et de la domination des âmes, conquérir le libre examen au profit de la dignité humaine, et aux hommes d'État qui, pour assurer la paix des sociétés, ont enfin dégagé et affermi le dogme politique de la tolérance. Grâce à cette double conquête de la philosophie et de la politique, il est désormais loisible à toutes les intelligences de s'exercer dans leur sphère et de travailler librement à l'œuvre mystérieuse de la Providence.

Après avoir jeté ce coup d'œil rapide sur la vie et sur l'œuvre de Calvin, nous devrions examiner en détail quelques-uns de ses ouvrages, le montrer dans toute la puissance, dans toute l'activité de son génie, et le faire considérer comme un des fondateurs de la langue française. Comme il est téméraire de songer à donner une

idée complète des travaux de Calvin, je me trouve dans la nécessité de choisir. Je m'attacherai de préférence à un morceau d'une extrême importance : c'est la profession de foi que Calvin adresse à l'empereur Charles-Quint pendant la diète de Spire, où s'agitèrent de grands intérêts politiques, et surtout les intérêts religieux. La réforme était en cause; elle demandait à obtenir des concessions, et, à la fin même de cette diète, elle obtint un édit qui préparait le traité de Passaw, par lequel fût garantie la liberté de conscience, que la réforme poursuivait, sinon comme but, du moins comme moyen d'arriver à ses fins. Ainsi, nous voyons que Calvin, qui s'est adressé d'abord à François Ier, et qui n'en a rien obtenu, puisque les bûchers n'ont pas cessé d'être allumés, puisque la persécution en France ne s'est pas ralentie, se tourne alors vers son rival, vers Charles-Quint, bien persuadé que, s'il peut attirer à sa cause ce monarque puissant, la réforme sera en pleine voie de prospérité. Malheureusement, cette pièce si importante est écrite en latin ; en sorte que je serai obligé de traduire les passages que je citerai, et que je risque fort, dans cette traduction, de ne pas arriver à l'énergie, à la sévérité que Calvin aurait donnée dans la prose française à l'expression de ses idées. Quoi qu'il en soit, j'essayerai, en traduisant, de trahir le moins possible le modèle que j'aurai sous les yeux.

Comme dans l'*Intsitution chrétienne,* Calvin prend la parole au nom de tous les réformateurs ; il se porte fort pour eux, et garantit que leur doctrine est la sienne, et qu'aucun d'eux ne le démentira. On pourrait lui demander en vertu de quel droit il se porte ainsi l'interprète de toute une classe d'hommes qui a réclamé la liberté de penser, et que l'usage de cette liberté a dû conduire à des conséquences diverses, car, en général, ceux qui se mêlent de penser ne pensent pas comme les autres; mais

enfin il pouvait répondre qu'il y avait bien des points de contact entre tous les dissidents ; qu'en outre, il avait la conscience de son génie, et que, comme tous les hommes supérieurs, il tirait sa mission

Du droit qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.

Nous ne lui disputerons donc pas l'autorité qu'il s'arroge, et nous reproduirons ses paroles en nous efforçant de n'en altérer ni la couleur ni l'énergie. Voici en quels termes il groupe autour de lui tous les réformateurs auxquels il prête la puissance de sa parole :

« Recevez ce que je dis comme si vous entendiez la voix de tous ceux qui ont déjà donné leurs soins au rétablissement de l'Église, ou qui désirent qu'elle rentre dans l'ordre. Quelques princes de haute dignité, beaucoup d'illustres républiques sont ici en cause : je parle seul au nom de tous, de telle manière que tous parlent ensemble par ma bouche avec plus de vérité. Ajoutez à ceux-là l'infinie multitude d'hommes pieux qui, dispersés dans des contrées diverses, souscrivent cependant à ce que je dis par un commun consentement. Prenez donc ce discours pour la requête universelle de ceux qui déplorent l'état actuelle de l'Église, si sérieusement, qu'ils ne sauraient le supporter plus longtemps, et qu'ils ne se reposeront que lorsqu'ils y auront vu quelque amendement. Je sais par quels noms odieux on appelle l'infamie sur nous ; mais, quelques noms qu'on se plaise à nous infliger, vous n'en devez pas moins entendre notre cause, et, par là, vous jugerez en quel rang on doit nous placer. »

Vous remarquerez d'abord que Calvin s'adresse à l'empereur, aux princes, à une réunion aristocratique ; ainsi, je ne crois pas qu'on ait eu raison lorsqu'on a vu dans la mission de Calvin la période populaire de la réforme,

une forme complétement nouvelle qui faisait descendre la doctrine des novateurs des sommités de la société aux rangs inférieurs. La réforme de Calvin ne me paraît pas plus démocratique que celle de Luther : ce n'est pas elle qui a fondé la démocratie qui règne à Genève ; et lorsque le parti calviniste tenta de s'organiser en France, il se produisit sous la forme aristocratique. Coligny et le Béarnais furent les chefs des gentilshommes. La démocratie était du côté de la Ligue, et Henri ne devint le véritable représentant de l'unité nationale et des intérêts populaires que par la transaction qui fut la condition de son avénement.

L'ouvrage qui va nous occuper, cette exhortation, comme l'appelle Calvin, ou plutôt cette exposition de doctrine, est un morceau achevé : sous le rapport des principes, c'est l'exposé complet de la foi de Calvin, et comme ensemble d'ouvrage, comme œuvre littéraire, c'est l'expression la plus élevée, la plus noble de son génie. Les pensées qui s'y trouvent exprimées avaient été mûries dans son esprit par la lutte et la méditation. Entre cette profession de foi, publiée en 1544, et la première ébauche de l'*Institution chrétienne*, il y a un intervalle de neuf ans qui a été consacré tout entier à la lutte, à la prédication, et pendant lequel Calvin a dû s'affermir dans ses idées, a dû amener sa pensée à une forme précise et plus puissante. Ce discours s'adressait aux princes d'Allemagne ; c'était la diète de l'empire qui devait l'entendre, c'était sur le terrain même où Luther avait combattu et où son triomphe s'accomplissait ; il est évident que Calvin, quoique infidèle sur plusieurs points à la doctrine de Luther, devait se reconnaître pour son disciple, et faire son éloge, aux lieux témoins de son triomphe et tout remplis de son nom. Nous ne chercherons pas vainement, dans ce traité, un hymne en l'honneur du premier des réformateurs. Avant de le citer, il

convient de donner une idée de l'ensemble du discours. Le but de Calvin est de montrer la nécessité d'une réforme immédiate et complète. Il doit d'abord faire le tableau de tous les abus qui se sont introduits dans l'Église : abus de discipline, abus de doctrine, abus dans les mœurs; il trace de toutes ces altérations de la doctrine et de la constitution primitive de l'Église une peinture animée, énergique. Sa pensée, resserrée dans les formes d'un langage sévère et précis, ne se détourne jamais; elle a, pour ainsi parler, ses digues et son lit pour arrêter les débordements et presser la course du fleuve. Mais il ne suffisait pas de découvrir les plaies de l'Église, de dévoiler ses désordres, de montrer sa ruine imminente : Calvin indique le remède à tant de maux, et, comme il faut ramener la discipline à sa rigueur, les mœurs à la pureté, la doctrine à son intégrité, c'est pour l'orateur la matière d'autant de tableaux tracés de main de maître et d'éloquentes invectives.

Après avoir indiqué ces remèdes, il rappelle ce que les réformateurs ont déjà fait pour ramener la société chrétienne à sa primitive institution; il compare leurs principes, leurs mœurs, leur discipline à ceux des papistes; il invoque en leur faveur contre les catholiques l'autorité des Evangiles et celle des apôtres; il montre qu'ils sont fidèles, sinon aux doctrines et à la tradition de l'Église visible, corrompue pendant tant de siècles, du moins à celle de la véritable Église, qui subsistait sous la corruption extérieure de la fausse Eglise dominante. Enfin, il termine par un appel aux princes, en leur montrant la nécessité d'une réforme, qu'il ne faut plus différer, car le mal est si profond que, si on le laisse durer et s'accroître, il n'y aura plus de remède possible. Voici maintenant en quels termes, après avoir montré comment l'Église avait dégénéré, dans quels désordres de corruption et de ténèbres elle se

trouvait; Calvin amène par un seul mot l'éloge de Luther :

« Lorsque la vérité de Dieu était étouffée sous tant et de si épaisses ténèbres, lorsque la religion était souillée de tant de superstitions impies; lorsque le culte de Dieu était corrompu par tant d'horribles sacriléges, et que sa gloire gisait prosternée; que le bienfait de la rédemption était enfoui sous tant d'opinions perverses, et que les hommes, enivrés par la confiance funeste en leurs œuvres, cherchaient leur salut ailleurs qu'au Christ; que l'administration des sacrements, en partie déchirée et dissipée, en partie corrompue par un mélange de fictions étrangères, était profanée par de honteux marchés; que le gouvernement de l'Église n'était plus qu'un brigandage désordonné; lorsque ceux qui siégeaient au rang des pasteurs, après avoir blessé l'Église par le déréglement de leur mœurs, exerçaient sur les âmes une effroyable tyrannie, et que, comme un troupeau, l'humanité était poussée vers l'abîme à travers l'erreur, du sein de ce désordre, Luther s'éleva; avec lui se rencontrèrent d'autres hommes qui, réunissant leurs efforts et leur zèle, cherchèrent des moyens et des voies par où la religion pût être lavée de toutes les souillures, rétablie dans la pureté de sa doctrine, et ramenée de cet abîme de misère à son antique splendeur. Nous suivons la route qu'ils nous ont tracée. »

Ce passage ne rappelle-t-il pas les admirables vers de Lucrèce à propos d'Épicure :

Humana ante oculos fœde cum vita jaceret
In terris oppressa gravi sub relligione,
Quæ caput a cœli regionibus ostendebat
Horribili super aspectu mortalibus instans,
Primum graius homo mortales tollere contra
Est oculos ausus, primusque obsistere contra.

N'y a-t-il pas entre ces deux passages une frappante

analogie? N'est-il pas curieux de voir que ces deux hommes d'un génie éminent, séparés par un intervalle de tant de siècles, qui tous deux avaient essayé de saper un majestueux édifice, qui avaient ébranlé les colonnes du temple, l'un celles du polythéisme, l'autre celles du catholicisme, aient trouvé des panégyristes qui les aient célébrés avec le même enthousiasme, la même verve d'imagination et de poésie? On voit pourquoi Calvin, qui n'avait pas suivi en tout la doctrine de Luther, est obligé de faire maintenant son éloge; c'est qu'il s'adresse aux princes allemands, c'est que pour un moment il unit dans un intérêt commun la cause des réformateurs de l'Allemagne à la cause des réformateurs de la Suisse et de la France. J'ai dit que Calvin passait en revue tous les désordres de l'Église: il y en avait de plusieurs sortes. Il s'était introduit dans la nomination des évêques de graves abus. L'élection avait été supprimée, en sorte que l'on arrivait aux dignités par l'intrigue. Calvin parle de ces abus avec véhémence, avec amertune, mais il avait été précédé dans cette voie par les plus illustres représentants de l'Église catholique au moyen âge. Les chrétiens sincères avaient tenté plusieurs fois la réforme des mœurs pour prévenir les coups qui devaient être portés à la doctrine. Calvin reproche entre autres choses aux évêques de ne pas user du premier privilége de leur dignité, savoir, celui de répandre la parole de Dieu. C'est là leur devoir, ce serait la source de leur autorité: loin de là, un très-petit nombre d'évêques se soumettent à la résidence; mêlés aux pompes du siècle et à toutes ses œuvres, ils négligent le soin de leurs troupeaux. Après avoir rappelé par quelles voies, dans l'ancienne Église, les évêques parvenaient aux premières dignités que conférait le suffrage des fidèles, et qui étaient toujours le prix de la science et de la vertu, il oppose les pratiques actuelles aux anciens usages:

« Voyons-nous rien de semblable aujourd'hui dans la création des évêques? Au moins chacun de ceux qu'on élève à ce rang est-il doué à quelque degré des qualités sans lesquelles on n'est pas propre au ministère de l'Église ? Nous savons quel ordre ont institué les apôtres, suivis en cela par l'ancienne Église, dont les canons ont sanctionné leur institution : si donc aujourd'hui cet ordre est méprisé et rejeté, n'avons-nous pas un juste sujet de plainte? Que sera-ce si, foulant aux pieds toute pudeur, on ne s'élève que par l'excès du déshonneur et du crime ! Or cela est connu de tout le monde ; en effet, ou les honneurs ecclésiastiques sont achetés à prix d'argent, ou envahis de vive force, ou acquis soit par des marchés sacriléges, soit par de honteuses complaisances; quelquefois ils sont le prix d'entremises amoureuses ou de pratiques semblables. Enfin on fait des dignités de l'Église un jeu et un trafic plus impudent que pour tout autre genre de propriété. »

Ce langage est bien amer, mais ces reproches étaient fondés; l'abus était flagrant, il avait été signalé précédemment par nos sermonaires, et plusieurs siècles auparavant il avait été blâmé par la voix éloquente de saint Bernard. Calvin marche donc sur un terrain solide. Il ne se contente pas de reprocher aux dignitaires de l'Église les moyens par lesquels ils arrivent aux dignités, il leur reproche les scandales de leur conduite, et, quand ils devraient donner l'exemple de la charité, de la vertu, de la pureté des mœurs, de transformer leurs palais en maisons de débauche. Voici en quels termes il s'exprime :

« Les chefs de l'Église devraient s'élever au-dessus des autres par les exemples d'une vie irréprochable ; comment répondent à leur vocation ceux qui occupent aujourd'hui ce rang élevé? Quoique le monde soit arrivé au dernier terme de la corruption, il n'y a toutefois au-

cun ordre aussi souillé de vices et de débauches. Plût à Dieu que leur innocence pût réfuter mes accusations; combien volontiers je me rétracterais alors ! Mais leur turpitude est exposée aux yeux de tous; elles sont évidentes, leur avarice insatiabble et leur rapacité; il est évident, leur orgueil insupportable comme leur cruauté ! Leurs maisons retentissent de danses impudiques; ce sont des repaires pour les jeux de hasard; leurs banquets étalent effrontémeut le luxe et l'intempérance ; tout cela est passé en coutume. Ils se font gloire de leurs crimes et de toute espèce de luxure comme de vertus ; pour me taire sur d'autres points, le célibat dont ils sont si fiers, combien ne couvre-t-il pas d'impuretés! J'ai honte de dévoiler ce que j'aimerais mieux taire, si le silence pouvait le corriger; toutefois je ne mettrai pas en lumière ces mystères impurs; car il y a déjà assez de honte et d'opprobre dévoilés. Combien y a-t-il de prêtres purs de prostitution? combien dont les maisons ne soient pas souillées de débauches journalières? Que de familles dont l'honneur est flétri par leur libertinage vagabond ! Pour moi, je ne prends pas plaisir à publier leur infamie, ce n'est pas là mon fait; mais il importe de peser combien ces désordres du sacerdoce sont éloignés de la vie qui conduirait aux voies nouvelles de Christ et de son Eglise. »

Je le répète, en lisant les auteurs orthodoxes, on trouvera parmi les catholiques désintéressés, vrais apôtres de la morale, les mêmes reproches exprimés en termes aussi vifs. L'état moral du clergé catholique, qui en cela était au niveau du reste de la société, impliquait la nécessité d'une réforme, et d'une réforme active. Ces passages suffisent pour faire comprendre quelles armes fournissait à la logique des réformateurs l'opiniâtre persévérance du clergé dans des désordres qui frappaient tous les yeux et troublaient la conscience des fidèles.

Nous avons maintenant à toucher un grand nombre de points de doctrine sur lesquels la réforme était en dissidence avec la communion catholique. Chemin faisant, nous recueillerons ainsi quelques notions de théologie.

Calvin entreprend surtout de remettre le Christ en possession de ses droits , et d'écarter tous les intermédiaires auxquels le cœur de l'homme pourrait s'arrêter pour en faire l'objet de son culte. C'est là le principe générateur de sa doctrine. La messe lui paraît une impiété parce qu'elle est le renouvellement d'un sacrifice que le Fils de Dieu a accompli une fois pour toutes sur le Calvaire, et que, dans ce sacrifice renouvelé, le prêtre usurpe, à ses yeux, la place du Christ; il traite d'idolâtrie l'adoration de la Vierge et des saints, parce que les esprits grossiers, s'arrêtant à ces ministres du Christ, oublient le Christ lui-même dans leurs prières; il ne veut pas que la justification des hommes s'opère par le mérite des œuvres, parce que, si l'homme peut se sauver par sa propre vertu, le sang du Christ aura été inutilement répandu; il repousse la transsubstantiation, parce que, dans cette métamorphose, le pain et le vin entreprennent sur la substance du corps et du sang de Jésus-Christ. Il dépossède le pape, pour que le Christ ne soit pas dépossédé, et il dispute au prêtre le droit de confesser et d'absoudre, parce que le Christ peut seul recevoir l'aveu des péchés et les remettre. Calvin prétend réhabiliter le Christ que l'Église a dépouillé au profit des saints, du pape, des prêtres et de l'homme même, en admettant le mérite de ses œuvres; il veut remettre l'homme immédiatement sous la main du Christ, il écarte tous les intermédiaires placés entre l'homme et le Fils de Dieu. C'est à cela qu'il vise, à cela qu'il s'arrête: vienne en effet un réformateur plus téméraire qui veuille arriver jusqu'à Dieu même; que Servet renvoie à Calvin

les reproches d'idolâtrie que celui-ci adresse aux catholiques, Calvin fera brûler Servet.

Nous comprenons maintenant pourquoi la réforme a substitué la cène à la messe : la messe est un sacrifice, la cène est un sacrement; les catholiques voient la chose elle-même là ou les protestants ne reconnaissent que le signe. Cette différence nous explique les emportements des réformateurs contre la plus auguste de nos cérémonies. Mais écoutons Calvin lui-même : « La sainte Cène a été non-seulement corrompue par un alliage étranger, mais détournée entièrement de son institution. Ce que Christ a commandé est manifeste : eh bien! au mépris de son commandement, on a composé une représentation digne des tréteaux pour la substituer à la Cène véritable. Lorsque, dans l'ordre institué par le Christ, les fidèles doivent prendre en commun les symboles sacrés de son corps et de son sang, l'Église au lieu de cette communion nous donne plutôt une sorte d'excommunication. En effet, le prêtre se sépare du reste de l'assemblée pour dévorer à l'écart ce qu'il devait offrir et distribuer à tous. Enfin, comme s'il était le successeur d'Aaron, il feint d'offrir un sacrifice, en expiation des péchés du peuple. Où donc Christ a-t-il parlé de sacrifice? Il nous ordonne de recevoir, de manger et de boire. Qui permet aux hommes de convertir ce festin en oblation? A quoi bon ce changement si ce n'est à faire céder l'inviolable volonté de Christ et sa loi aux caprices téméraires des hommes? C'est là un mal grave. Mais voici une superstition plus funeste de beaucoup : c'est d'avoir fait ce faux sacrifice un moyen de mériter sa grâce pour les vivants et pour les morts. Ainsi l'efficace de la mort de Christ a été réduite à une vaine action de théâtre, et la dignité du sacerdoce éternel a été ravie à Christ pour être donnée aux hommes. »

Calvin revient à plusieurs reprises sur le même sujet

sans épuiser son indignation : « Quand les paroles me manquent pour exprimer les sacriléges profanations dont on a souillé la Cène, de quel droit nous reproche-t-on d'avoir mis trop de véhémence dans nos invectives? Invincible César, et vous, illustres princes, au nom du corps de Christ immolé pour notre salut, de ce sang versé pour notre purification, songez quel est le prix de ce mystère où ce corps devient notre nourriture et ce sang notre boisson ; avec quelle religion, avec quel soin ne devait-on pas le préserver de toute souillure ! Ne serait-ce pas le comble de l'ingratitude de voir le mystère céleste que Dieu nous a confié comme une perle précieuse, foulé sous les pieds des pourceaux, de le voir et de se taire? Or, non-seulement nous le voyons foulé aux pieds, mais couvert de souillures. Quelle dérision n'était-ce pas de transporter à une scène de théâtre jouée par des hommes l'efficacité de la mort de Christ? qu'un chétif sacrificateur, soi-disant successeur de Christ, se plaçât comme médiateur entre Dieu et les hommes! qu'effaçant la vertu du sacrifice unique, on offrît chaque jour dans une seule ville mille sacrifices pour l'expiation des péchés! que chaque jour Christ fût immolé mille fois, comme s'il ne suffisait pas qu'il fût mort une seule fois pour nous! »

J'ai sans doute affaibli ce passage, mais il y demeure assez de vivacité et d'énergie pour qu'on y trouve encore le caractère de la véritable éloquence. Je crois qu'on a trop rabaissé Calvin comme orateur; sans doute l'éloquence se découvre rarement dans ses sermons, où il était plus curieux d'instruire que de toucher, et qui d'ailleurs sont négligés comme toutes les improvisations; mais lorsque le temps ne lui manque pas et qu'il éprouve le besoin d'émouvoir, il développe alors les grandes qualités de l'orateur : nous en rencontrerons encore plusieurs exemples.

Le catholicisme donnait prise à Calvin dans son respect pour les reliques, saintes dépouilles souvent supposées, que des imposteurs transforment en marchandises qui ruinent les fidèles et trompent leur crédulité. Ce culte et ce commerce sont une source de fraude et d'idolâtrie. Sur ce sujet, Calvin est intarissable ; dans le discours que j'examine maintenant, il n'a fait que toucher la question, mais il l'a approfondie dans un traité spécial, où l'on rencontre force plaisanteries assez grossières, assez vulgaires, que plus tard les philosophes du dix-huitième siècle n'ont pas beaucoup rajeunies en les aiguisant.

« On ne saurait croire, dit Calvin, combien on s'est joué de la crédulité à propos des reliques ; je puis compter quatorze clous pour les trois qui attachèrent le Christ en croix, trois tuniques sans couture, au lieu de celle que les soldats tirèrent au sort ; deux écriteaux, trois fers de la lance qui blessa la poitrine du Sauveur, et environ cinq linceuls qui enveloppèrent son corps dans le sépulcre. On montre en outre toute la vaisselle de la sainte Cène et mille autres inepties du même genre. Il n'y a pas de saint tant soit peu célèbre auquel on n'attribue deux ou trois corps. Je puis nommer un endroit où un morceau de pierre ponce a été en grand honneur sous le nom de cervelle de saint Pierre. La pudeur m'empêche de pousser plus loin cette énumération. C'est donc à tort qu'on nous accuse pour avoir voulu purger l'Église de toutes ces souillures. »

Calvin explique ainsi l'hostilité des réformateurs contre les saints : « En proscrivant l'intercession des saints, nous avons rappelé les hommes vers le Christ ; nous leur avons appris à invoquer le Père en son nom et à s'appuyer sur sa médiation. A ce propos on nous déchire, on nous reproche avec d'atroces injures de faire affront aux saints et de priver les fidèles d'un puissant secours. Nous opposons à nos adversaires un double

démenti. Car en ne souffrant pas qu'on attribue aux saints le bienfait de Christ, nous ne leur faisons aucun tort. Nous ne leur dérobons aucun honneur, si ce n'est celui que l'erreur des hommes leur avait attribué. Je ne dirai rien qu'on ne puisse montrer au doigt. D'abord les hommes, avant de se mettre en prière, s'imaginent que Dieu est bien loin et qu'on ne peut s'ouvrir un accès jusqu'à lui qu'à la suite d'un patron; et cette fausse opinion ne prévaut pas seulement auprès des gens grossiers et ignorants, mais elle gagne aussi ceux qui veulent être les guides des peuples. Dans le choix de ses patrons, chacun suit son propre sens. L'un choisit Marie, celui-ci Michel, celui-là Pierre. Quant à Christ, on ne daigne pas le compter pour quelque chose. On en trouve à peine un sur cent qui ne s'étonne pas comme d'un prodige si par hasard il entend invoquer l'assistance de Christ. Ainsi croît de jour en jour cette superstition qui conduit à confondre les saints avec Dieu lui-même. J'avoue que, lorsqu'ils veulent s'expliquer, ils ne demandent aux saints que de les aider de leurs prières auprès de Dieu. Mais le plus souvent ils oublient cette distinction, et, suivant le mouvement de leur âme, ils appellent, ils implorent, tantôt les saints, tantôt Dieu. Bien plus, ils assignent à chaque saint sa fonction ; l'un donne la pluie, l'autre la sérénité ; celui-ci guérit les maladies, celui-là prévient les naufrages. Mais pour ne rien dire de ces abus profanes et dignes des païens, qui cependant règnent dans les églises, que cette seule impiété suffise pour toutes, savoir : que tout le monde, en appelant de tous côtés des défenseurs et des avocats, néglige le seul que Dieu ait établi, et met plus de confiance dans le patronage des saints que dans la protection de Dieu. »

Partout éclate la pensée dominante de Calvin ; il se fait sous toutes les formes le champion du Christ contre

ceux qui usurpent en leur faveur quelqu'une de ses prérogatives. Nous allons voir que le même principe le dirige dans sa doctrine sur la justification.

Suivant Calvin, le péché originel a tellement corrompu la nature de l'homme, qu'il lui est impossible de se relever par ses propres forces. A ses yeux, les catholiques, qui font entrer en compte les bonnes œuvres pour la justification, n'humilient pas assez l'homme et ne relèvent pas suffisamment le bienfait de la régénération : « nous, au contraire, dit-il, nous abaissons tellement l'homme, que nous le réduisons à rien quant à la justice spirituelle, et que nous l'instruisons à demander à Dieu, non pas une partie, mais la plénitude de la justice. » Voici à peu près le raisonnement de Calvin. L'Écriture déclare maudits tous ceux qui n'ont pas observé pleinement tout ce qui est écrit dans la loi ; or, cette malédiction embrasse tous ceux qui seront jugés d'après leurs œuvres, puisque tous les hommes ont péché ; les œuvres sont donc nulles pour le salut, et le mérite de la justification appartient tout entier à Jésus-Christ : il affirme, en conséquence de ces prémisses, que la rémission des péchés est toute gratuite, que notre réconciliation avec Dieu est un pur bienfait de Christ ; qu'aucune compensation ne peut venir en compte, et que le Père céleste, content de la seule expiation du Christ, n'en requiert aucune de nous. Cette doctrine insensée, combinée avec celle de la prédestination, conduirait l'homme à tous les désordres, puisque la justice ne peut ni se perdre ni s'acquérir, et que, dans l'indifférence morale des actions, l'homme préférera toujours les douceurs de la volupté aux rigoureux sacrifices qu'impose la vertu. Dans l'exposition de ces principes, j'ai suivi Calvin, sans dénaturer aucune de ses expressions ; mais je vais citer un passage entier où il donne quelques développements à sa pensée.



« La prédication du libre arbitre, tel qu'on l'entendait avant Luther et ses disciples, que pouvait-elle, sinon gonfler les hommes de la vaine opinion de leur propre vertu, de manière à ne plus donner place à la grâce du Saint-Esprit et à ses secours? Le débat le plus vif, la plus opiniâtre réclamation de nos adversaires porte sur la justification; l'obtient-on par la foi ou par les œuvres? Ils ne souffrent pas que l'honneur de notre justice revienne tout entier à Christ, ils en reportent une part aux mérites de nos œuvres. Nous ne disputons pas ici sur les bonnes œuvres, nous n'examinons pas si elles sont agréables à Dieu, si elles recevront de lui une récompense; mais si elles sont dignes de nous concilier Dieu, si on acquiert au prix d'elles la vie éternelle, si elles sont des compensations que Dieu reçoive en payement des péchés, si enfin on doit placer en elles la confiance du salut. Nous repoussons ces erreurs, parce qu'elles portent les hommes à considérer leurs œuvres plutôt que Christ, pour se rendre Dieu propice, pour attirer sa grâce, pour acquérir l'héritage de la vie éternelle, enfin pour être justes devant Dieu. C'est ainsi qu'ils s'enorgueillissent de leurs œuvres, comme si par là ils tenaient Dieu enchaîné. Or, qu'est-ce que cette superbe, sinon une ivresse mortelle de l'âme? En effet, ils s'adorent à la place de Christ, et, plongés dans le gouffre profond de la mort, ils rêvent qu'ils possèdent la vie. On me reprochera de m'étendre trop longuement sur ce sujet; mais ne publie-t-on pas dans toutes les écoles, dans tous les temples, cette doctrine, qu'il faut mériter la grâce de Dieu par les œuvres, que par les œuvres il faut acquérir la vie éternelle, que la confiance au salut est présomptueuse sans l'appui des œuvres; que nous sommes réconciliés à Dieu par la satisfaction des bonnes œuvres, et non par la rémission gratuite des péchés; que les bonnes œuvres méritent le salut

éternel, non qu'elles nous soient imputées gratuitement à justice par le mérite de Christ, mais par la force de la loi ; que les hommes sont réconciliés à Dieu, non par le pardon gratuit des péchés, mais par des œuvres de satisfaction, comme ils les appellent; qu'à ces satisfactions s'ajoutent les mérites de Christ et des martyrs, seulement lorsque le pécheur a mérité ce secours. Il est certain que ces opinions impies ont fasciné la chrétienté avant que Luther se fît connaître au monde. »

Voilà d'étranges idées, qui abaissent singulièrement l'homme, selon l'intention avérée de Calvin, puisqu'elles le dépouillent de tout mérite et de toute liberté, mais qui ne dénaturent pas moins Dieu lui-même, puisqu'elles en font un tyran capricieux, sans pitié et sans justice. En voulant grossir demesurément la part du Christ, Calvin ne s'aperçoit pas qu'il sacrifie l'homme et qu'il outrage la Divinité. Ainsi, les deux termes extrêmes que le médiateur doit unir perdent tout à cette funeste entremise.

Passons maintenant à d'autres questions souvent débattues, la confession auriculaire et le célibat des prêtres. Ces deux institutions sont pour le clergé les plus puissants moyens d'autorité temporelle. La confession lui livre les secrets les plus cachés du cœur humain ; le célibat, en le délivrant des soins et des affections de la famille, lui donne les loisirs qu'il peut employer exclusivement au maintien de ses doctrines et aux progrès de son autorité. On comprend pourquoi le catholicisme a défendu avec opiniâtreté ces deux institutions. Calvin les attaque par la tradition et par le raisonnement : par la tradition, puisque l'Église primitive admettait le mariage, et que la confession n'est obligatoire que depuis le pontificat d'Innocent III ; par le raisonnement, car elles sont funestes et illusoires. Voici par quels arguments il les combat :

« Quant au célibat et à la confession auriculaire, qu'est-ce autre chose que d'exécrables tortures des âmes? Tous les ministres de l'Église s'enchaînent par un vœu perpétuel de chasteté; le vœu une fois prononcé, ils ne pourront jamais prendre femme. Mais si le don de continence leur manque, s'ils sont brûlés des feux de la concupiscence? Non, disent-ils, la règle est inflexible et universelle. L'expérience montre qu'il eût mieux valu pour ces prêtres que ce joug ne leur eût jamais été imposé que d'être brûlés sans relâche dans la prison ou plutôt dans la fournaise de leurs passions. Nos adversaires chantent les louanges de la virginité; ils célèbrent les avantages du célibat, pour en conclure que ce n'est pas sans raison que le mariage a été interdit aux prêtres; ils allèguent encore la décence et l'honneur. Tout cela fera-t-il qu'il soit permis d'enlacer dans des filets des consciences que Christ avait non-seulement laissées libres et sans entraves, mais qu'il avait affranchies par son autorité et au prix de son sang? Saint Paul n'a pas cette audace. D'où vient donc cette science nouvelle? Et d'ailleurs, cette apothéose de la virginité, quel rapport peut-elle avoir avec le célibat des prêtres dont l'impureté souille le monde entier? S'ils pratiquaient en effet la chasteté qu'ils professent en paroles, je leur permettrais peut-être d'en vanter la convenance. Mais maintenant, quand personne n'ignore que la défense de se marier est pour les prêtres la licence de paillarder, de quel front, je le demande, osent-ils parler de décence et d'honneur? Quant à ceux dont l'infamie n'est pas publique, je n'ai pas besoin de disputer longtemps avec eux, je les cite au tribunal de Dieu pour qu'ils y parlent de leur pudicité!

« La cause de la confession n'est pas meilleure; on fait valoir l'utilité qui en découle; il ne nous est pas moins facile d'en montrer les nombreux périls, périls



justement redoutés, et d'alléguer les graves inconvénients qu'elle a engendrés. Au reste, ce sont là des arguments qui donnent matière à controverse; mais la règle de Christ est éternelle, elle est immuable, elle est inflexible, on ne peut pas la discuter, et cette loi veut que la servitude n'enchaîne pas les consciences. Or, celle qu'ils maintiennent ne tend qu'aux tortures et à la mort des âmes. Elle ordonne que tout chrétien confesse tous les ans tous ses péchés à son directeur ; hors de là, elle ne laisse aucun espoir de pardon. Mais ceux qui ont tenté cette épreuve avec la crainte du Seigneur savent par expérience qu'on ne saurait pas même confesser la centième partie de ses fautes. Aussi, aucun remède ne pouvait les garantir du désespoir. Pour ceux qui voulaient satisfaire Dieu à peu de frais, la confession était un voile commode à leur hypocrisie; car se croyant justifiés au tribunal de Dieu pour avoir vomi leurs péchés dans l'oreille d'un prêtre, ils en avaient plus d'audace à pécher de nouveau, grâce à ce moyen si commode de décharger leur conscience. »

Ces deux institutions que Calvin poursuit avec tant de véhémence et, il faut bien le dire, tant de brutalité, parce qu'il en considère seulement les abus, n'en sont pas moins admirables dans la théorie. Ne serait-ce pas une institution vraiment divine que ce tribunal de miséricorde ouvert au repentir, où le pécheur est sûr de trouver dans le ministre de Dieu un ami indulgent et discret, un protecteur, dépositaire de l'autorité divine, qui soulage son cœur en recevant ses aveux, et purifie son âme de toutes ses souillures par l'absolution? Le clergé détaché des soins terrestres, supérieur à toutes les faiblesses de l'humanité, ne formerait-il pas dans la grande famille chrétienne un corps d'élite que le savoir et la pureté placeraient comme un intermédiaire entre la terre et le ciel ? Mais la faiblesse humaine, la cor-

ruption de notre nature, ont contrepesé les avantages de ces belles institutions, et les conséquences qui en découlèrent ont fourni aux réformateurs de formidables arguments.

Calvin est surtout habile à mêler l'attaque à la défense; en disculpant les siens, il incrimine toujours ses adversaires : « Il y a trois points qui excitent surtout leur colère contre nous; l'usage des viandes que nous autorisons pour tous les jours, le mariage que nous permettons aux prêtres, la confession que nous répudions. Eh bien! que nos adversaires nous répondent de bonne foi ; ne punissent-ils pas plus sévèrement celui qui aura goûté une seule fois de la viande le vendredi, que celui qui aura fait la débauche pendant tout le cours de l'année? N'est-ce pas à leurs yeux un crime plus capital pour un prêtre d'avoir pris une épouse que d'avoir été surpris cent fois en adultère? Ne pardonnent-ils pas plus facilement l'infraction aux préceptes de Dieu que la négligence à déposer l'aveu de ses fautes dans l'oreille d'un prêtre. Quelle monstruosité de considérer comme une faute légère, bien digne de pardon, la violation des saintes lois de Dieu, et comme un crime inexpiable de ne pas s'arrêter au bon plaisir des hommes! Cette contradiction n'est pas une nouveauté, je l'avoue ; car Christ reproche aux pharisiens d'avoir anéanti ses commandements par leurs traditions. C'est là l'arrogance de l'antéchrist dont parle Paul, de l'antéchrist qui siége dans le temple en se donnant pour Dieu même. Que devient en effet l'incomparable majesté de Dieu, quand un homme, un mortel, est monté à ce point, que ses lois sont mises au-dessus des décrets éternels de la Providence? »

Voilà bien des citations, mais je n'ai pas craint de les multiplier, parce que ces passages nous ont initiés à la doctrine de Calvin mieux que tous les commentaires

qui dénaturent toujours un peu la pensée en prétendant l'expliquer. Au reste, je conseille de lire en son entier et de méditer ce discours qui a pour titre *De la nécessité de la réforme de l'Église*; on y trouvera toute la doctrine du réformateur exposée dans un langage très-serré, très-concis, très-énergique ; cette lecture pourra tenir lieu d'une infinité d'autres qu'on n'aurait ni le loisir d'entreprendre ni la patience d'achever.

Calvin, après avoir exposé sa doctrine, après avoir montré que les abus les plus graves désolaient l'Église, que ces abus pouvaient être corrigés, qu'il y avait des remèdes efficaces, et que ces remèdes avaient été proposés et déjà appliqués par les réformateurs, Calvin fait un appel à Charles-Quint, et avec lui à la diète de Spire, et montre l'imminence du péril et la nécessité d'agir avec promptitude, avec énergie, si l'on veut prévenir la ruine de l'Église et de la chrétienté. Cette conclusion de son discours est peut-être, sous le rapport de l'éloquence, de l'élévation du langage, supérieure à la péroraison de son épître à François Ier.

« Ainsi donc, à l'avenir, toutes les fois qu'on répétera à vos oreilles qu'il faut différer l'œuvre de la réforme, et qu'il sera toujours temps de s'y appliquer lorsqu'on aura mis ordre au reste des affaires, invincible César, et vous princes très-illustres, souvenez-vous que vous avez à décider si vous voulez ou non laisser quelque pouvoir à vos descendants. Eh! que parlé-je de vos descendants? Déjà, sous nos yeux même, l'empire, à demi écroulé, s'incline pour une chute dont il ne se relèvera jamais. Pour nous, quelle que soit l'issue de ces choses, nous serons soutenu devant Dieu par la conscience d'avoir voulu servir sa gloire, servir son Église, d'avoir donné nos soins à cette œuvre, et de l'avoir avancée autant qu'il était en nous. Car nous savons de reste que tous nos efforts, que tous nos désirs n'ont pas



eu d'autre but, et nous avons pris soin de laisser derrière nous d'éclatants témoignages de notre dévouement. Et certes, lorsqu'il est clair pour nous que nous avons pris en main et défendu la cause de Dieu, nous avons la confiance que Dieu ne fera pas défaut à son œuvre. Au reste, quoi qu'il arrive, nous n'aurons jamais regret ni d'avoir commencé, ni de nous être avancé jusqu'ici. L'Esprit-Saint nous est un témoin fidèle et assuré de notre doctrine : nous savons, dis-je, que nous publions l'éternelle vérité de Dieu. Que notre ministère procure le salut du monde, nous devons le désirer, mais l'événement est aux mains de Dieu et non dans les nôtres. Si donc, parmi ceux que nous voulons servir, l'obstination des uns, l'ingratitude des autres amènent la ruine de tous et de toutes choses, je répondrai en digne chrétien, et tous ceux qui voudront mériter ce nom glorieux souscriront à ma réponse : « Nous mourrons : » — mais dans la mort même nous serons victorieux; non-seulement parce que la mort sera pour nous un passage à une vie meilleure, mais parce que nous savons que notre sang sera comme une semence qui propagera la vérité de Dieu qu'on repousse aujourd'hui. »

J'avoue que je suis touché de la majesté de ce langage ; et si l'orgueil n'y perçait pas, on croirait entendre un apôtre de la primitive Église. C'est bien là l'expression du dévouement; mais remarquez que c'est la première fois que Calvin parle de mourir : nous l'avons vu se retirer en face du danger au début de sa carrière; lorsqu'il s'est adressé à François Ier, lorsqu'il a rappelé les persécutions qui frappaient ses coreligionnaires, il a pris le ton de la menace et non celui de la résignation; il a fait comprendre que lui et les siens disputeraient leur vie aux bourreaux. Cette fois il dit simplement : Nous mourrons. La parole est belle; mais dans

quel moment la prononce-t-il? c'est lorsque, maître de Genève, il fait tout plier sous sa volonté. Non, Calvin, vous ne mourrez point : car vous êtes mieux né à la persécution qu'au martyre.

La haine naturelle au caractère bilieux de Calvin s'y était enracinée par la doctrine de la prédestination qu'il ne cessa de professer. Il pensait que l'humanité était divisée en deux classes invinciblement séparées par un décret de Dieu; les justes et les méchants, les élus et les réprouvés. Les œuvres ne pouvaient ni sauver les uns ni perdre les autres. Cette croyance peut conduire soit à une pitié profonde pour un malheur irréparable ou à une implacable animosité. Calvin aurait pu dire avec le poëte,

Je m'unis à l'amour et non pas à la haine;

mais, prenant le contre-pied de cette maxime, il s'associa à la haine qu'il prêtait outrageusement au Créateur. L'humanité étant divisée en deux races inconciliables, il n'y a pour lui d'autre règle à suivre que de dompter et d'extirper les réprouvés. C'est là sa règle de conduite, et il pense faire une œuvre méritoire lorsque tenant sous la main quelque membre de la race maudite, il peut le retrancher de la société religieuse. Ainsi la doctrine de Calvin explique ses rigueurs; mais elle ne les justifie pas.

Calvin a écrit un long traité sur le droit et la nécessité de punir les hérétiques, non pas seulement de peines canoniques comme dans la primitive Église, mais par le glaive. Cette doctrine, il a quelque peine à l'établir ; car enfin l'esprit de l'Évangile c'est l'indulgence, c'est la charité, c'est l'amour du prochain, c'est le désir de ramener au bien par la douceur. Alors que fait-il? Il écarte tout ce qui appartient à la loi nouvelle; les paroles mêmes de Jésus-Christ, lorsqu'il ordonne à Pierre

de remettre son épée dans le fourreau, n'ont pas d'autorité à ses yeux : ce qu'il invoque, ce sont les passages de la loi ancienne; ce sont les rigueurs de Moïse, les vengeances de Dieu sur son peuple, la destruction de villes entières.

Ainsi Calvin s'écarte des traditions évangéliques pour remonter jusqu'à celles de la Bible, afin de justifier ses rigueurs, et il pense faire un argument *a fortiori* en disant : Laisserons-nous un seul homme infecter une ville de son impiété, quand nous voyons que Dieu a puni des villes tout entières? Or on conçoit très-bien que l'impiété, arrivée au dernier terme, reçoive son châtiment d'en haut; car, lorsque le principe de vie s'est retiré d'un peuple avec les croyances, il faut bien que ce peuple périsse : Dieu le veut ainsi. Mais un homme seul veut établir une doctrine nouvelle, eh bien ! que craignez-vous ? si elle est fausse, laissez-la périr d'elle-même : si elle est vraie, quel droit avez-vous de vous y opposer ? Pourquoi un autre n'userait-il pas du privilége dont vous avez usé vous-même ?

Ce que Calvin regarde comme un argument invincible est un sophisme ; sa raison, d'ordinaire si lucide, sa logique, si droite habituellement, est ici en défaut. Écoutons : « Quiconque prétendra que c'est injustement qu'on châtie les hérétiques et les blasphémateurs, celui-là deviendra sciemment et volontairement leur complice. On nous oppose ici l'autorité des hommes, mais nous avons par devers nous la parole de Dieu et nous comprenons clairement les commandements qui doivent régir son Église à perpétuité. Ce n'est pas en vain qu'il chasse toutes les affections humaines qui tendent à amollir les cœurs, qu'il bannit l'amour paternel et la tendresse qui unit les frères, les proches et les amis; qu'il arrache les époux aux délices du lit conjugal, et qu'il dépouille en quelque sorte les hommes de leur propre nature pour

que rien ne fasse obstacle à la sainteté de leur zèle. Pourquoi cette sévérité, si ce n'est pour nous apprendre que nous ne rendons à Dieu l'honneur qui lui est dû qu'à la condition de préférer son service à tous les devoirs humains, et que, toutes les fois que sa gloire est en cause, nous devons effacer de notre mémoire tous les attachements des hommes entre eux. »

Est-ce bien là le Dieu des chrétiens, celui qui a prêché l'amour et pratiqué la miséricorde? Non, c'est le Dieu des Juifs qui l'emporte, et pour nous en convaincre nous n'avons qu'à poursuivre : « Ajoutez à cela que Dieu enveloppe dans le même châtiment des villes entières : — Si tu apprends que, dans une des villes que Dieu te donnera à habiter, des fils de Bélial soient sortis du milieu d'entre les siens et qu'ils aient détourné les habitants en leur disant : Sortons, allons servir aux dieux étrangers; examine avec soin, et lorsque tu auras reconnu la vérité, si tu trouves que ce bruit était fondé, aussitôt tu frapperas de la pointe de l'épée tous les habitants de cette ville, tu la détruiras elle et tout ce qu'elle renferme jusqu'aux troupeaux : tu rassembleras toute sa dépouille et tu la brûleras pour qu'elle soit anathème. — Qu'ils voient, ces miséricordieux que charment tant la licence et l'impunité des hérésies, combien ils sont peu d'accord avec les ordres de Dieu. De peur qu'une rigueur excessive ne diffame l'Église de Dieu, ils voudraient, par égard pour un seul homme, que l'erreur et l'impiété pussent s'avancer impunément; et Dieu n'épargne pas même des peuples entiers, il commande que leurs villes soient détruites de fond en comble, que leur mémoire soit abolie, que des trophées soient dressés en signe d'exécration, de peur que la contagion n'envahisse la terre entière et qu'en dissimulant le crime on ne paraisse s'y associer. »

En faisant Dieu si vindicatif, Calvin espère, même

après l'exécution de Servet, passer pour un modèle de douceur et de charité; il distingue entre les erreurs, et il reconnaît qu'il y en a de telle sorte qu'il suffit de les combattre par la patience et la prédication : « Mais, ajoute-t-il, lorsque la religion est arrachée de ses fondements, lorsque des blasphèmes détestables sont proférés contre Dieu, lorsque par des dogmes impies et sacriléges les âmes sont entraînées à leur perte, enfin lorsqu'on se détache ouvertement du Dieu unique et de la pure doctrine, alors il faut recourir à ce remède extrême pour arrêter dans son cours ce poison mortel. Cette règle que Moïse a reçue de la bouche même de Dieu pour la transmettre aux autres, il l'a suivie lui-même. Toute la suite de son histoire découvre la mansuétude de son cœur, et l'Esprit-Saint lui rend un témoignage éclatant de cette vertu. Comme juge on sait quelle humanité il porta dans la punition des autres crimes; mais lorsqu'il venge les outrages à Dieu, il est tout ardeur. Consacrez, dit-il, vos mains au Seigneur; que personne n'épargne ni son frère, ni son prochain; tous ceux que vous rencontrerez, tuez-les sans miséricorde. Penserons-nous que, saisi d'une fureur soudaine, il ait tout à coup oublié sa clémence accoutumée pour ordonner aux lévites sacrés de se plonger dans le sang? Mais l'Esprit-Saint couvre de sa louange cette exécution entreprise sous ses ordres et sous ses auspices. Ainsi donc, que la clémence soit louable pour d'autres péchés; mais les saints juges doivent punir sévèrement l'impiété qui s'attaque au culte du Seigneur, de peur qu'en adoucissant follement les offenses des hommes, ils ne provoquent contre eux-mêmes la colère de Dieu. »

Ainsi Calvin, ne trouvant pas dans la loi nouvelle l'apologie de sa conduite, est obligé de remonter plus haut, de s'appuyer sur l'autorité de Moïse et d'invoquer

les rigueurs extrêmes que Dieu a exercées contre son peuple. Nous ne reconnaissons pas là la doctrine évangélique. Dans le même traité Calvin prétend sans détour qu'on ne doit pas séparer l'intimidation de la doctrine : « Si l'on effraie sans instruire, c'est de la tyrannie; mais si l'on instruit sans intimider, c'est un appel au désordre et au relâchement. »

Nous pouvons encore, par de nouveaux emprunts aux écrits de Calvin, montrer à quelle rude discipline il soumettait son Église et quels sacrifices il commandait à ceux qui suivaient sa doctrine. Voici, par exemple, en quels termes, dans une de ses homélies, il raille ces hommes de chair, comme il les appelle, qui sacrifient au maintien de leur bien-être la cause dont ils ont adopté les principes.

« Si quelque bruit vient à se répandre de ces guerres ou de ces mouvements que notre siècle voit souvent et peut voir s'élever, chacun redoute le sac et le pillage de ses biens, et craint d'avoir à supporter les privations, les craintes, les dangers que la guerre amène sur ses pas. Mais la prédication de la parole divine, l'usage des sacrements et les autres exercices de piété qui nous unissent à Dieu, la perte de ces biens ne nous vient pas en pensée, et l'idée d'un si grand malheur ne nous inquiète nullement. En effet, nous ne voyons pas que ceux auxquels ces biens manquent absolument en paraissent grandement affligés. Mais si les arrérages de leurs fermes n'arrivent pas régulièrement pour maintenir jusqu'au terme de l'année leur état de maison dans la splendeur où leur ambition l'a porté, si leurs efforts pour amasser de nouvelles richesses n'aboutissent point, s'ils baissent dans l'opinion et dans l'estime des hommes, on croirait à leur trouble et à leurs angoisses qu'ils sont perdus sans ressources. »

Sans doute le moraliste a raison de subordonner aux

intérêts de l'intelligence, aux intérêt de la politique, aux intérêts de la religion, le soin des intérêts matériels, mais encore il ne faut pas les heurter de front, car ils sont légitimes et la résistance qu'ils opposent, lorsqu'on veut les vaincre brusquement, trouble les états. Certes l'homme ne vit pas seulement de pain, mais aussi il ne peut pas s'en passer. Calvin, dont la vie était toute intellectuelle, voulait refaire le monde à son image et imposer aux autres ses propres pratiques. Mais la condition de tous les hommes est-elle la même? y a-t-il égalité entre ceux qui, chargés des soins de la famille, ne peuvent trouver l'aisance que dans la paix qui assure le travail, et l'homme qui dans la poursuite d'une seule idée, débarrassé de son corps, pour ainsi parler, peut marcher sans entraves au but qu'il s'est marqué? Calvin parle à son aise du sacrifice des plaisirs de la chair, du désintéressement des choses de la terre : n'en était-il pas dédommagé par l'activité de son esprit dont la fièvre le dévorait?

Rien n'arrête Calvin, ni les scandales, ni la guerre ne sont un obstacle à sa marche; il a des railleries pour ceux qui aiment la paix et qui redoutent les scandales : la vérité évangélique est à ce prix. Aussi a-t-il composé en l'honneur de la vie militante et des scandales un long traité dont voici quelques passages[1] : « J'arrive à ceux qui, ne refusant pas d'ailleurs d'embrasser l'Évangile de Christ, veulent cependant le posséder sans scandales. Ce sont des chrétiens que je prends à partie. Veulent-ils un Christ sans scandales? qu'ils s'en fabriquent un nouveau; car le Fils de Dieu ne peut être autre que ce qu'il est annoncé dans l'Évangile. Qu'ils changent donc le cœur des hommes et qu'ils réforment le monde entier.

1. DE SCANDALIS *qnibus hodie plerique absterrentur*, etc., p. 76, 1 vol. in-f°. Genève, 1612.

Nous entendons l'arrêt de l'Écriture; il ne porte pas seulement sur la personne de Christ, mais sur toute sa doctrine. Ceci n'est point passager, mais doit durer aussi longtemps que la doctrine elle-même. Combien ils sont arriérés ceux qui répudient aujourd'hui la renaissance de l'Évangile par ce seul motif qu'ils y découvrent ce qui a été prédit par les prophètes et par les apôtres. Cependant ils n'en veulent pas moins être tenus pour chrétiens. Que serait-ce, s'ils se fussent rencontrés avec la prédication de l'Évangile, quand tous les genres de scandale en découlaient comme d'une source? Avec quelle promptitude ils se seraient éloignés de Christ; comme ils auraient redouté la contagion de son soufle et de son approche! Que s'ils prétendent qu'alors ils n'auraient pas agi ainsi, pourquoi se montrer aujourd'hui si délicats? Pourquoi refusent-ils de reconnaître les mêmes marques dans Jésus-Christ? Mais le scandale est chose odieuse, horrible aux esprits modérés. Qui le conteste? Je ne dis pas qu'il faille aller au-devant des scandales; évitons-les autant que faire se peut. Mais le cœur d'un chrétien doit être fortifié de telle sorte que, quel que soit l'essort des scandales, il demeure ferme à son poste et ne s'éloigne pas de Christ de la longueur d'une ligne. Celui qui n'est pas affermi au point de traverser les scandales sans se laisser ébranler, celui-là ne connaît pas encore la valeur du christianisme. Mais il est difficile, surtout à notre imbécile nature, de résister aux scandales : je l'avoue. Mais vouloir que nous soyons hors de la portée de ce qui s'attaque à Christ même et à son Évangile, cette prétention est contre toute raison. Gravons profondément dans notre esprit cette vérité : si nous voulons éviter tout scandale, renions une fois pour toutes le Fils de Dieu, qui ne serait pas Christ, s'il n'était une pierre de scandale. »

Ainsi il ne faut pas provoquer, mais il faut braver les

scandales. Calvin va plus loin, il proscrit l'esprit de la paix et prêche ouvertement la guerre :

« Ceux qui s'éloignent de la doctrine de paix par crainte des troubles et en haine de la discorde n'agissent pas plus sensément. Ils pensent que rien n'est préférable à la tranquillité. Eh quoi! si à force de cruauté et de violence, un tyran arrivait à ce point de faire régner partout la crainte, la stupeur et le silence, pendant qu'il ravirait les filles et les femmes, dépouillerait de leur patrimoine les gens de bien et ferait périr les innocents, ne serait-ce pas un beau triomphe et un juste sujet d'orgueil pour la tyrannie? Maintenant, si l'on cherche quelle est cette paix que beaucoup n'hésitent pas d'acheter par la perte de l'Evangile, on verra que c'est la paix des fausses religions, parce que Satan, le plus détestable des tyrans, s'y joue du sommeil des hommes. Peut-être, lorsqu'il s'agit de la servitude extérieure des corps, vaut-il mieux souffrir que d'émouvoir la guerre et courir chance de massacres et de pillage pour ressaisir la liberté. Mais, lorsqu'il y va de la perte éternelle de l'âme, rien ne doit avoir assez de prix à nos yeux pour nous faire désirer et même garder une paix homicide. N'est-ce pas dépouiller le Fils de Dieu de sa souveraineté? Or, il vaudrait mieux mêler le ciel à la terre que de permettre qu'on affaiblît l'honneur qu'il a reçu de son Père : que serait-ce donc si on voulait le lui enlever et le déposséder entièrement? »

L'esquisse que je viens de tracer donne, je le pense, une idée assez complète des travaux, et assez juste des doctrines de Calvin. Je n'ai pas dissimulé l'admiration mêlée d'effroi que m'inspirent l'activité fiévreuse et la puissance de son génie. Je ne crois pas qu'il soit permis de déprécier la valeur de ceux qu'on est forcé de combattre, ni qu'on devienne complice d'erreurs, parce qu'on admire, tout en combattant. La théologie de

Calvin me paraît fausse dans ses principes, désastreuse dans ses conséquences; son influence, qui a donné à Genève sa forte moralité et sa grande importance dans le monde des idées, a été funeste à la France, dont elle a compromis, au seizième siècle, l'unité nationale ; mais ces torts envers nous ne doivent pas nous fermer les yeux sur le génie qui éclate dans les œuvres de Calvin. On voudrait le voir au service d'une cause meilleure; mais il est impossible de le méconnaître, et il serait tout ensemble injuste et puéril de le nier. Bossuet s'en est bien gardé : il a laissé ce triste moyen de polémique aux esprits haineux et bornés qui croiraient faire injure à la cause qu'ils défendent s'ils avouaient le mérite de leurs adversaires. Moins encore reconnaîtraient-ils leur sincérité : on ne peut s'écarter de leurs idées sans mentir à sa conscience. Eh bien! sur ce point-là même, nous oserons rendre justice à Calvin. Calvin était sincère; il croyait fermement que la société chrétienne s'était relâchée dans la doctrine et dans la discipline, et il voulut retremper ce double ressort. S'il le fit avec excès, ce n'est pas nous qui le contesterons; mais ne craignons pas d'avouer qu'il y allait de bonne foi. Le malheur de Calvin est d'avoir été condamné à l'action pour laquelle il n'était pas né : c'était avant tout un esprit spéculatif, un penseur, et un penseur géométrique, incapable de transaction et de longanimité. Dans la vie pratique, il faut savoir sacrifier ses prétentions et attendre. La science, au contraire, ne transige pas : indépendante du temps et des hommes, elle n'en tient pas compte; elle est impitoyable dans ses déductions; et Calvin, qui était moins un homme qu'une intelligence, portant dans le gouvernement la rigueur des systèmes, fut implacable comme la logique.

Calvin fut insensible aux intérêts qui gouvernent la plupart des hommes et aux séductions qui les détournent

de leurs pensées ; il ne désira du pouvoir que l'influence, et il dédaigna les dignités et les richesses qu'il procure ; il se contenta toute sa vie d'un salaire modique et du simple titre de ministre évangélique ; il fit régner ses idées par la prédication et par la discussion ; sobre et continent, il ne donna point prise aux railleries qui n'épargnèrent pas le sensualisme des réformateurs d'Allemagne, esclaves de la matière ; il se laissa marier pour ne pas se singulariser ; à l'instigation des ministres de Strasbourg, il prit pour femme, en 1540, Idelette de Bures, veuve d'un anabaptiste, et l'ayant perdue après neuf années d'une union heureuse, il ne la regretta pas au point de la remplacer.

Calvin resta sur la brèche jusqu'à sa dernière heure, mais l'activité qui multipliait sa vie en borna la durée. En proie à de cruelles maladies dont ses amis demandèrent vainement le remède où l'allégement aux médecins de Montpellier, retenu sur son lit de douleur, il ne prenait point de relâche. On venait écouter les leçons du mourant et recueillir ses paroles. Souvent il appelait auprès de lui les ministres associés à son œuvre ; peu confiant dans l'avenir de sa doctrine, il leur rappelait par quels efforts il l'avait établie, et il leur disait à quel prix ils pouvaient la maintenir, ajoutant que ceux qui en seroient dégoûtés et la voudroient laisser pourroient bien par dessus terre trouver des excuses, mais que Dieu ne se laisseroit point moquer[1]. » Le 19 mai 1564, veille de la Cène de la Pentecôte, où les ministres évangéliques ont coutume de se réunir pour examiner et censurer entre eux leur conduite, Calvin fit tenir l'assemblée dans sa maison, et voulut même assister au repas qui suivait cet examen de conscience : « Mes frères, dit-il,

1. *Discours de* Théodore de Bèze *contenant en bref l'histoire de la vie et mort de maître* Jean Calvin.

je vous viens voir pour la dernière fois, car, hormis ce coup, je n'entrerai jamais à table. » Il ne put rester jusqu'à la fin du souper, tant il était débile. Toutefois, il vécut encore quelques jours au delà. « Le jour qu'il trépassa, dit Théodore de Bèze, il semble qu'il parloit plus fort et plus à son aise ; mais c'étoit un dernier effort de nature, car sur le soir, environ huit heures, tout soudain les signes de la mort toute présente apparurent ; ce qui m'étant soudain signifié, d'autant qu'un peu auparavant j'en étois parti, étant accouru avec quelques autres de mes frères, je trouvai qu'il avoit déjà rendu l'esprit si paisiblement que, jamais n'ayant râlé, ayant pu parler intelligiblement jusques à l'article de la mort, en plein sens et jugement, sans avoir remué pied ni main, il sembloit plutôt endormi que mort. » De Bèze ajoute : « Voilà comme en un même instant ce jour-là (c'était le 27 mai 1564) le soleil se coucha, et la plus grande lumière qui fût en ce monde pour l'adresse de l'Église et de Dieu fut retirée au ciel. »

Bèze parle en disciple et en panégyriste : nous savons ce qu'il faut penser de cette grande lumière, mais écartons aussi ces traditions mensongères accréditées par la haine, qui font mourir Calvin en désespéré, et qui nous montrent son cadavre souillé de stigmates honteux. Calvin a été un formidable et mauvais génie ; sa sombre figure couchée dans la tombe semble encore menaçante, mais l'effroi dont on ne peut se défendre n'autorise pas la calomnie.



MALHERBE

NÉ EN 1555, MORT EN 1628.

Né à Caen, en 1555, François de Malherbe y passa les premières années de sa vie et fortifia son intelligence par des études solides. Sa famille, qui comptait entre ses aïeux un compagnon de Guillaume le Conquérant, avait prospéré outre mer et dégénéré sur le sol natal; mais les armes des Malherbe Saint-Aignan, placées dans une des salles de l'abbaye de Saint-Étienne, rappelaient au jeune Malherbe de glorieux souvenirs et pouvaient lui apprendre que *noblesse oblige*. Quoi qu'il en soit, son père était un simple assesseur. Ce bonhomme s'avisa sur ses vieux jours de donner dans l'hérésie; Malherbe, bon catholique, orthodoxe en religion, comme il le fut depuis en poésie, quitta brusquement la Normandie pour aller s'établir en Provence. C'est là qu'il commença à faire des vers et que, cédant au goût général, il débuta par imiter les Italiens et *ronsardiser*, comme il s'en est accusé depuis. La Pléiade était alors dans tout son éclat.

Les guerres civiles l'arrachèrent à ses études, commencées à Caen, et continuées à Heidelberg et à Bâle, où son père l'avait envoyé pour entendre les leçons des plus habiles professeurs. Il se distingua par sa bravoure, et, à la tête d'une compagnie, il poussa pendant trois heures M. de Sully l'épée dans les reins avec une vigueur

qu'il ne démentit pas dans la guerre littéraire qu'il entreprit plus tard contre les pétrarchistes et les novateurs qui dénaturaient la langue. Il était alors en Provence attaché au grand prieur de France, duc d'Angoulême, bâtard de Henri II. La protection de ce prince dont il s'était concilié l'affection, quoiqu'il traitât sévèrement ses essais poétiques, lui manqua trop tôt pour sa fortune. Le grand prieur fut assassiné en 1586 par un capitaine de galère, Philippe Altoviti. Mais Malherbe n'en resta pas moins à Aix, où le fixait une alliance honorable avec la fille d'un président du parlement, Coriolis, déjà veuve d'un conseiller. Il ne paraît pas que cette jeune veuve ait vivement touché le cœur de son nouveau mari; au moins ne trouvons-nous ni dans les lettres, ni dans les vers de Malherbe aucune trace de passion. On peut croire qu'il finit, un peu comme La Fontaine, par oublier qu'il était marié, car pendant son séjour à Paris, qui dura vingt-trois ans, depuis 1605 jusqu'à sa mort, sa femme continua d'habiter Aix, où elle mourut vers 1630.

Malherbe ne fut appelé à Paris que lorsque sa réputation était déjà faite, et fut traité assez mesquinement par Henri IV, qui le mit à la charge de M. de Bellegarde, son grand-écuyer, qui lui donnait la nourriture et un cheval [1], sans préjudice d'une pension de mille livres. M. de Bellegarde chassait assez volontiers sur les terres du roi et prenait la place qu'il aurait dû garder. Malherbe mit sa poésie au service de la gloire et, il faut bien l'avouer, de la galanterie du monarque. Il

1. C'est ainsi que Fortunatus fut placé auprès de Sigoald par le roi mérovingien Sigebert :

Te mihi constituit rex Sigibertus opem,
Tutior ut graderer tecum comitando viator,
Atque pararetur hinc equus, inde cibus.
(Carm. ad Sigoald.)

fit des vers pour célébrer ses exploits et l'aider dans ses amours. Les stances composées sous le nom du grand Alcandre allaient à l'adresse de la princesse de Condé, et figurent dans cette comédie où le Béarnais perdit son temps et entacha sa gloire. Au reste, si notre poëte se montra constamment sujet fidèle et dévoué, on n'en doit pas moins regretter que son dévouement l'ait entraîné à ces complaisances qui nous paraissent abaisser sa dignité d'homme et de poëte. Ses éloges ne manquèrent ni à Henri IV, ni à la régente, ni à Louis XIII, ni à Richelieu. La monarchie n'eut pas de plus chaud partisan, ni les factieux religieux et politiques de plus ardent adversaire. Orthodoxe en religion, quoique sans ferveur et peut-être sans conviction[1], il le fut aussi en politique. Il respectait ces deux pouvoirs et voulait qu'on les respectât, se réservant la dictature littéraire qu'il exerça despotiquement. Dans le partage de la souveraineté son lot n'était pas méprisable, puisque s'il laissait les âmes au pape, les corps au roi, il prétendait régner sur les esprits et les asservir à ses lois. On voit que l'idée de l'ordre était son unique passion; toute dissi-

1. C'est ce que semblent faire entendre ces paroles de Balzac : Un jour ayant trouvé sur la table du cabinet de madame des Loges le gros livre du ministre Dumoulin contre le cardinal Duperron, et l'enthousiasme l'ayant pris à la seule lecture du titre, il demanda une plume et du papier sur lequel il écrivit ces dix vers :

Quoique l'auteur de ce gros livre
Semble n'avoir rien ignoré,
Le meilleur est toujours de suivre
Le prône de notre curé.
Toutes ces doctrines nouvelles
Ne plaisent qu'aux folles cervelles ;
Pour moi, comme une humble brebis,
Sous la houlette je me range,
Il n'est permis d'aimer le change
Que des femmes et des habits.

Balzac condamne cette épigramme comme *profane.*
(Balzac, entr. 37.)

dence lui faisait ombrage, dans l'État comme dans la poésie.

Comme tous les despotes, Malherbe était singulièrement égoïste et vaniteux. Il fallait qu'autour de lui tout se pliât à ses volontés et concourût à son bien-être. Sa vanité n'épargnait pas l'amour-propre d'autrui, mais elle passait à force de brusquerie et de naturel. On sait comment il traita Desportes [1] en présence de Regnier, son neveu; comme il biffa sans pitié Ronsard tout entier, et avec quelle hauteur il répondit à ce provincial qui venait à la porte de son cabinet demander le président Maynard : « Il n'y a ici de président que moi. » Nous connaissons Malherbe par Racan, son élève et son ami, et par Tallemant qui reçut les confidences de Racan, et qui complète ses indiscrétions. L'égoïsme tyrannique de Malherbe n'est cependant ni odieux, ni ridicule; il échappe à la haine parce qu'il n'est point malveillant, et qu'il révèle le sentiment d'une supériorité incontestable; il échappe au ridicule par sa franchise même, en marchant à front découvert et la tête haute. D'ailleurs Malherbe portait partout son humeur hautaine, et s'il était dur avec les siens et envers ses rivaux, il n'était pas plus souple avec les grands. C'était une manière de dignité qui mettait le génie de plain-pied avec la naissance.

La vanité littéraire de Malherbe et l'intrépité de sa bonne opinion sur ses propres œuvres ne se déguisent pas davantage; il proclame partout sa supériorité sans faux scrupules de modestie. Il n'hésite pas à dire :

Les ouvrages communs vivent quelques années,
Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

1. Desportes avait invité Malherbe à dîner. Avant de se mettre à table, il voulut courtoisement aller chercher un exemplaire de ses *Psaumes* pour l'offrir à son hôte : or le potage était servi : « Ne vous dérangez pas, dit brusquement Malherbe, votre soupe vaut mieux que vos *Psaumes*. »

Et ailleurs :

> Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore,
> Non loin de mon berceau commencèrent leur cours :
> Je les possédai jeune, et les possède encore
> Au déclin de mes jours.

Au reste, ce sentiment si énergique et si franc de sa valeur poétique lui a inspiré une strophe si belle qu'on serait fâché que Malherbe eût été modeste. La voici. Nos poëtes lyriques peuvent s'évertuer et se guinder; ils ne rencontreront jamais d'images plus sensibles ni d'harmonie plus virile :

> Apollon à portes ouvertes
> Laisse indifféremment cueillir
> Ces belles feuilles toujours vertes
> Qui gardent les noms de vieillir;
> Mais l'art d'en faire des couronnes
> N'est su que de peu de personnes;
> Et trois ou quatre seulement,
> Au nombre desquels on me range,
> Peuvent donner une louange
> Qui demeure éternellement.

Et qu'on ne croie pas que ces explosions d'amour-propre, dont il serait facile de multiplier les témoignages, fussent de simples licences poétiques autorisées par l'exemple des poëtes de l'antiquité : Malherbe n'est pas plus modeste en prose qu'en vers; la princesse de Conti lui disait un jour : « Je veux vous montrer les plus beaux vers du monde que vous n'avez point vus. — Pardonnez-moi, madame, répondit-il, je les ai vus, car s'ils sont les plus beaux du monde, il faut nécessairement que ce soit moi qui les aie faits. » On voit par là qu'il était fortement cuirassé contre la critique, et qu'il n'y avait pas moyen que le découragement pénétrât par le défaut de la cuirasse. Aussi écrit-il quelque part : « Le mépris que le public aura fait de mon ouvrage, je le ferai de

son jugement. » Ce sont d'excellentes dispositions pour un réformateur, qui, avant tout, doit avoir en lui-même une foi robuste[1].

Cette franchise d'amour-propre vaut moralement mieux que la modestie hypocrite qui s'affiche pour se faire démentir. Remarquons en outre que Malherbe, tout en faisant lui-même les honneurs de son génie, ne réclame pas pour les poëtes une place bien élevée. « Voyez-vous, disait-il à Racan, si nos vers vivent après nous, toute la gloire que nous en pouvons espérer est qu'on dira que nous avons été deux excellents arrangeurs de syllabes, et que nous avons eu une grande puissance sur les paroles pour les placer si à propos en leur rang. » Il n'aimait pas que les gens de lettres réclamassent les largesses des grands et des rois comme une dette : aussi ne se plaignit-il jamais de Henri IV, qui se contenta de lui promettre une pension ; car, à son sens, un poëte n'est pas plus utile à l'État qu'un bon joueur de quilles, et il ne doit espérer d'autre récompense que son plaisir. Qu'aurait-il pensé de son disciple Maynard, qui passa sa vie à demander le salaire de ses vers ? Sur ce point Malherbe pensait noblement; mais les princes auraient tort de s'autoriser de son sentiment pour négliger les hommes dont la voix a du crédit auprès de la postérité.

Malherbe s'étudiait à se défendre contre la douleur physique et contre la douleur morale. Son organisation vigoureuse le préservant de toute maladie, il n'avait de ce côté d'autre ennemi que le froid : mais il comprit de

1. « Je ne crois pas qu'il y eût de quoi m'accuser de présomption quand je dirois qu'il faudroit qu'un homme vînt de l'autre monde pour ne savoir pas qui je suis. Le siècle connoît mon nom et le connoît parmi ceux qui ont quelque relief au-dessus du commun. Et néanmoins ne sais-je pas qu'il y a de certains chats-huants à qui ma lumière donne des inquiétudes, » etc.

(Lettre à Balzac.)

bonne heure que le froid n'était fait que pour les pauvres et pour les sots. Le mot est de lui. Il avait de singuliers expédients contre cet inévitable ennemi. L'hiver, il doublait et triplait chemises, pourpoints et hauts-de-chausses; mais il prenait surtout soin de ses jambes, à grand renfort de paires de bas : de peur de méprise, il avait marqué chacune d'elles d'une lettre de l'alphabet. Un jour de grand froid, il rencontre Racan et lui montrant ses mollets démesurément grossis : « Aujourd'hui, lui dit-il, j'en ai dans l'*L*; » ce qui fait en comptant sur nos doigts, douze paires de bas, ni plus ni moins. Ceci doit nous rassurer sur la bête de Malherbe, d'autant qu'il ne la nourrissait pas moins bien qu'il ne la couvrait. Quant à son âme, il la choyait aussi curieusement. Il a de merveilleuses recettes pour guérir toutes les douleurs morales. Si, par hasard, il sent les premières atteintes de l'amour, il avise s'il a des chances de succès, alors il se prépare pour une courte campagne; s'il prévoit un revers, il prend bravement son parti, il n'y songe plus; l'oubli ou le mépris [1], voilà sa cuirasse, ou bien, comme pour Mme de Rambouillet, il s'empresse de réduire *son amour aux termes d'amitié* [2]. Contre l'envie il emploie le dédain. Au lieu de se montrer jaloux des premiers succès de Balzac : « Vraiment, dit-il, toutes ces badineries [3] m'étoient venues à l'esprit, je les ai rejetées. »

1. On peut voir dans une lettre de Malherbe à Racan, le développement presque cynique de cette théorie.

2. Un objet si puissant ébranla ma raison,
Je voulus être sien, j'entrai dans sa prison,
Et de tout mon pouvoir essayai de lui plaire
Tant que ma servitude espéra du salaire :
Mais comme j'aperçus l'infaillible danger
Où, si je poursuivois, je m'allois engager,
Le soin de mon salut m'ôta cette pensée;
J'eus honte de brûler pour une âme glacée,
Et, sans me travailler à lui faire pitié,
Restreignis mon amour aux termes d'amitié.

3. On dit cependant qu'il fut un peu jaloux de Racan et qu'il

Contre la mort des siens[1] ou des autres, il a à son service tous les lieux communs des cœurs insensibles.... La mort est inévitable; qui sait ce que préparait au défunt une plus longue carrière? Son père est mort, mais il était hérétique! Sa mère : elle était bien vieille. Vraiment, s'il prenait le deuil, à son âge, il ferait un gentil orphelin.... Voilà comment Malherbe protége son cœur contre la douleur morale; il a à cet effet autant de ressources que contre les rigueurs du froid.

Aussi, avec ce tempéramment, se trouve-t-il le consolateur d'office de toutes les infortunes. La princesse de Conti a perdu son frère; vite une longue épître à la manière de Sénèque. Caritée a perdu son époux, mais elle a conservé sa beauté; qu'elle sèche ses larmes et qu'elle lui donne un successeur : Bellegarde se désespère à la mort de son maître, Malherbe s'écrie :

> On l'auroit consolé ; mais il ferme l'oreille
> De peur de rien ouïr.

Marie de Médicis pleure la mort du petit duc d'Orléans, elle reçoit aussitôt un sonnet consolateur : le président de Verdun devient veuf, cette fois l'ode obligée reste

lui enviait la strophe suivante de la Consolation à M. de Bellegarde :

> Il voit ce que l'Olympe a de plus merveilleux ;
> Il y voit à ses pieds ces flambeaux orgueilleux
> Qui tournent à leur gré la fortune et sa roue,
> Et voit comme fourmis marcher nos légions
> Dans ce petit amas de poussière et de boue
> Dont notre vanité fait tant de régions.

1. Voici en quels termes Malherbe déplore la mort d'un parent dont il était l'héritier :

> Ici dessous gît monsieur d'Is.
> Plût or' à Dieu qu'ils fussent dix,
> Mes trois sœurs, mon père et ma mère,
> Le grand Éléazar mon frère,
> Mes trois tantes et monsieur d'Is!
> Vous les nommé-je pas tous dix?

trois ans sur le métier; le président avait pris les devants et s'était consolé sans Malherbe en prenant une seconde femme; lorsque l'ode arriva, la douleur et le veuvage avaient cessé. Colletet lui-même n'échappe pas au zèle de Malherbe, mais il ne reçoit qu'une simple épigramme en échange de sa sœur. Toutefois, cet homme, si prompt à se consoler et si dispos à consoler les autres, reçut dans sa vie deux coups qui le frappèrent cruellement; il perdit sa fille et, sur ses vieux jours, son fils, son unique espérance. Sa première douleur se reflète dans les stances qu'il adressa à Duperrier sur un malheur semblable. Sa muse alors s'attendrit et trouve des accents de touchante mélancolie. Pour son fils, il veut le venger, et, tout vaincu du temps, il retrouve sous l'inspiration de la douleur toute l'énergie de sa jeunesse. Mais cette douleur elle-même, si profonde, si énergique, c'est le triomphe de l'égoïsme; car l'enfant c'est le père lui-même, c'est même plus, puisque c'est lui dans l'avenir et dans un avenir illimité : Malherbe ne dément donc pas son imperturbable égoïsme.

L'humeur tyrannique de Malherbe et sa réforme hautement avouée, poursuivie sans pitié, lui suscitèrent de nombreux adversaires. Regnier écrivit contre lui et son école sa fameuse satire adressée à Rapin, un des collaborateurs de la Ménippée, dans laquelle il venge l'outrage fait à son oncle, à propos de ses psaumes et de sa soupe injurieusement comparés, et où il invoque Ronsard pour lui faire raison de ces grammairiens dont

. . . . Le savoir ne s'étend seulement
Qu'à regratter un mot douteux au jugement,
Prendre garde qu'un mot ne heurte une diphthongue,
Épier si des vers la rime est brève ou longue,
Ou bien si la voyelle à l'autre s'unissant
Ne rend pas à l'oreille un son trop languissant;

et de ces prétendus poëtes,

> Qui rampent bassement, foibles d'inventions,
> Et n'osent, peu hardis, tenter les fictions :
> Froids à l'imaginer, car s'ils font quelque chose
> C'est proser de la rime et rimer de la prose.

Berthelot parodia contre lui les stances d'une chanson qu'il avait faite avec la duchesse de Bellegarde et Racan[1]. Malherbe ne répondit pas à Regnier, dont il estimait le talent, et fit donner des coups de bâton à Berthelot, qui fut sensible à l'argument sans le trouver concluant. Mademoiselle Gournay s'éleva aussi contre Malherbe par respect pour la mémoire de Ronsard et pour maintenir les droits de l'inspiration et de la haute poésie; mais les plaintes éloquentes de la sibylle octogénaire ne trouvèrent point d'échos.

Sans vouloir relever de sa chute profonde la gloire de Ronsard, on peut dire qu'il a contribué à introduire la noblesse dans la langue poétique, et que Malherbe, tout en l'attaquant, n'a fait que reprendre son œuvre et l'achever. Ronsard et les siens rougissaient, en présence des monuments de haute poésie légués par l'antiquité, de voir la muse française réduite au triolet, au rondeau, à l'épigramme, à l'épître; ils voulurent donner à un instrument trop modeste les tons héroïques qui lui manquaient. Au moment où leur dessein fut conçu, ils n'avaient d'autre voie à suivre que celle où ils se jetèrent, avec précipitation sans doute, mais avec courage. Ce n'était que par le contact du latin et du grec que notre

1. Voici un couplet de cette parodie :

> Être six ans à faire une ode
> Et donner des lois à sa mode,
> Cela se peut facilement ;
> Mais de nous charmer les oreilles
> Par sa merveille des merveilles,
> Cela ne se peut nullement.

langue pouvait prendre une physionomie plus sévère, des tons plus mâles et plus élevés. L'introduction violente de tournures antiques et de quelques mots grecs et latins, moins nombreux qu'on le croit généralement, compromit cette réforme, et amena plus tard un retour de l'opinion. Mais Ronsard n'en a pas moins la gloire d'avoir le premier fait parler à la muse française un langage noble et sonore dans plusieurs pièces qui sont encore dignes d'admiration. Ce sont les essais pindariques de Ronsard, ses odes et ses dithyrambes, qui ont amené la confusion contre laquelle Malherbe a protesté avec violence. Le réformateur a exagéré les torts de son devancier pour se dispenser de toute reconnaissance et recueillir sans partage la gloire d'une révolution littéraire. Ces restrictions une fois posées et admises, voyons quelles furent la mission et l'œuvre de Malherbe.

Malherbe fit pour la langue française ce que son maître, Henri IV, fit pour la France ; grâce au roi, les Français furent une nation, et, par Malherbe, le français fut un idiome : l'un établit et maintint l'indépendance du pays, l'autre celle du langage. Lorsque le Béarnais, maître de Paris, vit défiler devant lui les soldats de l'Espagne, il leur dit : « Bon voyage, messieurs ! mais n'y revenez pas. » Malherbe adressa le même compliment aux mots étrangers qui avaient fait invasion sous les auspices de Ronsard. Ce rapprochement n'est pas un jeu d'esprit : à ce titre, je le repousserais ; mais je l'accepte parce qu'il est donné par l'histoire et rigoureusement vrai. Malherbe organisa la langue sur le plan que Henri IV avait adopté pour l'État. Il s'adjugea la souveraineté de cet empire, ne craignant pas d'être appelé le tyran des mots et des syllabes, ainsi que l'a surnommé un disciple ingrat, qui lui reproche de traiter l'affaire des participes comme celle de deux peuples rivaux disputant de leurs frontières, et de dog-

matiser sur la vertu des particules. C'est l'honneur de Malherbe d'avoir gouverné la grammaire, *qui régente les rois.* Le premier soin de Malherbe, dans son empire, fut de repousser les étrangers et d'organiser une noblesse. Il fit avec un admirable discernement le départ de la langue noble et de la langue vulgaire, sans toutefois établir de barrière insurmontable. Il savait que les mots sont comme les pièces de monnaie, dont l'empreinte et le relief s'usent et s'effacent par l'usage et la circulation : il ne fit donc pas de castes comme dans les États despotiques, mais des classes : de telle sorte que la classe supérieure pût se recruter dans les classes inférieures. Puisqu'il y a des mots qui doivent déchoir, il faut qu'il y en ait qui puissent parvenir. Sans ce perpétuel mouvement, la langue d'élite ne tarderait pas à dépérir, et, si ce mal survenait, il serait réparé par un autre mal, c'est-à-dire par une irruption confuse et désordonnée, par une ascension tumultueuse des couches inférieures.

Les langues, comme autrefois la nature, ont horreur du vide. Nous avons vu de nos jours quelque chose de semblable; la langue noble s'était énervée sous l'influence exclusive des écrivains académiques; sa fierté croissait en raison de sa gueuserie; elle n'avait plus ni sang, ni muscles, ni couleur. Qu'arriva-t-il ou que devait-il arriver? La langue vulgaire força brutalement une consigne trop rigoureuse : les barbares ont fait irruption dans l'empire, ils y ont jeté le désordre; mais c'est pour le régénérer. Le monde romain a été régénéré par les barbares et par le christianisme, qui lui ont donné un sang et un esprit nouveaux; dans notre monde littéraire, les barbares sont venus, la parole viendra à son tour. Nous avons la matière, elle n'attend plus que l'esprit qui lui donnera la forme et la vie; or, cet esprit souffle déjà, et nous en sentons les premières brises.

Le génie de Malherbe semblait prédestiné à l'accomplissement de cette œuvre. Plus étendu, il aurait eu moins d'énergie : plus passionné et plus riche d'idées, il aurait dédaigné un travail qui demandait plutôt un grammairien qu'un poëte inspiré. Ses pensées, concentrées presque exclusivement sur la grammaire et la prosodie, façonnèrent l'instrument et le moule de la poésie ; ceux qui vinrent après lui purent, grâce à lui, en tirer des accords plus hardis et y jeter des pensées plus profondes. On ne saurait nier que Malherbe eût peu d'idées et une verve peu abondante, mais il sut la ménager et ne la répandre que lorsqu'elle s'était amassée et condensée au point de produire quelque œuvre virile. Ses produits sont rares mais vigoureux. Moins sobre de son génie, il l'eût rapidement épuisé aux dépens de sa gloire. On peut dire de lui,

Qu'il pensait de régime et rimait à ses heures[1] ;

mais ce régime convenait à son tempérament poétique, et il l'a si bien conservé que, dans l'âge de la caducité, son génie a su produire l'ode à Louis XIII, où la vieillesse ne se montre que par l'aveu qu'il en fait :

Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages ;
Mon esprit seulement, exempt de sa rigueur,
A de quoi témoigner en ses derniers ouvrages
Sa première vigueur.

Quelques citations suffiront pour montrer que Mal-

1. Son séjour à la cour le forçait souvent de sortir de sa paresse accoutumée, aussi ne s'y plaisait-il guère (voyez les lettres de Peyresc) ; il n'y demeurait que pour veiller de plus près à ses intérêts : « Je suis résolu de ne bouger d'ici que je n'aie porté mon affaire au dernier point. » Mais il lui tardait de revoir Paris : « C'est un lieu où toutes choses me rient ; mon quartier, ma rue, ma chambre, mon voisinage m'y appellent et m'y proposent un repos que je ne pense point trouver ailleurs. »

herbe ne s'est pas borné à former la langue, mais qu'il en a su faire un emploi poétique. Sa gloire serait peu de chose, s'il s'était borné à y introduire une harmonie régulière et une dignité soutenue, et à modifier le rhythme et la prosodie : il a fait plus, en revêtant de ce langage plein et sonore des idées élevées et quelquefois des sentiments touchants. Nos enfants savent par cœur les stances à Duperrier, qu'on n'a pas surpassées même de nos jours, où la poésie mélancolique a débordé. Ces stances ont été composées en Provence, vers le temps où Malherbe adressait à Caritée des consolations, moins touchantes sans doute, mais également poétiques. L'ode sur l'attentat commis en la personne du roi, le 19 décembre 1605, d'un autre ton, d'une inspiration plus élevée et presque pindarique, n'est pas seulement populaire pour avoir éveillé la muse qui sommeillait au cœur de notre La Fontaine. On y remarque, entre autres, la strophe suivante, que Racine n'avait pas oubliée :

O soleil ! ô grand luminaire !
Si jadis l'horreur d'un festin
Fit que de ta route ordinaire
Tu reculas vers le matin,
Et d'un émerveillable change
Te couchas aux rives du Gange,
D'où vient que ta sévérité,
Moindre qu'en la faute d'Atrée,
Ne punit point cette contrée
D'une éternelle obscurité.

Où trouver plus d'énergie que dans cette invective contre le maréchal d'Ancre :

C'est assez que cinq ans ton audace effrontée,
Sur des ailes de cire aux étoiles montée,
Princes et rois ait osé défier,
La fortune t'appelle au rang de tes victimes,
Et le ciel, accusé de supporter tes crimes,
Est résolu de se justifier.

Il est vrai qu'ici Malherbe imite Claudien[1], mais il imite en maître. Voici maintenant une strophe tout ensemble noble et piquante, dont le tour et la pensée n'appartiennent qu'à lui; elle est dirigée contre les mignons de Henri III :

Les peuples pipés de leur mine,
Les voyant ainsi renfermer,
Jugeaient qu'ils parlaient de s'armer
Pour conquérir la Palestine
Et borner de Tyr à Calis
L'empire de la fleur de lis;
Et toutefois leur entreprise
Était le parfum d'un collet,
Le point coupé d'une chemise
Et la figure d'un ballet.

L'ode à Marie de Médicis sur les heureux succès de sa régence est peut-être la pièce la plus achevée de Malherbe : il faudrait la transcrire tout entière; contentons-nous de cette admirable opposition entre les maux de la guerre et les avantages de la paix :

La Discorde aux crins de couleuvres,
Peste fatale aux potentats,
Ne finit ses tragiques œuvres
Qu'en la fin même des états :

1. Abstulit hunc tandem Rufini pœna tumultum
Absolvitque Deos.
(IN RUFIN., l. I, v. 20.)

Bossuet a aussi reproduit cette pensée dans le passage suivant de son admirab'e sermon sur le jugement dernier : « De tels pécheurs scandaleux corrompent les bonnes mœurs par leurs pernicieux exemples : ils déshonorent la terre et chargent de reproches, si j'ose le dire, la patience du ciel qui les souffre trop longtemps. Mais Dieu saura bien se justifier d'une manière terrible, et peut-être dès cette vie, par un châtiment exemplaire. » Après Malherbe et Bossuet, nous pouvons encore citer J. B. Rousseau :

Et Dieu de sa justice apaisant le murmure,
Livrera ces méchants au pouvoir infernal.
(L. I, od. III, v. 47-8.)

D'elle naquit la frénésie
De la Grèce contre l'Asie ;
Et d'elle prirent le flambeau
Dont ils désolèrent leur terre
Les deux frères de qui la guerre
Ne cessa point dans le tombeau.

C'est en la paix que toutes choses
Succèdent à tous nos désirs :
Comme au printemps naissent les roses,
En la paix naissent les plaisirs ;
Elle met les pompes aux villes,
Donne aux champs les moissons fertiles,
Et, de la majesté des lois
Appuyant les pouvoirs suprêmes,
Fait demeurer les diadèmes
Fermes sur la tête des rois.

Ce n'est pas tout : Malherbe a devancé et surpassé Jean-Baptiste Rousseau dans cette paraphrase du psaume 145.

N'espérez plus, mon âme, aux promesses du monde,
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer :
Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre,
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies
A souffrir des mépris et ployer les genoux :
Ce qu'ils peuvent n'est rien ; ils sont ce que nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière
Dont l'éclat orgueilleux éblouit l'univers ;
Et dans ces grands tombeaux, où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Là, se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre;
Comme ils n'ont plus de sceptre ils n'ont plus de flatteurs;
Et tombent avec eux, d'une chute commune,
Tous ceux que la fortune
Faisait leurs serviteurs.

La poésie du roi-prophète, desséchée par Marot, amollie par Desportes, que Godeau devait délayer et Racan noyer dans leurs languissantes paraphrases, paraît ici avec tout l'éclat de ses images et dans toute la profondeur du sentiment religieux. Ces idées du néant de nos grandeurs et de la vanité de nos plaisirs se retrouvent encore dans des vers de Malherbe, qui, cette fois, se souvient plutôt d'Horace que de David, mais qui dans cette lutte nouvelle sait toujours être original:

L'Orne comme autrefois nous reverrait encore
Ravis de ces pensers que le vulgaire ignore,
Égarer à l'écart nos pas et nos discours:
Et couchés sur les fleurs, comme étoiles semées,
Rendre en si doux ébats nos heures consumées
Que les soleils nous seraient courts.

Mais, ô loi rigoureuse à la race des hommes!
C'est un point arrêté que tout ce que nous sommes,
Issus de pères rois et de pères bergers,
La Parque également sous la tombe nous serre,
Et les mieux établis au repos de la terre
N'y sont qu'hôtes et passagers.

Tout ce que la grandeur a de vains équipages,
D'habillements de pourpre et de suite de pages,
Quand le terme est échu n'allonge point nos jours;
Il faut aller tout nus où le destin commande;
Et de toutes douleurs la douleur la plus grande
C'est qu'il faut quitter nos amours.

Après cela on peut laisser dire ceux qui refusent au puissant réformateur de notre poésie le génie poétique.

La prose de Malherbe, dans ses lettres familières, est habituellement sans grâce et sans force; mais, dans ses écrits soigneusement élaborés, elle n'est pas indigne de ses vers. Lorsqu'il traduit Sénèque ou Tite-Live, son style a de la vigueur et de la précision. Toutefois, son plus beau titre en ce genre, c'est la lettre à la princesse de Conti, écrite pour la consoler de la mort de son frère: j'en transcrirai d'autant plus volontiers quelques passages, que ces citations feront ressortir, outre le mérite de Malherbe comme prosateur, son habileté comme consolateur: « Il est certain que les vertus et les vices s'accompagnent en nos mœurs, comme font les joies et les ennuis en nos aventures. Que savez-vous donc si, lorsqu'il est mort, les vertus et les joies de sa vie n'étaient point consumées? et si ce n'a point été lui faire grâce que de lui retrancher des jours qu'il ne pouvait passer qu'entre des vices et des ennuis? Ses inclinations étaient véritablement portées au bien; mais quels pernicieux conseillers sont-ce que la chaleur d'un âge où les passions sont furieuses, la hardiesse d'une condition à qui tout semble être permis, et la communication des compagnies fâcheuses, que dans le monde il est aussi malaisé de ne voir point, comme, les voyant, il est impossible d'en éviter l'imitation? La constitution du corps n'est jamais si forte, qu'à la fin, parmi ceux qui sont malades, on ne devienne malade, ni les ressorts de l'âme si ferme, qu'on ne se corrompe quand on est longtemps parmi ceux qui sont corrompus.... La fortune use impérieusement de ses affections; elle suit qui bon lui semble mais elle ne s'attache à personne; et si elle aime, ce n'est jamais qu'avec liberté de haïr quand il lui plaira. Trop de gens l'ont accusée de légèreté, trop de preuves l'en ont convaincue, et l'en convainquent tous les jours, pour en avoir autre opinion. Pouviez-vous, madame, voir tant de traits de son inconstance à l'endroit des au-

tres, sans l'appréhender en ce qui touchait M. votre frère, et vous représenter que, tout ainsi qu'en mourant de bonne heure il vous a donné de quoi murmurer de la brièveté de sa vie, il pouvait, en mourant plus tard, vous donner occasion de vous ennuyer de sa longueur ? » Dans ces lignes, que j'ai multipliées à dessein, rien n'a vieilli, et si de nos jours on donne plus de vivacité au mouvement de la pensée, trouve-t-on plus de correction, d'harmonie et de fermeté ?

Malherbe a inspiré Racan, formé Balsac et réveillé la Fontaine; mais sa principale gloire est d'avoir reconnu qu'il y a un art d'écrire et d'en avoir déterminé les principales conditions : savoir, le choix des idées, celui des mots et leur disposition. Il a démêlé le véritable génie de notre langue, et, en repoussant l'invasion gréco-latine qui l'avait dénaturée, il a préparé les conquêtes intellectuelles qui font la force et l'honneur de la France. Dans l'ordre littéraire, il a accompli ce que Henri IV et Richelieu ont fait dans l'ordre politique, et comme eux il a frayé la voie aux grandeurs du siècle de Louis XIV.

La vieillesse de Malherbe fut frappée du coup le plus rude qui puisse atteindre un homme et qui ne l'atteint jamais sans le briser. Son fils unique, Marc-Antoine de Malherbe, âgé de vingt-sept ans, conseiller au parlement d'Aix, jeune homme de grande espérance et doué de quelque talent pour la poésie, fut tué traîtreusement dans un duel. Malherbe, outré de douleur, voulait, malgré ses soixante-douze ans, se battre contre le meurtrier, Fortia de Piles, comme pour imposer un nouveau crime à ce spadassin. On lui proposa vainement de payer le sang de ce fils adoré, il demanda vengeance à ce prince dont sa poésie venait de célébrer en vers magnifiques le départ pour la Rochelle; il lui écrivit une lettre noble et touchante, et, pour mieux l'émouvoir, il alla le trouver

dans son camp. Ce long voyage fut inutile, et Malherbe rapporta sa douleur ulcérée par un déni de justice.

Malherbe mourut en 1628, âgé de soixante-treize ans, en maintenant la pureté de la langue française contre les solécismes de sa garde-malade. C'était finir dignement et mourir comme il avait vécu. Quelques années plus tard, un grammairien disait au lit de mort: « Je m'en vais ou je m'en vas, car l'un et l'autre se dit ou se disent. »



BUFFON

NÉ EN 1707, MORT EN 1788.

La Bourgogne semble une terre de prédestination pour la haute éloquence. Laissant de côté les renommées secondaires dont elle fut le berceau, il suffit de citer saint Bernard, Bossuet et Buffon. Ces grands noms sont la gloire de la France, et l'Europe n'a rien à leur opposer.

Du sein des ténèbres à peine éclaircies du moyen âge, saint Bernard a fait briller une lumière qui étonna le douzième siècle, et dont l'éclat n'est pas obscurci après sept cents ans. La douceur et la véhémence de son langage, son inaltérable bon sens et l'invincible ardeur de sa foi, ont marqué ses écrits du signe de la durée, et son génie, en reproduisant les mâles beautés des Pères de l'Église, annonce et prépare cette seconde floraison de l'éloquence religieuse qui doit s'épanouir, au siècle de Louis XIV, sous la double influence de la foi et de la civilisation. Or, c'est encore un fils de la Bourgogne qui brille au-dessus de tous dans cette époque lumineuse, Bossuet, l'oracle de l'Église de France, comme saint Bernard fut celui de l'Europe catholique au moyen âge. Tous deux offrent, dans leur éloquence, le caractère particulier à leur province, qui, placée entre le nord et le midi, semble n'avoir pris que les heureuses qualités

de deux natures opposées, tempérant les feux du midi par le calme du nord, et réchauffant le bon sens propre aux races du septentrion par la vivacité et l'élan du génie méridional.

Saint Bernard et Bossuet, vivant, l'un dans un siècle de ferveur, l'autre dans une époque de croyance paisible, ont porté sur les vérités de la religion la force de leur intelligence et le mouvement de leur imagination. Buffon, né dans un siècle positif où la religion était flétrie par la raillerie, et la morale ébranlée par le doute, s'anima par la contemplation de la nature, et, mêlant la science à l'enthousiasme, célébra, en les décrivant, les merveilles de la création matérielle : il ne vit que l'œuvre sans remonter à l'auteur; mais la variété saisissante des forces soumises à son examen, la puissance mystérieuse des agents de la nature, la beauté empreinte dans tous ses ouvrages, devaient tenir éveillé dans son âme le sentiment de l'infini, et, par là, cette noble émotion, cette admiration sans mélange qui fortifie, qui épure, qui transporte l'esprit de l'homme. Le temps de l'éloquence religieuse était passé, celui de l'éloquence politique n'était pas encore venu; l'Église semblait s'abîmer; la patrie n'était qu'une espérance : Buffon s'inspira de la nature, qui ne décline jamais, la nature toujours présente, dans son inaltérable grandeur, pour émouvoir ceux qui l'aiment et qui cherchent à la comprendre.

Buffon occupe une place à part dans le dix-huitième siècle. Il a atteint, par la force et la majesté de son génie, par le choix de ses travaux, par l'ascension calme, continue et vigoureuse de son essor, ces hauteurs sereines que ne troublent jamais les agitations d'en bas ni les passions ardentes des contemporains. Ses trois rivaux de gloire, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, n'ont pas eu, comme lui, la pleine possession, la pure jouissance de leur renommée; elle leur a été vivement disputée; le

mouvement des idées, la révolution des doctrines morales et religieuses, les exposent à des retours soudains, leur préparent de nouveaux combats et des éclipses passagères : Buffon n'a rien à craindre des caprices de la postérité, et, privilégié entre tous, il a goûté, dans les suffrages unanimes de son siècle, les prémices de sa radieuse et paisible immortalité.

Georges-Louis le Clerc, comte de Buffon, naquit à Montbar le 7 septembre 1707, au moment où toutes les splendeurs du règne de Louis XIV, successivement éclipsées, laissaient la France, avec le souvenir de longs désastres noblement supportés, sous le poids d'un ennui profond, attendant, non sans impatience, le moment qui la délivrerait d'une insupportable contrainte et du joug de ce despotisme qui, dépouillé de ses rayons, ne laissait plus sentir que des entraves. Ainsi, quand s'abaissent les grandeurs du passé, commencent à poindre celles de l'avenir : Montesquieu et Voltaire étaient nés, et Rousseau devait suivre après quelques années. Le père de Buffon, Benjamin le Clerc[1], conseiller dans le parlement de Bourgogne, où le goût des lettres s'unissait à la sévérité des mœurs parlementaires, voulut donner à son fils une éducation qui développât les germes heureux que cet enfant avait reçus de la nature, et qui le mît au niveau des fonctions honorables qu'il prétendait lui léguer. Son orgueil paternel n'allait pas au delà. Plus tard Buffon aimait à rappeler, outre la tendresse d'un père vénéré, la supériorité de l'esprit de sa mère, à laquelle il rattachait les grandes facultés de son intelligence. « Ce souvenir lui plaisait, dit M. Villemain, par

1. Le père de Buffon mourut (en 1775) âgé de quatre-vingt-treize ans. Buffon en avait soixante-huit lorsqu'il perdit, plein de vertus et d'années, suivant ses expressions, cet homme vénérable, dont il déplora la perte avec un sentiment de profonde douleur. (*Réponse au discours de réception de M. le chevalier de Chastellux.*)

tendresse de fils et par induction de naturaliste. » C'est qu'en effet l'expérience semble prouver que l'intelligence se transmet en changeant de sexe. On s'étonne souvent qu'un homme de génie naisse d'un homme obscur et vulgaire; mais qu'on regarde auprès de son berceau, et l'on y trouvera toujours, sous les traits d'une mère dévouée, une femme supérieure. Lucrèce avait déjà dit : *Maternoque mares de sanguine crescunt.*

Buffon fit ses études au collége de Dijon, et il y montra cette puissance de travail, cette ardeur soutenue et infatigable qu'il a prise pour la cause de son génie[1] et qui n'en était que le signe. Dès lors commence cette longue et vigoureuse végétation, cette croissance régulière et constante dont la vie de Buffon nous présente le développement, comme ces chênes de nos forêts qui poussent chaque année de nouvelles branches autour de leur tronc plus vigoureux, jusqu'à ce que leur tête séculaire annonce, en se couronnant, que la vie se retire. Buffon ne cessa pas de se fortifier, tant qu'il vécut, de sorte que la mort put seule arrêter cette séve qui multipliait sans interruption les rameaux de son génie. Nous allons suivre cette merveilleuse progression dans l'énumération de ses travaux.

La nature avait doué Buffon avec une faveur marquée. Une figure noble et régulière, une taille élevée, une constitution robuste, capable de résister aux fatigues du plaisir et du travail; une âme facilement émue par le spectacle des grandes choses, propre à en conserver l'image et à la reproduire; une intelligence assez déliée pour saisir, au besoin, les moindres détails; une imagination de cette espèce supérieure qu'on peut considérer comme une plus grande chaleur et une plus vive lumière de la raison, brillante faculté qui colore et qui

1. « Le génie n'est qu'une longue patience. » (BUFFON.)

assemble les objets et les idées; une ardeur opiniâtre qui ne s'occupe des obstacles que pour les vaincre; voilà de quels éléments la nature avait formé le corps et l'intelligence de son futur historien. La société ne l'avait pas traité moins favorablement en lui donnant une place honorable et une fortune indépendante. Lorsque la destinée d'un homme s'annonce sous de pareilles auspices, on peut, sans témérité ni superstition, y reconnaître un dessein de la Providence.

J'avais l'intention d'écrire une biographie familière et de parler avec simplicité de notre illustre naturaliste; mais la grande figure de Buffon, toujours présente à mes yeux, le souvenir de la pompe de son langage et de la majesté de ses travaux, m'ont porté involontairement dans une sphère d'où je ne sais comment descendre pour arriver aux détails qu'il faut cependant raconter avec fidélité. La vocation scientifique de Buffon se déclara pendant le cours et surtout vers la fin de ses études. Les éléments d'Euclide, dont Pascal enfant devina la première partie, furent aussi son livre de prédilection. Buffon n'eut pas cette prodigieuse précocité; mais les facultés de son intelligence suivirent le progrès de ses forces physiques : de sorte que l'équilibre ne cessa pas de subsister. Il prenait une part ardente aux jeux de ses condisciples; mais lorsque le démon de la science venait le saisir, il s'isolait courageusement pour calmer la fièvre de travail et de curiosité qui fermentait dans son cerveau. Ce partage de ses forces entre l'agitation physique et l'étude solitaire dont la règle du collége lui avait donné l'habitude, Buffon le garda invariablement dans le monde, malgré la tyrannie des devoirs et des plaisirs. Aucune considération ne pouvait lui imposer le sacrifice des heures réservées pour le travail. C'est ainsi que, pendant l'effervescence de l'âge, une matinée laborieuse succédait parfois sans transition aux fatigues, quelles

qu'elles eussent été, d'une nuit sans sommeil, et que, dans tous les temps, la voix du fidèle Joseph, inexorable réveil-matin, ne fut jamais méconnue. Buffon savait que les ouvrages de la nature, qu'il prenait pour modèle, ne s'accomplissent avec perfection que par l'observation de lois inflexibles.

Le père de Buffon ne tarda pas à reconnaître qu'il y avait dans son fils plus que l'étoffe d'un magistrat; il le laissa donc libre de suivre sa vocation, bien assuré que l'illustration de sa famille ne perdrait rien par ce changement de carrière. Au lieu d'user de précieuses années dans l'étude épineuse et obscure du droit, Buffon, qui s'était lié d'amitié avec un de ses condisciples, lord Kingston, voulut compléter son instruction en voyageant. Il visita d'abord, en compagnie du jeune Anglais et de son précepteur, homme fort instruit dont les conseils ne lui furent pas inutiles, les différentes provinces de l'Italie. Notre voyageur s'arrêta moins à l'étude d'un peuple dégénéré et de ses institutions décrépites qu'à la contemplation des beautés de la nature, et surtout des phénomènes volcaniques. L'énergie des feux souterrains, manifestée par de fréquentes éruptions, lui fit concevoir l'hypothèse du feu central, point de départ de sa théorie de la terre, qu'il développa plus tard avec une rigueur presque scientifique, avec un enthousiasme qui touche à la poésie. Mais il ne se pressa pas de la divulguer. Le germe était déposé dans son intelligence; la méditation, nourrie par de nouvelles observations, devait la faire éclore à un point de maturité convenable. De l'Italie, Buffon passa en Angleterre, où il séjourna quelques mois, pendant lesquels il constata l'état de la science chez nos voisins et se familiarisa avec leur idiome.

Ce contact avec la patrie de Newton fixa la vocation scientifique de Buffon. Son début fut un hommage à la contrée dont Voltaire paya aussi l'hospitalité en célé-

brant le génie de ses savants, de ses philosophes et de ses poëtes. Buffon traduisit le traité du calcul infinitésimal de Newton et la statique des végétaux de Hales. Ce moyen détourné de s'introduire dans la science, par l'importation des idées d'autrui, indiquait plutôt la prudence que l'originalité de son génie. Mais la prudence est un signe de force. Combien de talents distingués ont compromis leur avenir par l'empressement de produire? C'est surtout dans les sciences et dans les lettres qu'on peut dire : « Tout vient à point à qui sait attendre. » Buffon ne manqua jamais du sentiment de ses forces, mais il en ménagea l'emploi pour les augmenter et les appliquer enfin à une œuvre qui en donnât la mesure. Par ces traductions, Buffon fit connaître le nom qu'il devait illustrer : quelques travaux spéciaux, tels que des mémoires de physique, de géométrie et d'économie rurale, et surtout l'expérience qui renouvela les miroirs ardents d'Archimède [1], en commencèrent la célébrité. Buffon avait pris place dans la science : il avait à peine vingt-six ans lorsque les suffrages de l'Académie des sciences consacrèrent sa réputation naissante. Il fut élu membre de cette illustre compagnie en 1733.

Ces travaux préliminaires, qui donnaient à Buffon un rang élevé parmi les savants, l'avaient fait connaître en même temps comme un écrivain exact, précis, nerveux ; mais rien n'annonçait encore le grand naturaliste, ni le maître consommé dans l'art d'écrire. Une occasion qui semble fortuite vint mettre Buffon en demeure de produire son génie tout entier. Le savant Dufay, intendant

1. « Cette expérience, qui réussit parfaitement, exigeait une prodigieuse quantité de lentilles d'une grande dimension. Plus tard, en 1748, Buffon proposa pour le même objet une loupe à échelons, beaucoup plus simple dans sa construction, et dont les effets, qui pouvaient être gradués à volonté, n'en étaient pas moins intenses : elle fut exécutée près de trente ans après par M. l'abbé Rochou. » (*Notice sur Buffon*, par M. A. Richard.)

du Jardin du roi, au lit de mort, désigna son successeur au choix de Louis XV. Cet homme de bien, passionné pour la science et pour la prospérité de l'établissement confié à ses soins, par un calcul de désintéressement bien rare, même chez les savants, aspira à se faire éclipser. Il pensa que la grande considération dont Buffon était entouré, le zèle qui l'animait et sa capacité éprouvée attireraient de nouvelles richesses, introduiraient un ordre nouveau dans ces collections longtemps négligées, et demeurées incomplètes et confuses, malgré tous ses efforts. Que sa mémoire en soit illustrée ! car désormais la destinée de Buffon est fixée, un grand nom de plus va s'inscrire dans les annales littéraires de la France. A la vue de ce vaste dépôt des productions de la nature, l'idée qui doit le rendre immortel s'est emparée de son intelligence ; il consacrera courageusement à la réaliser sa vie tout entière, toutes les forces de son génie. « Dès lors, dit M. Villemain, l'ardeur de Buffon se fixa sur un seul objet : étudier, enrichir les dépôts d'histoire naturelle du Jardin du roi, et, à côté de ces échantillons toujours si incomplets de la nature, décrire la nature elle-même, en raconter l'histoire, en expliquer les lois, en retracer les monuments. Je ne doute pas que Buffon, quand il se proposa lui-même cette tâche immense, n'ait été saisi d'un enthousiasme dont l'empreinte se retrouve dans la solennité de son langage, et qui fit de lui un si grand promoteur de la science. »

Buffon entreprit donc l'histoire de la nature. Avant lui, on l'avait décrite en partie ; il voulut la peindre et la faire revivre dans son ensemble. Non-seulement il prétendit faire connaître, par l'étude des trois règnes de la nature, tout ce qui couvre la surface de la terre et ce qu'elle renferme dans ses entrailles, mais remonter par la pensée vers des âges où l'œuvre divine se formait sans autre témoin que Dieu lui-même ; il voulut nous faire

assister à ces révolutions successives qui ont façonné le théâtre où l'homme, dernier venu de la création, règne en souverain. Comment s'est formée notre planète? Buffon nous répond : C'est un fragment incandescent détaché du soleil et jeté dans l'espace par le choc d'une comète; il a bouillonné pendant trente-cinq mille ans; attiédi enfin par le rayonnement séculaire de sa chaleur innée, il a vu refluer vers sa surface les vapeurs qu'il avait rejetées, et ces vapeurs, en se condensant, ont formé une sphère liquide qui servit d'enveloppe à ce noyau de lave brûlante. Après vinq-cinq mille ans d'ébullition et de refroidissement, le niveau des eaux s'abaissa pour laisser paraître de vastes espaces solides, où commencèrent la végétation et la production d'êtres animés se mouvant par une force intérieure. Quels lieux furent d'abord habitables? Dans quelles contrées et pendant combien de siècles se firent les premiers essais de la nature vivante? Quelles dynasties d'animaux se succédèrent à la surface du globe? Buffon le sait, et il le raconte avec la précision d'un témoin oculaire, avec l'orgueilleuse et puissante émotion d'un voyageur qui a visité seul des régions inconnues. Cette nouvelle Genèse surprend et confond l'imagination; mais quelle que soit la grandeur des hypothèses, la nouveauté et l'éclat des images, j'avoue qu'elle m'émeut moins sérieusement que les antiques traditions de la Bible. Moïse paraît avoir eu de meilleurs renseignements.

Le plan conçu par Buffon était trop vaste pour qu'il pût l'exécuter tout entier; toutefois il a dessiné l'ensemble du monument, il en a élevé le majestueux péristyle et construit les parties principales. Dans ce travail immense, il appela à son aide d'habiles auxiliaires qu'il animait du soufle de son génie. En première ligne, il faut nommer l'exact et laborieux Daubenton, son compatriote; Guéneau de Montbéliard, ravi trop jeune à la

science, et qui déroba quelquefois de riches couleurs à la palette de son maître; et l'abbé Bexon, qui prit une part considérable à l'histoire des oiseaux. Il est juste de citer ces utiles collaborateurs comme on nomme les élèves qui, dans l'atelier d'un grand peintre, contribuent à la perfection des tableaux : leur mérite fait partie de la gloire du chef qui les inspire. Après dix années de travaux poursuivis de concert avec Daubenton, Buffon commença, en 1749, la publication de son grand ouvrage. Les quinze premiers volumes, qui traitent de la théorie de la terre, de la nature des animaux, de l'histoire de l'homme et des quadrupèdes vivipares, parurent successivement dans une période de dix-huit années. Les dix-neuf autres suivirent, à des intervalles inégaux, jusqu'à la mort de Buffon. Son chef-d'œuvre, les *Époques de la nature*, où il complète, en la modifiant, sa théorie de la terre, fut publié lorsqu'il était plus que septuagénaire.

C'est dans cet imposant ouvrage que se trouvent les titres de Buffon, comme savant et comme écrivain, aux yeux de la postérité. Sous le rapport scientifique, sa renommée a porté la peine de son dédain pour les classificateurs et les nomenclateurs. Malgré son incontestable savoir, les esprits subalternes, qui se piquent d'exactitude, le traitent cavalièrement à propos de quelques erreurs et de certaines omissions. Ce qu'il a dédaigné, on l'impute à l'ignorance; les méthodes secondaires, les règles convenues, qu'il a négligées par une vue supérieure de l'ensemble et pour obéir à une pensée plus générale, deviennent des arguments contre la régularité de sa marche. La médiocrité n'admet pas qu'on puisse l'éclipser sur tous les points; elle se réserve, pour le soulagement de sa vanité, un domaine où elle veut régner à l'exclusion des esprits supérieurs. Ceux qui ont compté plus de cinq cents espèces de cirons, et qui savent nous dire, avec gravité, dans quelle série de mam-

misères l'homme doit être rangé, prennent en pitié la science de Buffon, comme le plus chétif archéologue de nos jours, sourit dédaigneusement lorsqu'on parle de l'érudition de M. de Voltaire. Laissons-leur cette innocente consolation, mais répétons, après M. Villemain : « Buffon, par le caractère seul de ses recherches, la sublimité de ses conjectures, de ses paradoxes mêmes, agitait les esprits, appelait de loin les découvertes, et créait ce qu'il ne savait pas encore. » Ajoutons que les maîtres de la science sont moins sévères que les écoliers, et que les Cuvier, les Geoffroi Saint-Hilaire, les Blainville, les Élie de Beaumont, les Flourens reconnaissent l'immense savoir de Buffon, comme Robertson a proclamé l'exactitude historique et l'érudition de Voltaire. Comme écrivain, Buffon n'a pas même été attaqué par ces enfants perdus de la critique qui n'ont respecté ni Racine ni Bossuet.

Buffon a exposé lui-même ses procédés de style et de composition dans son discours de réception à l'Académie française. En indiquant la méthode que doit suivre un écrivain pour arriver à la perfection, il s'était pris pour modèle, et nous n'avons rien de mieux à faire que de transcrire une page dans laquelle il énumère complaisamment les secrets de son art, et les qualités qui distinguent son style[1]. « Pour bien écrire, il faut posséder pleinement son sujet ; il faut y réfléchir assez pour voir clairement l'ordre de ses pensées et en former une suite, une chaîne continue, dont chaque point représente une idée ; et, lorsqu'on aura pris la plume, il faudra la conduire successivement sur ce premier tracé sans lui per-

1. M. Villemain a indiqué ce qu'il y a d'exclusif et de trop rigoureux dans quelques points de la théorie de composition exposée par Buffon. Il l'a complétée par de nouveaux aperçus tirés de sa propre expérience. Ces révélations personnelles des maîtres en l'art d'écrire contiennent un enseignement pratique bien plus fécond que les règles traditionnelles de la routine.

mettre de s'en écarter, sans l'appuyer trop inégalement, sans lui donner d'autre mouvement que celui qui sera déterminé par l'espace qu'elle doit parcourir. C'est en cela que consiste la sévérité du style; c'est aussi ce qui en fera l'unité et ce qui en réglera la rapidité, et cela seul aussi suffira pour le rendre précis et simple, égal et clair, vif et suivi. A cette première règle dictée par le génie, si l'on joint de la délicatesse et du goût, du scrupule sur le choix des expressions, de l'attention à nommer les choses que par les termes les plus généraux, le style aura de la noblesse. Si l'on y joint encore de la défiance pour son premier mouvement, du mépris pour tout ce qui n'est que brillant, et une répugnance constante pour l'équivoque et la plaisanterie, le style aura de la gravité, il aura même de la majesté. » Qu'on ajoute à ces traits cette chaleur tempérée qui naît du paisible enthousiasme de la science et le coloris qui tient à l'imagination, on aura Buffon tels que ses ouvrages nous le montrent, méthodique, précis, grave, majestueux, abondant, animé d'un feu contenu, et colorant sa pensée de teintes énergiques et brillantes. Disons encore, pour compléter ce tableau, que, lorsque Buffon composait, il aimait à mettre le monde extérieur en harmonie avec la dignité de sa pensée. Le cabinet voisin de la tour solitaire de Montbar, où il se retirait dans un majestueux isolement, était comme un sanctuaire dans lequel l'interprète de la nature célébrait les mystères de la création.

L'intendance du Jardin du roi avait réglé la vie de Buffon, dont le temps se partageait entre sa résidonce de Paris et un séjour de plusieurs mois dans ses terres de Bourgogne. Un mariage, contracté en 1752 avec Mlle de Saint-Belin, femme d'une rare beauté et d'un esprit distingué, ferma sa jeunesse. Un an après, l'Académie française s'honora en l'appelant dans son sein.

Cette docte assemblée s'était peu pressée : car il y avait déjà trois ans que les trois premiers volumes de l'*Histoire naturelle* avaient paru. Au reste, Buffon ne fit point d'avances, et en cela il comprit sa dignité et les droits de l'assemblée qui témoigna le désir de le posséder. L'usage des visites est un supplice pour celui qui les fait, et une violence ou une séduction pour ceux qui les reçoivent. Il arrive ainsi que le mérite demeure à l'écart, et que la médiocrité obtient de guerre lasse l'entrée du sanctuaire. C'est ainsi que l'abbé Trublet força les portes : on se fatigua de les fermer sur cette figure qui reparaissait toujours, et sa longue candidature finit par devenir un titre plus puissant que les noms de Diderot et de Jean-Jacques. Buffon, suivant en cela l'exemple de Voltaire, eut le courage de faire un discours utile et vraiment littéraire ; il parla en maître consommé de l'art d'écrire; par une hardiesse nouvelle et qui ne s'est pas renouvelée, il ne prononça pas même le nom de son prédécesseur, dont il se contenta de louer, par voie d'allusion, le zèle et la piété. Il est vrai qu'il succédait à l'archevêque de Sens, Languet de Gergy, historien de *Marie Alacoque* et champion déclaré de la bulle *Unigenitus.*

La réputation de Buffon remplissait l'Europe. Les hommages de l'admiration publique lui arrivaient de toutes parts : les souverains, les savants, les voyageurs de toutes les nations lui envoyaient, comme un tribut, les plus rares productions des deux mondes ; toutes les compagnies savantes l'inscrivaient au nombre de leurs correspondants : Louis XV, malgré sa profonde indifférence pour ceux dont le génie illustrait son règne, le combla de faveurs, et il érigea en comté sa terre de Montbar; enfin, un ministre de Louis XVI, M. d'Angevilliers, lui fit élever une statue en marbre avec cette magnifique inscription : « *Majestati naturæ per ingenium.* »

« Ni personne, dit M. Villemain, ni surtout Buffon lui-même, ne s'étonnait de tels honneurs. » Ce mot si vif et si expressif, incidemment jeté par l'historien de notre littérature, nous amène à dire quelques mots du caractère de Buffon. Jamais homme ne posséda à un plus haut degré le sentiment de sa supériorité, et ne s'inquiéta moins de le dissimuler. Non-seulement il a conscience de son propre génie, mais il fait de ce génie l'idéal de l'intelligence humaine. Il abaisse ce qu'il n'atteint pas, il dédaigne ce qu'il ne saurait goûter. Prosateur, il méprise les vers, à moins qu'ils ne soient beaux comme de la prose; peu sensible, il rudoie les délicatesses du sentiment, et navre le cœur de Bernardin de Saint-Pierre en interrompant brusquement la lecture de *Paul et Virginie*. Malgré quelques précautions oratoires, sa personnalité n'éclate nulle part avec plus d'évidence que dans son discours de réception à l'Académie. Contraint de louer par les habitudes du lieu, il annulle ses éloges par la généralité et l'exagération ; pour faire passer l'apothéose de son talent, après avoir exposé une théorie tirée de sa propre pratique, il la rapporte aux ouvrages de ses nouveaux collègues, ouvrages que sans doute il n'a jamais ouverts. Je me trompe, il a lu Montesquieu, Voltaire et Fontenelle, et il aura soin de leur faire entendre qu'il connaît le faible de leurs plus beaux écrits.

« Faute d'un plan fortement conçu, le meilleur écrivain s'égare : quelque brillantes que soient les couleurs qu'il emploie, quelques beautés qu'il sème dans les détails, comme l'ensemble choquera ou ne se fera pas sentir, l'ouvrage ne sera point construit, et, en admirant l'esprit de l'auteur, on pourra soupçonner qu'il manque de génie. » Voilà pour M. de Voltaire. « Les interruptions, les repos, les sections, ne devraient être d'usage que quand on traite des sujets différents; autre-

ment, le grand nombre de divisions, loin de rendre un ouvrage plus solide, en détruit l'assemblage; le livre paraît plus clair aux yeux, mais le dessein de l'auteur demeure obscur. » Comprenez-vous, monsieur de Montesquieu? A vous maintenant, monsieur de Fontenelle. « Rien ne s'oppose plus à la chaleur que le désir de mettre partout des traits saillants; rien n'est plus contraire à la lumière, qui doit faire un corps et se répandre uniformément dans un écrit, que ces étincelles qu'on ne tire que par force en choquant les mots les uns contre les autres, et qui ne nous éblouissent pendant quelques instants que pour nous laisser ensuite dans les ténèbres. » Fontenelle, Voltaire et Montesquieu, poliment éliminés et dument avertis, Buffon peut dire à ses nouveaux confrères, sans crainte d'être pris au mot : « C'est ainsi, messieurs, qu'il me semblait en vous lisant, que vous me parliez, que vous m'instruisiez. Mon âme, qui recueillait avec avidité ces oracles de la sagesse, voulait prendre l'essor et s'élever jusqu'à vous : vains efforts! » L'Académie, qui depuis son origine a entendu, de bonne grâce il est vrai, et saus rien perdre de sa haute et légitime considération, bien des railleries, n'a jamais été persiflée aussi intrépidement. Buffon, dans ces accès de gaieté quelque peu cynique, par lesquels il aimait à descendre des hauteurs de son génie, a dû donner de plaisants commentaires à ce morceau d'éloquence officielle. Au reste, Buffon s'est expliqué plus tard en pleine Académie sur la vanité de ces éloges, où l'emphase est un signe qu'il n'y faut pas chercher la vérité. « La louange réciproque, disait-il en répondant au marquis de Chastellux, nécessairement exagérée, n'offre-t-elle pas un commerce suspect entre particuliers et peu digne d'une compagnie dans laquelle il doit suffire d'être admis pour être assez loué. Pourquoi les voûtes de ce lycée ne forment-elles jamais que des

échos multipliés d'éloges retentissants? Pourquoi ces murs qui devraient être sacrés ne peuvent-ils nous rendre le ton modeste et la parole de la vérité? Une couche antique d'encens brûlé revêt leurs parois et les rend sourds à cette parole divine qui ne frappe que l'âme. » Il semble que la leçon ait profité : l'encens brûle moins depuis quelques années, et même quelques épigrammes finement décochées ont enlevé, par places, la couche antique déposée sur les parois du temple.

Toutefois Buffon savait louer, quoiqu'il n'en eût pas le goût, et il le fit avec magnificence lorsqu'il reçut la Condamine, qui avait accompli au profit de la science un voyage plein de périls. Il y a là une période qu'il faut citer, car elle est admirable : « Avoir parcouru l'un et l'autre hémisphère, avoir traversé les continents et les monts, surmonté les sommets sourcilleux de ces montagnes embrasées où des glaces éternelles bravent également et les feux souterrains et les ardeurs du midi, s'être livré à la pente précipitée de ces cataractes écumantes dont les eaux suspendues semblent moins rouler sur la terre que descendre des nuées; avoir pénétré dans ces vastes déserts, dans ces solitudes immenses où l'on trouve à peine quelques vestiges de l'homme, où la nature, accoutumée au plus profond silence, dut être étonnée de s'entendre interrogée pour la première fois; avoir plus fait, en un mot, par le seul motif de la gloire des lettres, que l'on ne fit jamais par la soif de l'or : voilà ce que connaît de vous l'Europe et ce que dira la postérité. »

Buffon prolongea sa glorieuse carrière au delà de quatre-vingts ans. Je voudrais, en terminant cette rapide esquisse, décrire ses dernières années, montrer la pompe de ses funérailles, et indiquer l'influence de son génie sur les destinées de la science; mais il vaut mieux laisser parler M. Villemain, qui, de main de maître, a

tracé ce tableau en quelques lignes d'une majestueuse éloquence : « Cet homme si paisible, et tout à fait de l'ancienne monarchie, touche presque à nos grands troubles civils, dont il ne soupçonnait pas l'approche. Il eut, dans sa vieillesse, pour admiratrice et pour amie Mme Necker, et le dernier témoin de ses studieuses retraites à Montbar, son indiscret biographe[1], est un jeune homme qui devait bientôt porter une funeste ardeur dans notre révolution. Sans doute il entra dans la destinée heureuse et complète de Buffon de mourir à la veille de ce grand mouvement qui aurait confondu ses idées et épouvanté sa vieillesse. En proie depuis plusieurs années aux douleurs de la pierre, dont il ne voulut jamais essayer la périlleuse guérison, calme et laborieux presque jusqu'à sa dernière heure, Buffon mourut à Paris le 16 avril 1788. Et, au milieu de la vive attente et du souffle de mille passions qui agitaient déjà les esprits, ses funérailles furent la plus grande pompe de douleur publique qu'on ait vue avant celles de Mirabeau, trois ans après. C'est que le nom de Buffon était grand et populaire par la direction nouvelle des esprits; il résumait, il illustrait toute la pensée scientifique du dix-huitième siècle, comme Rousseau en représentait avec énergie la pensée politique.

« Même au milieu des temps formidables qu'on allait traverser, le goût de l'histoire naturelle créé par Buffon se soutint, se marqua par des institutions, des travaux de tout genre. Et quand le tremblement de terre social eut cessé, sa science se retrouva plus avancée dans les voies qu'avait ouvertes ou indiquées son génie. L'installation de la grande école normale de l'an III retentit d'un hymne à sa gloire. Sa science fut partout

1. Hérault de Séchelles. (*Voyage à Montbar.*)

cultivée jusqu'à l'excès, jusqu'à la manie ; et, ce qui en dit bien plus sur l'impulsion puissante qu'il avait donnée, il s'éleva un nouveau grand homme dans cette science[1].

« Si la culture plus générale de l'histoire naturelle fit découvrir beaucoup d'erreurs dans Buffon, si des méthodes plus exactes prévalurent, sa gloire, même scientifique, a gagné cependant plus qu'elle ne perdait peut-être. Quelques-uns des grands faits qu'il avait soupçonnés plutôt que prouvés, et que, suivant sa belle expression, il apercevait par la vue de l'esprit avant le témoignage des recherches, sont devenus, par l'observation, plus certains ou plus probables. Un esprit inventeur de nos jours, M. Fourrier, disait que, dans les applications du calcul aux lois qui régissent la chaleur, il avait été guidé par les conjectures de Buffon. L'illustre Cuvier ne lui fut pas moins redevable. Buffon restera donc à jamais parmi les grands noms de la France : car il a laissé des monuments immortels et une influence féconde. »

Pourquoi faut-il ajouter à ces éloquentes paroles que la Révolution n'a laissé subsister que la gloire de Buffon, et cependant il avait un fils. Cet héritier d'un grand nom, qui poussait la piété filiale jusqu'à l'adoration, colonel de cavalerie à vingt-neuf ans, digne par son courage du génie de son père, riche d'avenir et capable de s'illustrer en servant son pays, monta, quel-

1. CUVIER. « L'histoire des travaux de Buffon touche partout à l'histoire de Cuvier : ces grands travaux lient deux siècles. Buffon devine, Cuvier démontre ; l'un a le génie des vues, l'autre se donne la force des faits ; les prévisions de l'un deviennent les découvertes de l'autre : et quelles découvertes ! les âges du monde marqués, la succession des êtres prouvée, les temps antiques restitués, les populations éteintes du globe rendues à notre imagination étonnée. Les travaux de Buffon et de Cuvier sont, pour l'esprit humain, la date d'une grandeur nouvelle. » M. FLOURENS, *Histoire des idées et des travaux de Buffon.*

ques jours avant le 9 thermidor, sur l'échafaud de la Terreur, et de là, intrépide et résigné, il fit entendre à la foule ces simples et héroïques paroles, qui nous serrent le cœur et qui percent l'âme : « Citoyens, je me nomme Buffon. » Quel martyr et quels bourreaux ! Hâtons-nous de dire, pour opposer la vertu au crime, que la fille de Daubenton, veuve à vingt-trois ans de ce noble jeune homme, en a gardé pieusement le souvenir, et que, parvenue à une vieillesse avancée, elle fait bénir à Montbar le nom vénéré de comtesse de Buffon.



J. J. ROUSSEAU

NÉ EN 1712, MORT EN 1778.

Rousseau (Jean-Jacques), né à Genève le 28 juin 1712 et baptisé à l'église de Saint-Pierre le 4 juillet suivant ne connut pas sa mère, qui mourut en le mettant au monde chez une parente où elle était en visite. Son père, Isaac Rousseau, citoyen de Genève, était un habile horloger, homme distingué dans son art et homme de plaisir qui n'était pas sans quelque goût pour les lettres; sa mère, Suzanne Bernard avait de la beauté, de l'esprit, de la vertu. Cette mort fut le premier et l'irremédiable malheur de Jean-Jacques : s'il eût connu sa mère, s'il l'avait eue pour soigner son enfance et guider sa jeunesse, il n'est pas douteux que par sa présence ou par son souvenir elle ne l'eût préservé des fautes qui ont gâté sa vie, qui pesèrent sur sa conscience et qui pèsent encore sur sa mémoire. Au défaut de sa mère, une tante, sœur de son père, Mme Gonceru, veilla sur lui, et nous verrons qu'il ne l'a pas oubliée. Dès qu'il sut lire, il dévora les livres qu'il eut sous la main; il lisait pour lui, il lisait pour son père. « Ma mère, nous dit-il, avait laissé des romans; nous nous mîmes à les lire après souper, mon père et moi. Il n'était question d'abord que de m'exercer à la lecture par des livres amusants; mais bientôt l'intérêt devint si vif que nous

lisions tour à tour et passions les nuits à cette occupation. Nous ne pouvions jamais quitter qu'à la fin du volume. Quelquefois mon père, entendant le matin les hirondelles, disait tout honteux : Allons nous coucher; je suis plus enfant que toi. » (*Conf.*, liv. Ier.) Ces romans n'étaient rien moins que le grand Cyrus et Cassandre, Mlle de Scudéry et la Calprenède. Après Artamène et Juba, ce fut le tour de Brutus et d'Aristide, tels que Plutarque les représente. C'était encore de l'héroïsme, et de plus c'était de l'histoire. Le jeune enfant touchait ainsi à la réalité, grâce à Plutarque; mais le romanesque, c'est-à-dire l'idéal hyperbolique, avait laissé une empreinte ineffaçable dans son cerveau. Il en garda toute la vie, c'est lui qui nous l'avoue, « des notions bizarres et romanesques dont l'expérience et la réflexion n'ont jamais pu le bien guérir. » Plutarque n'en sera pas moins pour lui un guide et un inspirateur. Il lui devra plus tard le goût de la vertu antique dont son âme ardente fera une passion. Cette enfance était heureuse. Rousseau en conserva chèrement le souvenir : « Les enfants des rois, nous dit-il, ne sauraient être soignés avec plus de zèle que je le fus durant mes premiers ans, idolâtré de tout ce qui m'environnait, et toujours, ce qui est bien plus rare, traité en enfant chéri, jamais en enfant gâté. Mon père, ma tante, ma mie, mes parents, nos amis, nos voisins, tout ce qui m'environnait ne m'obéissait pas à la vérité, mais m'aimait; je les aimais de même. Mes volontés, étaient si peu excitées et si peu contrariées qu'il ne me venait pas dans l'esprit d'en avoir. Je puis jurer que, jusqu'à mon asservissement sous un maître, je n'ai pas su ce que c'était qu'une fantaisie. » Cette période d'éducation par l'indulgence et d'instruction par la lecture avait mené l'enfant jusqu'à sa huitième année, lorsque le père de Rousseau, insulté par un capitaine au service de la France, ne pouvant

obtenir satisfaction par la voie des armes, parce que l'insulteur n'était pas aussi brave qu'il avait été insolent, ni juridiquement, parce que son adversaire avait des parents dans le grand conseil, prit le parti de quitter Genève et de se retirer à Nyon, sans emmener son fils, qui demeura sous la tutelle de son oncle Bernard, alors employé aux fortifications. Ce frère de sa mère avait un fils du même âge que son neveu, et il envoya les deux enfants à Bossey, chez le ministre Lambercier, pour y apprendre avec le latin « tout le menu fatras, c'est Rousseau qui parle ainsi, dont on l'accompagne dans l'éducation ». Le souvenir des deux années passées dans la maison presque paternelle de M. Lambercier revit tout entier dans le délicieux tableau que Rousseau en a tracé au début de ses *Confessions* et qui serait une véritable idylle s'il n'y avait mêlé un de ces aveux que seul il a eu le triste courage de faire avec une candeur plus que cynique, et si le dénoûment ne tournait pas à la tragédie. Une punition sévère et imméritée dégoûta les deux enfants de leur bonheur. Ayant pris en aversion ce séjour enchanté, ils furent rappelés à Genève. Ils eurent encore trois années de bonheur dans la maison de l'oncle Bernard, qui ne gênait pas leur intimité et qui leur laissait toute liberté de s'instruire et de s'amuser. Mais Rousseau entra bientôt au greffe de la ville, sous M. Masseron, greffier scrupuleux, pour apprendre « l'utile métier de grapignan ». L'épreuve fut courte et décisive. M. Masseron et ses acolytes reconnurent bientôt et déclarèrent l'incapacité du jeune commis. C'est alors, période néfaste dans sa vie, prélude et origine de tous ses malheurs, qu'il fut mis en apprentissage chez un graveur nommé Ducommun. « C'était, dit Jean-Jacques, un jeune homme rustre et violent, qui vint à bout en très-peu de temps de ternir tout l'éclat de mon enfance, d'abrutir mon caractère aimant et vif, et de

me réduire, par l'esprit ainsi que par la fortune, à mon véritable état d'apprenti. Mon latin, mes antiquités, mon histoire, tout fut pour longtemps oublié ; je ne me souvenais pas même qu'il y eût eu des Romains au monde. Les goûts les plus vils, la plus basse polissonnerie succédèrent à mes aimables amusements, sans m'en laisser la moindre idée. » Après cet aveu, Rousseau ajoute avec grande raison : « Il faut que j'eusse un grand penchant à dégénérer; car cela se fit très-rapidement, sans la moindre peine, et jamais César si précoce ne devint si vite Laridon. » (*Confessions*, liv. Ier.) Il est vrai de dire qu'à la moindre peccadille le maître rouait de coups son apprenti. Ainsi tyrannisé, Rousseau contracta l'habitude du mensonge, de la fainéantise et du larcin. On ne saurait prévoir où ce régime, en se prolongeant, aurait conduit Rousseau, et s'il lui eût été jamais possible de se relever de l'avilissement où il était tombé. Rousseau pense que sous un patron moins dur il serait devenu un excellent graveur dont on n'aurait jamais parlé que pour louer son habileté et sa probité : « J'aurais, dit-il, passé dans le sein de ma religion, de ma patrie, de ma famille, de mes amis, une vie paisible et douce, telle qu'il la fallait à mon caractère, dans l'uniformité d'un travail de mon goût et d'une société selon mon cœur. J'aurais été bon chrétien, bon citoyen, bon père de famille, bon ami, bon ouvrier, bon homme en toutes choses. J'aurais aimé mon état, je l'aurais honoré peut-être, et après avoir passé une vie obscure et simple, mais égale et douce, je serais mort paisiblement dans le sein des miens. » Ce programme rétrospectif paraîtra sans doute aux détracteurs de Rousseau une chimère de plus éclose dans son cerveau, mais, après la vie qu'il a menée, le regret qu'il exprime de n'avoir pu le remplir n'en est pas moins sincère. Rousseau pense toujours ce qu'il dit, au moment où il le dit. — Rousseau était

entré depuis six mois dans sa seizième année lorsqu'un hasard malheureux le chassa de Genève (1728); il quitta sa ville natale, qu'il aimait si chèrement et qu'il ne cessa jamais d'aimer, parce que n'ayant pu y rentrer le soir d'un jour de promenade où la porte avait été fermée prématurément, il n'osa pas y reparaître le lendemain, sachant déjà par une double expérience quel traitement lui réservait, en pareil cas, la brutalité de son maître. C'est ainsi que l'empressement du capitaine Minutoli, qui devançait l'heure du couvre-feu, et la rudesse du graveur Ducommun, qui malmenait les apprentis retardataires, firent d'un adolescent déjà vicieux et toujours timide un exilé et un vagabond. — Nous avons à le suivre dans cette carrière aventureuse. A deux lieues de Genève, sur la frontière de Savoie, Rousseau fut accueilli par M. de Pontverre, curé de Confignon. Ce bon ecclésiastique, charmé de son heureuse physionomie et de la franchise de ses aveux, vit dans cette rencontre l'occasion de faire la conquête d'une âme au profit de l'orthodoxie. Au lieu d'envoyer le fugitif à son père réfugié à Nyon, ou de le renvoyer à Genève chez l'oncle Bernard, il crut mieux faire de le diriger sur Annecy et de l'adresser à Mme de Warens, dont la conversion récente avait fait grand bruit. M. de Pontverre était loin de prévoir quelles devaient être les suites de cette démarche et jusqu'où s'étendraient les soins de la protectrice sur le pupille qui lui était confié. Mme de Warens avait alors vingt-huit ans, elle n'avait pas seulement quitté la communion où elle était née, elle s'était encore séparée de son mari, mais elle avait gardé toute sa coquetterie et les grâces de la jeunesse. De son côté, Rousseau promettait. « J'étais, dit-il, au milieu de ma seizième année. Sans être ce qu'on appelle un beau garçon, j'étais bien pris dans ma petite taille, j'avais un joli pied, une jambe fine, l'air dégagé, la physionomie ani-

mée, la bouche mignonne, les sourcils et les cheveux noirs, les yeux petits et même enfoncés, mais qui lançaient avec force le feu dont mon sang était embrasé. » (*Confessions*, liv. II.) Il faut rendre justice à Mme de Warens, elle ne négligea rien d'abord pour mener à bonne fin le dessein de conversion formé par M. de Pontverre, elle envoya loyalement son enfant, comme elle l'appelait déjà, à l'hospice des catéchumènes de Turin, et lorsqu'il lui revint, très-imparfaitement converti, après avoir tenté la fortune chez Mme de Vercellis et chez le comte de Gouvon, où il n'avait trouvé qu'une domesticité à peine déguisée, elle le plaça au séminaire catholique d'Annecy pour le préparer à la prêtrise. — A l'hospice des catéchumènes, Rousseau avait abjuré le protestantisme avec répugnance et sans conviction, surtout pour abréger un emprisonnement qui lui déplaisait. Pendant son séjour à Turin, qui dura plus de deux années, eut lieu cette triste aventure d'un ruban dérobé, larcin puéril dont il se déchargea sur une jeune fille qui n'osa pas le convaincre de mensonge, et qu'il laissa sous le poids d'une calomnie. Rousseau n'eut pas le courage d'avouer la vérité, il ne chercha pas à savoir ce que son mensonge avait coûté à la pauvre Marion, qu'il plaignait du fond du cœur et, de cette double faiblesse, il se fit un remords pour le reste de sa vie. Comme compensation, il avait rencontré l'abbé Gaime, précepteur des enfants du comte de Mellarède, qui, par de sérieux entretiens sur la religion, avait déposé dans son âme le germe des principes que développera plus tard le vicaire savoyard. L'année suivante, au séminaire d'Annecy, un de ses condisciples, l'abbé Gâtier, continuera l'œuvre commencée par l'abbé Gaime. — Rousseau, entré à seize ans (1728) à l'hospice des catéchumènes, y avait demeuré trois mois à peine. Son séjour à Turin se continua jusqu'au terme de sa dix-huitième

année (1730). Enfin, il en sortit, aussi pauvre qu'il y était entré, sans autre motif que les instances d'un garçon de son âge, nommé Bâcle, dont il s'était engoué. Les deux amis, légers d'argent et riches d'espérance, comptaient beaucoup sur le produit d'une fontaine de Héron, dont le jeu devait naturellement attirer sur eux l'admiration et les largesses des Piémontais et des Savoyards. La fontaine se brisa et força Rousseau de presser le pas pour atteindre Annecy, où il retrouva Mme de Warens, qui, en bonne mère, fêta le retour de l'enfant prodigue. Elle le fit entrer au séminaire, d'où il ne tarda pas à sortir. Comme il n'y avait pris goût qu'à la musique d'église, sa protectrice le mit en pension chez le directeur de la manécanterie, nommé Lemaître. Celui-ci s'étant brouillé avec le chapitre, son élève fut chargé par Mme de Warens de lui faire la conduite jusqu'à Lyon. Elle voulait par là rompre une liaison de Rousseau avec un jeune libertin, Venture de Villeneuve, dont il s'était épris, comme il avait fait de Bâcle, sans plus de raison. Chemin faisant, Lemaître eut deux attaques d'épilepsie; à Lyon, il en eut une troisième, en pleine rue. La foule s'amassa. Rousseau, qui n'était pas brave, s'éclipsa pendant la bagarre, abandonnant le pauvre épileptique à son malheureux sort et à la pitié publique. Il s'était contenté d'indiquer l'hôtel où Lemaître était descendu. Cette lâche désertion terminait la mission dont on l'avait chargé. Il fut dispensé d'en rendre compte à Mme de Warens, qu'il ne retrouva pas à Annecy lorsqu'il y reparut. Ce fut comme un châtiment que la Providence ajoutait aux reproches de sa conscience. Pendant quelques semaines d'attente inutile, il eut au moins une journée de pures délices, dont il a immortalisé le souvenir, celle où il servit de guide à ces deux charmantes Savoisiennes dont il a idéalisé les traits dans *Julie d'Étange* et *Claire d'Orbe*, Mlles Galley et de Graffenried. Enfin, lassé d'at-

tendre et réduit à la misère par l'absence de sa bienfaitrice, il se décide à chercher des ressources dans la musique, qu'il ne sait pas encore. Il se rend à Lausanne, où, sous le nom de Vaussore, il prend enseigne de musicien et de compositeur. On le croit d'abord sur parole; mais un concert, où il fait exécuter une cantate de sa composition dont les notes discordantes produisirent l'effet d'un véritable charivari, le força de porter ailleurs son industrie. A Neuchâtel, il réussit mieux, car il commençait à apprendre la musique en l'enseignant, mais là encore le démon des aventures vint le tenter sous la figure d'un archimandrite qui quêtait pour le saint-sépulcre et qui promettait de lui faire voir Jérusalem. Le pèlerinage s'arrêta à Soleure, l'archimandrite ayant paru suspect à notre ambassadeur, M. de Bonac, qui, du reste, prit Rousseau sous sa protection et le dirigea sur Paris avec un léger subside et quelques lettres de recommandation pour y être le mentor d'un jeune officier, M. Godard (1732). Ce premier séjour à Paris dura peu, et la lésine de son pupille ne contribua guère à le lui rendre agréable. Dans cette disposition d'esprit, il apprend que Mme de Warens, dont il avait perdu la trace, est établie à Chambéry. Il part, il arrive, il trouve la même tendresse, le même dévouement. Toujours docile à cette voix qui le charme, il se laisse enrôler dans le cadastre; puis, poussé par sa vocation musicale, il donna de sa jolie voix, presque savante alors, de profitables leçons aux jeunes Savoisiennes. C'est à ce moment que Mme de Warens, craignant pour son protégé les périls de ce dangereux métier, se décida à les prévenir par un remède héroïque. Cette femme singulière, tout ensemble mystique et galante, qui aimait à tout donner et qui ne se refusait pas elle-même, accorda à Rousseau ce qu'il ne lui demandait pas et devint maternellement sa maîtresse. Rousseau avait alors vingt et un ans

(1733); les années qu'il passa dans l'intimité de Mme de Warens ne furent pas inutiles à la culture de son esprit. Il eut de longs loisirs, il étudia beaucoup et librement. Il prit surtout le goût des mœurs simples et la passion pour la vie des champs, dans cette retraite des Charmettes que son séjour a illustrée. Parmi ses lectures, des livres de médecine, qu'il dévorait, comme le reste, dans son ardeur de tout apprendre, l'amenèrent à soupçonner que la cause de quelques souffrances qu'il éprouvait n'était rien moins qu'un polype au cœur. Montpellier seul était capable d'opérer une pareille cure. Il partit donc pour Montpellier, et avant d'y arriver, il fit diversion à sa maladie par une passion ardente et passagère pour Mme de Larnage. A Montpellier, les médecins constatèrent qu'il n'avait point de polype. Il avait promis, après sa guérison, de revoir sa conquête, qui l'attendait, fidèlement sans doute, au bourg de St-Andéol; mais il passa outre avec une fermeté stoïque et un élan de cœur qui l'emporta vers Mme de Warens, pour mettre à ses pieds son repentir et son amour. Hélas! Mme de Warens n'avait pas été plus scrupuleuse que lui. Rousseau trouva sa place occupée. Il est vrai que dans le cœur hospitalier de Mme de Warens il y avait place pour deux; elle le lui disait, mais Rousseau ne consentit pas au partage. Il se résigna, et même il travailla loyalement à rendre son successeur moins indigne de sa bonne fortune. Malgré tout, le charme était rompu. Rousseau se décida enfin à quitter Chambéry, et Mme de Warens le laissa partir; il reprit le chemin de Lyon, où il avait laissé, dix ans auparavant, le pauvre Lemaître aux prises avec l'épilepsie, et il entra (1740) en qualité de précepteur dans la maison de M. de Mably, prévôt général du Lyonnais, frère aîné des abbés de Mably et de Condillac. Le préceptorat est une condition bien épineuse, parce qu'il ne donne qu'une au-

torité déléguée et une position subalterne pour une œuvre à laquelle suffiraient à peine toute la puissance de l'autorité directe et toute la considération qui s'attache à l'indépendance. Le caractère timide et fier de Rousseau devait aggraver cet inconvénient; aussi reconnut-il bientôt son insuffisance. Il se retira donc, mais en assez bons termes avec le père de ses élèves. Il avoue toutefois que, dans l'emploi de sommelier, qu'il cumulait avec le préceptorat, il avait détourné à son usage quelques bouteilles d'un petit vin d'Arbois qui lui plaisait fort, et que, par surcroît, il s'était épris des beaux yeux de Mme de Mably, qui n'en sut rien. Ces méfaits n'ont pas empêché Condillac de témoigner à l'ancien précepteur de ses neveux beaucoup d'estime et de lui garder une inviolable amitié. — Rousseau revit alors Mme de Warens, sans émotion cette fois, sinon de tristesse à la vue des faiblesses de cette femme que son imprévoyance et la facilité de ses mœurs conduisaient à une ruine inévitable et au mépris. Rousseau s'isolait et s'effaçait dans cette maison où il avait régné, mais il n'oubliait pas sa bienfaitrice; dans son isolement, il travaillait en vue de s'affranchir lui-même et de la sauver. Il crut en avoir trouvé les moyens par une invention qui devait, pensait-il, lui donner la célébrité et la fortune. C'était l'emploi des chiffres pour noter la musique. Il semble en effet que les sons, ayant tous isolément une valeur appréciable et entre eux des rapports numériques, peuvent être facilement exprimés par des nombres. Muni de cette découverte, il arriva une seconde fois à Paris (1741). L'Académie des sciences examina son système sans lui opposer aucune fin de non-recevoir; mais Rameau, qui était du métier, en vit le côté faible pour la pratique et le signala sans ménagement. Quoi qu'il en soit, Rousseau s'était fait connaître, on l'avait accueilli dans le monde des philosophes et des financiers. Il con-

nut alors Diderot, qui l'enchanta au point de s'en faire adorer, d'Alembert, qui lui inspira de l'estime et du respect, Marmontel, dont les mœurs faciles et le caractère aimable lui plaisaient fort. Plus tard, ils lui devinrent hostiles tous les trois, et les torts les plus graves ne furent pas de son côté. Un autre ami de la même époque, Duclos, lui demeura fidèle. Mme Dupin, fille du financier Samuel Bernard et femme du fermier général, qui essaya de réfuter l'*Esprit des lois*, lui ouvrit sa maison et le prit pour secrétaire [1]. Mme de Beuzenval et Mme de Broglie lui témoignaient un sérieux intérêt. Ce fut Mme de Broglie qui pensa à lui pour la place, à la vérité peu enviable, de secrétaire du comte de Montaigu, ambassadeur à Venise, qu'il finit par accepter. C'était un poste subalterne, mais en l'absence d'un secrétaire d'ambassade, Rousseau dut en remplir les fonctions, quoiqu'il n'en eût ni le titre ni les émoluments. Il s'y montra habile et probe et fut réellement un diplomate. Ce qu'il a dit de son séjour à Venise se trouve aujourd'hui confirmé par une pièce diplomatique que M. de Bourqueney a découverte dans les archives du consulat de France à Constantinople, pièce écrite tout entière de la main de Rousseau, et dont M. Saint-Marc Girardin a fait connaître la teneur et la portée. Quoi qu'on en ait pu dire, Rousseau, dans ses *Confessions*, est, pour le bien comme pour le mal, un témoin fidèle. Dans la brouille qui survint, le secrétaire est irréprochable, tous les torts sont du côté de l'ambassadeur [2].

1. Mme Dupin se trouvait être l'aïeule d'un des grands écrivains de notre temps, émule et disciple de J. J. Rousseau, Mme George Sand.

2. Sur ce point délicat et fort controversé, Rousseau est véridique dans ses *Confessions;* il est plus explicite dans une lettre écrite, le 5 janvier 1767, à M. de Chauvel, où il répond, entre autres griefs, à l'allégation de Voltaire, qui faisait de lui un valet de M. de Montaigu : « Il est vrai que j'ai été domestique de M. de

De retour à Paris, Rousseau ne put se faire écouter du ministère, qui, d'ailleurs, ne l'avait pas accrédité pour les fonctions qu'il avait remplies, et qui ne lui tint pas compte des services qu'il avait rendus.

Heureusement, il retrouvait, outre la liberté, ses amis et ses protecteurs. Il savait assez de musique pour en vivre, soit comme compositeur, soit comme copiste ; il avait même en portefeuille un opéra complet de sa façon, paroles et partition, *les Muses galantes*. Le duc de Richelieu le charge de revoir, pour une nouvelle mise en scène, *la Princesse de Navarre*, œuvre commune et au moins médiocre de Voltaire et de Rameau. Cette fois, tout semble lui sourire. Mais à ce moment même, Rousseau gâtait tout l'avenir de sa vie par une liaison qui en sera jusqu'à sa dernière heure l'entrave et la souillure. On peut voir encore dans ce qui nous reste du vieux Paris, au coin d'une rue étroite qui va de la rue de Cluny à la rue Saint-Jacques, la rue des Cordiers, au-dessus de la Sorbonne, un petit hôtel qui a quitté son nom de Saint-Quentin pour celui de J. J. Rousseau : c'est là que, par une déplorable fatalité, Rousseau fit la rencontre de cette servante sans beauté, sans esprit, sans cœur, Thérèse Levasseur, qu'il traînera désormais à sa suite, comme un vivant témoignage de servitude et d'abaissement moral. Rousseau fut littéralement ensorcelé. Il n'en restait pas moins mêlé à la vie mondaine. Du cercle des beaux esprits qu'il fréquentait et des salons opulents où il était admis, il retournait le soir dans son galetas

« Montaigu, ambassadeur de France à Venise, et que j'ai mangé son « pain, comme ses gentilshommes étaient ses domestiques et man« geaient son pain, avec cette différence que j'avais partout le pas « sur les gentilshommes, que j'allais au sénat, que j'assistais aux « conférences et que j'allais en visite chez les ambassadeurs et mi« nistres étrangers ; ce que assurément les gentilshommes de l'am« bassadeur n'eussent osé faire. Mais bien qu'eux et moi fussions « ses domestiques, il ne s'ensuit pas que nous fussions ses valets. »

de la rue des Cordiers, où Thérèse l'attendait. Rousseau nous a livré le secret de cette honteuse et incurable faiblesse : il était né lascif et timide, et, de plus, son imagination, qui avait le don des métamorphoses, transfigurait son indigne maîtresse. S'il avait eu des scrupules, le commerce de Diderot et de Grimm, dont il s'était engoué et qu'il a aimés avec passion, les aurait levés. Rousseau vivait de peu ; il avait un maigre emploi de commis chez M. Dupin, fermier général, et quelques profits de la musique qu'il copiait. Quatre années (1745-1749) se passèrent ainsi sans autre événement notable que la naissance et l'abandon des enfants mis au jour par Thérèse avec une fécondité et une régularité désespérantes. On compte, en moins de cinq années, cinq de ces malheureuses créatures qui passèrent de la rue des Cordiers à l'hospice des Enfants-Trouvés. A défaut de ces enfants, pour qui Rousseau n'eut alors ni un regret ni un regard, il nourrissait leurs ascendants, le père et la mère Levasseur, qui s'étaient abattus sur lui. Évidemment, le sens moral de Rousseau était oblitéré, car il ne devait rien à ces bohêmes sans vergogne qui venaient faire curée de l'honneur de leur fille, et il se devait tout entier à ces pauvres êtres, qui sans lui ne seraient pas nés. — Jusqu'alors, rien ne faisait encore prévoir l'importance du rôle philosophique et littéraire auquel Rousseau était destiné. Ses essais annonçaient le désir de bien faire et quelque talent. Il y a même de très-jolis vers et d'agréables scènes dans la petite comédie qui a pour titre *l'Engagement téméraire* (1747). *Narcisse*, qui est son début dramatique (1734), *les Prisonniers de guerre* et *les Muses galantes* (1743) sont d'un écolier qui ne promet pas un maître. Rousseau n'avait pas trouvé sa voie. Un hasard devait faire jaillir l'étincelle divine et déterminer l'explosion de son génie. Ce hasard fut une annonce insérée au *Mercure*. L'académie de Dijon posait

la question suivante : « Le progrès des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs ? » Ce fut un éclair et un coup de foudre. Ici, il faut écouter Rousseau lui-même : « Si jamais quelque chose, écrit-il dans sa seconde lettre à M. de Malesherbes, a ressemblé à une inspiration subite, c'est le mouvement qui se fit en moi à cette lecture : tout à coup, je me sens l'esprit ébloui de mille lumières ; des foules d'idées vives s'y présentent à la fois avec une force et une confusion qui me jeta dans un trouble inexprimable ; je sens ma tête prise par un étourdissement semblable à l'ivresse. Une violente palpitation m'oppresse, soulève ma poitrine ; ne pouvant plus respirer en marchant, je me laisse tomber sous un des arbres de l'avenue, et j'y passe une demi-heure dans une telle agitation qu'en me relevant j'aperçus tout le devant de ma veste mouillé de mes larmes, sans avoir senti que j'en répandais. » Autant la secousse fut vive, autant la détermination fut sincère. Dès ce jour, nous avons un nouveau Rousseau, qui ne songera plus qu'à réformer le monde après s'en être séparé. Dans ce premier discours, il avait porté un défi à l'esprit et aux mœurs de son temps. Ce qu'il flétrissait en évoquant l'ombre de Fabricius, c'était la corruption morale et l'indifférence politique de ses contemporains auxquelles il opposait la vertu et le patriotisme de l'ancienne Rome. Dans un second discours sur *l'Origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1753), avec la même intention de réforme et d'invective, il remonte au delà des antiques républiques, à un âge primitif d'innocence et d'équité, où l'instinct naturel de la justice aurait maintenu l'égalité entre les hommes. Ce discours, où se montre encore l'empreinte de Diderot, est particulièrement hautain, sarcastique et déclamatoire. Comme dans le précédent, il s'appuie sur des erreurs palpables qu'il donne pour des vérités démontrées. Les lettres et les

arts vivent à la vérité et peuvent fleurir avec la corruption; ils ne l'engendrent pas, et il est plus vrai de dire qu'ils la tempèrent en adoucissant les mœurs et en éclairant les intelligences. Rousseau veut voir un poison dans un palliatif, et il cherche le remède dans un régime qui, s'il a jamais existé tel qu'il l'admire, n'en contenait pas moins le germe de la corruption qui a suivi. A quoi bon, dès lors, remonter au point de départ? C'est l'avenir qu'il faut prendre en considération et non le passé. Dans le discours sur l'*Inégalité*, Rousseau admet l'égalité des hommes sous la loi de nature, et si cette égalité a été rompue, on doit, suivant lui, l'attribuer à l'institution de la propriété; mais l'égalité primitive étant donnée, d'où serait venue l'inégalité dans la propriété? La réalité, il faut bien le dire, c'est que les hommes ne sont pas égaux et ne l'ont jamais été au sens où l'entendent Rousseau et ses sectateurs. L'inégalité est à la racine des choses, la force physique et la force intellectuelle sont inégalement réparties entre tous les membres de la famille humaine; aussi la justice, qui protége également tous les droits, n'a-t-elle pas en main un niveau mais une balance. Le réquisitoire de Rousseau contre la société pèche donc par la base; le but de la société n'est pas d'introduire la parité où la nature a mis la diversité, mais de faire prévaloir l'équité dans les rapports divers qui se forment entre les hommes, dans la famille et dans l'État. Le mérite de ces deux œuvres est d'avoir porté l'attention sur la dépravation trop réelle des mœurs et sur la flagrante iniquité de quelques-unes des institutions sociales. On sait quel fut le retentissement de ces cris d'alarme. — Entre les deux discours, Rousseau avait composé et fait représenter le *Devin du village* (1752), qui est une agréable partition et une charmante pastorale, souvenir idéalisé des années heureuses passées aux Charmettes. La faveur publique lui permettait d'aspirer aux

grâces de la cour. Louis XV et la favorite lui firent des avances que sa sauvagerie éluda; à la même époque, M. de Francueil, receveur général, lui offrait dans ses bureaux une place lucrative, celle de caissier, dont il dédaigna les profits parce qu'il en craignait les soucis et la responsabilité; il s'éloignait du monde qui lui faisait fête, et, pour ne plus être en état de s'y montrer avec convenance, il quittait bravement l'habit de ville et l'épée. Il faisait effort sur lui-même pour mettre sa vie d'accord avec ses principes; mais, comme il sortait de son naturel, il y mit de la roideur, et il affecta le ton et les allures d'un misanthrope. On voit bien qu'il prend ses précautions contre lui-même et qu'il s'engage au delà de ses forces, mais il le fait de manière à ne pas pouvoir faiblir sans se déshonorer publiquement. « Si, disait-il dès 1752[1], ceux qui sont si ardents à chercher des reproches à me faire s'aperçoivent jamais que je commence à briguer les suffrages du public, ou que je tire vanité d'avoir fait de jolies chansons, ou que je rougisse d'avoir écrit de mauvaises comédies, ou que je cherche à nuire à la gloire de mes concurrents, ou que j'affecte de mal parler des grands hommes de mon siècle pour tâcher de m'élever à leur niveau en les rabaissant au mien, ou que j'aspire à des places d'académie, ou que j'aille faire ma cour aux femmes qui donnent le ton, ou que j'encense la sottise des grands, ou que, cessant de vouloir vivre du travail de mes mains, je tienne à ignominie le métier que je me suis choisi et fasse des pas vers la fortune; s'ils remarquent, en un mot, que l'amour de la réputation me fasse oublier celui de la vertu, je les prie de m'en avertir, et même publiquement; et je leur promets de jeter à l'instant au feu mes écrits et mes livres, et de convenir de toutes les erreurs qu'il leur plaira

1. Préface de *Narcisse*.

de me reprocher. » Après cela, il fallait bien à tout prix soutenir la gageure. — En 1754, Rousseau, qui avait l'intention de dédier son dernier discours à la république de Genève, fut pris d'un violent désir de revoir sa patrie. Il profita avec empressement d'une occasion qui se présentait, et, pendant son séjour parmi ses concitoyens, il rentra dans la communion de Calvin, dont il s'était séparé, vingt-six ans auparavant, par son abjuration à l'hospice des catéchumènes de Turin. Genève lui parut l'asile de la liberté, et sans doute il y serait revenu pour s'y fixer, s'il n'en eût été détourné par l'arrivée de Voltaire qui, dès les premiers mois de l'année suivante, vint s'établir aux Délices. Rousseau revint à Paris, mais avec l'intention de s'en éloigner lorsqu'il lui serait possible de vivre à la campagne, loin du bruit et des coteries. Ce fut alors (1756) que l'amitié de Mme d'Épinay, belle-sœur de la comtesse d'Houdetot, l'attira dans la délicieuse vallée de Montmorency, où elle avait fait bâtir, à l'intention du philosophe, près de son château de la Chevrette, un pavillon isolé qui reçut le nom devenu si célèbre de l'Ermitage. Rousseau aurait dû être heureux dans cette retraite, mais la solitude anima son imagination sans calmer ses sens. Le désert, comme pour Antoine, se peupla pour lui de démons tentateurs; mais Rousseau ne songea pas à les conjurer, et pour mieux les retenir, il se mit à écrire la *Nouvelle Héloïse*. Ce titre nous montre quelle place tenait une Héloïse dans les rêves de Rousseau; il forma celle de son roman à l'aide de quelques souvenirs d'amours ébauchées dans sa jeunesse, et son imagination fit le reste. Il s'enivre réellement de l'idéal qu'il a créé, et en ce sens la passion qu'il exprime, pour être chimérique, n'en est pas moins sincère, et c'est pour cela qu'elle est éloquente et contagieuse. Elle était si vive, et, après tout, si effective, qu'il la transporta sur Mme d'Houdetot, qui faillit la parta-

ger. Elle en fut au moins troublée. Cet amour de Rousseau pour Mme d'Houdetot nous est une nouvelle preuve de sa puissance de transfiguration. On ne peut pas dire que la comtesse ait été laide; mais avec les traits qu'on nous décrit, elle n'aurait pas manqué de le paraître, si elle n'avait pas été aimable et comtesse. Mme d'Épinay, qui n'avait pas appelé Rousseau à l'intention de sa belle-sœur, témoigna, non pas de la jalousie, Grimm y mettait bon ordre, mais quelque inquiétude et une grande curiosité. Thérèse, de son côté, se plaignait de l'abandon où elle languissait; de plus, Diderot et ses amis harcelaient Rousseau pour le ramener à Paris, soit qu'ils voulussent le soustraire à l'empire de Thérèse et de son entourage, ou simplement remettre la main sur son génie. Il n'en fallait pas plus à l'ombrageux Rousseau pour démêler sous ces contrariétés diverses tous les fils d'une trame unique savamment ourdie contre lui. Enfin la mesure fut comble lorsque, sur une insinuation de Mme d'Épinay et une sommation de Diderot, inspirées l'une et l'autre par Grimm, Rousseau fut mis en demeure d'accompagner Mme d'Épinay, qui allait à Genève pour consulter Tronchin. Rousseau venait d'apprendre le véritable motif du voyage, qui était une grossesse dont Grimm mieux que personne connaissait l'origine. Il faut avouer que ce baron allemand avait bien de la finesse et peu de scrupules. Quel rôle réservait-il à un ami, à un philosophe, à un républicain dans l'austère Genève! Rousseau refusa. La rupture fut douloureuse et irrévocable, et l'hôte de Mme d'Épinay, attiré et accueilli avec tant de bonne grâce vingt mois auparavant[1], dut, au cœur de l'hiver, malade et sans ressources, dire adieu à l'Ermitage et chercher un nouvel asile. Cette avanie navra le cœur de Rousseau et assombrit son âme. Heureu-

1. Du 9 avril 1756 au 15 décembre 1757.

sement, l'obligeance d'un voisin le tira de peine. M. Mathas, procureur fiscal du prince de Condé, lui fit offrir une petite maison qu'il avait à son jardin de Montlouis, à Montmorency, offre qui fut acceptée avec empressement et reconnaissance. C'est là que, remis de son trouble et presque consolé par l'étude, il composa la *Lettre à d'Alembert* (1758) sur les spectacles, à laquelle il prit tant de plaisir, qu'au lieu d'être, comme il en avait l'intention, une réponse courte et péremptoire, elle devint un ouvrage considérable et contentieux. En effet, si Rousseau s'était borné à prouver l'inopportunité et les dangers de l'établissement d'un théâtre à Genève, il avait cause gagnée; mais, en généralisant sa thèse et en reprenant pour son propre compte les arguments des théologiens, qui proscrivent absolument tous les jeux de la scène, il prenait parti contre la civilisation; il passait dans le camp des barbares. Il ne faut pas chercher d'autre cause à l'animosité de Voltaire contre Rousseau que cette lettre à d'Alembert. Tant que Rousseau s'était borné à l'utopie déclamatoire, à l'encontre des lettres et de l'état social, Voltaire avait souri : « On n'a jamais employé tant d'esprit, écrivait-il à Rousseau, à vouloir nous rendre bêtes : il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage[1] ; » mais un réquisitoire motivé et spécial contre le théâtre était chose grave. C'était disputer à Voltaire son champ de bataille, c'était renverser sa tribune aux harangues. Dès ce moment, Rousseau fut à ses yeux un ennemi public qu'il fallait vaincre à tout prix. Voltaire eut peur. Il perdit son sang-froid, sa gaieté et même tout son esprit. Dans cette lutte du *mondain* contre le *sauvage*, la colère fit passer le mondain à l'état sauvage, tandis que le sauvage fit preuve de savoir-vivre et de dignité morale en recevant sans sourciller la mau-

1. Lettre écrite des Délices, septembre 1776.

vaise mitraille d'injures grossières et de sots quolibets que lui lançait son adversaire. Après cette campagne de puritain, où il avait rencontré Molière pour lui faire une mauvaise querelle à propos du *Misanthrope*, Rousseau revint à son *Héloïse*, qui fut achevée et publiée en 1759. Ce roman communiqua à ses lecteurs et surtout à ses lectrices la fièvre qui exaltait l'auteur en le composant. Le siècle en fut enivré. Cette ivresse s'est calmée, et on a pu dès lors signaler les défauts nombreux qui vicient cette grande composition. Saint-Preux a trop de faiblesse et d'orgueil pour intéresser beaucoup; Julie nous intéresserait davantage si elle ne préparait pas elle-même sa chute par ce baiser dont elle donne avec préméditation la surprise à son amant, et si, après sa chute, elle mettait moins de soins à procurer une nuit de volupté, qui peut aboutir au déshonneur et à la mort. Rousseau est inexcusable d'avoir tracé de pareils tableaux, beaucoup plus dangereux à l'imagination et aux sens que le libertinage effronté du *Sopha*. Ici la touche et les couleurs de l'Albane sont à nos yeux une circonstance aggravante. Il est vrai que tout le roman n'est pas dans ces pages; mais ces pages sont dans le roman, et toute la morale qui pourra suivre n'en couvre pas l'immoralité. Dans la *Nouvelle Héloïse*, il n'y a d'incomparable et d'irréprochable que le paysage, parce que Rousseau avait bien vu la nature et qu'il en était sincèrement épris. La fable du roman est décousue et souvent languissante, les mœurs au moins étranges quand elles ne sont pas mauvaises, les sentiments outrés et les caractères plutôt singuliers que véritablement originaux. M. de Wolmar, entre autres, est une figure d'homme et de mari telle qu'on n'en a jamais vu. Mais il y a sur tout cela la magie du style de Rousseau et la flamme du génie. Avouons aussi que la *Nouvelle Héloïse*, par un détour à la vérité plus que scabreux, aboutit à la réhabilitation du mariage,

dont la Chaussée seul plaidait alors la cause au théâtre, dans ses drames larmoyants. On reprocha même à l'auteur d'avoir, étant célibataire, célébré le nœud conjugal. Pourquoi ne se mariait-il pas? « Ah! pourquoi? répondit-il; parce que cet état si saint et si doux en lui-même, est devenu, par vos sottes institutions, un état malheureux et ridicule, dans lequel il est désormais presque impossible de vivre sans être un fripon et un sot. Sceptres de fer, lois insensées, c'est à vous que nous reprochons de n'avoir pu remplir nos devoirs sur la terre, et c'est par nous que le cri de la nature s'élève contre votre barbarie. Comment osez-vous la pousser jusqu'à nous reprocher la misère où vous nous avez réduits[1]? » A cette explosion, nous reconnaissons l'auteur du *Discours sur l'inégalité* et nous voyons pourquoi Rousseau a écrit le *Contrat social*. A ses yeux, la société et les gouvernements étaient trop coupables pour qu'il n'y eût pas lieu à les réformer. De tous les ouvrages de Rousseau, le *Contrat social* est celui qui a exercé la plus grande influence sur les esprits et sur nos destinées. Rousseau procède en matière politique, et c'est là le vice irrémédiable de son livre, à la manière des géomètres. Il part d'une donnée abstraite, dont il déduit rigoureusement toutes les conséquences, avec cette différence que les géomètres ont tiré de l'observation de l'étendue les définitions qui leur servent de point de départ, tandis que Rousseau, qui n'a point observé, donne pour axiomes de pures hypothèses. La première de ces hypothèses est celle d'un contrat entre les parties intéressées, à l'origine même des gouvernements, comme si l'histoire n'était pas là pour nous apprendre que tous les gouvernements ont été produits ou par la force des choses ou par l'as-

1. Note de la *Lettre à M. de Beaumont*, page 777, t. II, 1835, 4 vol. in

cendant de quelques hommes supérieurs. Comment donc retrouver les articles d'un contrat qui n'a jamais été passé? La seconde hypothèse est cet axiome abstrait qui fait d'un peuple un corps homogène, dont tous les membres seraient unis par la communauté des idées et des intérêts. De ces données découle, sous le nom de liberté et de souveraineté populaire, un système de contrainte individuelle et de despotisme collectif plus oppresseur que les législations les plus tyranniques de l'antiquité. En fait, le *Contrat social* organise la tyrannie de tous contre chacun; il substitue la pluralité humaine à l'unité divine; il fait taire la conscience, il étouffe la liberté. L'expérience a ruiné les théories politiques de Rousseau : la raison humaine repousse énergiquement l'infaillibilité du peuple; l'infaillibilité n'est pas de ce monde. Quoi qu'on en veuille dire, l'éternelle idée de justice s'élève au-dessus de tous les pouvoirs humains, qui lui doivent compte de leurs actes. Rousseau le savait mieux que personne, lui qui n'a pas cessé un instant de croire en Dieu et qui a proclamé si haut les droits de la conscience ; mais il n'a pas résisté à la tentation de combiner, dans l'isolement, les ressorts d'une machine simple et puissante, qu'il ne destinait pas à remuer le monde et qui montre au moins la force et la sagacité de son génie. Il ne soupçonnait pas que des esprits étroits et farouches feraient un jour de l'auteur un prophète et de son livre un évangile politique, et qu'ils commenceraient par oublier que leur maître avait dit dans ce même livre (liv. II, ch. IX) : « Ces principes généraux doivent être modifiés en chaque pays par les rapports qui naissent tant de la situation locale que du caractère des habitants, et c'est sur ces rapports qu'il faut assigner à chaque peuple un système particulier d'institutions, qui soit le meilleur, non peut-être en lui-même, mais pour l'état auquel il est destiné. » Rousseau ajoutait que, si l'on vient à mé-

connaître la situation particulière et le caractère propre des peuples, « l'État ne cessera d'être agité jusqu'à ce qu'il soit détruit ou changé, et que *l'invincible nature ait repris son empire.* » Au reste, il faut reconnaître, car Rousseau donne toujours une impulsion vers la vérité, même lorsqu'il s'en écarte, que la politique doit au *Contrat social* le dogme salutaire, sauf explication, de la souveraineté du peuple et de la nécessité de se soumettre aux lois du pays où l'on vit, et de les respecter tant qu'elles ne sont pas abrogées. Le culte de la loi est inséparable de la liberté et se concilie très-bien avec le désir d'améliorer les lois. — Nous arrivons au plus important des ouvrages de J. J. Rousseau, l'*Émile*, qui parut après le *Contrat social* et dans la même année 1762, au mois de mai. En parcourant le cercle complet des institutions politiques et sociales dans la pensée de les refondre complétement, Rousseau avait compris que, si l'édifice était si défectueux, c'est qu'il péchait par la base Cette base, nous n'avons pas besoin de le dire, c'est l'éducation publique, qui se compose de deux éléments, la matière et la méthode d'enseignement. Selon Rousseau, on apprend mal de mauvaises choses, quand on devrait en bien apprendre de bonnes. Ici, comme dans ses précédents ouvrages, Rousseau donne une impulsion utile et une direction fausse. D'abord le procédé qu'il emploie pour former son élève est impraticable, puisque l'éducation d'un seul enfant absorbe déjà un précepteur, sans parler, comme le remarque judicieusement M. Villemain, des compères qui lui sont nécessaires pour la mise en scène de certaines leçons. Je veux bien que, dans l'intention du réformateur, l'éducation d'Émile ne soit que le prélude de l'éducation nationale; mais, dans ce but restreint, est-elle complétement saine? Rousseau n'a pas tort, à notre avis, de mettre de bonne heure en jeu la raison dans l'enfant; mais, en demandant tout à

la raison dans un âge où l'intelligence s'alimente surtout par la foi et par la mémoire, est-il bien sûr de ne pas opprimer la faculté qu'il surcharge et sait-il s'il réveillera intactes et valides au besoin celles qu'il a laissées dormir? Que dire de cet ajournement de la notion de Dieu, que le précepteur réserve pour la faire luire à sa convenance, comme s'il était assuré que cette notion, si nécessaire et si naturelle qu'elle semble innée, ne préviendra pas longtemps à l'avance le signal qu'il veut lui donner à son heure? Est-il besoin d'attendre l'âge où l'esprit peut suivre une démonstration pour annoncer une vérité qui ne se démontre pas? Ces objections et bien d'autres encore troublent l'ensemble du système de Rousseau; mais son livre n'en est pas moins un des monuments les plus considérables de la pensée humaine. Les vérités partielles dont il abonde ont suffi pour opérer bien des réformes heureuses. Malgré les réclamations de Montaigne et de Rabelais qui avaient crié grâce pour l'enfance, ces frêles créatures n'en étaient pas moins livrées depuis plusieurs siècles aux tortures du maillot, des verges, de la férule et du rudiment. Rousseau les en a presque délivrées. On peut dire que l'*Émile* a reconstitué la famille par l'importance nouvelle qu'il a donnée aux enfants; il a garanti la vertu des mères en les rappelant aux devoirs que la tendresse leur conseille et que la nature leur impose. En forçant peut-être l'emploi de la raison, il a certainement détrôné ou du moins déconsidéré la routine. Enfin, en présentant la notion de Dieu dans son antique simplicité, il a arrêté l'irréligion sur la pente glissante de l'athéisme, et, comme dit Bernardin de Saint-Pierre, il a fait douter ceux qui ne croyaient plus.

La destinée diverse des livres de Rousseau est un grand exemple de l'inconsistance et de l'aveuglement des passions. Le réquisitoire contre les lettres, qui

flétrissait ce que le monde admire; le *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, qui ruinait les fondements de la société ; la *Nouvelle Héloïse*, qui était un danger moral, au moins pour l'inexpérience; le *Contrat social*, qui sapait tous les gouvernements établis, parurent sans scandale et même avec applaudissement : l'*Émile*, qui faisait un appel éloquent aux vertus de la famille et qui opposait au progrès de l'athéisme l'autorité du sentiment religieux, souleva des tempêtes. Le *Vicaire savoyard* fut traité en ennemi public. Le clergé catholique, le parlement janséniste, la république calviniste de Genève eurent contre lui des foudres et des bûchers. Ce fut un crime inexpiable à cet inoffensif apôtre de la religion naturelle d'admirer la majesté des Écritures quand la Bible était tournée en dérision, et d'affirmer l'existence de Dieu quand Dieu passait au rang des fables, quand l'esprit devenait l'esclave de la matière et la matière reine du monde. Ainsi ce ne seraient pas les erreurs de Rousseau, mais les vérités qu'il y a mêlées qui auraient allumé la violence des persécuteurs. Tout fut irrégulier dans le procès intenté à Rousseau : il n'était pas Français ; il n'avait pas autorisé la publication de son livre en France ; toute la responsabilité retombait sur le directeur de la librairie, M. de Malesherbes, qui avait corrigé les épreuves de Rousseau. Mais le parlement, qui allait bientôt frapper les jésuites, avait hâte d'essayer son glaive à deux tranchants contre l'auteur d'*Émile*. Il ne se contenta pas de proscrire le livre, c'était son droit, et de le condamner à être brûlé de la main du bourreau, c'était sa jurisprudence, mais il lança contre Rousseau un décret de prise de corps. Si celui-ci en avait attendu l'effet, le parlement eût été bien embarrassé et les protecteurs du philosophe bien compromis. Il n'était pas difficile de donner de la peur à Rousseau. Il fut effrayé ; on s'empressa de faciliter son évasion. Il

crut en partant qu'on l'arrachait à la mort. Il quitta précipitamment sa chère vallée de Montmorency, après six années d'un séjour qu'avait seulement troublé la brouille qui l'avait chassé de l'Ermitage, mais qui lui avait procuré ces loisirs féconds de la solitude où il avait produit coup sur coup la *Lettre à d'Alembert*, la *Nouvelle Héloïse*, le *Contrat social* et l'*Émile*. Remarquons pour y faire penser, cette fécondation de l'âme par la solitude. Il y a longtemps que le poëte sicilien Épicharme avait dit que la solitude était la mère de l'invention ; εὑρετικὸς ἔρημος; mais jamais cette vérité ne fut mieux montrée qu'au dix-huitième siècle. Il suffit de nommer Montesquieu et la Brède, Voltaire et Cirey, Buffon et Montbar, J. J. Rousseau et Montmorency. « La solitude, disait « plus tard Ducis, est plus que jamais pour mon âme « ce que les cheveux de Samson étaient pour sa force « corporelle[1]. » Une fois hors de France, il se retourna vers cette terre ingrate pour jeter à la face de ses accusateurs une réponse foudroyante. Le pamphlet: *J. J. Rousseau, citoyen de Genève, à Christophe de Beaumont, archevêque de Paris*, est un admirable plaidoyer, d'une éloquence aussi nerveuse, aussi fière et plus pénétrante que celle de la tribune antique. Nous ne la comparons pas avec la *Défense de l'Esprit des lois*, qui est aussi un chef-d'œuvre, mais du genre tempéré. La véhémence de Rousseau ne convenait pas à la gravité de Montesquieu. Ces deux défenses ont cela de commun qu'elles ont pour objet de repousser l'accusation d'impiété et d'être en fait des professions de déisme, avec la prétention, pour Rousseau comme pour Montesquieu, de ne pas être jetés hors du christianisme. Rousseau veut au moins rester protestant: « Heureux, dit-il, d'être né dans la

1. Sainte-Beuve, *Ducis épistolaire* (*Constitutionnel*, 16 mars 1863).

« religion la plus raisonnable et la plus sainte qui soit « sur la terre, je reste inviolablement attaché au culte « de mes pères. Comme eux, je prends l'Écriture et la « raison pour les uniques règles de ma croyance ; comme « eux, je récuse l'autorité des hommes et n'entends me « soumettre à leurs formules qu'autant que j'en aperçois « la vérité ; comme eux, je me réunis de cœur avec les « vrais serviteurs de Jésus-Christ et les vrais adorateurs « de Dieu, pour lui offrir dans la communion des fidèles « les hommages de son Église. Il m'est consolant et doux « d'être compté parmi ses membres, de participer au « culte public qu'ils rendent à la Divinité et de me dire « au milieu d'eux : Je suis avec mes frères[1]. » Rousseau parlait sincèrement ; mais il se faisait illusion en se croyant protestant, comme Montesquieu en se disant catholique ; ils avaient raison l'un et l'autre en repoussant l'accusation d'impiété. Le tort de leurs adversaires était de confondre le déisme avec l'athéisme. Les athées ne s'y trompent pas et les dévots en savent peut-être quelque chose, puisqu'à la rencontre ils se montrent plus sévères aux déistes qu'aux athées. Au fond, sur ces matières, l'opinion de Montesquieu était celle de Rousseau, qui résume leur pensée commune dans cette phrase d'une lettre écrite à Voltaire[2] : « Je pense qu'on « ne saurait attaquer trop fortement la superstition qui « trouble la société, ni trop respecter la religion qui la « soutient. » — Chassé par la France, Rousseau pensait que Genève lui serait un asile assuré ; mais il trouva ses compatriotes plus sévères et plus empressés à punir que les Français. Genève le condamne sans l'avoir lu, le sénat de Berne lui interdit son territoire, et il n'a d'autre

1. *J. J. Rousseau à Christophe de Beaumont.*
2. Lettre du 15 août 1756. Cette lettre très-développée, qu'on ne cite guère, est un des plus beaux ouvrages de Rousseau.

ressource que de se placer sous la protection du roi de Prusse, dans le canton de Neuchâtel. Il s'établit à Motiers-Travers, ou George Keith, milord Maréchal, un de ces hommes rares dont la bonté infatigable a pour lumière un inaltérable bon sens, le combla de prévenances et de bienfaits. Cet homme généreux et judicieux ne vit pas seulement le malheur, il connut aussi la maladie de Rousseau, et il le traita en conséquence. C'est à Motiers que Rousseau prit ce costume arménien qu'on lui a tant reproché, sans songer que, malade de corps et d'esprit, il ne put voir dans ce changement qu'une mesure d'hygiène. A la même époque, il écrivit pour sa propre défense et dans l'intérêt d'un des partis qui divisaient Genève, en réponse aux *Lettres de la campagne*, de Tronchin, les *Lettres de la montagne*, qui suscitèrent dans sa paisible retraite un orage devant lequel il se crut obligé de fuir. La petite île de Saint-Pierre, dans le lac de Bienne, le séduisait; elle l'aurait retenu longtemps sans doute, si l'inexorable sénat de Berne ne l'eût sommé de partir sans délai. A ce moment de crise, les efforts réunis de milord Maréchal, de l'historien Hume et de la comtesse de Boufflers, cette aimable et généreuse amie du prince de Conti, le déterminèrent à passer en Angleterre. Il prit pour arriver la route de Paris, où il séjourna pendant quelques semaines, protégé en apparence par le droit d'asile dont jouissait l'enceinte du Temple que lui ouvrait le prince de Conti. En fait, Rousseau put se montrer librement et circuler dans Paris quatre ans à peine écoulés depuis le décret de prise de corps lancés contre lui par le parlement. On ne lui demanda que le sacrifice momentané de son costume arménien. Le 3 janvier 1766, Rousseau, sous la conduite et le patronage de Hume, partit pour l'Angleterre. Hume voulait lui trouvait un nouvel ermitage à quelques milles de Londres; Rousseau préféra une solitude plus

éloignée et moins accessible. Il accepta de M. Davenport à Wootton, dans le comté de Derby, à cinquante lieues de Londres, une maison dont il voulut payer le loyer. Il y arriva le 20 mars. A peine y était-il installé lorsqu'on apprit tout à coup que les liens d'amitié qui l'unissaient à Hume avaient été violemment rompus. Le 23 juin, Rousseau écrivait à son patron: « Je vous connais, « monsieur, et vous ne l'ignorez pas. Sans liaisons an« térieures, sans querelles, sans démêlés, sans nous con« naître autrement que par la réputation littéraire, vous « vous empressez à m'offrir, dans mes malheurs, vos « amis et vos soins. Touché de votre générosité, je me « jette entre vos bras: vous m'amenez en Angleterre, « en apparence pour m'y procurer un asile, et en effet « pour m'y déshonorer: vous vous appliquez à cette noble « œuvre avec un zèle digne de votre cœur et avec un art « digne de vos talents. Il n'en fallait pas tant pour réus« sir; vous vivez dans le grand monde et moi dans la « retraite: le public aime à être trompé, et vous êtes « fait pour le tromper. Je connais pourtant un homme « que vous ne tromperez pas, c'est vous-même. Vous sa« vez avec quelle horreur mon cœur repoussa le premier « soupçon de vos desseins. Je vous dis en vous embras« sant, les yeux en larmes, que si vous n'étiez pas le « meilleur des hommes il faudrait que vous en fussiez le « plus noir. En pensant à votre conduite secrète, vous « vous direz quelquefois que vous n'êtes pas le meilleur « des hommes, et je doute qu'avec cette idée vous en soyez « le plus heureux. » Rousseau, en écrivant cette lettre croyait fermement que Hume était le plus noir des hommes; et Hume, en la recevant, pensa naturellement que Rousseau était un scélérat. Il eut tort de le dire. Rousseau avait eu un accès aigu de sa manie. Dans la solitude, son imagination avait travaillé, elle avait artistement combiné une masse de petits faits indifférents,

elle avait dénaturé les intentions, elle en avait supposé où il n'y en avait point, et elle avait rattaché cet ensemble de présomptions au vaste complot ourdi contre lui par ses ennemis, et qui avait déjà pour lui, bien qu'impénétrable dans ses causes et insaisissable dans ses actes, il ne manque jamais de l'avouer, toute la lumière de l'évidence. Ce complot ne faisait pas question pour Rousseau, il voulait seulement en saisir les fils et en découvrir les agents. Dans cette poursuite, il avait mis la main sur Hume et il ne le lâcha point. Seulement il s'était mépris. Hume était lié avec Diderot et Grimm, premiers auteurs de la trame avec le duc de Choiseul, qui avait pris la direction du complot; donc c'est un faux frère qui travaille de concert avec ses ennemis. S'il l'a conduit en Angleterre, c'est pour le tenir loin de la France et faire un champ libre à ses détracteurs; s'il a obtenu du roi d'Angleterre, une pension en sa faveur, c'est pour le mettre en contradiction avec lui-même et le convaincre de cupidité. Évidemment Rousseau bat la campagne; mais comment Hume ne s'aperçoit-il pas que Rousseau est malade? Pourquoi le traite-t-il comme s'il avait été en pleine possession de sa raison? Pourquoi, surtout, faire un éclat? Combien la comtesse de Boufflers était plus sensée que notre historien philosophe, lorsqu'elle écrivait (22 juillet 1766) : « Ne croyez pas « que Rousseau soit capable d'artifice ni de mensonge « qu'il soit un imposteur ni un scélérat. Sa co- « lère n'est pas fondée, mais elle est réelle, je n'en « doute pas », et qu'elle ajoute : « Au lieu de vous ir- « riter contre un malheureux qui ne peut vous nuire et « qui se ruine entièrement lui-même, que n'avez-vous « laissé agir cette pitié généreuse dont vous êtes si sus- « ceptible? Vous eussiez évité un éclat qui scandalise, « qui divise les esprits, qui flatte la malignité, qui amuse, « aux dépens de tous deux, les gens oisifs et inconsi-

« dérés; qui fait faire des réflexions injurieuses et re-
« renouvelle les clameurs contre les philosophes et la philosophie. » Rousseau, qui n'était pas vindicatif, ne fit rien pour entretenir le scandale; et, sans avoir changé d'opinion sur Hume et ses procédés, il se contente quelques mois plus tard (2 janvier 1767), dans une lettre à un ami, de jeter négligemment les mots suivants: « Tout « cela s'est passé entre lui et moi; il a jugé à propos « d'en faire le vacarme que vous savez; il l'a fait tout « seul, je me suis tu. Je continuerai de me taire et je « n'ai rien du tout à dire de M. Hume, sinon que je le « trouve un peu insultant pour un bon homme et un peu « bruyant pour un philosophe. » Il convient d'ajouter à la décharge de Rousseau, dans cette crise mémorable de sa vie, que Hume avait connu la lettre du roi de Prusse, fabriquée par Horace Walpole, et même qu'un mot piquant de son Mécène anglais y avait trouvé place[1]. Cette lettre avait égayé tous les salons de Paris aux dépens de Rousseau, qui ne demandait alors qu'à vivre isolé et oublié — Après sa rupture avec Hume, Rousseau n'en resta pas moins à Wootton. Il avait commencé d'y écrire ses *Confessions*, et il y acheva les six premiers livres. Il n'a rien écrit de plus attrayant comme description de la nature, de plus délicat et de plus profond comme analyse du cœur humain. Cet ouvrage, qui est un des chefs-d'œuvre de notre littérature, constate le singulier phénomène de la persistance et même de la crois-

1. La phrase qui termine cette lettre ironique et cruelle est le développement d'une saillie de Hume : « Si vous persistez, fait-on « dire à Frédéric, à vous creuser l'esprit pour trouver de nouveaux « malheurs, choisissez-les tels que vous voudrez; je suis roi, je « puis vous en procurer au gré de vos souhaits; et, ce qui sûre- « ment ne vous arrivera pas vis-à-vis de vos ennemis, je cesserai « de vous persécuter quand vous cesserez de mettre votre gloire à « l'être. » Le solécisme qui termine la phrase trahit l'origine étrangère.

sance du talent sous une grave infirmité mentale. Rousseau le composa comme un appel à la postérité; il y répond aux ennemis qu'il désespère d'atteindre et qui l'accusent clandestinement, il le croit du moins, d'être le plus méchant des hommes. C'est surtout un appel à Dieu; car il n'est pas bien assuré que ces ennemis si puissants, si nombreux, si ténébreux, ne parviendront pas à anéantir le témoignage qu'il va porter sur lui-même. De là ce début où les esprits prévenus n'ont vu que de l'emphase et de l'orgueil. « Que la trompette du « jugement dernier sonne quand elle voudra, je viendrai « ce livre à la main, me présenter devant le souverain « Juge. Je dirai hautement: Voilà ce que j'ai fait, ce que « j'ai pensé, ce que je fus. J'ai dit le bien et le mal « avec la même franchise; je n'ai rien tu de mauvais, « rien ajouté de bon. Je me suis montré tel que je fus: « méprisable et vil quand je l'ai été; bon, généreux, « sublime quand je l'ai été. J'ai dévoilé mon être intérieur tel que tu l'as vu toi-même, Être éternel. Rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes « semblables; qu'ils écoutent mes confessions, qu'ils « gémissent de mes indignités, qu'ils rougissent de mes « misères. Que chacun d'eux découvre à son tour son « cœur au pied de ton trône avec la même sincérité, et « puis qu'un seul te dise, s'il l'ose: *Je fus meilleur* « *que cet homme-là.* » Au fond, Rousseau ne pense guère au genre humain tout entier; le défi qu'il porte ne s'adresse ni aux sages ni aux saints, il s'adresse à Diderot, à Grimm, à Voltaire, à Hume, à d'Alembert, à ses ennemis déclarés ou clandestins. Au reste, en attendant ces assises universelles du genre humain qu'annonce Bossuet et que Rousseau espère, tout le monde a pris ses avantages sur Rousseau, comme on l'a fait sur Montaigne et sur la Rochefoucauld, comme on le fera toujours sur ceux qui ne flattent ni les autres ni eux-mêmes.

Parlez pour vous, leur dit-on; nous, nous sommes tout autres; aussi personne ne fait-il de confession publique, et c'est le plus sûr à qui veut passer pour homme de bien. N'oublions pas que Joseph de Maistre a dit: « Je « ne connais pas la conscience des coquins; je connais « un peu celle des honnêtes gens, c'est abominable. » Rousseau s'est confessé, *habemus confitentem reum;* nous ne lui devons que l'injure en retour de ses aveux, et nous serons blanchis de ses noirceurs. Quoi qu'il en soit, il est clair que Rousseau ne se croit pas pire qu'un autre. Il ne faut pas, quand on veut juger Rousseau équitablement, oublier la faiblesse de son caractère et la force de son imagination, qui l'ont rendu esclave de ses sens et dupe de ses rêves. Son illusion sur sa vertu vient de sa passion pour le bien. Cet idéal héroïque qu'il avait forgé, et qu'il avait réellement sous les yeux, échauffait son sang et enflammait son âme. Le dégoût que lui inspiraient les perfidies et la vanité de l'ambition, la poursuite des richesses, l'avilissement de tous ces esclaves à chaînes dorées qu'il voyait régner sur les hommes, tous ces sentiments exaltés dans la fière indépendance qu'il s'était faite au prix de nobles sacrifices, lui donnaient en idée la valeur morale qu'il s'attribue. En cela il se trompait gravement, car pour s'être épris et enivré d'un idéal arbitraire et hyperbolique de la vertu on n'est pas encore vertueux. Ce genre de vertu n'est qu'un plaisir d'imagination qui dispose ceux qui s'y adonnent à s'adorer eux-mêmes et à mépriser les autres. Or, il n'y a pas de vertu réelle sans activité, sans humilité, sans abnégation. Disons, pour atténuer le reproche, que l'orgueil solitaire de Rousseau était une compensation aux souffrances qu'il endurait, car la plupart de ses anciens amis s'étaient tournés contre lui, et il avait trop ouvertement rompu en visière avec le siècle, sa maladie mentale était trop enracinée pour qu'il ne crût pas à la

réalité des haines dont il avait la vision. Ajoutons à son honneur qu'il n'a jamais haï personne, qu'il n'a pas rendu injure pour injure, que la jalousie littéraire n'a pas même effleuré son âme, qu'il n'a eu ni fiel ni cupidité, que dans la pauvreté il a su être bienfaisant, que dans les moments les plus difficiles il servait religieusement les arrérages d'une pension viagère à cette vieille tante qui avait soigné son enfance, et que si, comme on le dit, il a poussé l'estime de soi jusqu'à la folie, c'est qu'en se plaçant si haut il pensait encore rendre hommage à la vertu. Pour nous, après mûre réflexion, nous pensons que la maladie mentale de Rousseau tient moins de l'orgueil que de la pusillanimité. Ce grand esprit était uni à une âme faible. Il a eu peur du courage qu'il avait montré. A aucun moment de sa vie il n'y avait eu équilibre entre ses facultés; la soudaineté de la gloire, l'iniquité des persécutions, l'excès du travail pendant six années de fièvre et d'inspiration, les souffrances physiques dont le siége était dans la vessie, circonstance qui est loin d'être indifférente, au dire des médecins aliénistes, augmentèrent ce désaccord au point d'amener dans son cerveau une véritable maladie mentale.

Maintenant la carrière active de Rousseau est terminée (1767); son séjour en Angleterre avait duré seize mois et s'était prolongé pendant près d'une année depuis sa rupture avec Hume. Il en rapportait les six premiers livres des *Confessions*, qu'il ne destinait pas à la publicité; il écrivit encore les six derniers, de 1768 à 1770, avec la même intention. Les trois dialogues qui ont pour titre *Rousseau, juge de Jean-Jacques*, ont été composés de 1775 à 1776; enfin les *Rêveries d'un promeneur solitaire*, commencées en 1777, l'ont occupé jusqu'en 1778, et n'ont été interrompues que par sa mort. Une fois seulement, en 1772, son nom a été mêlé à la politique dans une affaire douloureuse, honteuse, non pas pour

lui, et toujours pendante, par ses *Considérations sur le gouvernement de Pologne*, œuvre de publiciste pratique et qui prouve combien l'auteur était éloigné d'attribuer à son *Contrat social* une efficacité universelle. Ces *Considérations* arrivèrent trop tard, le crime était consommé [1]. Mais Rousseau laissait aux Polonais cette parole mémorable qu'ils n'ont pas oubliée : « Vous ne sauriez « empêcher que vos voisins ne vous engloutissent; faites « au moins qu'ils ne puissent vous digérer [2]. » En 1769, il avait voulu prendre part à la souscription ouverte au nom des gens de lettres pour ériger une statue à Voltaire. Était-ce simplement l'hommage indiscret d'une admiration sincère, ou bien les représailles généreuses et non sans malice des avanies que lui avait faites le patriarche de Ferney? Dans cette même année, Rousseau avait devant témoins, dans un village du Dauphiné et sous le nom de Renou, reconnu sa Thérèse pour femme. Il n'y eut ni contrat civil, ni acte religieux; c'est ce qu'on est convenu d'appeler le mariage de Rousseau. Rousseau, qui avait quitté l'Angleterre en mai 1767, ne reparut à Paris qu'en juillet 1770. Il avait passé ces trois années d'abord au château de Brie, domaine du prince de Conti, et puis dans le Dauphiné, à Bourgoin et à Monquin. C'est à Bourgoin qu'il fit la connaissance de M. de Saint-Germain, qui paraît lui avoir inspiré une confiance absolue. En effet, Rousseau lui ouvrit son cœur et l'épancha tout entier. On peut voir quelles étaient la nature et l'intensité de sa maladie dans une

1. Huit ans auparavant (1764), Rousseau, consulté par la Corse, n'avait pas été plus heureux : la Corse avait cessé d'être indépendante lorsque ses conseils arrivèrent. Rousseau a joué de malheur en politique; il aurait pu être utile à la Corse et à la Pologne, pour lesquelles il avait réellement écrit; il a été funeste à la France, par le *Contrat social*, qu'il n'avait pas composé pour lui être appliqué.

2. *Considérations sur le gouvernement de Pologne*, ch. II.

lettre qu'il écrivit de Monquin à ce vieux militaire le 2 février 1770, quelques mois avant son retour à Paris. Nous avons sur ce dernier séjour de Rousseau qui dura huit années, pendant lesquelles il habita la rue Plâtrière, qui depuis a reçu son nom, de curieux documents. Les plus intéressants sont ceux que nous devons à Bernardin de Saint-Pierre et à M. de Corancez, aïeul maternel du général Cavaignac, tous deux témoins sincères et compatissants. Mme de Genlis, dans ses *Mémoires*, n'est pas toujours exacte et elle est souvent malicieuse. Quant à Dussaulx, le traducteur de Juvénal, témoin grave et probe, il n'a pas compris Rousseau, et dans sa relation il laisse percer la rancune d'avoir été maladroit. Il est vrai que Rousseau n'était pas facile à manier. Son petit appartement de la rue Plâtrière reçut sans doute de nombreux visiteurs; mais on n'y arrivait pas sans peine, et on y revenait plus difficilement encore. L'ensemble de ces témoignages nous prouve que, malgré ces ombrages, Rousseau était loin d'être complétement insociable; tout malade qu'il fût, on le retrouvait par instants bon, enjoué, éloquent[1]. Sa maladie n'en était pas moins grande; et on voit par ses Dialogues et ses Rêveries combien de tristes chimères hantaient son cerveau, Rousseau sentait ses forces décliner et songeait, à la fin de 1777, à se retirer de nouveau à la campagne. Le comte Duprat, dont on sait seulement qu'il était colonel du régiment d'Orléans infanterie, et qu'il est mort sur l'échafaud en 1793, lui offrait un asile que Rousseau acceptait « avec empressement et reconnaissance[2]. » Le projet ne put être réalisé. De son côté, M. de Corancez proposait un appartement dans le voisinage de Paris.

1. Ducis écrivait alors à un ami : « Rousseau, malgré ses plaintes « contre le genre humain, ne laisse pas d'avoir une assez bonne « gaieté. »

2. Lettre du 31 décembre 1777.

Rousseau se décida pour Ermenonville, où l'appelait M. de Girardin. Il s'y installa le 21 mai 1778. Ce séjour parut le charmer : logé dans un pavillon isolé, il allait souvent visiter ses hôtes, et il aimait à faire de longues promenades dans les allées du parc avec le jeune Stanislas de Girardin, que nous avons vu depuis figurer avec honneur dans nos assemblées parlementaires. Il lui enseignait la botanique. Thérèse l'avait suivi dans cet asile. Le 3 juillet 1778, il se leva de bonne heure, fit dans le parc sa promenade accoutumée, rentra pour déjeuner et commença sa toilette pour aller au château. Tout à coup il ressentit des douleurs d'entrailles et un violent mal de tête. Thérèse lui donna quelques potions calmantes et s'efforçait de le soutenir, lorsqu'il tomba violemment la tête contre terre; le sang jaillit de son front, et il expira sans prononcer une parole; un épanchement de matière séreuse venait de le foudroyer; il était âgé de soixante-six ans. Rousseau avait quitté Paris dix jours avant la mort de Voltaire, mort le 30 mai 1778, et ne lui survécut que pendant un mois et trois jours. La mort soudaine de Rousseau a donné cours à des bruits de suicide qui ont laissé quelque incertitude dans les esprits. Cependant la mort naturelle de Rousseau est constatée par le témoignage unanime de la famille de M. de Girardin, par le procès-verbal d'autopsie que dressa le docteur Lebègue de Presle, par la parole de Houdon, qui prit l'empreinte de la figure et du crâne, et qui n'a reconnu qu'une écorchure au front causée par la chute du mourant, et non la trace profonde qu'une balle aurait laissée [1]; enfin par le récit détaillé des derniers moments de Rousseau écrit sous la dictée de Thérèse Levasseur. Est-il d'ailleurs bien surprenant que ce

1. M. Raoul Rochette, gendre du sculpteur Houdon, a plusieurs fois confirmé devant nous le témoignage de son beau-père.

cerveau malade, qui avait si longtemps et si violemment fermenté, n'ait pu soutenir la pression extérieure d'une matière étrangère? Contre cette masse de preuves directes et d'inductions, il y a l'opinion de M. de Corancez; mais cette opinion sur quoi se fonde-t-elle? Sur le dire du maître de poste de Louvres, écho d'un bruit sans consistante qu'une réflexion bien simple dépouille de toute autorité. Rousseau tombe, et on le relève sans vie; quel sera le premier cri des témoins? Naturellement ils diront : « M. Rousseau vient de se tuer. » Est-ce à dire que sa mort soit volontaire? Ce mot passe de bouche en bouche, et, à une demi-lieue de distance, il apporte, avec la circonstance classique du coup de pistolet, la nouvelle d'un suicide. Le dernier des biographes de J. J. Rousseau, M. Musset-Pathay, sans autre autorité, conclut à la mort volontaire. Selon lui, Rousseau aurait d'abord essayé de s'empoisonner, témoin les coliques dont il s'est plaint; le poison n'ayant pas produit l'effet voulu, Rousseau se serait tiré un coup de pistolet, témoin l'écorchure au front dont M. Musset fait un trou profond. Il est vrai qu'au mois d'août 1763, Rousseau a paru dégoûté de la vie [1] et qu'il pensait alors se trouver dans le cas exceptionnel où milord Édouard permet le suicide. Mais partout ailleurs Rousseau pense et parle différemment. Sans alléguer les leçons de courage qu'il donne épistolairement à un jeune homme qui menaçait de se tuer, n'écrit-il pas en son propre nom à Thérèse Levasseur [2] : « Vous connaissez trop mes vrais sentiments « pour craindre qu'à quelque degré que mes malheurs « puissent aller, je sois homme à disposer de ma vie « avant le temps que la nature ou les hommes auront

1. Voyez deux lettres écrites le même jour, 1er août, l'une à Duclos, l'autre à M. Martinet.
2. Lettre du 12 août 1769.

« marqué. » Laissons donc à Rousseau sa mort naturelle, sa destinée reste encore assez tragique sans ce funèbre dénoûment[1].

1. Les éditions originales des ouvrages de Rousseau sont recherchées des bibliophiles: celle de la *Nouvelle Héloïse*, Amsterdam, 1761, 6 vol. in-12, a d'ailleurs le mérite de renfermer des figures gravées d'après les dessins d'un artiste ingénieux, Gravelot, et l'auteur corrigea lui-même les épreuves. La première édition de l'*Émile* vit également le jour à Amsterdam, en 4 volumes in-12, et ne se trouve pas facilement. Quant aux éditions collectives, celle de Genève, 1782-1790, en 17 volumes in-4°, est préférable aux publications antérieures (Amsterdam, 1769, 11 vol. in-8°; Bruxelles, 1774, 12 vol. in-4°, etc.), parce qu'on s'est guidé sur la copie revue en grande partie par Rousseau lui-même, et parce qu'on y a joint des additions intéressantes. L'éditeur du Peyrou, en même temps qu'il mettait au jour ces in-4°, fit paraître deux autres éditions, donnant le même texte, l'une en 30 volumes in-8°, l'autres en 33 volumes in-12. En 1788, divers littérateurs (le Mercier, de l'Aulnay et l'abbé Brizard) donnèrent leurs soins à une édition nouvelle, qui, commencée en 1788 et remplissant 38 volumes, ne fut achevée qu'en 1793; mal exécutée et très-peu correcte, elle offrait cependant quelque intérêt, parce qu'on y avait inséré divers morceaux qui paraissaient pour la première fois. Ce fut aussi, en 1793, malgré des circonstances bien fatales pour le commerce de la librairie, que Didot jeune eut le courage d'entreprendre une édition de luxe des Œuvres de Rousseau; elle se termina en 1800, et elle forme 18 volumes très-grand in-4°; mais, comme elle n'est pas très-belle et comme son format est fort incommode, elle est aujourd'hui tout à fait délaissée. Émule de son frère, mais évitant l'erreur dans laquelle il était tombé, Didot l'aîné donne une édition en 25 volumes grand in-18 (ou en 20 volumes in-12), qui fut achevée en 1801, et qui a longtemps passé pour la meilleure. On l'a prise pour guide dans diverses réimpressions; mais on a eu tort, car les gens de lettres qui revirent ce travail (Naigeon et Fayolle surtout), se conformant à des manuscrits autographes, crurent améliorer le texte et, s'écartant de l'édition de Genève, faite sur la dernière révision de l'auteur, ne tinrent pas compte des changements définitifs. Les prétendues améliorations du texte de 1801 peuvent donc être regardées comme des corruptions. C'est ce qu'a établi M. Petitain, qui revit l'édition publiée à Paris, en 1819-1820, par un libraire intelligent, Lefèvre. Le texte a pour base l'édition de Genève; la *Correspondance* a reçu des additions; une table des matières, un vocabulaire des mots et expressions remarquables, un choix de ce

qui a été écrit de plus important par les admirateurs ou par les critiques du philosophe, donnent du prix à ce travail; mais on peut regretter de n'y pas trouver divers recueils de lettres qui avaient déjà vu le jour. L'édition de Belin, 1817, 8 vol. in-8°, revue par M. Villenave et Depping, était la plus complète qu'on eût encore livrée au public, mais elle a perdu cet avantage; un littérateur, qui avait fait de ce qui concerne Rousseau une étude toute spéciale, M. Musset-Pathay, prit une grande part à une édition en 20 volumes in-12 (Paris, 1818-1820), à laquelle il joignit des suppléments, des notices et des notes historiques; revoyant et perfectionnant son travail, il le fit reparaître en 1822-1826 (23 vol. in-8°, le dernier est consacré à une table générale; on y trouve un grand nombre de renseignements utiles, fruit de recherches assidues; des *OEuvres inédites*, 1825, 2 vol. in-8°, renfermant, indépendamment d'écrits de Rousseau, divers morceaux, le concernant, et on peut y joindre l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Rousseau*, écrite également par M. Musset-Pathay, et dont la 3e édition est de 1827. On estime peu le travail de M. Auguis joint à l'édition de 1824-1828, 27 vol. in-8°; les notes n'apprennent rien de neuf, mais l'exécution typographique est belle. Nous pouvons signaler aussi l'édition revue par M. Aignan (Paris, 1822 et années suivantes, 21 vol. in-18; le dernier renferme un commentaire grammatical et littéraire) et celle dirigée par M. Léon Thiessé (1825-1830, 25 vol. in-8°). Il existe aussi un grand nombre de réimpressions exécutées par différents libraires, et leur multiplicité a créé un véritable engorgement, de sorte que les prix se sont fortement abaissés. Malgré tout, il reste encore de quoi occuper sérieusement un éditeur zélé qui se dévouera à revoir le texte des *OEuvres* de Rousseau à noter les variantes, à joindre des notes disant tout ce qu'il faut sans détails superflus; ce sera d'ailleurs une entreprise laborieuse et pénible, mais il est permis de supposer qu'elle sera accomplie d'une façon satisfaisante dans le Rousseau qui fera partie de la grande collection des *Classiques français*, entreprise par la maison Hachette. On sait que M. Ravenel s'est occupé longtemps d'un travail de ce genre, mais les résultats de ses recherches n'ont pas été livrés au public. Nous devons ajouter que bon nombre des éditions de Rousseau sont ornées d'estampes gravées d'après des artistes habiles (Moreau, Desenne, Deveria, etc.); des suites de vignettes et de portraits ont aussi été publiées. — La bibliothèque du corps législatif possède plusieurs volumes contenant les brouillons de divers ouvrages de Rousseau. Dans le manuscrit de la *Nouvelle Héloïse*, les corrections abondent à chaque page et presque à chaque ligne; une main délicate y trouverait matière à d'intéressantes études sur la manière de composition adoptée par Rousseau; il en est de même de l'*Émile;* les corrections et additions tombent souvent sur

les passages les plus célèbres. Les éditeurs n'ont pas jusqu'ici suffisamment exploité cette mine intéressante. Petitain et Musset-Pathay l'ont pour ainsi dire dédaignée, tandis que l'édition de 1801 en reproduit, un peu au hasard et sans critique, des leçons substituées à celles que Rousseau adopta définitivement plus tard. Quant aux *Confessions*, c'est encore une rédaction primitive et intérieure qui a été adoptée en 1801, d'après les manuscrits dont nous parlons; on a bien fait de revenir au texte corrigé par l'auteur, mais il aurait fallu placer au bas des pages, en notes, les variantes les plus dignes d'être recueillies; il y en a de considérables qui répandent une vive lumière sur les sentiments intimes de Jean-Jacques. — M. Cousin a consacré à celui de ces manuscrits qui renferme l'*Émile* divers articles dans le *Journal des Savants*, 1848. De nombreux manuscrits, don de M. Moultou, existent à la bibliothèque de Neufchâtel (*voy.* l'*Athenæum français*, n° du 29 décembre 1855, p. 1130) ; quelques fragments en ont été insérés par M. F. Bovet, conservateur de cet établissement, dans la *Revue suisse* (octobre 1850). Une foule d'ouvrages relatifs à Rousseau ont vu le jour; on en trouvera une nomenclature étendue dans la *Bibliographie biographique* de M. Œtinger *; on distingue au milieu de tous ces volumes, signés la plupart de noms obscurs, les *Lettres* de Mme de Staël *sur la vie et les écrits de J. J. Rousseau*, 1788 (plusieurs fois réimprimées); l'*Éloge* composé par Barère, 1787, peut aussi attirer l'attention de quelques curieux. Citons encore les ouvrages de L. S. Mercier : *De Jean-Jacques Rousseau considéré comme un des principaux auteurs de la Révolution*, Paris, 1791, 2 vol. in-8°; de M. Genaudot : *Étude sur Rousseau*, Reims, 1849, in-8°; de M. G. H. Morin : *Essai sur la vie et le caractère de J. J. Rousseau*, Paris, 1851. Une longue série d'articles de M. Saint-Marc Girardin, *Sur Rousseau, sa vie et ses ouvrages*, figure dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1852-1854. Les *Confessions* sont l'objet d'une *Notice* de M. Sainte-Beuve (*Causeries du lundi*, t. III), et elles ont provoqué de la part de M. Étienne un travail spécial (Paris, 1855, in-12). Les travaux publiés à l'étranger ne sauraient être indiqués ici, mentionnons cependant un article dans le *Foreign Quarterly Review*, n° 62, 1843), non plus que les jugements épars dans divers

* La *France littéraire* de M. Quérard (1836, t. VIII) présente une liste, dressée d'abord par le bibliographe Barbier, augmentée ensuite de trois cent soixante-douze ouvrages relatifs à la personne et aux écrits de Rousseau. Ce même ouvrage fournit, ainsi que le *Manuel du libraire* de M. J. Ch. Brunet, au sujet des diverses éditions partielles ou complètes, des détails beaucoup plus étendus que ceux que nous avons dû consigner ici. *Voy.* également la *Littérature française contemporaine*, par M. F. Bourquelot, 1857, t. VI.

ouvrages (*voy.*, entre autres, le *Tableau littéraire du dix-huitième siècle*, par M. de Barante; *idem*, par M. A. Jay; le *Tableau de la littérature au dix-huitième siècle*, par M. Villemain, t. II; *Cours familier de littérature*, par M. de Lamartine, t. XI et XII; *Critique militante*, par Jules Levallois, p. 420-447; *Histoire de la littérature française*, par M. Nisard, t. IV; par M. Geruzez, t. II; par M. Demogeot, ch. XXXIX; et l'*Histoire de France*, par M. Henri Martin, t. XVIII). B—N—T.



PENSÉES DE J. JOUBERT

PRÉCÉDÉES DE SA CORRESPONDANCE, D'UNE NOTICE SUR SA VIE, SON CARACTÈRE ET SES TRAVAUX.

PAR M. PAUL DE RAYNAL,

ET DES JUGEMENTS LITTÉRAIRES DE MM. SAINTE-BEUVE, S. DE SACY, SAINT-MARC GIRARDIN, GÉRUZEZ ET POITOU.

On peut relire M. Joubert, je viens d'en faire l'épreuve, en tout cas il faut l'avoir lu. Ne pas connaître M. Joubert serait une véritable infériorité, car parmi nos penseurs, il en est un des plus judicieux, des plus délicats, des plus pénétrants. Sur tous les sujets il pense par lui-même, il est indépendant et original. Voilà bien des titres à être écouté. De son vivant M. Joubert a été un Aristarque pour Chateaubriand, Fontanes, Chênedollé, de Bonald, qui tenaient compte de ses conseils, qui redoutaient son jugement, et qui auraient pu dire de leur ami, en changeant légèrement le vers de Boileau :

C'est avoir profité que de savoir *lui* plaire

Le mérite de M. Joubert a été longtemps le secret et aussi le privilége d'un cercle d'intimes. Ce n'est que quatorze ans après sa mort que le secret a été éventé et le privilége étendu. Ce nom destiné à devenir célèbre a

été livré aux chances de la gloire d'abord par MM. de Chateaubriand et Sainte-Beuve, et plus tard par un de ses neveux d'alliance, M. Paul de Raynal. Depuis cette révélation, plus de vingt années se sont écoulées, et, pendant ce laps de temps, la considération littéraire de M. Joubert n'a pas cessé de grandir. Aujourd'hui il a sa place à côté des plus habiles, parmi les écrivains et les moralistes. La nouvelle édition que nous avons sous les yeux, revue et complétée avec le plus grand soin par M. Louis de Raynal, avocat général à la cour de cassation, ne peut qu'affermir et répandre cette réputation déjà si bien établie [1].

L'amitié et le bon goût de M. de Fontanes avaient fait de M. Joubert un inspecteur général et un conseiller de l'Université. Nous devons ici, avant tout, un souvenir au fonctionnaire, nous parlerons ensuite de l'écrivain. L'avantage de M. Joubert auprès de M. de Fontanes qui, en devenant son supérieur, ne cessait pas de demeurer son obligé, était de pouvoir lui dire la vérité, et son mérite est de ne pas la lui avoir cachée. Il s'en vantait intrépidement, avec grâce et enjouement : « Vous avez, disait-il au grand maître, subjugué tout le monde autour de vous, excepté moi. Toutes les opinions se taisent devant la vôtre, excepté la mienne. Je vous dis tout ce que je pense, et je pense avec vous ce que je veux. Sans moi, vous n'auriez pas dans votre empire un sujet qui osât toujours vous dire la vérité pure. Sans moi, il n'y aurait pas dans votre cour un homme libre, ou qui du moins, vu l'intimité et l'amitié

1. M. Joubert est mort en mai 1824. L'édition de famille et d'amis publiée par M. de Chateaubriand est du mois de septembre 1838; celle de M. Paul de Raynal, destinée au public, a paru en 1842 ; elle a été reproduite en 1850. L'édition que nous annonçons aujourd'hui est donc la quatrième, si on compte celle de M. Chateaubriand.

invétérées, pût, comme moi, sans offenser les bienséances, le paraître hautement et publiquement. Sans moi, vous ne connaîtriez pas, hors de votre famille, les délices de la contradiction; sans moi, rien ne rappellerait jamais à votre souvenir l'ancienne et douce égalité[1]. » Nous ne savons pas jusqu'où pouvait aller la franchise de M. Joubert dans le tête-à-tête; mais voici comment il en use dans ses lettres : « Izarn (Qui donc aujourd'hui connaît Izarn, et qui le connaissait même alors?) Izarn est votre inspecteur général, et Chênedollé est relégué dans une ville de commerce! O fortune! ô destin! peut-être aussi ô Providence! Mais nous qui ne connaissons pas les décrets du ciel, et à qui le ciel a donné d'autres lumières pour juger et pour nous conduire, n'avons-nous pas là de quoi nous étonner[2]? » Quelques jours après, la même plume, toujours sincère, écrivait : « Ah! monsieur le grand maître, au nom du ciel et de vous-même, gouvernez paternellement, noblement et loyalement, justement et royalement, et, pour tout dire en un mot qui ne peut être dit qu'à vous, gouvernez poétiquement. On vous fait commettre tous les jours, dans vos opérations officielles, des actes de lésine qu'on ne passerait pas à un auteur de charades. J'ai vu des prosateurs s'en indigner. Oui, j'ai vu se lever des épaules.... et quelles épaules encore! celles de l'abbé Desrenaudes. J'ai vu une tête se secouer.... et quelle tête! la plus longue du conseil et de l'Institut, la tête de M. Cuvier[3]. »

Combien l'excellent cœur de cet homme si aimable et si spirituel s'intéressait aux souffrances de ceux qui portent le poids du jour sans pouvoir s'affranchir de la

1. Lettre du 22 octobre 1809, t. I, p. 201.
2. Lettre du 11 octobre 1811, t. I, p. 216.
3. 21 octobre, même année, t. I, p. 217.

misère, on va le voir par les lignes suivantes : « Je dis, monsieur le grand maître, qu'il n'y a pas, dans l'Université, un seul professeur qui ne doive être logé, chauffé, blanchi, éclairé, désaltéré, alimenté, rasé et porté; j'ajouterai même médicamenté. Qu'on dise tout ce qu'on voudra, qu'on fasse comme on l'entendra; il n'y aura jamais ni honneur, ni bonheur, ni succès constants dans l'Université, tant que la plupart de ses suppôts y seront exposés à loger en hôtel garni, à vivre à la gargote, à voyager un bâton à la main, et à se faire soigner, en cas de maladie, à l'hôpital. Eh quoi! lorsqu'un gras conseiller, comme M. Noël ou M. Rendu, ou un leste et pimpant inspecteur comme M. Guéneau ou comme moi, partent en poste pour quelque expédition brillante, ils sont payés au poids de l'or, leur traitement demeure intact, et même leur épargne, s'il est permis de prendre garde à un tel effet des voyages, grossit de tous leurs mouvements. Et lorsqu'un maigre professeur, harassé du poids de l'année et accablé de ses soucis, se voit promu à quelque emploi aussi obscur, mais un peu plus lucratif que le premier, il faut qu'il aille l'occuper, quelquefois au bout de l'empire, à ses frais et dépens; il faut qu'il s'appauvrisse, à chaque pas, et qu'il arrive ruiné.

Est-ce là faire droit, est-ce là comme on juge[1]? »

N'est-il pas remarquable qu'ici la commisération se montre aussi éloquente que jamais ait pu l'être la souffrance elle-même dans ses plaintes?

« C'est un bonheur et une grande fortune, disait M. Joubert, que d'être né bon[2]. » Ce bonheur et cette fortune, nous voyons qu'il les possédait. La bonne foi et

1. Lettre du 30 octobre 1811, t. I, p. 220.
2. T. II, p. 71.

le bon sens en découlent naturellement; que l'esprit s'y ajoute, et nous avons un homme rare et une nature exquise. Nous sommes à l'aise maintenant pour parler du talent de M. Joubert, puisque l'homme nous agrée. Ce talent avait ses limites dans sa distinction même. La fécondité devait lui manquer parce que le rare et le beau pouvaient seuls le satisfaire. C'est en cela que les délicats sont malheureux, mais leur malheur a bien ses compensations : car lorsqu'il leur arrive de rencontrer ce beau qu'ils poursuivent et qu'ils réussissent à le rendre sensible et comme palpable sous une forme achevée, ils goûtent par privilége et ils communiquent cette pure volupté de l'âme et ces chastes ivresses de l'intelligence que la matière n'a jamais données à ses adorateurs. Ces délices de l'esprit M. Joubert a dû les ressentir plus d'une fois; « ce n'est, dit-il, qu'une minute, qu'un instant; mais cet instant répand de la suavité sur nos mois et sur nos années[1]. » N'eut-il pas une de ces minutes le jour où il put écrire ceci : « Il n'y a de beau que Dieu; et, après Dieu, ce qu'il y a de plus beau, c'est l'âme; et après l'âme, la pensée; et après la pensée, la parole. Donc, plus une âme est semblable à Dieu, plus une pensée est semblable à une âme, et plus une parole est semblable à une pensée, plus tout cela est beau[2]. »

M. Joubert a été, dans l'ordre de la pensée et de l'expression, un sibarite, mais un sibarite vertueux. Il cherchait la volupté dans l'exquis, il aimait l'essence des idées, et il n'en a pas, c'est là son faible, dédaigné la quintessence. Il va nous dire quelle était son ambition : « S'il est un homme tourmenté par la maudite ambition de mettre tout un livre dans une page, toute une page dans une phrase, et cette phrase dans un mot :

1. T. II, p. 21. — 2. *Ibid.*, p. 38.

c'est moi. » Il dira encore : « Je voudrais faire passer le sens exquis dans le sens commun, ou rendre commun le sens exquis. » Voilà son but, quel est son procédé? Le voici : « Ce n'est pas ma phrase que je polis, c'est mon idée. Je m arrête jusqu'à ce que la goutte de lumière soit formée et tombe de ma plume. » Après ces aveux nous n'avons pas besoin de chercher pourquoi M. Joubert n'a pas fait un livre, nous ne devons attendre de lui et nous n'aurons à recueillir que de ces « gouttes de lumière » qu'il a distillées.

La lumière! voilà ce que cherche partout M. Joubert; il en veut jusque dans la métaphysique : « Mon esprit, disait-il, aime à voyager dans les espaces ouverts et à se jouer dans des flots de lumière, où il n'aperçoit rien, mais où il est pénétré de joie et de clarté. Et que suis-je?... qu'un atome dans un rayon! » M. Sainte-Beuve a fort bien remarqué que chaque écrivain ayant son mot favori et caractéristique, lumière est celui de M. Joubert, qui la définit ainsi : « La lumière est l'ombre de Dieu, la clarté est l'ombre de la lumière. » Contentons-nous de la clarté et saluons-la quand nous la rencontrons. Pour l'introduire dans la métaphysique, M. Joubert a commencé par bannir de cette science, qui s'achèvera peut-être, les obscurités contradictoires qu'elle a reçues et qu'elle garde sur la foi de ses principaux docteurs, comme l'immensité sans étendue et l'éternité sans durée. Ainsi, il osera dire : « Il y a du temps dans l'éternité même; mais ce n'est pas un temps terrestre et mondain, qui se compte par le mouvement et la succession des corps; c'est un temps spirituel, incorruptible, qui se mesure par les affections des esprits et par la succession des pensées, qui sont leurs mouvements[1]. » M. Joubert n'admet pas davantage que

1. T. II, p. 162.

quelque chose puisse être tiré du néant ; « Pour créer le monde, dit-il, un grain de matière a suffi. Mais ce grain de matière, où était-il ? Il était dans le sein de Dieu, comme il y est présentement[1]. » Il est bien entendu que nous laissons M. Joubert se débattre avec les philosophes et les théologiens. C'est une affaire à régler entre eux. Nous voulons seulement prouver par ces exemples, qu'on peut oser beaucoup en métaphysique et en ontologie, sans être pour cela un mécréant, car M. Joubert s'est mis bien au-dessus du soupçon par sa ferveur religieuse : « Il faut, dit-il, aimer la religion comme une espèce de patrie et de nourrice : c'est elle qui a allaité nos vertus, qui nous a montré le ciel, et qui nous a appris à marcher dans les sentiers de nos devoirs. O religion? tu donnes une lumière à l'ignorance, une vertu à la faiblesse, une aptitude à l'ineptie, un talent même à l'incapacité[2]. » M. Joubert est un esprit profondément religieux et un chrétien docile. Comme il avait longtemps pratiqué Diderot et entrevu Saint-Martin, le philosophe inconnu et illuminé, il avait couru grand risque ou de rester bien en deçà de la foi chrétienne ou de s'élancer au delà; mais, en ce dernier cas, il ne se serait pas, du moins, comme il le dit si spirituellement et si justement de Saint-Martin, « élevé aux choses divines avec des ailes de chauve-souris. »

Nous ne pouvons que glaner dans ce recueil des pensées de M. Joubert, qui est un écrin par l'industrie du travail et un trésor par la richesse de la matière[3]. Il y a telle de ces pensées, dont le développement régulier ferait un beau livre. Ainsi toute la morale et l'esthétique que contiennent le *Droit naturel* et les *Mélanges* de

1. T. II, p. 13. — 2. T. II, p. 22.
3. On dirait volontiers *materiem æquabat opus*, par imitation et en souvenir du *materiam superabat opus* d'Ovide.

Jouffroy, ne sont-elles pas en germe dans ces quelques lignes : « Imaginez l'ordre universel. Tout ce qui lui est conforme dans les idées, dans les images, dans les sentiments, dans les institutions, est beau ; tout ce qui lui est conforme dans les actions, dans les projets, dans les entreprises, est bon. Voilà la règle[1]. » La difficulté est d'imaginer l'ordre universel et de rencontrer juste, nous l'avouons ; mais n'est-ce pas quelque chose que de nous convier à y tendre et de nous avertir que nous avons peu de chances de jamais rencontrer le beau et le bon si nous en cherchons la règle, sans aller au delà de ce qui nous agrée et de ce qui nous sert ? Prenons un autre exemple : Ne ferait-on pas un excellent traité de pédagogie si on donnait l'étendue et l'ordre qu'elles comportent aux remarques qu'on va lire ? « Il faut laisser à chacun, en se contentant de les perfectionner, sa mesure d'esprit, son caractère et son tempérament. Rien ne sied à l'esprit que son allure naturelle. Tout ce qui le guinde lui nuit ; en forcer les ressorts, c'est le perdre. Il faut que ceux qui sont nés délicats vivent délicats, mais sains ; que ceux qui sont nés robustes vivent robustes, mais tempérants ; que ceux qui ont l'esprit vif gardent leurs ailes, et que les autres gardent leurs pieds[2]. » Cela serait moins géométrique que les méthodes en usage, mais plus humain et plus harmonieux. Si l'uniformité a du bon, la variété a aussi son prix. M. Joubert ne sépare point l'éducation de l'instruction, et c'est pour cela qu'il attache plus d'importance aux lettres qu'aux sciences : « La préférence exclusive qu'on accorde aux mathématiques dans l'éducation, a de grands inconvénients. Les mathématiques rendent l'esprit juste en mathématiques, tandis que les lettres le rendent juste en morale. Les mathématiques apprennent à faire

1. T. II, p. 130. — 2. T. II, p. 240.

des ponts, tandis que la morale apprend à vivre. » Il disait encore : « Votre géométrie est bonne peut-être à redresser l'esprit de l'homme ; mais elle roidit celui des enfants ; elle est opposée à la docilité[1]. » Ce n'est pas à dire qu'il faille négliger les sciences, Dieu nous en garde, l'homme leur doit ses plus belles conquêtes sur la nature ; mais elles ont leur saison dans la vie des jeunes intelligences, où elles ne prennent elles-mêmes toute leur force que si ces intelligences sont déjà préparées par la culture des lettres à les recevoir fructueusement.

Malgré tous ses mérites, M. Joubert n'est pas un écrivain irréprochable. Je ne parle pas de ses Lettres, qui sont parfaites[2]. Dans ses pensées, il a la finesse et la délicatesse et souvent la profondeur; mais ne lui arrive-t-il pas quelquefois d'être fin jusqu'à la subtilité, délicat jusqu'à la ténuité, et profond jusqu'à l'obscurité? Il n'a pas l'abondance et il l'avoue : « Le ciel, dit-il, n'a mis dans mon intelligence que des rayons, et ne m'a donné pour éloquence que de beaux mots. J'ai souvent touché du bout des lèvres la coupe où était l'abondance; mais c'est une eau qui m'a toujours fui[3]. » Sur la subtilité il prévoit le reproche, et voici comment il essaye de l'écarter : « On dira que je parle avec subtilité. C'est quelquefois le seul moyen de pénétration que l'esprit ait en son pouvoir, soit par la nature de la vérité où il veut atteindre, soit par celle des préjugés ou des ignorances au travers desquels il est réduit à s'ouvrir péniblement

1. T. II, p. 242.

2. La lettre sur Chateaubriand, du 21 octobre 1803, adressée au comte Molé, signalée par M. Sainte-Beuve (*Chateaubriand et son groupe littéraire*) publiée intégralement et pour la première fois dans la nouvelle édition (t. II, p. 106-114), est un chef d'œuvre de sagacité psychologique.

3. T. II, p. 5.

une issue[1]. » Soit, mais l'apologie était nécessaire, et elle est bien adroite ! Comme critique, nous trouvons M. Joubert bien tendre pour Balzac et pour Fléchier, et sévère sur J. J. Rousseau jusqu'à la cruauté. Cependant s'il n'a pas l'infaillibilité du goût, il en a au moins l'intégrité et le désintéressement. Il sait rendre justice aux qualités qu'il n'a pas, et c'est ainsi que sa préférence est acquise à celui de nos écrivains auquel il ressemble le moins, à Bossuet : « Bossuet, dit-il, emploie tous nos idiomes, comme Homère employait tous les dialectes; le langage des rois, des politiques et des guerriers; celui du peuple et du savant, du village et de l'école, du sanctuaire et du barreau; le vieux et le nouveau; le trivial et le pompeux; le sourd et le sonore : tout lui sert, et de tout cela il fait un style simple, grave, majestueux. Ses idées sont comme ses mots, variées, communes et sublimes. Tous les temps et toutes les doctrines lui étaient sans cesse présents, comme toutes les choses et tous les mots. C'était moins un homme qu'une nature humaine, avec la tempérance d'un saint, la justice d'un évêque, la prudence d'un docteur et la force d'un grand esprit[2]. » Que dites-vous de cet éloge du plus robuste des grands génies par le plus délicat et le plus éthéré peut-être des beaux esprits?

1. T. II, p. 9. — 2. T. II, p. 351.



LA RELIGION NATURELLE.

PAR M. JULES SIMON.

M. Jules Simon était déjà un professeur consommé, au rang des plus habiles, et il était en voie de devenir un éminent orateur politique, lorsque la chaire et la tribune lui ont manqué en même temps; mais comme il ne perdait ni la distinction de son esprit[1], ni la solidité de son savoir, ni sa verve oratoire, et que, d'ailleurs, il conservait le talent d'écrire, il s'est résigné de bonne grâce au rôle d'écrivain, qui lui permet de répandre encore avec éclat ses idées et ses doctrines. Dans cette condition plus simple et plus nette, M. Jules Simon, se sentant plus libre, donne à ses pensées un essor plus hardi, et, n'étant plus professeur ni tribun, il devient apôtre. Cet apostolat laïque de la vérité séculière commencé, on sait avec quel succès, par le livre du *Devoir*, se continue aujourd'hui par un nouveau volume qui a pour titre *la Religion naturelle*. Cette œuvre, comme celle qui l'a précédée, n'a qu'une intention, qui est de confondre, au nom et par les armes de la raison, le matérialisme, et de le combattre sous toutes ses formes, soit qu'il s'avoue pour être ce qu'il est, soit qu'il se déguise.

1. La *Religion naturelle* de M. Jules Simon a été publiée antérieurement aux élections de 1863.

L'auteur de *la Religion naturelle* est certainement atteint de la maladie des nobles âmes qu'un attrait invincible entraîne du côté de la disgrâce. De nos jours, la raison est loin d'être en faveur; jamais elle n'a couru de pareils dangers ni reçu autant d'avanies. Elle a contre elle les docteurs de la théocratie, qui la dépouillent outrageusement, et les nombreux adeptes du panthéisme, qui la disent mère de leur système. Les uns déclinent son autorité en déclarant sa radicale impuissance, et les autres la considèrent par les produits qu'ils lui imputent; M. Jules Simon veut la relever en lui rendant ce qui lui appartient en propre, et en la séparant de ce qui lui est étranger. Il la montre souveraine dans les limites que Dieu lui a tracées, clairvoyante dans le ressort qui lui est assigné. Ce n'est pas elle qui pousse notre esprit à franchir ces limites, ce sont d'autres facultés qui emportent l'intelligence humaine hors du domaine de la vérité. Ainsi ce n'est pas pour avoir suivi la raison que l'homme s'égare; c'est pour avoir cessé de la suivre. Par quel étrange sophisme met-on la raison en cause, quand c'est elle qui est offensée et qui a droit de se plaindre? L'imagination qui crée des chimères, la passion qui dénature les objets, le raisonnement qui produit des sophismes ne sont pas la raison, et la raison elle-même, lorsqu'elle cède en esclave aux facultés secondaires qu'elle est tenue de gouverner, cesse d'être la raison. Qu'on attaque l'imagination, qu'on gourmande la passion, qu'on se défie du raisonnement, rien de plus légitime dans une certaine mesure; mais incriminer la raison, c'est donner à penser qu'on est brouillé avec elle.

On doit donc oser dire résolûment que si la raison peut être trompée, elle ne trompe pas d'elle-même. Elle est cette lumière qui éclaire tout homme venant au monde. M. Jules Simon établit très-justement qu'elle atteint par sa propre énergie l'existence d'une cause

supérieure, indépendante, infinie; qu'elle donne naturellement son assentiment au témoignage de la perception qui atteste la réalité du monde physique, et à celui du sens intime, qui dépose de la liberté de l'âme humaine. Ces premières données de la raison, de la perception, de la conscience sont irréfragables, et n'ont pas besoin d'être démontrées : elles seraient inébranlables si on n'essayait pas de les démontrer. C'est la recherche du pourquoi et du comment sur ces données fondamentales, qui seule a pu les obscurcir et les rendre douteuses. Naturellement, l'homme n'aurait jamais douté de l'existence de Dieu, ni de la réalité du monde visible, ni de son libre arbitre; il y est arrivé pour avoir cherché à comprendre ce qui est incompréhensible, et pour avoir cru que tout ce qui ne pouvait pas être démontré par voie d'analyse et de déduction cessait d'être évident, au lieu de reconnaître que le propre de l'évidence directe est de rendre la démonstration toujours superflue et d'ailleurs impossible. Dieu, la matière, le libre arbitre de l'homme sont des axiomes, c'est-à-dire des moyens de démontrer et des objets de démonstration. Cette méprise a ouvert la porte au scepticisme qui, une fois entré dans l'entendement, a pu l'envahir tout entier.

Nous regrettons pour notre part et bien sérieusement que M. Jules Simon n'ait pas laissé ce privilége d'évidence incompréhensible au temps et à l'espace auxquels sur la foi de Leibnitz il enlève toute réalité objective pour n'y voir que de simples rapports. C'est du temps et de l'espace que saint Augustin disait excellemment : « Si vous ne me demandez pas ce qu'ils sont, je le sais; si vous me le demandez, je l'ignore. » Tout le monde, en effet, voit ce qu'ils sont et personne ne peut le dire. Nous ne pouvons pas dire ce qu'est le temps, mais nous sentons en nous la durée; nous ne pouvons pas dire ce qu'est l'espace, mais nous voyons hors de nous l'étendue.

Cela suffit; le temps et l'espace ne sont pas des chimères. Mais nous n'avons de mesure absolue ni pour l'un ni pour l'autre! le beau miracle! et comment s'en étonner puisque nous sommes des êtres finis et que notre condition étant telle nous ne pouvons connaître et comprendre que des rapports. La grande illusion de l'homme, comme le remarque fort bien M. Jules Simon, est de s'imaginer qu'il comprend absolument les choses qu'il croit fermement. La vérité est que nous ne savons le tout de rien, et que si nous savions le tout d'une seule chose, nous saurions le tout de toutes choses, nous serions Dieu. C'est, il est vrai, l'ambition de quelques esprits téméraires, ce n'est pas celle des sages.

Mais revenons à notre point de départ. M. Jules Simon ne voit-il pas qu'en niant la réalité du temps et de l'espace, il ébranle le fondement même de son système qui est l'autorité de la raison. Voici, au reste, comment il y a été conduit, à bonne intention, et pensant mieux assurer sa réfutation du panthéisme. Ceci mérite explication. Lorsque nous considérons la notion d'espace, étendue limitée, et la notion de temps, durée limitée, il arrive, non par déduction, non par induction, mais en vertu d'une intuition supérieure et irrésistible, que non-seulement nous connaissons que nous ne saurions assigner de limites à la durée ni à l'étendue, mais que nous affirmons une durée et une étendue sans limites. Voilà l'infini de durée et d'étendue ou, en d'autres termes, l'éternité et l'immensité. A ce compte, s'écrie M. Jules Simon après Leibnitz, l'immensité est dans l'espace et l'éternité est dans le temps, l'infini dans le fini, le Créateur dans la créature, et voilà le panthéisme! Non, disent Clarke et Newton, mais l'espace est dans l'immensité, comme le temps est dans l'éternité, et Newton même n'hésite pas à dire: « Dieu dure toujours et est présent partout; et en existant toujours et partout, il

constitue la durée et l'espace, l'éternité et l'immensité. » Newton et Clarke sont-ils des panthéistes? et saint Paul en disant de Dieu: « Nous vivons en lui, nous nous mouvons en lui, nous sommes en lui, » *in ipso vivimus, movemur et sumus*, est-il panthéiste? Vous dites de l'infini qu'il est l'être nécessaire auquel on ne peut ni rien ajouter ni rien retrancher, on peut aussi bien dire qu'il peut tout produire, tout contenir sans être augmenté, et qu'il peut toujours donner sans être diminué. Ainsi la création ni n'augmente ni ne diminue l'immensité qui la contient, et la durée de l'œuvre ne porte de son côté aucun dommage à l'éternité de l'ouvrier. Absorber l'infini dans le monde visible et l'éternité dans le temps, c'est être panthéiste; mais croire que l'immensité enveloppe l'espace et qu'elle le pénètre, et que l'éternité qui a précédé le temps et qui le suivra l'acccompagne tant qu'il dure, c'est-à-dire tant que subsiste la création, ce n'est nier ni Dieu ni le monde, ni la distinction du monde et de Dieu, c'est rester dans les limites de la raison, et garder intactes les notions de Dieu, de la nature et de l'homme. Ce n'est pas, dira-t-on, les concilier scientifiquement, je le veux bien; mais les concilie-t-on en les séparant absolument comme le fait M. Jules Simon? N'est-ce pas leurrer la raison et la déconcerter, que de déclarer qu'il n'y a rien de commun entre le temps, qui la conduit à l'idée d'éternité, et l'éternité elle-même, entre l'espace, qui la conduit à l'idée d'immensité, et l'immensité elle-même; et n'est-ce pas l'affronter que de refuser la durée à l'éternité et l'étendue à l'immensité?

La crainte d'être accusé de panthéisme ne me conduira pas où elle a conduit M. Jules Simon et beaucoup d'esprits distingués que j'estime et que j'admire, mais auxquels je ne puis accorder le désaveu de ce qui me paraît évident. N'est pas panthéiste qui veut et qui sait ne pas

l'être. J'oserai dire avec saint Thomas parlant de Dieu : « Dans les temps, hors des temps ; » je continuerai avec Newton, avec Clarke, avec le vulgaire, à croire à la réalité du temps et de l'espace, sans pouvoir, pas plus que le vulgaire et les savants, dire ce que sont l'espace et le temps. L'erreur du vulgaire n'est pas de croire à la réalité du temps et de l'espace, mais de se figurer qu'il a la vraie mesure de la durée, et qu'il connaît la vraie dimension de l'étendue ; l'erreur de Leibnitz et de ceux qui suivent son opinion, erreur beaucoup plus grave que celle du vulgaire, est de nier la réalité du temps et de l'espace, parce que nous n'avons de mesure absolue ni pour la durée ni pour l'étendue. Quant à l'éternité et à l'immensité, je m'arrête et je m'incline devant ces évidences incompréhensibles. Évidence, incompréhensibilité ! ces deux termes unis d'un lien indissoluble, n'est-ce pas assez de merveilleux réel ? faut-il d'autres preuves de la grandeur et de l'infirmité de l'homme, d'autres aliments au sentiment du sublime ? Pourquoi l'éternité sans durée, l'immensité sans étendue ? Est-il bien nécessaire d'ajouter le contradictoire à l'incompréhensible, et de porter l'étonnement jusqu'au vertige ?

J'avais à cœur de vider ce différend, et, avant d'aborder un livre qui relève de la raison, de faire mes réserves sur une croyance que le sens commun proclame, qui ne contredit pas la raison, et qu'à mon sens M. Jules Simon n'aurait pas dû sacrifier. Maintenant, ma tâche devient moins épineuse, puisqu'il ne me reste plus qu'à faire connaître l'ensemble de l'ouvrage, la suite des idées, l'ordre des matières et à détacher quelques pages qui mettront en lumière les principes et le talent de l'auteur. A vrai dire, nous avons devant nous une théodicée qui s'appuie sur la foi naturelle de l'homme à l'existence de Dieu créateur et législateur, à la réalité du monde visible, œuvre de Dieu, au libre arbitre de l'âme hu-

maine soumise à la loi de Dieu. M. Jules Simon admet cette révélation primitive, et il en tire les conséquences par voie de raisonnement. Il se retranche dans cette foi naturelle, dans cette première révélation, et c'est de là qu'il fait la guerre à l'incrédulité et au scepticisme. Nous n'avons pas à examiner ici s'il y a une position mieux fortifiée, plus capable de résister aux coups. Nous prenons M. Jules Simon au poste qu'il a choisi, et nous jugeons seulement de son habileté dans l'attaque et dans la défense. La guerre qu'il fait est loyale; elle nous paraît utile; car si nous ne sommes pas de ceux qui voient le panthéisme où il n'est pas, nous aimons qu'on le combatte où il est. Le danger est grand de ce côté, et M. Jules Simon n'est pas un auxiliaire à dédaigner. On ne sait pas assez quelle est la gravité du mal et la rapidité de ses progrès. C'est le spiritualisme, c'est-à-dire le principe de vie pour l'humanité, qui est en péril; il importe donc que le spiritualisme mette en ligne toutes ses forces.

M. Jules Simon ne démontre pas l'existence de Dieu; il la voit, il l'admet et il la confirme, comme font tous les philosophes et tous les théologiens, par les inductions tirées de l'ordre métaphysique, de l'ordre moral et de l'ordre physique, que la science a réunies sous le nom de preuves. Ces inductions puissantes affermissent la croyance qui leur est antérieure, elles la soutiennent et ne la donnent pas. Cette croyance renferme l'idée de puissance créatrice et de providence que la réflexion y découvre. La nature et les moyens de la création sont incompréhensibles; les voies de la Providence sont inconnues; mais la raison consent à cette ignorance invincible, et n'en reconnaît pas moins la contingence du monde qui, n'existant pas par soi, ne peut subsister que par l'action continue ou la providence de la cause qui l'a créé. Ici se pose le problème du mal. Le mal physique

s'explique par l'épreuve qui est un bien; le mal moral, par la liberté, qui est un privilége de nature et une dignité pour l'homme. L'homme ne fait pas sa condition, il n'a pas de compte à en demander, et il lui doit suffire qu'elle soit la plus belle et la plus digne dans le système dont il fait partie. Le seul grief légitime, c'est le triomphe de l'injustice ici-bas, contre lequel se soulève la conscience. Est-ce une raison de douter de la Providence? Non; c'en est une, c'est la plus forte pour croire à l'immortalité. Le sentiment du juste est si vif dans le cœur de l'homme, qu'il se croit le droit d'exiger la réparation de l'injustice; et comme ce monde ne la lui assure pas, il affirme résolûment, en invoquant Dieu, que la vie se continue au delà de la tombe.

Cette vie, telle que nous la vivons, est une épreuve; il y a une autre vie pour le châtiment et pour la récompense. Tout cela découle rigoureusement de la notion de Dieu. Ce monde-ci n'est pas tenable s'il n'y en a pas un autre. Ceux qui ne croient pas à une seconde vie ont trop de tentations de désespoir et de dépravation. Ce n'est pas leur seule infériorité. Les croyants, outre les moyens de mieux vivre, ont encore l'avantage sur eux, même en cas d'erreur. En effet, s'il était vrai qu'il n'y a pas une autre vie, les incrédules et les croyauts ignoreraient également, les uns qu'ils ont eu raison dans celle-ci, les autres qu'ils avaient tort, et s'il y a une autre vie, les croyants verront avec joie qu'ils avaient raison, tandis que les incrédules apprendront avec confusion qu'ils s'étaient trompés. Cela mérite considération. M. Jules Simon croit de toute son âme à la vie future, et il s'en trouve bien dans les mécomptes de la vie présente. Sur la nature des peines dans cette vie ultérieure et sur leur durée, M. Jules Simon est fort discret; sur la récompense il est plus explicite, et il ose espérer, avec Bossuet, qu'il sera donné aux justes « de voir Dieu éternel-

lement tel qu'il est et de l'aimer sans pouvoir jamais le perdre. » Quant aux conjectures de la nouvelle métempsychose professée de nos jours par un homme de grand talent, plein de cœur et d'imagination[1], elles lui paraissent chimériques et illusoires, puisque, dans ce voyage de perfectionnement successif de planète en planète, les âmes qui vont toujours en s'épurant ont perdu à chaque station nouvelle le souvenir de la précédente. Pour la réalité de la récompense, il ne suffit pas que la vie continue, il faut que la personne dure avec le sentiment de son identité.

Les dogmes de la religion naturelle, on le voit, sont peu nombreux. Leur simplicité n'est pas sans grandeur, mais suffit-elle pour inspirer cette émotion profonde, cet amour ardent, cette sainte terreur qui se produisent au dehors par des actes extérieurs qui les alimentent et qui les fortifient? Il n'y a pas de religion populaire sans culte; on ne connaît pas de cultes sans mystères. Ici M. Jules Simon, qui est avant tout sincère, développe dans un magnifique tableau toute la puissance que prend le christianisme sur l'imagination par la pompe de ses cérémonies, et sur la volonté, par la rigueur, la netteté et le nombre de ses prescriptions. C'est assez montrer qu'il n'aspire pas à le supplanter. M. Jules Simon ne veut ni ne saurait enlever, par l'exposition de sa foi philosophique, un seul fidèle à aucune Église. Ce n'est ni pour les religions positives, ni contre elles qu'il écrit, c'est contre les sceptiques et dans leur intérêt, et même ses conquêtes qui peuvent être nombreuses ne seront pas toutes pour lui, et de ces âmes qu'il aura conduites jusqu'à la religion naturelle, beaucoup ne s'y arrêteront pas et voudront aller au delà, pour satisfaire les besoins nouveaux qu'il aura fait naître. C'est ainsi que, au dix-hui-

1. M. Jean Reynaud, *Terre et ciel.*

tième siècle, J. J. Rousseau a poussé jusqu'au christianisme quelques-uns de ceux qu'il avait convertis au déisme. En effet, si on prouve clairement la réalité de la religion naturelle, il n'est pas aussi facile d'en établir la suffisance.

L'attrait du nouveau livre de M. Jules Simon ne tient pas seulement à l'importance des idées et à l'enchaînement qui les dispose dans un ordre lumineux, il est surtout dans le mouvement de la pensée et le naturel de l'expression, il est dans la passion et la sincérité, sources de la véritable éloquence. M. Jules Simon a ce don merveilleux de la parole qui échauffe en éclairant, qui entraîne en dirigeant, qui maîtrise et qui charme. Que n'eût-il pas fait de la chaire évangélique? Quoi qu'il en ait, M. Jules Simon est plus naturellement théologien que philosophe, plus prêtre que professeur; il reste après tout beaucoup plus chrétien qu'il ne pense, je ne dis pas qu'il ne voudrait. M. Jules Simon doit beaucoup à son éducation religieuse, et il n'est pas ingrat. Les plus belles pages de son livres sont chrétiennes. En voici une sur les moyens de conserver intacte dans une âme la notion de la Providence, que le plus sévère docteur catholique ne désavouerait pas pour la pensée, ni le plus habile des orateurs religieux pour l'éloquence : « Si vous savez entendre les harmonies de la nature, si les phénomènes de l'ordre physique ne sont à vos yeux que le développement régulier et puissant d'un système de lois analogues entre elles et parfaitement enchaînées l'une à l'autre; si dans l'homme vous faites dépendre toutes les pensées de la pensée de l'infini, tous les amours de l'amour de l'infini; si vous ne voyez dans la liberté que le pouvoir de glorifier et de sanctifier la vie par le sacrifice; si vous fondez la grandeur de l'homme, non sur ses plaisirs, mais sur l'austérité de ses devoirs; si vous avez appris à regarder l'humanité comme une seule famille, à com-

prendre, à aimer, à pratiquer le dogme de la fraternité universelle; si vous croyez que l'humanité marche sans cesse, par la liberté et par le travail, à des conquêtes scientifiques nouvelles, à des mœurs plus douces et plus pures, à des lois plus conformes au divin idéal qui luit dans la conscience du juste; si vous sentez au dedans de vous le besoin, la promesse, la preuve de votre immortalité : toutes vos doctrines, tous vos amours, tous vos instincts vous répondent de la Providence. Elle revient, en quelque sorte, à vous par tous les chemins, à tous les moments de votre vie. Vous trouvez le grand ouvrier tout entier dans la plus humble de ses œuvres. »

Ces belles paroles, sorties d'un cœur profondément religieux, auraient pu être prononcées dans une chaire chrétienne. En voici d'autres pleines d'une onction virile, où le philosophe rend hommage à la Providence contre les plaintes de l'homme, et qu'anime également le sentiment religieux: « Ces plaintes sont injustes. Dieu connaît chacun de nous par son nom, et assiste à toutes nos œuvres. Il ne nous regarde pas avec indifférence, car il est l'amour. Mais il ne change pas pour nous ses lois, parce que ses lois sont l'œuvre de son intelligence, et ne peuvent pas varier au gré de nos désirs mal réglés et de nos frivoles passions. Il nous a donné le monde, puisqu'il est évident que nous régnons dans la sphère où nous sommes placés. La puissance de transformation qu'il nous a concédée sur les forces physique est telle, qu'après trois mille ans de civilisation, nous n'en connaissons pas encore la limite. Enfin, ce qui prouve qu'il n'est pas indifférent à la marche de la société, c'est qu'il a établi la loi du progrès, et ce qui prouve qu'il n'est indifférent aux intérêts d'aucun de nous, c'est qu'il nous a réservés à la vie bienheureuse, et qu'il nous a donné dès cette terre tous les instruments qu'il nous faut pour opérer notre salut. Ici-bas le devoir; le ciel après cette vie :

voilà ce que Dieu nous a donné. Que pouvait faire de plus pour nous un Dieu et un père? Nous nous plaignons de la route, c'est une lâcheté! Qu'importe que nous soyons déchirés par les ronces, si nous sommes sûrs d'atteindre le but? Ô la honteuse, ô la lâche querelle! Il y a une chose qu'il faut connaître : c'est la souffrance. Il y en a une qu'il faut ignorer : c'est la souillure. Que le nom de Dieu soit béni! » Dans ces dernières lignes, est-ce un philosophe ou un prêtre que nous venons d'entendre? Est-ce M. Jules Simon? Est-ce le père Lacordaire?

M. Jules Simon n'est pas un flatteur de l'homme. Il lui fait voir les bornes de son intelligence, et par là il lui défend l'orgueil de l'esprit; il lui montre le danger des passions, il lui impose la nécessité de les combattre, et par là il le met en garde contre leur tyrannie et il l'arme contre leurs faiblesses. Il ne reçoit pas comme raisons fondées les vaines excuses qu'on allègue si souvent pour se décharger sur la condition humaine et sur les institutions sociales des torts et des misères que chacun de nous devrait plus souvent imputer au mauvais usage qu'il a fait de sa liberté. Nous n'employons pas les forces qui nous sont données pour notre défense, nous n'avons pas voulu apprendre à lutter quand tout nous disait que nous sommes nés pour la lutte, et nous nous plaignons de nos défaites, et nous imputons aux choses, aux hommes, à Dieu même, les disgrâces et les douleurs que nous aurions pu prévenir, en partie du moins, par une conduite virile. Pour n'avoir pas à faire la large part de nos torts dans les maux que nous subissons, nous rejetons la faute entière sur la société, et nous aimons à ouvrir toutes nos oreilles aux vaines promesses qui nous annoncent que nous n'aurions plus qu'à jouir de la vie, si la société voulait bien s'y prêter en se transformant. C'est ainsi que prennent crédit tant de cités promises, dont le moindre défaut est de ne pouvoir être fondées.

En effet, si on venait à les réaliser, ce serait bien une autre affaire. Il n'y en a pas une qu'un homme de sens voulût habiter un seul jour. On prend les choses au rebours. C'est l'homme qui doit avant tout se régler, et alors la société suivra facilement l'exemple que les hommes lui auront donné de se réformer. L'homme ne veut pas commencer, et la société ne le peut.

M. Jules Simon, dans une esquisse piquante, nous découvre un coin du tableau, et ces quelques traits d'un pinceau tout ensemble délicat et vigoureux suffisent pour mettre les choses en relief et dans leur jour. Qu'on en juge : « Non-seulement nous créons, par nos vices, nos malheurs réels, mais nous nous créons, par notre faiblesse, des malheurs imaginaires. Ce n'est pas trop de dire que la moitié de nos larmes sont répandues en vain. Nous rions, sans penser à nous, d'un enfant qui pleure pour son hochet. Louis XIV, au dire de Saint-Simon, était un homme qui savait gouverner une cour : il avait inventé des faveurs qui ne lui coûtaient rien et ne rapportaient rien à ceux qui les obtenaient; elles n'étaient pas même la marque du mérite, ce qui les eût ennoblies, mais tout uniment ou, pour mieux dire, tout bêtement des faveurs. Les hommes les plus considérables de la monarchie, et Saint-Simon tout le premier, étaient dévorés du désir d'être désignés par le roi pour porter le bougeoir devant lui pendant qu'il se déshabillait. C'est une image frappante de la moitié de nos ambitions et de nos misères. Il ferait beau voir quelque marquis de Dangeau calomnier la Providence et se plaindre de la condition humaine, parce que le roi ne lui a pas donné le bougeoir ! Au lieu de pleurer et de nous lamenter ainsi pour une migraine, pour des vapeurs, pour une fièvre, ou de gémir parce qu'on a jeté à un autre un bout de ruban que nous convoitions, tâchons d'être hommes, et de prendre la vie au sérieux. Laissons le bougeoir aux cour-

tisans et la plainte aux femmelettes. Regardons moins l'intérêt matériel, et songeons à notre avancement, non en qualité de fonctionnaires ou de courtisans, mais en qualité d'hommes. S'il nous faut une ambition, ayons celle de faire beaucoup de bien, la seule ambition virile. Rappelons-nous que la vie est courte et suivie d'une vie immortelle ; traversons ce passage avec intrépidité, comme un soldat qui va à la victoire. Nous ne sommes pas maîtres de la fortune, mais bien de notre cœur. Le monde peut nous condamner à souffrir, non à souffrir lâchement. Il peut nous tuer, et non nous souiller. Il peut nous prendre une à une toutes les joies qu'il nous donne; mais il dépend de nous de dédaigner ses joies, ses injustices, ses douleurs, et de rester calmes, fiers, dévoués, en pleine possession de nous-mêmes, sous l'œil de Dieu. »

Nous aimons dans M. Jules Simon cette sincérité courageuse qui ne dissimule ni la rigueur des épreuves à subir, ni les dures conditions de la victoire dans l'inévitable combat de la vie. Cette mâle franchise nous plaît. Nous n'estimons pas moins la mesure de son langage où, sans rien céder à la doctrine, il n'emploie jamais que l'autorité de la raison pour la défense de sa cause. Dans la polémique vive et sérieuse qu'il soutient, M. Jules Simon n'oublie pas qu'un débat entre penseurs ne doit jamais devenir une rixe. « C'est un douloureux spectacle, dit-il, que de voir des hommes pieux, des philosophes, employer l'injure et la calomnie contre ceux qui ne partagent pas leurs croyances. L'injure appelle l'injure; elle irrite, elle révolte; elle ne convertit personne. Par quel sentiment avouable peut-on être poussé, quand on injurie un homme à cause de sa foi? Ce n'est pas le désir de l'éclairer; ce n'est pas non plus pour détourner les autres de l'erreur dont il est victime. Ces diatribes, ces violences ne sont pour personne un argument. Si

elles prouvaient quelque chose, ce serait contre celui qui les profère, et contre sa croyance, qui n'inspire qu'un esprit de haine au lieu d'un esprit de charité. Quand on est fermement convaincu de posséder la vérité, on peut plaindre ceux qui l'ignorent: mais on ne sait pas les haïr. »

Il est certain que les injures ne sont pas des arguments, et que la violence n'est pas un signe de force. Ce n'est pas non plus une preuve de mauvaise foi, car il y a des esprits sincères qui, ayant des craintes pour les vérités dont ils sont convaincus, s'emportent en présence de la contradiction. Ils croient qu'on leur dispute et qu'ils vont perdre la nourriture de leur âme : s'ils étaient assurés de garder leur foi, ils seraient plus calmes. Cette disposition est surtout sensible chez ceux qui, n'ayant pas toujours cru, sont autorisés à craindre qu'il pourrait leur arriver encore de se trouver sans croyance. C'est ce qui a fait distinguer dans le zèle naturel à tous les croyants le zèle des mécréants récemment convertis. On s'explique ainsi leurs emportements ; mais ce n'est pas une raison pour les approuver. M. Jules Simon est donc bienvenu à demander qu'on s'abstienne d'outrages et d'invectives, et qu'on n'envenime pas par l'injure des discussions qui sans cela seront encore assez vives. Il vaut mieux n'employer que la dialectique et l'éloquence pour entrer dans l'esprit des gens et pour arriver à leur cœur. M. Jules Simon s'en tient à ces deux moyens, et prouve ainsi sa force et sa loyauté. On sent, à son langage plein de lumière et de chaleur, que sa croyance est ferme et réfléchie, et que, s'il désire vivement la faire partager, il ne tremble pas de la perdre. La confiance qu'il éprouve ne lui sera pas inutile, car nous pensons qu'elle sera mise à l'épreuve par des attaques qui ne manqueront pas, et qui viendront sans doute de plusieurs côtés à la fois. Le monde a été livré, nous en

sommes assurés, aux disputes des hommes : c'est un motif de plus d'écarter de nos disputes ce qui les rend certainement stériles pour la vérité, le bruit qui assourdit, et la poussière qui aveugle. M. Jules Simon ne craint pas la controverse, il la provoque même, puisqu'il expose des doctrines qu'il est permis de contester; mais il donne l'exemple de la modération, et il est à souhaiter qu'on l'imite. Il propose des idées, il ne les impose pas; il ne demande pas mieux que d'être éclairé ou redressé dans ses erreurs, s'il s'est trompé. Il est de ceux qui disent avec Horace :

Si quid novisti rectius istis,
Candidus imperti; si non, his utere mecum.



LA CITÉ DE DIEU

DE SAINT AUGUSTIN

TRADUCTION NOUVELLE AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR M. ÉMILE SAISSET.

Professeur de philosophie à l'École normale
et au Collége de France.

La *Cité de Dieu* est l'expression complète et la forme définitive de la doctrine philosophique et religieuse du génie le plus pénétrant, le plus subtil, le plus ingénieux et le plus ardent qui ait jamais sondé les mystères et développé les vérités de la religion du Christ. Saint Augustin est sans contredit le plus philosophe des théologiens, celui qui répugne le plus à se passer des lumières de la raison et qui les emploie avec le plus d'intrépidité à l'éclaircissement de ces grands problèmes qui étonnent et qui stimulent la curiosité des esprits supérieurs et des nobles âmes. Il était naturel que le chef-d'œuvre dépositaire de la pensée d'un tel homme devînt un objet d'étude approfondie pour un esprit distingué que la passion philosophique n'a pas éloigné de la religion, et qui se plaît depuis longtemps à négocier, sinon une alliance offensive et défensive, tout au moins un accord tacite et un traité de paix entre la raison et la foi. Nous ne sommes donc pas surpris de voir que M. Émile Saisset ait consacré plusieurs années de sa vie, son talent d'écrivain, et toutes les forces de sa pensée à l'interprétation du livre de saint Augustin.

Quoique la religion et la philosophie aient beaucoup à gagner dans la paix qu'on leur propose, il n'y a pas à s'étonner de la guerre sourde ou déclarée que se livrent ces deux sœurs immortelles, comme on l'a dit. Elles ont un domaine commun, des besoins analogues et des méthodes différentes. La foi, qui est le point de départ de la religion, serait le point d'arrêt de la philosophie ; la religion en découle et la philosophie s'y élève ; elles se croisent donc sur deux routes parallèles, dont l'une part de l'infini pendant que l'autre y remonte. Nous parlons de religion vraie et de saine philosophie, toutes deux spiritualistes et monothéistes. On sait qu'il y en a bien d'autres, et que, pour la diversité des systèmes et le nombre des erreurs, ces autres religions et ces philosophies n'ont rien à s'envier les unes aux autres.

C'est ici le lieu de signaler une flagrante iniquité de la polémique de nos jours et de la combattre. Cette iniquité la voici : elle consiste à fabriquer de toutes les erreurs et de toutes les contradictions de ceux qui ont pris la livrée philosophique un tout indivisible, à revêtir ce fantôme disparate, cette abstraction confuse, du nom de Philosophie, et à crier anathème contre le monstre qui, toutefois, n'est qu'une chimère éclose dans le cerveau de ceux-là mêmes qui la combattent. Les vrais philosophes ne se sentent pas blessés des coups portés au fantôme; mais le profit de ce tournoi fantastique c'est que le mot de Philosophie est diffamé, et que la défense des droits de la raison ne pouvant pas changer de nom, il suffit à ceux qui ne veulent pas déserter cette noble cause de se déclarer, pour soulever contre eux un terrible cri de haro. Il est vrai que dans une lutte antérieure et dans un intérêt contraire, on avait envenimé un autre nom, au point d'en faire une injure légalement punissable. Ce nom s'est relevé, on le porte aujourd'hui

légèrement, et beaucoup s'en font un titre d'honneur. Ce retour doit donner bon espoir aux philosophes, dont le nom n'a jamais été, dans les plus mauvais jours, qu'une simple avanie, et qui peut aussi reprendre faveur. Disons seulement que si les philosophes employaient contre les théologiens le procédé dont quelques-uns de leurs champions se sont armés pour faire une guerre déloyale, il serait facile de façonner pour l'opposer au fantôme philosophique une image analogue formée de toutes les difformités empruntées à une foule de cultes hétéroclites, et de toutes les visions étranges que peut fournir le fatras de beaucoup de théologies, de lui donner un nom de guerre, de rompre force lances contre la quintaine imaginaire qu'on aurait dressée, et de crier victoire! avec accompagnement d'injures. Heureusement, ni les vrais philosophes ni les vrais théologiens n'ont aucun goût pour ce genre d'escrime.

M. Saisset, en vrai disciple de Platon, de Descartes et de Leibnitz, prend au sérieux la religion et la philosophie; il interroge saint Augustin, qui lui répond, et, textes en main, il montre clairement que le génie de Platon s'est élevé par les divers degrés de l'échelle dialectique aux plus hautes vérités de la théodicée et de la morale qui sont communes à l'Académie et au christianisme ; que les écrits de ce philosophe ont commencé à dessiller les yeux d'Augustin, fermés jusqu'alors aux lumières de la sainte Écriture; que saint Augustin, amené à la religion par la philosophie, n'a pas cessé de demeurer platonicien après être devenu chrétien; qu'en retour du service reçu, il a fait pénétrer la philosophie dans la théologie; et que, dans cette sphère nouvelle et supérieure, les lumières de la raison ne se sont pas éteintes devant les clartés mystérieuses et les impénétrables obscurités de la foi. En effet, la théologie telle que la fait saint Augustin n'est qu'un effort plus puis-

sant, une démarche plus hardie de la philosophie. A cette hauteur, la raison s'incline et ne se voile pas; son regard voit et contemple le mystère qu'elle ne pénètre pas, elle essaye même de le pénétrer, car elle ne s'arrête pas devant le problème de la création et le problème non moins épineux de la prescience divine à concilier avec le libre arbitre de l'homme.

Ces questions ont un singulier attrait pour la raison qu'elles semblent défier. Les théologiens et les philosophes aiment à les débattre, et elles sont certainement la plus noble gymnastique de l'intelligence. Si j'avais une réputation de métaphysicien à compromettre, je n'en dirais pas un mot, tant la matière est ardue et périlleuse, mais n'ayant rien à perdre de ce côté, je me sens fort à l'aise pour dire ma pensée. Nous savons deux choses sur l'infini, la première, c'est qu'il existe, la seconde, c'est qu'il est incompréhensible; de sorte qu'il nous est aussi impossible de le nier que de le comprendre. Voilà ce que nous dit clairement la raison; elle ajoute encore avec autorité que l'être infini est toute puissance, toute intelligence, tout amour. Tout cela peut s'affirmer sans témérité, car ce qui dépasse la raison humaine ne la contredit pas, et, à vrai dire, elle ne serait pas la raison si elle ne voyait pas où elle doit s'arrêter et se soumettre. Mais outre la raison, l'homme a l'imagination, et l'esprit de l'homme imagine au delà de ce qu'il peut savoir, et en imaginant il s'attache à ses vues et aux raisonnements qu'il en tire et il continue d'affirmer lorsqu'il n'en a plus le droit. Ce procédé est légitime dans le domaine de la poésie et malheureusement les grands métaphysiciens qui sont aussi, qu'ils le sachent ou qu'ils l'ignorent, de grands poëtes, créent à leur manière et introduisent le chimérique dans l'ordre des réalités invisibles, comme les poëtes dans le monde des sens. Platon, saint Augustin, Malebranche, Fénelon lui-même sont des

poëtes qui ont donné des ailes à la dialectique et qui en ont fait une Muse.

La durée éternelle de l'être nécessaire et son immensité sont des idées premières qui surpassent la raison et qui la subjuguent ; elles s'imposent à l'entendement et elles sont en même temps impénétrables et évidentes. Le tort des métaphysiciens est d'avoir voulu les pénétrer, et, en essayant de les faire comprendre, d'en avoir troublé l'évidence. Qui a dit à Platon que l'éternité soit immobile et à saint Augustin que l'être qui dure éternellement n'ait pas le sentiment de la durée? L'éternité est la durée sans commencement ni fin, et quelle prise avons-nous sur elle, sinon par le temps que mesurent nos actes et nos pensées, et alors comment enlever à la durée éternelle que nous ne comprenons pas précisément ce qui caractérise la durée dont nous avons conscience? Lorsque saint Augustin s'écrie : « Toutes vos années, ô mon Dieu, ne sont qu'un seul jour; ce n'est point une suite de plusieurs jours, mais un aujourd'hui perpétuel qui ne passe point pour faire place au lendemain et qui n'a point eu d'hier à qui il ait succédé, et cet aujourd'hui, c'est l'éternité, » que fait-il? à quelle faculté s'adresse-t-il? Qu'on y prenne garde et l'on verra que c'est l'imagination du métaphysicien qui parle à l'imagination du fidèle, et que l'effet de cette puissante et mystérieuse image se résout non pas en idée, mais en émotion poétique de terreur. Ce qui distingue pour nous l'éternité du temps, c'est que nous avons la mesure du temps et que nous ne pouvons avoir celle de l'éternité et que nous ignorons invinciblement comment l'infini se comporte avec lui-même. Mais pourquoi franchir les limites de cette ignorance invincible et affirmer encore quand nous ne pouvons plus ni voir ni concevoir? *Sors tua mortalis, non est mortale quod audes.*

C'est pourtant de ce divorce absolu du temps et de

l'éternité que naissent les arguments qu'on oppose à la création et auxquels on ne fait que des réponses illusoires. Tout ce que nous savons de notre terre, c'est qu'elle a paru dans le temps, et ses entrailles nous disent, en outre, qu'il a fallu plus de temps pour la mettre en état de recevoir l'homme que l'homme n'en a passé jusqu'à ce jour sur le domaine qui lui a été préparé. Que nous importe? elle s'est montrée à l'heure marquée par le souverain maître qui nous l'a donnée pour séjour et qui ne nous a pas laissés sans ressources et sans lumières pour y vivre selon sa loi. Les problèmes qui nous embarrassent ne sont pas tous écrits dans les livres sacrés qui doivent être la lumière des théologiens. La Bible ne s'inquiète pas de concilier le temps et l'éternité, elle ne les met pas en contraste, elle nous montre à chacune de ses pages le Seigneur en commerce avec l'homme, le Créateur conversant avec la créature, la suite de ses desseins, les mouvements de sa volonté, en un mot son assistance et sa présence continue dans la succession des âges. Nous avons dit que nous n'étions point métaphysicien, on le voit du reste, et c'est pour cela que nous osons dire que la métaphysique a soulevé elle-même les plus insurmontables des difficultés contre lesquelles ses docteurs s'évertuent. Ils y prouvent leur force et non leur compétence.

La témérité métaphysique que nous signalons à propos du problème de la création, devenu plus obscur par les solutions qu'on propose, est plus sensible encore dans la question de la prescience divine et du libre arbitre. Les métaphysiciens les plus autorisés posent en fait la prescience infinie, c'est-à-dire, à leur sens, la connaissance simultanée et de toute éternité de tous les faits qui doivent s'accomplir dans le cours des âges, sans excepter les faits contingents émanés de la volonté libre de l'homme. Ils disent que le libre arbitre de l'homme

n'en est pas atteint, parce qu'à proprement parler Dieu ne prévoit pas (ils ont donc tort d'employer le mot de prescience); mais qu'il embrasse d'un regard unique et dans une seule image ce que nous désignons sous les noms de passé, de présent et d'avenir; ils ajoutent que la présence d'un témoin ne produisant pas le fait qui s'accomplit sous ses yeux et n'en changeant pas la nature, Dieu témoin de nos actes les voit libres puisqu'ils le sont, et, de plus, qu'ils sont libres parce qu'il a voulu qu'ils le fussent, étant lui-même l'auteur de notre liberté. Pour un profane, c'est un écheveau bien embrouillé, il faut cependant essayer de le démêler. Ce qui est plausible en parlant d'un simple témoin, l'est-il encore si le témoin est en même temps l'ouvrier, et s'il tient sous sa dépendance tous les ressorts qui font mouvoir la machine? Comment encore un acte qui s'accomplira certainement, s'il est connu de toute éternité par une intelligence infaillible, pourra-t-il rester contingent, c'est-à-dire se produire ou ne pas se produire? Vous dites : la chose est difficile à expliquer, vous le tentez cependant, et comme si votre explication vous était suspecte, vous dites : « Nous tenons les deux bouts de la chaîne, nous n'en voyons pas tous les anneaux; tenons résolûment ce que nous tenons, ne lâchons ni la prescience telle que nous l'entendons ni le libre arbitre tel que nous le sentons. » Mais après cet aveu, la difficulté reste entière, et vous n'avez réussi qu'à ébranler deux croyances que vous prétendiez concilier. La raison nous dit, d'une part, qu'elle n'est pas compétente pour décrire et pour définir la science infinie, et, de l'autre, qu'il lui est impossible de récuser le sens intime qui atteste en tout homme la présence et l'action du libre arbitre. Des deux termes qu'on rapproche, nous n'en connaissons qu'un seul, le fait de l'activité libre, et ce fait, c'est l'homme même. Quant à la science de l'être infini, qui

la connaît que lui-même? L'a-t-il écrite dans une intelligence finie? Qui donc peut savoir le secret de ses volontés, et comment assurer que cette science serait imparfaite, si, s'étendant à tout ce qui est et à tout ce qu'elle veut, elle avait voulu ne connaître quelques-unes des choses qui ne sont pas qu'au moment où elles seront? En maintenant la prescience dans les termes admis par la métaphysique, et le libre arbitre, tel que la conscience le voit et l'atteste, est-on bien sûr de ne pas avoir, je ne dis pas seulement posé un problème insoluble, mais établi une contradiction palpable? Ne vaudrait-il pas mieux dire tout simplement qu'on ignore ce qu'on ignore; ce serait peut-être un moyen de mieux savoir ce qu'on sait réellement.

Nous nous abstenons d'étendre ces doutes respectueux à d'autres points encore de la métaphysique transcendante professée avec tant de puissance par saint Augustin, et exposée avec tant de lucidité, de finesse et de vigueur par son interprète dans une introduction qui est elle-même une œuvre de haute philosophie, digne préambule d'un livre qui n'a pas vieilli. On lit d'abord M. Saisset avec plaisir et grand profit, et on en comprend mieux le livre auquel l'introduction nous prépare, et lorsqu'on a lu le livre on goûte mieux encore, en revenant à l'introduction, le mérite de l'écrivain qui a su tirer d'un livre aussi complexe, aussi chargé de faits et d'idées, une exposition abrégée si claire et si fidèle. Saint Augustin n'a pas été malheureux de nos jours. La France, pour laquelle il a formé Bossuet, lui a payé sa dette non plus par de pompeux panégyriques toujours un peu vides, comme au temps de l'abbé Maury, mais par des œuvres sérieuses. M. Villemain le premier l'a mis en relief « dans cet admirable Tableau de l'éloquence chrétienne au quatrième siècle (nous citons les expressions mêmes de M. Saisset) où le plus beau génie

de l'Église latine a trouvé la grande place qui lui convient et un peintre digne de lui. » Plus tard, une femme distinguée et d'un talent tout viril, Mme de Beljioso, a montré la part considérable qui revient au grand docteur dans la formation du dogme chrétien ; enfin il a eu dans M. Poujoulat un biographe passionné et consciencieux. Il mérite d'avoir un jour un historien de génie. En attendant, nous n'aurons pas à nous plaindre si d'autres ouvrages de l'évêque d'Hippone rajeunis par d'habiles traducteurs viennent encore, à l'avenir, entretenir l'admiration qu'il inspire et consacrer de nouveau sa gloire.





SOUVENIRS

DE VINGT ANS D'ENSEIGNEMENT

A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

PAR PH. DAMIRON
Membre de l'Institut et professeur honoraire.

M. Damiron a occupé pendant vingt années la chaire où siége aujourd'hui M. Saisset. Cette chaire unique en représente réellement deux, puisque, consacrée d'abord exclusivement à l'histoire de la philosophie moderne, elle a recueilli, sans l'avoir désiré, l'héritage de celle où MM. Cousin, Jouffroy, Jules Simon ont enseigné avec tant d'éclat l'histoire de la philosophie ancienne. Nous n'avons pas à rappeler ici tous les services rendus par l'état enseignant à la philosophie dans un seul établissement pendant le cours de près d'un demi-siècle : il suffit, pour s'en faire une juste idée, d'ajouter aux noms que nous venons de citer ceux de MM. Royer-Collard, Laromiguière et Adolphe Garnier. Nulle part le matérialisme n'a été combattu avec plus de suite et de vigueur, nulle part les saines doctrines qui affermissent la foi naturelle à l'existence de Dieu et au libre arbitre de l'homme n'ont été professées avec plus de conviction et de succès. L'ensemble de ces travaux formerait un beau

chapitre de l'histoire de l'esprit humain. On l'écrira sans doute[1], et alors on signalera aussi le court passage de M. Vacherot, en Sorbonne, non pour lui donner place parmi les confesseurs de l'orthodoxie spiritualiste, mais pour rendre hommage à son rare talent d'écrivain, à sa dialectique ingénieuse et forte, à sa loyale intrépidité dans la poursuite du vrai. Notre rôle est plus modeste, nous voulons seulement montrer comment MM. Damiron et Saisset ont rempli leur tâche dans l'exercice de ce sacerdoce laïque.

Les deux ouvrages dont nous avons à parler appartiennent à la théodicée. Ils sont pleins de Dieu. La question qu'ils traitent n'est pas neuve, elle est aussi vieille que le monde, et toutefois elle est toujours nouvelle, parce que la controverse dure toujours et que le combat se ranime sans cesse sous des formes changeantes, il est vrai, mais sur le même fond. Le problème pose trois termes à concilier : Dieu, la nature et cette force libre qui est nous-mêmes; ces trois termes nous sont donnés par la conscience, on ne peut sacrifier aucun d'eux sans récuser une évidence naturelle. Il n'y a point de solution si Dieu est observé dans la nature, si la nature qui n'est qu'une puissance aveugle devient le principe et la substance des choses, si l'homme qui se sent libre et responsable n'est plus qu'une machine. Un dieu distinct de l'univers, une nature soumise à Dieu, entre Dieu et la nature le libre arbitre de l'homme, limité sans doute, mais invincible, voilà ce qu'une bonne théodicée doit maintenir courageusement, et tenter d'expliquer. La matière est aussi épineuse qu'elle est riche, mais les difficultés aiguillonnent le courage, les obscurités ai-

1. Nous savons que M. Fontaine de Resbecq, connu déjà par quelques publications ingénieuses et solides, s'occupe d'un ouvrage où il se propose de tracer un tableau de la littérature universitaire au dix-neuvième siècle. La philosophie n'y sera pas oubliée.

guisent la vue qui cherche à les pénétrer, et l'honneur de l'entreprise est tel que les plus nobles esprits ne savent pas de meilleur emploi à leur force. Les vrais métaphysiciens dédaignent le gouvernement du monde pour une plus haute ambition qui est de dévoiler le mystère de la vie et par là de connaître l'ordre du monde, ce qui sans doute en simplifierait beaucoup le gouvernement.

Telle fut dans les temps modernes l'ambition de ces grandes intelligences, Descartes Malebranche, Spinoza, Newton, Leibnitz, Kant et Hegel, dignes d'aborder ce redoutable problème par la pureté de leur intention et la force de leur génie. Tous ils ont aimé la vérité et ils n'ont pas eu d'autre passion. Tous ils en ont saisi quelque partie d'une étreinte vigoureuse, aucun d'eux ne l'a embrassée tout entière. M. Saisset expose tour à tour leurs systèmes, il admire l'effort de leur pensée, mais nulle part il ne trouve un ensemble d'idées qui satisfasse complétement sa raison. L'intérêt de ces analyses critiques n'est pas seulement dans la lucidité du langage et dans la netteté des jugements, il est surtout dans l'émotion du juge, soit qu'il approuve ou qu'il condamne. On sent la joie qu'il éprouve lorsque la vérité éclate, et sa tristesse lorsqu'elle se voile. Il voudrait que Descartes et Malebranche qui marchent si longtemps dans la bonne voie ne se fussent jamais égarés. Mais aussi pourquoi Descartes ne laisse-t-il pas entière à la volonté sa spontanéité, pourquoi la place-t-il sous la dépendance de l'entendement et paraît-il ainsi ruiner le principe du libre arbitre? En effet, si la volonté ne peut jamais se mouvoir d'elle-même, elle n'est plus une force libre, et alors toutes les déterminations de l'âme ne se réduisent-elles pas, comme le mouvement du monde matériel, à un problème de mécanique? Devant cette conséquence, simplement entrevue mais logiquement inévitable,

M. Saisset se dérobe au guide qu'il aime et proteste au nom de la conscience de l'homme qui se connaît libre et qui s'avoue responsable.

Il en sera de même pour Malebranche. Aussi pourquoi ce grand maître en métaphysique, qui sait si bien nous charmer et même nous convaincre lorsqu'il décrit l'union de l'âme humaine avec l'âme universelle et qu'il nous dit avec tant de précision et de hardiesse que Dieu est le lien des âmes comme l'espace est le lieu des corps, pourquoi Malebranche, disons-nous, cède-t-il au vertige que lui donne cette conception sublime et vraie, et va-t-il, après avoir plongé l'âme humaine en Dieu, jusqu'à l'y noyer? Ne fallait-il pas s'arrêter où s'arrête saint Paul; *in ipso vivimus, movemur et sumus*, dit l'apôtre, et il est vrai que la vie, que le mouvement, que l'être de l'homme se développent au sein de Dieu qui les pénètre, mais il n'est pas vrai, comme l'insinue Malebranche, que Dieu absorbe tout ce qu'il pénètre, et que l'infini sans lequel le fini ne serait point, nous le reconnaissons avec lui, ne laisse au fini que l'apparence de l'être. Ici encore la conscience proteste, elle atteste la réalité des phénomènes de l'univers visible, elle ne consent pas à n'y percevoir que des fantômes et des chimères. Écoutons à propos de ces mécomptes, venant après la confiance et l'admiration, les doux reproches du disciple au maître : « Je suis, dit M. Saisset, ravi par vos systèmes, mais je ne suis pas convaincu. Faut-il vous le dire? Il me semble qu'en vous attachant aux principes de Descartes, vous les développez à outrance, et qu'en les exagérant, vous les faussez. Je veux bien avec vous me détacher du monde sensible, rentrer en moi-même, pour me recueillir, et là, dans le silence des sens et de l'imagination, écouter la voix de la raison qui me parle de l'invisible et de l'idéal. Mais croire que le monde où je me sens attaché par tant de ens n'est qu'un fantôme de mon imagination, que ces

membres que je remue n'ont qu'une existence chimérique, c'est soutenir une gageure trop forte contre le bon sens; c'est, pour ne pas voir ce que voient les yeux du vulgaire, se confondre à plaisir dans des illusions raffinées. »

Dans cette recherche ardente de la vérité sur Dieu, M. Saisset a rencontré un tentateur, c'est Spinoza. Mais ce tentateur qui l'obsédait, qui parfois le fascinait, il a pris de bonne heure et courageusement le parti de le combattre sans relâche. Spinoza a séduit l'Allemagne qui nous l'a renvoyé ceint d'une auréole, quand nous l'avions depuis plus d'un siècle en dédain et en aversion. L'Allemagne aime à nous jouer de ces tours. Ce sont là ses malices, d'autant plus dangereuses qu'elles sont faites avec candeur. Gœthe ne nous a-t-il pas signalé naguère du Bartas comme le plus grand de nos poëtes? Il est vrai qu'il a fait en cela peu de prosélytes et que l'ambitieux fatras de du Bartas est resté pour nous ce qu'il a toujours été. La sentence qui le condamne n'a pas été revisée. Mais Lessing, Novalis et Hegel ont été plus heureux. Spinoza a refleuri, et c'est bien lui qui, sous des formes diverses en apparence et par une foule de sectes et de disciples, tient en échec et semble mettre en péril l'école de Descartes, de Malebranche et de Leibnitz. En effet, le dieu de Spinoza est la négation du dieu vivant et personnel de l'humanité. Il est éternel, il est infini, cela est vrai, mais il n'a pas la conscience de ce qu'il est et il s'absorbe dans son œuvre qu'il ne connaît pas. Ce dieu c'est la *Nature naturante*, et son œuvre c'est la *Nature naturée;* il ne faut lui demander ni providence, ni intelligence; il s'en passe, et il n'en est que plus puissant. Ce système a contre lui les lumières de la raison, le témoignage des sens et la voix de la conscience. Il est inadmissible, mais Spinoza n'en est pas moins un homme de génie et un saint homme. On ne

gagne rien à l'injurier, il vaut mieux, en avouant sa vertu, sa sincérité, sa vigoureuse intelligence, lui opposer de solides arguments et montrer la vanité de son système. C'est ce que M. Saisset s'est contenté de faire avec autant de mesure que de sagacité; après l'avoir lu on reste convaincu que Spinoza a composé géométriquement un roman métaphysique qui n'a de réalité que dans le cerveau qui l'a conçu et dans les intelligences qui n'ont pas la force de s'en défendre.

Après Spinoza, et pour mettre fin au cauchemar dont il nous oppresse, qu'il est bon et doux d'entrer en pleine lumière avec Newton! Le dieu de Newton n'est pas ce manœuvre aveugle et infatigable, serf de son travail et donnant à l'homme qu'il produit la clairvoyance qui lui manque; il se distingue de son œuvre qu'il a conçue avec dessein, qu'il dirige avec prudence, qu'il domine et qu'il pénètre; ce dieu est le fabricateur souverain du monde qui vivait dans sa pensée avant d'être manifesté par un acte de sa volonté libre. Le dieu de Newton n'est ni impersonnel, ni indéterminé. Qui a donc appris à Spinoza et à ses adeptes que l'indétermination est une nécessité de l'infini, et l'intelligence le privilége du fini? L'âme humaine a-t-elle conscience de son être par ce qu'elle est finie ou parce qu'elle est intelligente? Que signifie cet axiome à l'usage des panthéistes que toute détermination est une négation? n'est-il pas plus vrai de dire qu'elle est une affirmation dans la limite de l'être qu'elle circonscrit? Pourquoi l'infini qui renferme tout n'aurait-il pas la conscience de tout ce qu'il renferme? C'est pourtant sur l'affirmation gratuite de cette donnée purement hypothétique que se fondent toutes les doctrines qui, en conservant le nom de Dieu, nient résolûment la personnalité divine. Notre raison qui, à la vérité, atteint l'infini, a-t-elle qualité pour en sonder la nature? Tout ce qu'elle en connaît c'est qu'il n'a point de limites, et

elle lui en donne en essayant de le déterminer; elle le nie implicitement et elle continue de l'affirmer, et elle sape par une notion artificielle une croyance naturelle et nécessaire!

Nous suivons de grand cœur M. Saisset aussi longtemps qu'il expose, en les approuvant, les idées de Newton : il nous permettra de nous séparer de lui lorsqu'il commence à les contredire. Newton ne se paye pas de mots, il a le génie du bon sens; et, sur la question de la durée et de l'étendue, il désavoue, en dépit de Platon et de saint Augustin, l'antithèse si féconde en grands effets de clair-obscur entre le temps et l'éternité, entre l'espace et l'immensité. Certes, c'est un beau mystère que l'éternité sans durée et que l'immensité sans étendue, cela confond l'imagination et nous pousse à grandes guides vers le sublime, mais ne serait-ce pas un non-sens? Newton ne s'y est pas mépris et il a vu le danger de la méprise des métaphysiciens. Il reconnaît sur la foi de la raison que la durée est infinie et que l'espace n'a point de limites, il saisit ces deux aspects de l'infini; et comme il est impossible qu'il y ait plus d'un infini, Newton, en bon logicien, réunit sans hésiter l'espace et la durée au seul infini qui ne soit pas chimérique, à l'être universel. Il le dit nettement. Selon lui « Dieu n'est pas l'éternité et l'infinité, il est l'éternel et l'infini, et n'est pas la durée et l'espace, mais il dure et il est présent. Il dure toujours, il est présent partout, et, en existant toujours et partout, il constitue la durée et l'espace[1]. » Voilà qui est net et incontestable. Remarquons en outre que nous ne tenons l'infini d'une prise assurée que par l'espace et

1. *Non est æternitas et infinitas, sed æternus et infinitus; non est duratio et spatium, sed durat et adest. Durat semper et adest ubique, et existendo semper et ubique durationem et spatium constituit.* — Newtoni *philosophiæ naturalis principia mathematica.* scholium generale.

la durée, et que si nous lâchons cette prise nous ne tenons plus rien. Qu'on ne s'y trompe pas, l'idée de l'infini de durée et d'espace n'est pas l'impuissance de leur assigner des limites, c'est l'assurance qu'ils n'en ont pas. C'est la plus invincible de nos affirmations. On dit l'espace est mesurable et cela n'est pas, on ne mesure que l'étendue; les corps qui paraissent le remplir, ne le déplacent, ni ne l'amoindrissent, il est immuable; on dit encore le temps s'écoule, hélas! non, ce sont les êtres périssables comme nous qui s'écoulent, le temps est immobile comme l'éternité. C'est toujours la durée. Elle s'appelle le temps pour les êtres qui commencent et qui finissent, elle s'appelle l'éternité pour l'Être qui n'a pas eu de commencement et qui n'aura pas de fin. Disons donc avec Newton, et malgré M. Saisset, que Dieu constitue la durée par son existence et l'espace par sa présence.

Nous n'avons ni l'intention ni le loisir de passer en revue les autres études de M. Saisset sur le Dieu de Leibnitz, sur le scepticisme de Kant, sur le panthéisme de Hegel; nous aurions à y louer, comme dans celles qui les précèdent, la pénétration qui saisit le nœud des questions et la dextérité qui les dénoue, la lucidité et souvent l'éclat du langage, la sûreté des jugements et la la loyauté des contradictions. M. Saisset ne déclame pas, il n'injurie jamais, il aime la polémique où il excelle, mais il sait contredire avec urbanité. La philosophie qui cherche toujours et sur toutes choses une plus grande lumière a raison de se montrer discrète, elle sait qu'elle n'est point infaillible, et il est à remarquer que plus elle approche de la vérité, plus elle prend de calme et de douceur, ce qui est d'un bon exemple pour ceux qui, croyant tenir la vérité tout entière, ne s'en laissent pas moins emporter à la violence.

La seconde partie du livre de M. Saisset, où sont ex-

posées les idées personnelles de l'auteur, n'a point la forme didactique d'un traité, c'est une suite de *méditations* où l'éloquence se fait une large part à côté du raisonnement. Nous retrouvons ici la méthode de Bossuet sans le dogmatisme altier qui ne convient guère qu'aux théologiens, et qui, à vrai dire, leur est commandé par la foi sur laquelle se fonde la théologie. La philosophie qui n'est que l'amour et la recherche de la vérité, a moins d'assurance, elle propose ses doutes et même ses affirmations, elle n'impose rien. M. Saisset donne ses raisons de croire et il les soumet au jugement de ses lecteurs. Il parvient à montrer, nous ne disons pas à démontrer, avant tout qu'il y a un Dieu, et que Dieu est accessible à la raison; et à notre avis il n'y a rien à reprendre dans ces deux premières méditations. Il prouve également d'une manière victorieuse qu'il peut y avoir et qu'il y a réellement autre chose que Dieu. Ainsi Dieu n'est pas seulement l'être par excellence, l'être universel et nécessaire, il est la cause créatrice et conservatrice d'autres êtres qui ne seraient pas sans lui et qui ne se confondent pas avec lui.

Ici commencent nos scrupules. Selon M. Saisset, Dieu crée de toute éternité, et de plus l'œuvre du créateur est elle-même infinie. La création remplit l'infini du temps et l'infini de l'espace. Où en sommes-nous? Ne serait-ce pas là une des formes du panthéisme? M. Saisset en a eu peur pour lui-même et il nous fait partager ses inquiétudes; pour lui, il ne tarde pas à se rassurer; et voici comment: « De ce que l'univers, dit-il, n'a point de limites, ni dans le temps, ni dans l'espace, ni dans le nombre, l'espèce et le degré de ses parties, s'ensuit-il que l'univers soit éternel, immense et infini comme Dieu même? Non, ce n'est là qu'un vain scrupule, enfant de l'imagination et non de la raison. L'imagination confond sans cesse ce que la raison doit sans cesse

distinguer : l'éternité et le temps, l'immensité et l'espace, l'infinité relative et l'infinité absolue. Le créateur seul est éternel, immense, absolu; la créature est répandue dans l'espace et dans le temps, sujette à la division et à la limite[1]. » Cette distinction ne nous rassure pas aussi complétement qu'elle rassure M. Saisset; ce qui le sauve, à notre avis, c'est qu'à tout prix il maintient la personnalité de Dieu contre les panthéistes. Nous n'en conservons pas moins, de notre côté, le *vain scrupule* qui lui paraît un enfant de l'imagination. Il nous semble que c'est bien la raison qui nous l'inspire. Nous avons sur ce point pour appuyer notre faible raison la raison presque divine de Newton. N'est-ce pas l'imagination qui a séparé l'éternité de la durée et l'immensité de l'étendue? Cette doctrine n'est-elle pas fille de Platon, de saint Augustin, de Malebranche, génies puissants, il est vrai, mais dont la faculté la plus puissante a été l'imagination. Newton, qui affirme le contraire, n'a pas un moindre génie, et dans ce génie c'est la raison qui domine. La raison dit que si le monde a été créé, il a commencé; que s'il a commencé, il peut cesser d'être, et que s'il n'est pas infini en durée, il ne l'est pas davantage en nombre et en étendue. On ne se tire point de ces difficultés en opposant à l'infini absolu un infini relatif. Il n'y a point d'infini relatif, mais, au sein de l'infini absolu, il y a l'indéfini qui n'est sans limites que pour la raison limitée. Cette limite l'infini absolu la connaît seul parce que seul il l'a posée. La raison avoue donc que l'indéfini a ses limites, elle reconnaît qu'elle ne peut les fixer, elle affirme en outre que l'infini n'en a point; elle ne distingue pas deux infinis, elle sait invinciblement qu'il n'y en a qu'un seul, source inépuisable de tout ce qui subsiste, principe éternel de tout

1. P. 422 et 423.

ce qui passe, évidence incompréhensible et réalité ineffable.

Nous n'avons plus, je pense, besoin de dire que la métaphysique n'est pas au bout de ses peines; elle tend à un objet qu'il est glorieux de poursuivre, et qu'il est impossible d'embrasser; elle a de plus à effacer la trace des écarts qui ont aggravé sa tâche. Tantôt elle s'est détournée du but, tantôt elle l'a dépassé. On triomphe des contradictions des philosophes et de leurs embarras; on serait plus indulgent et plus modeste, si on voulait bien considérer que, sur les cimes de la pensée, rien n'est plus naturel que le vertige et les chutes. La théologie elle-même, qui a un point d'appui inébranlable, n'a-t-elle pas eu ses éblouissements et ses orages? Faut-il pour cela lui imposer silence, faut-il la proscrire et la diffamer? Pour nous, nous ne croirons jamais accorder assez d'estime à ces âmes loyales et courageuses qui ont pour principal souci, parmi les misères et les obscurités de cette vie, la recherche de la vérité avec l'ambition de faire un peu de bien en produisant quelque lumière. Est-ce donc un médiocre honneur pour les philosophes d'avoir affranchi la pensée, et d'avoir fait prévaloir dans la loi le plus humain et le plus social des dogmes politiques, la tolérance civile des opinions et des croyances? Le tort de ce siècle n'est pas de faire trop de cas de la raison, c'est de ne pas assez la suivre. Ne décourageons donc point par des chicanes et par des injures ceux d'entre nous qui la prennent pour guide. Nous avons applaudi aux efforts de M. Saisset, sans partager toutes ses opinions; nous avons la même sympathie pour M. Damiron, dont la vie tout entière a été consacrée à la poursuite du vrai comme à la pratique du bien, et qui nous donne aujourd'hui ses *Souvenirs de vingt ans d'enseignement*.

Ce volume est un trésor de bonnes pensées. Il va ga-

gner à M. Damiron de nouveaux amis, puisqu'il élargira le cercle de ses lecteurs. M. Damiron ne nous livre pas seulement les souvenirs de son enseignement, il nous fait aussi ses confidences, il nous ouvre son âme. Ces confidences, offertes sous le titre d'*Introduction*, ne compromettent personne; elles ne trahissent pas les secrets d'autrui, elles se bornent à faire connaître l'auteur et elles le dévoilent complétement. Nous avons peu lu de morceaux aussi attachants que cette autobiographie psychologique, sincère jusqu'à la candeur. Ce Moi qui se raconte et qui s'avoue ingénument, n'est pas le moins du monde « haïssable; » Pascal lui-même serait bien embarrassé d'y trouver « l'ennemi et le tyran des autres; » le moi de M. Damiron n'éprouve aucune haine et n'aspire à aucune tyrannie; il aime la paix intérieure qu'il s'est faite, et il voudrait la communiquer à ses semblables.

Jamais homme ne s'est jugé plus loyalement; point de draperie sur le corps, point de fard sur le visage, point d'ombre sur l'âme. C'est plaisir d'entendre les aveux de M. Damiron sur la popularité qui manquait à son cours, et dont il est loin de faire un reproche à la jeunesse qu'il n'attirait point ou qu'il ne savait pas retenir: « Si, dit-il, comme maître et dans ma chaire, j'avais eu plus d'abandon, plus d'effusion, plus de disposition à produire et à répandre au dehors ce que j'avais au fond de l'âme, j'aurais, je crois, mieux gagné, mieux possédé et plus multiplié mes auditeurs. Les esprits ne viennent et ne demeurent bien qu'à qui abonde et sait donner; le nécessaire ne leur suffit pas, il leur faut la richesse dans celui qui a charge à leur égard de cette large hospitalité de la pensée qui s'appelle l'enseignement. Le don, l'ample don, voilà le signe à la fois et la vertu du professeur. Or le don me manquait un peu, non, je pense, par disette et réelle pénurie, mais par excès de réserve

et trop étroite économie[1]. » Il n'y a là ni dénigrement, ni flatterie, ni récrimination, mais la vérité en toute simplicité et droiture.

La réserve est en M. Damiron un trait de caractère, et qui s'est, en outre, accusé davantage par les habitudes de son esprit. M. Damiron a été un croyant de la méthode psychologique, il a pratiqué strictement l'observation interne, et si sa parole ne s'épanche pas, c'est qu'il ne cesse jamais de regarder sa pensée, même lorsqu'il l'exprime. Cet excès de surveillance paternelle rend la pensée timide, et lorsqu'elle se montre, il paraît à sa contenance qu'elle aurait mieux aimé rester cachée. C'est pour cela sans doute que M. Damiron qui n'a jamais eu « ni disette, ni pénurie » d'idées et de sentiments n'a dans l'improvisation rencontré l'éloquence que par occasion et sous le coup d'une nécessité pressante qui faisait jaillir des profondeurs de son âme la source latente d'émotion, comme ces longues tiges de fer qui atteignent dans les entrailles de la terre et attirent à sa surface les eaux qu'elle recèle. Ces rares éclairs brillaient à la soutenance des thèses en Sorbonne. « En ces instants, dit M. Damiron, j'étais tout autre, au moins en apparence, et mon personnage, sinon ma personne, était assez changée pour que ceux qui m'avaient entendu comme professeur et m'entendaient comme examinateur fussent un peu étonnés de la transformation. Le miracle n'était cependant pas merveille, c'était tout simplement l'homme du dedans qui avait percé dans l'homme du dehors[2]. » Où trouver un sentiment plus vrai et une expression plus sincère et plus naïve !

Les sept discours que M. Damiron a réunis et qu'il nous offre aujourd'hui sont certainement ce qu'il a écrit de plus ému et de plus pénétrant, ce qu'il a pensé avec

1. *Introduction*, p. VIII. — 2. *Introduction*, p. XIII.

le plus de maturité. Prononcés comme leçons d'ouverture à la Faculté des lettres, de 1840 à 1847, ils forment comme autant de chapitres de philosophie religieuse, et c'est ce qui nous a décidé à les rapprocher du livre de M. Saisset. Ils traitent de l'épreuve comme argument de l'immortalité; de la grâce considérée philosophiquement; de la meilleure manière de prouver la Providence; du gouvernement de la Providence; de l'enthousiasme; enfin des deux richesses. Ne pouvant passer en revue toutes ces études, où la question clairement posée, finement analysée, est résolue par de solides arguments, nous nous bornerons à donner une idée du dernier de ces discours, dont le titre demande à être expliqué et dont le sujet mérite toute notre attention.

Le vieux poëte qui a dit:

> Le cœur d'un homme vaut tout l'or d'un pays[1],

comparait à sa manière les deux richesses dont nous parle M. Damiron, la richesse matérielle et la richesse morale. Le mérite de M. Damiron n'est pas d'avoir montré, après tant d'autres, que la sagesse est supérieure à l'opulence, mais d'avoir, dans un temps où l'enrichissement est le mot d'ordre, et comme une consigne donnée à tous[2], montré de quoi surtout il fallait s'enrichir. Ce titre seul, *Les deux richesses*, donne à penser. M. Damiron ne conseille à personne d'être pauvre, mais tout en avouant que les biens matériels, à la vérité précaires, ne sont pas des biens chimériques, il prouve combien ils sont inférieurs aux vertus de l'âme qu'il appelle de leur vrai nom, la richesse morale. Avec ce commentaire, il

1. Garin le Loherain, t. II, p. 218, v. 13. Édit. de M. Paulin, Paris, 1835.

2. Unde habeas quærit nemo, sed oportet habere.
(JUVÉNAL.)

n'y a pas de danger à dire : « Enrichissez-vous, » on sait qu'il faut d'abord et au-dessus de tout faire provision de richesse morale. C'est d'ailleurs la seule qui soit abordable à tous, qui ne prenne rien sur autrui et qui puisse être prodiguée sans s'amoindrir; elle est à toute heure, elle est partout, elle est inépuisable. Il y a plus, là où manque la richesse morale, l'autre cesse d'être un bien pour devenir un ferment de vices et de scandales. M. Damiron parle de la sagesse en connaissance de cause : « C'est, dit-il, quelque chose de plus et de mieux qu'un simple exercice de la pensée; c'est de la gravité pour mieux voir, de la droiture pour mieux juger, de la sérénité dans la connaissance, une douce et suave perception de la vérité dans le bien, ou de ce qui est vraiment bien; n'est-elle pas par là même un principe de satisfaction? Qui est plus riche que le sage, riche, du moins, de ces joies nées de la possession sans trouble du divin objet de ses désirs et de son amour[1] ? » C'est dans ce noble langage et avec cette netteté que M. Damiron définit tous les biens dont se compose le trésor de la richesse morale. Il en parle avec amour, avec onction; son discours est dans la bonne acception du mot une homélie, homélie logique, persuasive et convaincue ; il abonde en passages éloquents et en arguments rigoureux.

Si la parole publique de M. Damiron n'a pu être éloquente, comme il le prétend, que dans les crises de la soutenance des thèses, sa parole écrite a eu souvent de ces bonnes fortunes dans l'isolement du cabinet par le sentiment profond de vérité et de la noblesse des idées. Je ne veux citer en preuve qu'un seul passage que j'emprunte aux dernières pages de cette belle œuvre morale : « S'il était vrai, dit M. Damiron, que, soit entraînement

1. P. 317.

des circonstances, soit abandon des volontés, la plupart insensiblement cédant et s'engageant, bien peu résistant, personne peut-être ne demeurant précisément sans reproche, il se fût déclaré parmi nous une passion de la richesse qui, au lieu de rester un goût ou un besoin, eût pris les proportions d'une véritable ambition; si parmi ceux qui s'y seraient livrés avec le moins de retenue, on en avait vu demander l'objet de leurs désirs au hasard plus qu'au travail, à l'intrigue plus qu'à la diligence, à des rêves insensés plutôt qu'à une exacte intelligence des intérêts et des droits communs; s'il était vrai que d'autres eussent payé, sans compter, de leur talent, de leur honneur, de leurs meilleures qualités de cœur et d'esprit; si, après avoir commencé par en être avides sans mesure, ils avaient fini par en être fiers et glorieux sans pudeur; certes, il y aurait là un mal auquel il serait temps de remédier[1]. » Quelle force et quelle mesure, quel ferme burin et en même temps qu'elle touche délicate! L'orateur ménage ceux qu'il désigne, il les couvre comme d'un voile, loin de les traîner au grand jour avec humiliation; on voit qu'il ne veut pas la mort, mais la résipiscence et l'amendement du pécheur.

J'ai peine à me séparer de M. Damiron et de M. Saisset, tant je trouve de plaisir à rester en commerce d'intelligence avec de tels hommes. Mais il faut en finir. Disons en finissant que les soutiens de la philosophie spiritualiste nous donnent un beau spectacle en présence du danger auquel un double courant d'idées contraires expose leurs doctrines. Ni le courage, ni le talent ne leur manquent. Nous osons espérer que le succès ne leur manquera pas.

1. Page 353.



HISTOIRE DE FRANCE

SOUS LOUIS XIII

PAR M. A. BAZIN.

Ceci est un livre : or, si de notre temps les volumes sont nombreux ou plutôt innombrables, les livres sont rares; de plus, c'est un livre de bonne foi, écrit à loisir par un homme de talent. Il représente dix années d'études sérieuses et solitaires, et il ne s'est produit en public que lorsque l'auteur, après de mûres réflexions, a pensé que son œuvre ne pouvait plus s'améliorer que par les conseils venus du dehors, sous la périlleuse épreuve de la publicité. Ce respect de l'écrivain pour ses juges naturels impose, en retour, de sérieux devoirs à la critique : ce n'est pas à la légère qu'il faut apprécier un livre gravement conçu, exécuté avec lenteur et maturité. M. Bazin, qui a eu le courage de conduire obscurément son œuvre à sa perfection relative, qui a rassemblé et employé toutes ses forces pour élever un monument qui donnât la mesure de son aptitude au rôle d'historien, n'a pas dû s'attendre à ces prompts éloges qu'une facilité prodigue et courtoise accorde aux brillants avortements de la pensée contemporaine. La bienveillance doit se hâter autour des éphémères; puisque leur vie ne durera qu'un jour, il faut bien que ce court espace entre le berceau et la tombe ait un air de fête.

Les ouvrages destinés à durer font leur chemin plus lentement; ils laissent à de plus pressés la célébrité, cette fausse gloire à courte échéance, pour acquérir, avec l'aide du temps qui la consacre, une considération solide et légitime.

La période historique choisie par M. Bazin comprend ces trente années intermédiaires qui séparent la mort de Henri IV de l'avénement de Louis XIV, période remplie par une régence agitée, par le règne successif de deux favoris et par la domination d'un ministre roi, de telle sorte que le souverain de nom ne gouverne jamais, puisque, dans la première de ces trois époques, sa volonté n'existe pas, que dans la seconde elle s'efface par un double caprice qui délègue l'autorité à des mains indignes, et que, dans la troisième, elle est surmontée par une volonté supérieure qui exerce le pouvoir, à travers bien des obstacles, mais sans contrôle. Louis XIII prête son nom aux royautés successives de Marie de Médicis, de Concini, de Luynes et de Richelieu; il ne montre le fils de Henri IV que sur le champ de bataille; partout ailleurs il se dégrade dans sa faiblesse irrésolue et mortellement ennuyée : aussi M. Bazin s'est-il bien gardé d'amener de force sur le premier plan cette figure léthargique : il se contente de la montrer dans le clair-obscur où elle demeure enveloppée, et laisse paraître au grand jour ceux qui ont véritablement gouverné.

Lorsqu'on entre dans cette histoire, le cœur est saisi d'une profonde tristesse, car on sait que les misères qu'on va rencontrer au début et les violences qui suivront sont le contre-coup d'un parricide qui a détourné le cours des événements. Les desseins que Henri IV allait accomplir reviennent à la mémoire; on se rappelle ce que d'Aubigné a si bien exprimé, lorsqu'il dit en son langage énergique et coloré : « Le roi au fourbir de ses armes donna la crainte où il n'avait plus l'amitié; les

sages voisins jugèrent où allait le dessein par le mérite du desseignant, mesuraient ses pensées à sa puissance, et des succès passés se résolvaient de contribuer aux victoires qui ne se pouvaient arrêter. Le consentement des peuples, qui est bien souvent la voix de Dieu, semblait promettre sa bénédiction; les nations avaient posé leurs haines et voulaient arracher leurs bornes pour l'amour de Henri: les Allemands s'armaient à la française pour combattre de même; le prince d'Anhalt, fait leur chef, voulait se montrer maître sous celui qui l'avait enseigné; le marquis de Brandebourg épuisait la noblesse de Poméranie, et les Suisses leurs rochers immobiles, tout cela pour faire un empereur des chrétiens, qui, de sa menace, arrêterait les Turcs, pour réformer l'Italie, dompter l'Espagne, reconquérir l'Europe et faire trembler l'univers. » Si l'on retranche de ce magnifique tableau ce que l'imagination de d'Aubigné a rêvé au delà de la vraisemblance et ce que l'exécution aurait enlevé aux desseins réels du roi, il en reste encore assez pour qu'on maudisse à jamais la catastrophe qui a substitué au véritable représentant de la nation d'indignes successeurs, qui a arrêté l'élan de la France vers des conquêtes assurées, qui l'a refoulée sur elle-même pour qu'elle donnât le spectacle de ses divisions et de son impuissance à des voisins qui allaient éprouver la force de ses armes. Anathème donc sur ces mélancoliques furieux qui, de leur autorité privée, interceptent la destinée des grands hommes, et qui, par l'assouvissement de leur aveugle passion, laissent les nations sans guide en proie à d'affreux déchirements!

La mort de Henri IV fit passer l'autorité aux mains déconsidérées de Marie de Médicis, de d'Épernon et de Concini, sur qui planaient de vagues soupçons de complicité. Il ne fut plus question d'abaisser la maison d'Autriche : les partis de l'intérieur, comprimés par l'ascen-

dant du roi ou désarmés par la confiance qu'il inspirait, se réformèrent; les protestants, inquiets sur la possession de leurs priviléges, sur la durée des garanties qu'ils tenaient des traités, s'agitèrent et opposèrent à la mauvaise foi des menaces de rébellion. Les princes du sang, jaloux de l'influence des favoris italiens, se mêlent à ces complots; les intrigues se croisent, les cabales s'organisent pour la curée du royaume mis en proie; la reine mère, déchue plus tard de sa puissance, rallie autour d'elle les mécontents. Ainsi la force organisée par Henri se divise et s'épuise dans des combats misérables où coule le sang français; les trésors amassés par la sévère économie de Sully, en vue de la grandeur nationale, passent en folles libéralités, le prestige du pouvoir s'est évanoui : tout est à refaire à l'intérieur et au dehors, lorsque Richelieu prend en main le gouvernement des affaires. Pour replacer l'État au point où l'avait porté le génie de Henri IV, il fallait rétablir les finances, fortifier les ressorts de l'administration, réduire le parti des princes et de la cour, anéantir la puissance politique des protestants et tenir en échec l'implacable et puissante maison d'Autriche, toujours menaçante, toujours prête à fomenter les discordes au dedans et à susciter la guerre au dehors. Richelieu suffit à cette tâche d'Hercule; harcelé de toutes parts, il fit face à tous ses ennemis : il fut impitoyable dans l'accomplissement de ses desseins, et il sacrifia les vertus humaines pour remplir les devoirs de l'homme d'État. La reine qui l'avait comblé de bienfaits, devint son ennemie aussitôt qu'elle fut un obstacle à la paix publique; il fit tomber le boulevard de la réforme, et réduisit les protestants à n'être plus qu'une secte religieuse; il frappa sans pitié les restes des mœurs et de la puissance féodale, en faisant tomber la tête des Boutteville et des Montmorency; il désarma le duc de Bouillon, il poursuivit l'Espagne partout où il la rencon-

trait; il n'épargna pas même la reine qu'elle nous avait envoyée : il frappa l'ennemie de la France dans le favori du roi, et, ne pouvant faire périr le complice du traître Cinq-Mars, Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, il le réduisit à l'impuissance par un complet avilissement.

Les rigueurs qu'exerça Richelieu étaient commandées par la situation du ministre et par celle de la France. On doit en accuser surtout la faiblesse sournoise de Louis XIII, qu'il fallait enchaîner par la solidarité de quelques châtiments exemplaires. L'inconsistance du point d'appui ne pouvait être fixée que par l'extrême énergie du levier; il fallait ou céder ou pousser la sévérité jusqu'à la cruauté, et faire aller la crainte jusqu'à la terreur. Au reste, de toutes les victimes de Richelieu (et à peine peut-on les compter) il n'y en a qu'une seule dont le sang crie vengeance dans la postérité : c'est le jeune de Thou, sacrifié à des ressentiments personnels plutôt qu'à la raison d'État. Le manteau rouge du cardinal couvre mal cette immolation : mais l'ineffaçable goutte de sang ne souille pas toute la gloire de celui qui a rendu à la France sa prospérité et sa grandeur, qui a légué au duc d'Enghien l'invincible armée triomphante à Rocroy, et à Mazarin un pouvoir si redoutable que cinq années de perfidie et de couardise se passèrent avant que les partis, enfin rassurés, osassent l'attaquer dans les mains de son successeur. En 1636, Voiture écrivait: « Lorsque, dans deux cents ans, ceux qui viendront après nous liront, en notre histoire, que le cardinal de Richelieu a démoli la Rochelle et abattu l'hérésie, et que, par un seul traité, comme par un coup de rets, il a pris trente ou quarante de ses villes pour une fois; lorsqu'ils apprendront que du temps de son ministère les Anglais ont été battus et chassés, Pignerol conquis, Cazal secouru, toute la Lorraine jointe à cette couronne, la plus grande partie de l'Alsace mise sous notre pou-

voir, les Espagnols défaits à Veillant et à Avein, et qu'ils verront que, tant qu'il a présidé à nos affaires, la France n'a pas un voisin sur lequel elle n'ait gagné des places ou des batailles, s'ils ont quelques gouttes de sang français dans les veines et quelque amour pour la gloire de leur pays, pourront-ils lire ces choses sans s'affectionner à lui, et à votre avis, l'aimeront-ils ou l'estimeront-ils moins à cause que de son temps les rentes sur l'hôtel de ville se seront payées un peu plus tard, ou que l'on aura mis quelques nouveaux officiers dans la chambre des comptes? » Les deux siècles réclamés par Voiture pour placer dans une perspective convenable la grande figure de Richelieu se sont écoulés, et il se trouve que l'arrêt de la postérité a été rendu par avance en des termes auxquels il n'y a rien à changer, au plus fort des préventions contemporaines, par un esprit qu'on accuse de frivolité.

Ce long préliminaire n'est pas une analyse de l'ouvrage de M. Bazin; mais il nous dispensera peut-être de la faire, puisqu'il embrasse dans sa plus grande généralité l'époque que l'historien a décrite. Mieux vaut, dans l'intérêt de nos lecteurs, que nous voulons provoquer à la lecture du livre de M. Bazin, indiquer sa méthode et les procédés de sa manière. M. Bazin n'appartient par système ni à l'école pittoresque, ni à l'école philosophique, ni à cette autre secte d'historiens qui emploie pêle-mêle la couleur locale, le lieu commun de philosophie transcendante et le fastueux appareil de l'érudition; il se rattache tout simplement à l'auteur des annales et aux historiens de l'antiquité qui se contentent de suivre rigoureusement l'ordre des temps, qui exposent les causes humaines des faits et leur enchaînement; moralistes dans l'occasion, peintres discrets et sévères. A ses yeux, l'histoire n'est ni un cours de philosophie, ni un tableau enluminé, ni une série de dissertations

érudites, mais le miroir sincère et intelligent de la réalité. Pour produire cette image réelle du passé, M. Bazin, résumant une lecture immense, a renfermé dans ses quatre volumes la substance de plusieurs milliers de documents contemporains, mémoires, pamphlets, notes diplomatiques, curieuses archives des temps écoulés, qui ne sont pas l'histoire, mais qui la renferment. Ce travail fait, M. Bazin a enlevé l'échafaudage à l'aide duquel il avait construit son édifice; il n'en a pas laissé la moindre trace: pas une note n'indique les sources où il a puisé. Le procédé a paru superbe, de nos jours où règne la mode de placer au bas des pages des myriades d'indications. C'est le contre-pied de la méthode du plus fécond de nos historiens. M. Bazin veut qu'on le croie sur parole, et j'avoue qu'il m'inspire pleine confiance; je voudrais en dire autant de son confrère, qui semble jurer à toutes ses pages qu'il n'a rien inventé, en lardant son texte de certificats et d'apostilles: cet attirail de preuves n'a pas le don de me convaincre; je soupçonne quelque supercherie sous cet excès de précautions. M. Bazin me fait l'effet d'un honnête homme qui voyage sans passe-port et qui paye de bonne mine, tandis que je suis tenté d'arrêter l'autre voyageur, malgré tous ses papiers dûment légalisés, car il m'a tout l'air d'avoir fait quelque mauvais coup. M. Bazin ne cite personne, mais on commence à le citer, et le consciencieux auteur de l'histoire des Français, M. Sismonde de Sismondi, s'appuie déjà sur l'autorité d'un livre qui date à peine d'une année.

Je crois avoir fait comprendre toute l'estime que m'inspire l'*Histoire de France sous Louis XIII*: je puis donc sans inconvénient faire quelques réserves. Je voudrais, dans le récit de M. Bazin, non pas plus de clarté ni plus d'art, ni même plus de précision dans les détails, mais une allure plus vive, une marche plus précipitée

vers le but. Le soin que met l'écrivain à marquer l'enchaînement des faits, à mettre en lumière les moindres ressorts, en faisant briller la sagacité de l'observateur et la pénétration du moraliste, nuit quelquefois au mouvement. Nous sommes si pressés d'arriver et de conclure, nous autres Français, qu'on doit prendre en considération notre impatience, et la ménager. J'ajouterai que l'habile contexture de la phrase, l'industrieux agencement de la période qui donne tant d'élégance et de netteté au langage de l'historien, ne laisse pas assez paraître les saillies et la force réelle de la pensée. Que dirai-je encore? Je voudrais quelque chose de plus passionné qui m'échauffât le cœur lorsqu'il faut admirer, qui me remuât la bile lorsqu'il y a lieu de s'indigner; en un mot, je voudrais être plus directement provoqué à prendre parti pour ou contre les hommes et les choses. Quoi qu'il en soit, je n'hésite pas, en terminant, à répéter ce que j'ai dit au début : « Ceci est un livre. » Puisse M. Bazin nous donner bientôt l'histoire de la Fronde! C'est là surtout que les qualités de son esprit clairvoyant et légèrement railleur trouveront véritablement leur emploi et lui gagneront des éloges sans aucune restriction. Au reste, celles que nous mettons, cette fois, à notre suffrage, sous la forme de doutes et de vœux, ne nous empêchent pas de reconnaître l'incontestable supériorité de M. Bazin sur les écrivains qui ont traité le même sujet, le mérite éminent dont il a fait preuve comme écrivain et sa compétence pour les graves fonctions d'historien.



LES HISTORIETTES

DE TALLEMANT DES RÉAUX

PUBLIÉES SUR LE MANUSCRIT AUTOGRAPHE PAR MM. MONMERQUÉ, MEMBRE DE L'INSTITUT, DE CHATEAUGIRON ET JULES TASCHEREAU.

La curiosité s'est singulièrement développée de nos jours. On ne veut rien ignorer de ce qui se passe, et grâce aux journaux ce besoin est amplement satisfait pour les événements contemporains. Le mystère qui environnait autrefois et qui protégeait les hommes du pouvoir s'est complétement évanoui. La presse a réalisé pour les hommes publics le vœu d'un sage de l'antiquité, les murailles de leurs maisons sont devenues transparentes et la foule assiste à leurs moindres actions. Tout ce qui faisait autrefois matière de chronique, aliment de conversation, ces précieux détails que le nouvelliste recueillait avec amour pour s'en faire honneur auprès de quelques confidents privilégiés, tout cela court l'Europe en quelques heures, et le salon n'a qu'une nuit d'avance sur la place publique. Ainsi la médisance, le plus doux des priviléges de l'aristocratie, s'est envolé avec les autres, et ce n'est pas sans doute celui qu'on regrette le moins. Enfin elle est de droit commun, tous savent tout et c'est la misère de ceux qui voudraient encore cacher leur vie. Désormais pour mal

vivre, il faut avoir le courage du cynique, car on perdrait ses soins à vouloir sauver les apparences. Mais cette inquiète curiosité des choses présentes, cette avidité de connaître les secrets ressorts des événements et jusqu'aux mystères du foyer domestique, s'est portée avec non moins d'ardeur vers le passé; on demande aux siècles qui ne sont plus de nous révéler sur eux-mêmes ce que nous savons du nôtre. Les mémoires lèvent pour nous le voile qui dérobait aux contemporains une partie de la réalité. C'est pour cela que nous les accueillons avec tant d'empressement à titre de journaux rétrospectifs.

Les historiettes de Tallemant des Réaux demeurées si longtemps dans l'obscurité, malgré leur inappréciable valeur, sont heureusement tombées dans la possession du marquis de Châteaugiron, qui n'a pas voulu que ce trésor enfoui fût plus longtemps dérobé au public. Les temps des dragons, gardiens jaloux des pommes d'or, sont loin de nous. Ce n'est pas M. de Châteaugiron qui les eût ramenés. Bien plus, pour donner à cette publication toute l'autorité d'une grande exhumation historique, il s'est associé M. Monmerqué, dont le nom est devenu populaire, par une foule de piquantes découvertes mises en lumière avec un charme et un atticisme de langage que les érudits dédaignent ordinairement comme une profanation de la science, et M. Jules Taschereau, biographe élégant et consciencieux de Corneille et de Molière. Le manuscrit de Tallemant ne pouvait pas tomber en de meilleures mains. Aussi des notes courtes et judicieuses, semées çà et là avec discrétion, éclaircissent-elles toutes les difficultés de généalogie ou de chronologie que présente le texte du chroniqueur; et pour rendre justice complète à tous ceux qui participent à cette publication, nous ajouterons que l'éditeur n'a rien négligé pour que l'exécution typographique fût

digne de l'ouvrage, et qu'en outre il se propose de le compléter par une iconographie qui ne sera pas un des moindres agréments du livre; les portraits étant un moyen de donner satisfaction au goût du pittoresque qui paraît la passion dominante de notre capricieuse époque.

Je n'entreprendrai pas de devancer la biographie de Tallemant promise par M. Monmerqué. Les historiettes nous donnent déjà quelques lumières sur sa naissance et sur sa famille; nous savons qu'il tenait à la robe par ses ancêtres, et à la finance par de nombreuses alliances; cousin d'un maître de requêtes, et frère de l'abbé Tallemant l'académicien, gendre du financier Rambouillet, il n'a pas laissé de trace dans l'histoire, quoiqu'il ait vécu dans la familiarité des plus éminents de ses contemporains. Compagnon du coadjuteur pendant son premier voyage d'Italie, l'un des habitués du petit archevêché, où la vie était si douce et si variée, associé à ces causeries auxquelles Ménage et Sarrasin étaient admis, initié aux intrigues politiques qui se tramaient dans cette petite cour de beaux esprits et de frivoles conspirateurs; courtisan assidu de Mme de Rambouillet, discret admirateur des grâces un peu empesées de la belle Julie, témoin des saillies de Voiture, auditeur forcé des madrigaux de Cotin, il a tout vu, tout entendu, tout enregistré, mais il semble que personne ne l'ait aperçu, comme s'il se fût effacé pour mieux voir dans l'ombre toutes ces figures que son crayon spirituel devait nous transmettre avec tant de naïveté et de malice. Les mémoires de Retz n'en disent pas un mot; les lettres de Balzac, de Voiture et de Costar ne portent pas une seule fois son nom. Il ne figure pas même dans la Clélie sous le nom d'un consul romain, ni dans Cyrus sous un costume persan. Ainsi, pendant qu'il suivait de l'œil tous les mouvements des

autres, et que son oreille attentive recueillait leurs moindres mots, ceux-ci, sans défiance, ne remarquaient pas l'invisible et muet témoin qui devait déposer sur eux dans la postérité. Il faut aller jusqu'à la muse historique du sieur Loret pour trouver son nom cité, cette fois avec éloge, à propos de l'épitaphe de Mme de Rambouillet[1].

Tallemant est pour nous un écho du petit archevêché et de l'hôtel Rambouillet, mais un écho intelligent qui redit avec choix et qui préfère malignement les ridicules et les joyeusetés. L'hôtel Rambouillet qui était avant tout un sanctuaire de pureté morale et intellectuelle, laissait toutefois passer la médisance. Son esprit était un esprit d'opposition, car essayer sous le règne du débauché Henri IV de mettre en honneur la pureté des mœurs, c'était élever autel contre autel. Les beaux sentiments dont le chaste salon de Mme de Rambouillet donnait le précepte et l'exemple, étaient déjà la satire indirecte des mœurs de la cour. Mais pense-t-on que cette satire discrète fût la seule qu'on se permît. C'eût été trop de vertu, et la faiblesse humaine voulait qu'on traçât quelquefois le tableau des désordres que l'on condamnait par la sainteté de sa conduite; je pense toutefois que ces anecdotes scandaleuses se racontaient à

1. Voici le passage de Loret qui termine l'éloge de Mme de Rambouillet:

Et l'on voyait sur ses estrades
Encor ces deux esprits charmans,
A savoir, les deux Tallemans
Dont l'un savant en épigraphe
A composé son épitaphe
Qui pourra servir dignement
A mes rimes de supplément.

On lit en marge; *Le sieur Tallemant des Réaux et son frère l'aumônier du roi.*

Je dois cette précieuse indication à mon ami Paulin Paris, dont les curieuses recherches ne se bornent pas au moyen âge.

demi-voix, lorsque le vieux marquis prenait à part dans un coin du salon ou dans l'embrasure d'une fenêtre Chandebonne, Voiture et le petit monsieur de Vence : d'ailleurs l'oreille de Tallemant les eût entendues plus bas encore, et ses yeux les auraient lues dans le moindre mouvement des lèvres. Dieu en soit loué! sans cela nous aurions perdu ces bons contes qui nous font rire aux dépens du Béarnais et qui ternissent un peu son auréole de vert galant. L'opposition de l'hôtel de Rambouillet, plus réservée sous Louis XIII, ne laissa pas de suivre son cours. On s'y entretenait des galanteries du cardinal et on glosait sur le compte de Louis XIII, qui faisait si sottement son métier de roi; Louis XIII, le moindre de sa race, héritier des vices et des faiblesses de sa mère, et qui ne tenait de son père que l'odeur du gousset, le plus ennuyé des princes et le plus ennuyeux, perfide en amitié, lâche et cruel jusqu'à contrefaire les grimaces des mourants et regrettant de ne pas voir celle que devait faire à l'heure du supplice M. le Grand (Cinq-Mars), le complice et, dit-on, le triste instrument de ses plaisirs.

Tallemant est un grand dénicheur de héros, il les fait descendre de leur piédestal pour nous les montrer en déshabillé; or le déshabillé ne convient pas à l'héroïsme, et c'est pour cela qu'il n'y en a pas aux yeux des valets de chambre. Ici tout lecteur est valet de chambre, il voit l'homme *et le héros s'évanouit*. Combien de personnages de théâtre dépouillés de leurs draperies et des grands airs dramatiques que leur prête la perspective historique, se trouvent désormais réduits à l'état de simples mortels par ces inexorables confidences de la petite histoire qui contrôle et qui dépossède la grande. Ce n'est pas qu'il faille se placer exclusivement pour bien juger dans ce point de vue du valet de chambre, ce serait substituer un mensonge à un autre mensonge, il

ne faut voir ni de trop loin ni de trop près, et vivifier le personnage par la personne réelle au lieu de tuer l'un par l'autre. Je crois que les indiscrétions de Tallemant peuvent à bon droit modifier plusieurs figures historiques, et qu'en les prenant pour ce qu'elles valent, on arriverait à une moyenne entre l'histoire convenue et la chronique médisante, qui serait à mon gré la vérité de l'histoire. Au reste, on commence à suivre cette voie, et il me semble qu'on a déjà raccourci de moitié les échasses héroïques.

Mais si Tallemant peut être de quelque utilité pour l'histoire morale et politique, il n'est pas moins précieux pour l'histoire littéraire. Il a connu tous les écrivains hommes du monde; il a recueilli de la bouche de Boisrobert, le plus spirituel conteur de ce temps, où l'art de conter plaçait si haut dans le monde ceux qui le possédaient; il lui a vu jouer la parodie du Cid qui consolait Richelieu du triomphe de Corneille, et sa comédie des trois Racans, récit inimitable qu'il nous a transmis mot pour mot, et qui réjouissait plus que tout autre le héros de cette facétie, le bon Racan si plaisamment joué par son ami Ivrande et son cousin le chevalier de Bueil. Cette historiette de Racan, si mal connu jusqu'à présent, a fourni d'excellents matériaux à M. Delatour qui les a mis en œuvre avec beaucoup d'art, et Tallemant peut réclamer sa part dans cette biographie vivante qui met enfin à sa place et dans son jour véritable ce disciple naïf du moins naïf des maîtres, ce précurseur du bon la Fontaine qui ne l'a pas surpassé en naturel et en distractions. On pourrait rétablir ainsi beaucoup de figures littéraires sur le témoignage de Tallemant, Malherbe, Balzac, Voiture, entre autres, et s'ils en valaient la peine, Chapelain, Conrart, Costar, Ménage et Colletet père et fils. J'aime à me représenter le sourire malicieux de notre chroniqueur, lorsqu'il voyait

Chapelain, venant saluer la marquise, ôtant son vieux chapeau pour montrer sa vieille perruque, laissant voir sous son manteau rapé son justaucorps de taffetas noir fait d'un vieux cotillon de sa sœur, puis allant cajoler Pelloquin, belle fille qui était à Mme de Montausier, et qui avait bien la mine de se moquer de lui; car le bonhomme n'était guère plus né à l'amour qu'à la poésie, et cette fois le soleil, qui se mit de la partie, fit voir la corde de son manteau grosse comme les doigts; comme il devait rire sous cape, lorsque Mlle de Scudéry avec sa voix de magister, sa longue figure, qui suivant Mme Corneul avait sué de l'encre pour venger le papier que sa main avait noirci, discutait gravement et prolixement ses thèses de psychologie sentimentale ou qu'elle comptait les bourgs et les fleuves de son royaume du Tendre, ou que dans l'effusion de son cœur elle donnait à Pellisson, son rival en beauté, le droit de cité dans ce pays dont elle avait tracé la carte; ou bien encore lorsque le grand Georges Scudéry, le guerrier poëte, le poëte homme d'État, racontait ses exploits, lisait avec emphase ses épopées, ses tragédies, ses romans historiques, et regrettait que l'État ne se gouvernât point par ses conseils. Rabelais ne riait pas plus divinement dans sa barbe de cynique lorsqu'à la cour de Rome, qui était déjà pour lui l'Ile Sonnante, obscur témoin, il tirait à loisir la portraiture du papegaux et des cardingaux qu'il devait immortaliser.

La lecture des premiers volumes de Tallemant, de cet homme qui n'ignore rien des faits et gestes de ses contemporains, m'avait fait espérer quelques détails sur un homme singulier qui est demeuré jusqu'à nos jours dans un oubli presque complet, malgré d'éminentes qualités personnelles et le mérite incontestable de ces ouvrages. Je veux parler de Cyrano de Bergerac. Mon attente a été déçue; je trouve enfin aux dernières pages

du sixième volume le paragraphe suivant : « Un fou, nommé Cyrano, fit une pièce de théâtre, intitulée *la Mort d'Agrippine*, où Séjanus disait des choses horribles contre les dieux. La pièce était un pur galimatias. Sercy, qui l'imprima, dit à Boisrobert qu'il avait vendu l'impression en moins de rien : « Je m'en étonne, dit « Boisrobert. — Ah! monsieur, reprit le libraire, il y a « de belles impiétés! » Voilà tout ce que Tallemant sait de Cyrano, il lui a même dérobé son cartel à Montfleury pour en faire honneur à Scudéry. C'est une étrange destinée que celle de ce Cyrano, qui pour n'avoir pas suivi l'esprit de son siècle, et pour s'être tenu à distance de toutes les coteries littéraires, a passé presque inaperçu de ses contemporains, et méconnu de la postérité, quoique pendant sa courte carrière il ait laissé de nombreux témoignages de son courage et de son esprit. Sa valeur fabuleuse était sans doute un faible titre aux yeux des gens de lettres ses confrères dans un temps où Chapelain appelé malicieusement à servir de second dans un duel imaginaire suspendait au croc sa longue rapière pour ne plus la dépendre de sa vie. Mais ce n'est pas là le seul motif de cet isolement singulier. Cyrano ne voulait pas plus de mécènes que de prôneurs, c'était de plus un esprit fort, un philosophe. Il faisait de la science avec Rohaut, et de la métaphysique avec Gassendi. C'était, il faut le dire, un franc matérialiste. Son voyage dans les États de la lune, son Histoire comique du soleil renferment les idées les plus originales et les plus profondes sur la physique, la morale et la politique. Ce n'est pas sa faute s'il n'a pas inventé les ballons, mais sa chimère était de voyager dans les airs, et des trois machines qu'il imagine pour ce périlleux voyage, il y en a une qui touche de bien près à la solution du problème. Il a posé le premier et développé avec esprit le fameux principe *tout est dans tout*,

conséquence rigoureuse du système atomistique, qu'il emprunte à Démocrite; il a aussi entrevu le principe de la perfectibilité, en donnant à la jeunesse des États de la lune le pas sur les vieillards. Au reste, dans ces deux romans, il a frayé la route que Swift et Voltaire ont parcourue depuis. On doit cependant regretter que la mauvaise physique d'Épicure ait si fort asservi son imagination, car il était né pour le théâtre et surtout pour la comédie; le *Pédant joué*, chef-d'œuvre d'un écolier de dix-huit ans, promettait un grand poëte comique. Il y a là cinq ou six caractères admirablement tracés et des scènes entières que Molière n'aurait pas désavouées, que même il s'est appropriées, sans mot dire. Ajoutons à cela que la *Mort d'Agrippine* n'est pas un pur galimatias, comme le veut Tallemant qui ne l'a pas lue, mais que le caractère de Séjan y est vigoureusement dessiné, et qu'il y a, comme disait Sercy, de belles impiétés et de plus des vers admirables. Cent ans avant Voltaire la tragédie philosophique était trouvée. Il est vrai que Cyrano est mort fou, mais il n'a pas vécu fou, et ce n'est pas merveille que sa raison ait déménagé en essayant de comprendre les atomes et l'infini; il paraît d'ailleurs que, pour l'achever, une poutre était tombée sur sa tête. Je ne voudrais pas mettre nos plus solides cerveaux à cette double épreuve.

Me voilà entraîné bien loin de notre Tallemant, mais j'y reviendrai, car ce n'est pas d'un seul coup que l'on peut faire connaître un ouvrage aussi varié et aussi étendu.



CONSIDÉRATIONS

SUR

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

PAR J. H. FICHTE

TRADUIT DE L'ALLEMAND, PAR JULES CLARETIE, AVEC UNE INTRODUCTION DU TRADUCTEUR.

Des deux ouvrages importants sur la Révolution française, que nous réunissons à dessin dans ce compte rendu, le premier a été composé par un étranger aux premières années de la crise, le second est d'hier, et il a été écrit par un Français; tous deux sont œuvres de jeunesse. Fichte avait à peine trente ans lorsque parurent ses *Considérations*, et l'auteur de l'*Essai*, M. Lanfrey, ne les a pas encore. A cet âge, si le talent n'est pas en pleine maturité, il est déjà dans toute sa force, il donne plus que des promesses, il commence ses preuves. On sait comment Fichte, qui s'est placé au premier rang parmi les philosophes et les hommes de cœur, a fait les siennes; quant à M. Lanfrey, il a trop bien commencé pour s'arrêter en chemin ou pour dévier.

Fichte nous arrive par l'entremise de M. Jules Barni, qui a pris d'office et qui exerce avec autorité la charge d'introducteur des philosophes allemands auprès de la France. Il possède, en effet, l'art de montrer leur

pensée sans en altérer la forme. Elle garde avec lui sa physionomie germanique, et elle cesse, grâce à lui, d'être impénétrable. Il y a certainement, qui de nous n'en a fait l'épreuve, des traductions plus obscures que les originaux, parce que sur l'obscurité qui vient de l'auteur, elles étendent, par surcroît, le brouillard qui se dégage du cerveau même de l'interprète. Il n'en est pas ainsi de M. Barni, sa vue est faite aux ténèbres, les images confuses pour des yeux moins pénétrants et moins exercés que les siens, lui deviennent distinctes à travers l'ombre qui les enveloppe, et à la profondeur où son regard les atteint, et comme il les voit clairement par lui-même, il a le privilége de les rendre sensibles aux autres. Toute proportion gardée, sans vouloir rien insinuer d'offensant pour le génie de Kant, M. Barni a fait, au profit de ce philosophe et des lecteurs français qu'il lui a procurés, ce qu'un helléniste consommé, M. Dehèque, a opéré sur Lycophron qui, à la vérité, sera toujours obscur en français comme il l'est en grec, mais qui n'est plus absolument inintelligible. Le secret de M. Dehèque, comme celui de M. Barni, c'est d'avoir compris avant de traduire. Avouons toutefois qu'avec des philosophes tels que Kant, et des poëtes tels que Lycophron, ne comprend pas qui veut, et qu'outre les dons de nature il y faut une grâce d'état.

L'honneur de Kant, et de Fichte après Kant, c'est d'avoir relevé la dignité de l'homme en dégageant de l'analyse de l'entendement l'idée de force libre, et d'avoir imposé le devoir au nom du droit. Dans cette forte théorie, la revendication du droit n'est que l'accomplissement du devoir. La poursuite du bonheur dont on fait la tâche principale de la vie, parce qu'elle est réellement le plus impérieux de nos instincts, n'est plus le mobile légitime ni le vrai but de la volonté : ce que l'homme doit assurer avant tout, c'est sa dignité d'homme, son

devoir est de la maintenir, et toute force qui prétend la lui ravir est une force tyrannique. De là ces mots de droits inaliénables et imprescriptibles; en ce sens, le droit oblige comme le devoir. Nous touchons ainsi à la terrible formule, l'insurrection est le plus saint des devoirs, qui serait, du reste, sans application si le droit était partout respecté, et si toutes les âmes se montaient au diapason de celle de Fichte, dont nous voyons toute la pureté, dont nous mesurons toute la hauteur, dont nous sentons toute l'énergie dans cette sublime invocation au Droit, qui rappelle et qui efface celle de J. J. Rousseau à la Conscience: « O droit sacré, s'écria Fichte, quand donc te reconnaîtra-t-on pour ce que tu es, pour le sceau de la divinité empreint sur notre front? Quand s'inclinera-t-on devant toi pour t'adorer? Quand nous couvriras-tu comme d'une céleste égide, dans ce combat de tous les intérêts de la sensibilité conjurés contre nous, et quand nos adversaires seront-ils pétrifiés par ton seul aspect? Quand les cœurs battront-ils à ton nom, et quand les armes tomberont-elles des mains du fort devant les rayons de ta majesté[1]. » Après cela nous n'avons pas besoin de dire si Fichte accorde ou refuse à un peuple le droit de changer sa constitution, ou en d'autres termes, le droit de faire une révolution; il est trop clair que pour lui ce droit subsiste aussi longtemps que la justice n'est pas établie et garantie dans l'État. Avec Fichte, à ce moment, ce n'est pas le *Moi* qui périclite.

M. Barni, qui expose et qui discute les idées de Fichte, dans une remarquable introduction, assez étendue pour être considérée elle-même comme un livre, ne manque pas de signaler, dès le début, les erreurs où le philosophe allemand se trouve entraîné par la considération exclusive des droits de la personne humaine. L'oppression qu'il

1. *Considérations sur la Révolution française*, p. 93.

combat et qu'il a raison de combattre, le conduit à méconnaître les droits de l'État. Il est si préoccupé d'assurer la liberté de l'individu, qu'il va jusqu'à désarmer la société. A ses yeux la société civile résulte d'une simple convention qui peut toujours être résiliée si quelqu'une des clauses du contrat n'est pas respectée. M. Barni fait très-bien voir que s'il y a contrat dans la constitution d'une société, ce contrat résulte d'une nécessité naturelle supérieure à la volonté des parties. En réalité, le contrat n'a jamais été stipulé à l'origine des choses, il a été implicite et tacite, parce que la société est un fait naturel et spontané. Les éléments dont elle se compose, en déterminent la forme au moment où elle se constitue, mais il faut ajouter que, quelle que soit cette forme, elle ne saurait prévaloir contre les droits que l'homme tient de sa nature, et qu'il est tenu de défendre ou de revendiquer s'il ne veut pas déchoir. Il y a donc non pas un seul droit, mais deux, le droit de la personne simple ou de l'individu, et le droit de la personne multiple ou de l'État. Il est bien vrai que sans individu la société ne serait pas, mais il est également vrai que, sans la société, l'individu ne subsisterait pas: ou il s'éteindrait dans l'isolement, ou il périrait dans le conflit; c'est la seule sociabilité qui le fait vivre, et il ne doit pas l'oublier, quelle que soit la constitution de la société où il vit. Le droit absolu de révolution, tel que l'établit Fichte, ramène l'état de la nature, c'est-à-dire l'état de guerre, dans la société qui a pour fin de l'abolir. Fichte, est un grand esprit et une âme généreuse, mais c'est une âme passionnée et un esprit extrême. Il l'a bien prouvé lorsque toujours sincère et à bonne intention, il a passé plus tard de l'excès de l'individualisme à l'excès du socialisme.

Avant d'aller plus loin, je veux montrer, en laissant un moment la parole à M. Barni, comment l'habile inter-

prète de Fichte sait contrôler son auteur et maintenir contre lui les droits de la vérité; avec quelle mesure et quel talent il exprime ses propres idées, qui font une juste part à la liberté et à l'autorité, ces deux éléments nécessaires de l'ordre, et qu'on ne sépare pas impunément : « Fichte a bien raison, dit M. Barni[1], de s'élever contre ce régime de la tyrannie et de priviléges chez les uns, de servitude et d'entraves chez les autres, qui a si longtemps pesé sur les sociétés humaines, et de lui opposer le principe vivifiant de la liberté : « Rendez libre, « l'échange de nos facultés, cet héritage naturel de « l'homme. » C'est là, en effet, qu'est la justice, et c'est là qu'est le salut, mais à côté de ce principe si simple et si fécond, on voit poindre ici les idées, qui, en se développant dans son esprit, le pousseront plus tard, de l'individualisme le plus outré, au plus outré socialisme. Il est bien évident que tout homme a le droit de vivre, et par conséquent de ne pas être privé par ses semblables des choses nécessaires à la vie. Il suit de là qu'une constitution sociale qui enlève aux uns ce qui leur est nécessaire, ou ce qui revient au même, les moyens de l'acquérir, pour donner aux autres le superflu, ou qu'une société organisée de telle sorte que certains privilégiés s'engraissent au détriment de leurs concitoyens, est une société mal faite et qui doit être réformée. En face d'une société de ce genre, Fichte a donc raison de revendiquer les droits du travail. Cela n'est que juste, mais il ne le serait pas de demander compte à l'État d'un mal dont il ne serait pas l'auteur, et de lui imposer la charge de pourvoir aux besoins de chacun. J'ajoute que ce serait là un sûr moyen d'étouffer dans des individus toute activité et toute prévoyance, et par suite de pousser la société tout entière à sa ruine. Il est bon que chacu

1. *Introduction*, p. XLII.

n'ait à compter que sur soi-même. J'ajoute enfin, que le despotisme le plus absolu serait la conséquence nécessaire d'un pareil état de choses. Voilà de simples réflexions qui n'auraient pas dû échapper à un esprit aussi pénétrant que Fichte, surtout à un homme qui connaissait si bien, par sa propre expérience, la puissance d'une volonté énergique, et qui dans cet ouvrage même préconise si haut le principe de la liberté individuelle. Pourquoi ne l'ont-elles pas arrêté sur la pente glissante où il se place déjà et où il se laissera glisser un jour jusqu'à cette monstrueuse organisation sociale qu'il a appelée lui-même l'*État fermé*. En faisant ces réserves sur certaines idées dont je trouve ici le germe dont on verra plus loin les conséquences je ne prétends pas, pour ma part, opposer une fin de non-recevoir au problème de la misère. Je crois qu'il n'y en a pas de plus grave et de plus pressant, mais je repousse d'avance toute doctrine qui, pour le résoudre tend à étouffer dans l'homme le principe même de l'activité, sacrifie le premier de tous les biens, la liberté, et conduit du droit au despotisme. » Voilà de loyales et fermes paroles, qui ne portent dans les âmes bien nées ni découragement ni épouvante.

Fichte n'est pas aussi conciliant que son traducteur, il est souvent impitoyable. Il n'accorde guère aux tyrans des peuples que la chute et le châtiment. Pour la noblesse et le clergé, qu'il considère comme des instruments de tyrannie sur les corps et sur les âmes, il les ménage peu. Les nobles ont vécu et vivent encore dans l'oisiveté et dans le luxe, au prix du labeur et de la misère du peuple. Il faut, selon Fichte, les ramener à la loi commune et rétablir l'équilibre. Toutefois il accorde que le retour ne doit pas être trop brusque. Il faut des transitions pour mener les choses à terme. Ainsi on doit tenir compte au privilégié des habitudes qu'il a prises sur la foi du traité qu'on se propose de rompre.

Nous allons voir quelle est la clémence de Fichte: « Le privilégié, dit-il, invoque la force de l'habitude pour ne pas travailler et beaucoup consommer. Que le principe qu'il fait valoir soit aussi le nôtre. Pour guérir son mal, nous devons fermer la source de ses souffrances que nous avions ouverte. Comme il s'est insensiblement accoutumé à ne rien faire et à dissiper beaucoup, il faut qu'il s'en déshabitue insensiblement. Il doit, dès la rupture de notre contrat, appliquer ses facultés à ce dont il est encore capable, et les employer aussi bien qu'il le peut. La peine que pourrait lui causer cette application de ses forces, n'est pas mise en ligne de compte; car cette peine, la nature nous l'a imposée pour des fins bienfaisantes, et nous n'avons pas le droit de l'en soulager. Nul homme sur la terre n'a le droit de laisser ses forces sans emploi, et de vivre aux dépens des forces d'autrui. On calculera à peu près l'espace de temps qu'il lui faut pour arriver à se procurer le nécessaire au moyen de ses forces. Jusque-là nous devons prendre soin de son entretien; mais en revanche nous avons aussi le droit de surveiller s'il travaille bien réellement à se montrer capable de se le procurer lui-même le jour où nous cesserons de le nourrir. Il faut qu'aussitôt après la rupture de notre contrat, il apprenne à se refuser peu à peu la satifaction d'un plus grand nombre de besoins. Nous lui donnerons d'abord, après avoir retranché ce qui a été calculé plus haut, ce qui lui reste encore de ses précédents revenus; puis moins, puis toujours de moins en moins, jusqu'à ce que ses besoins se soient mis presque en équilibre avec les nôtres, et de cette façon il n'aura à se plaindre ni de notre injustice, ni de notre extrême dureté. Si un jour, grâce à ces efforts, il redevient en outre bon et sage, il nous remerciera d'avoir fait de lui d'un oisif prodigue, un travailleur frugal, et d'un inutile fardeau de la terre, un membre utile de la société hu-

maine[1]. » Il y a certainement de la naïveté germanique à proposer cette méthode de régénération quand on n'a pas sous la main le sujet qu'on veut mettre en traitement; car il est clair qu'il ne s'y portera pas de lui-même. Au fond, Fichte n'est pas tendre, il ne le sera jamais, mais dès lors il est chimérique, et il le sera toujours. En politique, il faut se souvenir d'une chose, c'est qu'on ne fera jamais rien, si on commence par annonçer tout ce qu'on veut faire. C'est surtout en pareille matière qu'il convient de réserver, comme dit Pascal, une pensée de derrière la tête.

Je n'ai pas l'intention d'exposer ici toute la suite des idées de Fichte ni de les redresser lorsqu'il s'égare, ce serait recommencer la tâche si bien remplie par M. Jules Barni. Fichte revit tout entier dans la traduction de son œuvre, avec les rudesses et les témérités de sa pensée, avec les chaleureuses inspirations de son âme qui font de lui le plus éloquent des philosophes de l'Allemagne; tout ce que le bon sens et les lumières d'une saine intelligence fortifiée par l'étude peuvent opposer aux erreurs de Fichte se trouve dans l'introduction. Quoi de mieux alors que de renvoyer nos lecteurs au livre lui-même qui leur donnera plus encore qu'ils n'attendent, puisque indépendamment des *Considérations sur la Révolution française* il contient, sous le titre de *Revendication de la liberté de penser auprès des princes de l'Europe*, un discours de l'éloquence la plus virile et du raisonnement le plus rigoureux contre la plus dure des tyrannies, celle qui opprime l'intelligence. En effet, ce ne sont pas les souffrances matérielles qui pèsent le plus à l'humanité, elles sont souvent de salutaires épreuves, et elles ne portent d'ailleurs que sur des besoins d'un ordre inférieur; mais qui dira les tortures de l'âme qui sent en

1. *Considérations sur la Révolution française*, p. 228.

soi la vérité captive et qui ne peut rompre la chaîne dont elle est liée? On ne sait pas assez combien il en coûte de se taire devant l'erreur et l'iniquité. Ce supplice des nobles âmes Fichte l'a longtemps éprouvé; il s'en délivre à ses risques et périls, et il réclame pour les autres la liberté qu'il se donne.

Nous arrivons à M. Lanfrey. On n'a pas oublié le début de ce jeune écrivain, *l'Église et les philosophes au dix-huitième siècle*. Ce livre, écrit de verve, a fait du bruit et presque du scandale. M. Lanfrey osait y accepter l'héritage de Voltaire, et porter un défi aux détracteurs de la philosophie. Le plaidoyer était vif et provoquant; il avait les allures de la jeunesse, il était sincère et il parut compromettant. Les sages gourmendèrent l'enfant terrible qui se déclarait fils de son père et s'en faisait gloire. Un fils de Voltaire! Joseph de Maistre n'en avait donc pas anéanti la race? Hélas! non. C'est que Voltaire, quels qu'aient été les torts de son génie, a légué au monde une conquête presque aussi précieuse que la vérité, c'est le droit de la chercher. L'esprit humain a deux sortes d'ennemis, ceux qui prétendent posséder tout ce qu'on peut savoir de la vérité et ceux qui professent qu'on n'en peut rien savoir. Tout est fait où il n'y a rien à faire, sont des mots que l'humanité n'accepte pas. Elle entend une voix d'en haut qui lui crie de marcher, et elle continue sa route quoi que lui disent les voix de la terre. Sa marche est-elle un progrès, on commence à le croire; mais ceux-là même qui en doutent sont soumis à la loi commune; ils ne peuvent ni s'arrêter ni rebrousser chemin. M. Lanfrey croit au progrès, il aime la liberté, il accepte la Révolution et il la juge.

Fichte a fait une distinction lumineuse que M. Lanfrey n'a pas négligée, soit qu'il la tienne du philosophe allemand, soit qu'il l'ait tirée de son propre fonds. A

propos de toute révolution, il y a deux questions à poser, la question de légitimité et la question de sagesse. Autre chose est le droit, autre chose la prudence. Si une révolution légitime a manqué de sagesse, le défaut de sagesse qui a vicié ses actes n'autorise pas à conclure contre son principe, de même qu'une entreprise illégitime conduite avec sagesse ne recevrait pas de cette sage conduite le caractère de droit qui manque à son principe. Ainsi la cause de la Révolution demeure une cause juste malgré les iniquités qui l'ont souillée et compromise. M. Lanfrey n'est pas homme à prendre le change, il a de la passion et du bon sens, de l'ardeur et de la mesure. Dans le livre même où il prit résolûment parti pour les philosophes, il a su, malgré l'entraînement de la première jeunesse, séparer le bon grain et l'ivraie, il a pris la tolérance et laissé l'impiété : il est resté spiritualiste. Cette fois, en jugeant la Révolution, dont il aime les principes, il se garde bien d'approuver ce qui a été fait sous son nom contre ses principes. Il est resté libéral. C'est une mauvaise tactique que de pallier ou d'absoudre ce qui a été fait contre la morale. On ne gagne jamais rien et on peut tout perdre en justifiant la force; il est plus honnête, et plus profitable à la longue, de fortifier la justice. Après tout, les causes justes n'ont pas besoin de réussir à heure fixe, elles peuvent attendre et elles sont tenues d'imprimer à leurs actes le caractère même de la fin qu'elles se proposent. Rien n'est plus faux que l'axiome à l'usage des politiques de l'école du succès à tout prix : non, la fin, si juste qu'elle soit, n'a pas la vertu de justifier les moyens injustes, et d'ailleurs ne conviendrait-il pas de noter, au passage, l'histoire en main, que trop souvent la justice manque à ces prétendues fins justifiantes, et qu'elles n'ont pas elles-mêmes ce qu'on veut qu'elles transmettent. M. Lanfrey n'accorde rien à ce sophisme; il maintient tous les droits

de la liberté et il n'y comprend pas celui de violer au besoin la justice qui est la racine même du droit.

Le livre de M. Lanfrey nous paraît bien conçu, il a de l'unité, il manque peut-être de proportion. L'unité y est produite par le développement d'une pensée mère qui est la recherche et le discernement de ce qui, pendant le cours de la Révolution, a été fait de conforme et de contraire aux principes de la Révolution. Le défaut que nous pensons avoir reconnu serait la trop grande étendue des prolégomènes dans leur rapport avec le corps même de l'ouvrage. Ce défaut, s'il existe réellement, n'est pas sans remède, car sans rien retrancher aux quatre premiers chapitres, il serait facile de nourrir les dix autres et de les faire croître en raison même de leur importance. Cette croissance naturelle lèverait nos derniers scrupules, et nous n'aurions plus guère que des éloges à donner à une œuvre bien composée, écrite avec une élégance souvent nerveuse et une brillante vivacité, et, ce qui n'a pas un moindre prix à nos yeux, sainement pensée. M. Lanfrey ne reconnaît dans l'œuvre révolutionnaire qu'une seule conquête conforme à l'esprit de la Révolution, c'est l'égalité civile ; quant à la liberté politique qui faisait partie de ses promesses, elle ne l'a point donnée ; elle a toujours eu besoin de la dictature et elle n'a jamais employé la dictature au profit de cette liberté qui seule cependant serait une garantie certaine de l'égalité civile. Tant que cette seconde conquête reste à faire, rien n'est assuré. M. Lanfrey nous donne bon espoir.

Notre jeune publiciste n'impute pas aux diverses constitutions qui ont été successivement essayées les mécomptes de la liberté, il s'en prend avec raison aux exigences et aux défaillances de l'opinion. Ce qu'il dit de la Constitution de 1791 peut également s'appliquer à la Constitution de l'an III. Des hommes de bonne volonté

auraient tiré parti de l'une et de l'autre pour le bien public. L'œuvre si impatiemment attendue de l'Assemblée constituante a eu contre elle les espérances mêmes qu'elle avait fait naître, puisqu'aucune œuvre humaine ne pouvait les réaliser, elle avait aussi de graves défauts ; mais étaient-ce là des raisons suffisantes de l'abandonner si brusquement ? Ce que M. Lanfrey écrit à ce sujet mérite d'être cité : « Les constitutions ne sont des instruments de progrès qu'autant qu'elles sont secondées par le concours actif et persévérant des volontés. Elles sont le cadre où se meut la vie des nations, elles ne sont pas cette vie elle-même, et il n'est pas donné à un mécanisme de pouvoir en tenir lieu. Elles en favorisent le développement, mais ce développement n'a pas sa source en elles. De là ce contraste si fréquent dans l'histoire : de grandes choses faites avec des institutions très-défectueuses, et des constitutions combinées avec un art infini ne recouvrant que l'immobilité et le sommeil de la mort. » Cela est vrai. La valeur des constitutions est surtout dans l'usage qu'on sait en faire. La science politique, pas plus que la médecine, n'a de remède universel : pour la santé des sociétés comme pour celle des individus, ce qui a une véritable vertu, c'est le tempérament et l'hygiène. Les vrais politiques et les bons médecins n'y savent pas d'autre mystère ; ils prennent les palliatifs pour ce qu'ils valent et ils ne croient pas du tout aux panacées.

Une chose nous plaît encore en M. Lanfrey, c'est la délicatesse et l'énergie du sens moral. Nous lui savons gré de ne pas aimer médiocrement Mme Roland et de détester cordialement Robespierre. Il connaît tous les sophismes qui tendent à noircir son héroïne et à blanchir sa bête noire, et il n'en garde pas moins sa sympathie et son aversion. Mme Roland inspire au jeune historien une page presque lyrique que nous allons transcrire : « N'est-ce pas, s'écrie-t-il, un éternel sujet

d'étonnement que l'apparition de cette grande Romaine en plein siècle de Louis XV, dans ce temps dont la dépravation et le raffinement atteignirent surtout les femmes, et où les vertus mêmes qui leur restaient, la bonté, le dévouement, le désintéressement, la sincérité, la grâce, qui est aussi une vertu, semblaient pour la plupart tenir encore à leur faiblesse? Son caractère simple et viril, si supérieur aux calculs et aux petitesses de la politique féminine, la décision et la justesse de son jugement, son énergie, son sens si merveilleux des grandes choses, condamnés à n'agir qu'en sous-ordre, avec des déguisements infinis, à être sans cesse désavoués pour ne pas devenir compromettants, n'eurent qu'une influence secondaire sur les événements, mais on retrouve leur inspiration dans tout ce que les Girondins ont fait de mémorable. Sans l'erreur de la nature qui fit d'elle une femme, sans l'incapacité légale qui enchaîna ses facultés, Mme Roland eût été l'homme d'État de la Gironde et l'eût peut-être sauvée. Elle ne put qu'ennoblir sa chute de l'impérissable prestige de son héroïsme. » Évidemment M. Lanfrey est sous le charme, il devient poëte, il idéalise sans doute; mais ne vaut-il pas mieux surfaire la vertu que de pallier le vice? S'il est vrai, comme on nous l'a dit, car nous ne l'avons pas vérifié, que Mme du Barry ait eu de nos jours un apologiste qui aurait encore des lecteurs et même des approbateurs, nous devons bien permettre à l'encontre que Mme Roland ait son panégyriste. De grâce, laissons circuler un peu d'oxygène pur quand il y a dans l'air de ces miasmes putrides.

M. Lanfrey est favorable aux Girondins. Ce n'est pas qu'il ne sache aussi bien que personne pourquoi ils ont échoué, mais il nie que leur chute ait été une nécessité; il nie surtout qu'elle ait été un bonheur. La Montagne qui les a vaincus n'a pas réussi à toujours. On fait honneur à celle-ci du succès de la guerre, et rien ne prouve

que le patriotisme n'eût pas suffi à nous donner la victoire. Il est clair que la Terreur a doublé les périls de la guerre; est-il également sûr qu'elle ait doublé la force de nos armées? Nous n'en croyons sur parole ni M. de Maistre ni les montagnards. Ce que nous savons, c'est que les terroristes ont eu peur et qu'ils ont fait peur. La peur qu'ils éprouvaient les a rendus farouches, celle qu'ils ont inspirée nous a rendus pusillanimes. Ils ont si étroitement lié le souvenir de leurs crimes au nom qu'ils invoquaient que le mot est devenu un argument, et ce n'est pas le moindre, contre la chose elle-même. Comme M. Lanfrey, nous laisserons donc à d'autres le soin de les complimenter sur leur habileté et sur leurs vertus.



SOUVENIRS CONTEMPORAINS

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

PAR M. VILLEMAIN

Membre de l'Institut.

Le premier volume des *Souvenirs contemporains*, dont le succès rapide et étendu atteste combien sont nombreux encore les esprits délicats et sains qui ont le goût du beau langage et de la vérité, ouvrait une série dont le terme n'est pas marqué. Elle peut se continuer autant qu'il conviendra à M. Villemain : le public ne se lassera jamais des confidences que voudra lui faire un homme supérieur dont la parole est une autorité et le style une séduction. Ce volume, publié il y a à peine un an, a déjà reparu sous plusieurs formats sans épuiser la curiosité des lecteurs. La seconde partie, qui paraît aujourd'hui, ne sera pas recherchée avec moins d'empressement. Aussi riche de souvenirs personnels, écrite avec la même verve, elle a l'avantage de l'unité du sujet, et elle forme un ensemble achevé. C'est le tableau de la période la plus dramatique de notre histoire, les *Cent Jours* qui resserrent dans un espace de quelques semaines des événements à remplir un siècle ! Cet épisode dont le début frappe si vivement l'imagination et dont

l'issue navre si douloureusement le cœur, devait tenter le burin d'un historien; gravé d'abord dans la jeune mémoire de M. Villemain par la vue, éclairé depuis par l'expérience de l'homme d'État, il sort aujourd'hui de cette forte intelligence, mûrie par l'âge et la réflexion, en un tableau ferme de dessin, chaud de coloris, plein de lumière et d'enseignements. Une vue rapide des faits suffira pour donner une idée de l'œuvre. Nous serions entraîné trop loin par une analyse complète.

M. Villemain prend les événements à la veille du 20 mars; il entre, dès le début, sans vain préambule, au cœur même du sujet. Rien n'échappe à ses regards, ni l'inquiétude déjà résignée des salons, ni l'effervescence libérale et monarchique d'une partie des écoles, qui devait se calmer si promptement, ni la complicité muette encore mais frémissante des prolétaires, ni la vanité hyperbolique des bulletins promettant la ruine de l'*aventurier* qui avance toujours, ni l'impuissance des diatribes dont la violence augmente avec le danger, et où la menace n'est plus que le cri du désespoir, ni le désarroi des Tuileries dont la torpeur et la stupéfaction se déguisent en sécurité. Ce tableau si vrai, si douloureux et si piquant tout ensemble, annonce bien que la vieille monarchie va subir une nouvelle éclipse; mais aussitôt M. Villemain nous ouvre le congrès de Vienne, et nous voyons se former l'orage extérieur qui menace l'Empire restauré. Ainsi s'annonce, dès l'exposition, l'inévitable dénoûment; mais combien sont saisissantes et dramatiques les scènes qui les séparent! En Italie, Murat, pour expier sa récente défection si coupable et si funeste, tente vainement un effort héroïque, et sa déroute devient un sinistre présage. A Londres, comme à Vienne, ici au nom de l'indépendance des États et de la légitimité des rois, là au nom de la liberté humaine, les liens de la coalition européenne se resserrent; un dis-

ciple de Fox, prenant le rôle de Burke, l'éloquent Grattan, s'acharne contre l'Empire comme autrefois Burke contre la Révolution. Cependant tout fermente à l'intérieur ; Paris devient un vaste atelier où se forgent et se fourbissent des armes nouvelles; la grande armée se retrouve et se presse autour de son chef ; la grande nation, dirons-nous son fantôme? reparaît au champ de mai, comme l'esprit de 89 se glisse dans l'acte additionnel; des chambres, qui ne sont plus des simulacres, pairs de France et représentants du peuple, sont assemblées; rien enfin ne paraît manquer à l'appareil de défense destiné à protéger l'indépendance du sol et la liberté de la nation, dans la main et sous l'œil d'un homme de génie.

Ici l'intérêt redouble. On croit à une victoire décisive quand déjà l'enceinte de l'Élysée a reçu le grand vaincu de Waterloo. Tout est donc désespéré, puisque celui-là seul qui pouvait vaincre n'a ni rompu les lignes de l'ennemi, ni essayé de rallier son armée. Que va devenir la France, quel sera le sort de son empereur? C'est à ce moment que les souvenirs de M. Villemain le servent mieux que jamais. Nulle part la crise d'agonie du pouvoir impérial, qui a ses points douloureux à l'Élysée, au Luxembourg, au palais Bourbon, aux bivacs de Blücher et de Wellington n'a été décrite avec plus de précision et contemplée d'un regard plus ému. Quel sombre pathétique, quelles angoisses dans cette séance de la chambre des pairs où Michel Ney, le brave des braves, d'une voix intermittente et rauque, avoue et exagère le désastre qu'il déclare irremédiable! Enfin l'abdication ne sauve pas l'Empire, la capitulation de Paris ne préserve pas l'intégrité du territoire, et Napoléon, tombé du pouvoir, trouve une prison en cherchant un asile. Quels événements, et nous pouvons ajouter sans crainte, quel peintre et quel tableau?

La marche du livre est naturelle et l'art ne s'y découvre anx yeux exercés que par l'habile disposition qui trouve, pour chacun des faits, la place la plus favorable, qui lenr mesure l'espace ; qui introduit les personnages an moment où ils sont attendns, qui les met dans leur rôle et dans leur jour; qui varie les scènes sans embrouiller le fil de la narration; qui, enfin, prépare le dénoûment et l'amène par une suite réglée de mouvements et de tableaux se déroulant sans secousses, sans contrastes henrtés, sans artifices de théâtre. De nos jours, où les volnmes se remplissent si volontiers de matériaux entassés sans ordre et presque sans choix, où tant d'auteurs réunissent sous une enseigne pompeuse, et comme dans un magasin de marchandises, les produits de leur plume tirés de çà, de là, composés en divers temps et pour des fins différentes, sans analogie entre eux et sans proportion, n'est-ce pas une bonne fortune que de rencontrer un livre qui soit véritablement un livre, c'est-à-dire une création vivante, organique, où tout se lie, qui se meut, qui se fait suivre, et qui charme l'esprit qu'elle entraîne?

Nous aimons ces livres qui se louent eux-mêmes, et dont il suffit de citer quelques pages pour les faire valoir. Aussi bien les formules d'éloge, pour avoir été appliquées avec trop de complaisance, sont-elles, anjourd'hui, sinon hors d'usage, au moins sans effet. Comme on est arrivé à tout propos, et par conséquent hors de propos, au superlatif, les mots ont perdu leur véritable sens. C'est l'inévitable effet de l'hyperbole qui franchit d'un bond tous les degrés et qui efface tontes les nuances par l'éclat uniforme de ses couleurs. Il serait temps en pareille matière de revenir au genre tempéré. Ici, heureusement notre tâche est facile, nous n'avons rien autre chose à faire que de détacher du vaste tableau qui nous est offert quelques figures et quelques traits

dont le lecteur sera juge. Montrons d'abord la gracieuse et noble figure que M. Villemain place en regard du prince de Talleyrand, au congrès de Vienne, et que le pinceau d'Isabey n'avait pas pu reproduire à côté de ses impassibles diplomates délibérant sur les destinées de l'Europe : « Aux hommes de mérite que M. de Talleyrand avait emmenés avec lui, à son ami le duc d'Alberg, au noble et intelligent Alexis de Noailles, au savant publiciste la Besnardière, il avait réuni, moins encore pour l'éblouissement du monde frivole des cours que pour la sagacité du conseil et le secours caché du talent, une autre influence tout intérieure et toute dévouée; c'était celle d'une jeune femme, rapprochée de lui, de parenté et d'admiration, issue d'une famille princière, par cette lignée des ducs de Courlande qu'avait récemment illustrée Biren, élevée du reste, comme les grandes dames de ces contrées un peu sauvages, dans toutes les élégances du meilleur goût français, et y joignant une force tout allemande d'attention sérieuse, et une faculté cosmopolite d'esprit et de langage. La jeune duchesse de Dino, que ce nom et cette alliance rendaient nièce de M. de Talleyrand, alors à peine âgée de vingt ans, par sa beauté, le charme impérieux de sa physionomie, le feu du Midi mêlé en elle à la grâce altière du Nord, l'éclat inexprimable de ses yeux, la perfection de ses traits aquilins, la dignité de son front encadré de si beaux cheveux noirs, était une des personnes le plus naturellement destinées à faire les honneurs d'un palais, à embellir une fête. Mais cette reine de la société brillante aimait déjà la retraite et l'étude; elle n'en avait que plus de supériorité dans le monde, où elle se plaisait peu. De bonne heure mûrie par la réflexion et les fortes lectures, familière avec les notions les plus précises d'histoire moderne, comme avec la haute poésie de plusieurs langues, ses entretiens se portaient volontiers

sur les intérêts les plus graves de la politique, ou sur les questions les plus délicates de l'art.

« Supérieur même à sa beauté, et, comme cette beauté, gracieux et dominant, délicat et sévère, son esprit paraissait la plus irrésistible des puissances; et, on peut le croire, lorsque sur une pensée politique reçue ou devinée, cet esprit voulait préparer la conviction, insinuer un conseil, guérir une défiance, entraîner une volonté, il y faisait plus qu'aucun autre diplomate. Plus d'une fois ce renfort ou cette diversion vint heureusement aider la science consommée de M. de Talleyrand, lui aplanir des contradictions, lui épargner des obstacles, et séduire des auxiliaires à son avis, avant qu'il ne l'eût tout à fait engagé avec les autres, ou peut-être tout à fait arrêté avec lui-même.

« Souvent cette raison si fine et si ferme couverte de tant de grâces qui la laissaient moins redouter, fut encore plus directement utile au célèbre plénipotentiaire, fortifia ses résolutions, ou para d'un art plus spécieux la forme qu'il voulait y donner. Sur les esprits exercés par beaucoup d'épreuves, qui ont beaucoup vu, souvent douté, et failli quelquefois, l'ascendant d'une volonté jeune et courageuse est aussi salutaire que puissant. »

Où trouver une touche plus fine, plus délicate et plus ferme? Voyons maintenant monter à la tribnne de la chambre des pairs ce jeune colonel dont l'exemple avait entraîné les vieux soldats sous le drapeau de l'Empire et qui devait, quelques mois plus tard, mourir victime de son dévouement : « Rarement on a vu les traits d'une physionomie plus régulière et plus noble altérés, bouleversés par une passion plus véhémente que celle qui agitait en ce moment le jeune général Labédoyère. A peine âgé de trente ans, sa taille élégante, ses mouvements faciles avaient toute la vivacité de la première jeunesse. Son front très-découvert, presque dégarni de

cheveux, était haut et poli, mais chargé d'une sombre irritation; et ses yeux bleus étincelaient de colère. On sentait une nature généreuse et douce emportée par la douleur et troublée de la violence qu'elle se faisait à elle-même. » Peindre ainsi, c'est rendre la vie aux personnages mis en scène, et c'est par des traits de ce genre que les vrais historiens s'emparent de la mémoire et de l'imagination des hommes.

M. Villemain n'est pas moins heureux lorsqu'il décrit l'aspect de la foule; et, par exemple, ne trace-t-il pas une image durable lorsqu'il représente et qu'il cherche à expliquer la contenance d'un grand nombre de Parisiens, peut-on dire de Français, à la veille même de l'entrée des ennemis dont le canon apporte déjà ses bruits sinistres dans l'enceinte de la ville : « Si quelque chose pouvait ajouter à la singularité de cette crise néfaste, et au répugnant souvenir qu'elle a dû laisser, c'était le spectacle étrange qu'offrait, le même jour, à la même heure, une partie considérable de Paris. Était-ce légèreté, ignorance, ou insouciant oubli des maux de la guerre, que tant de récits domestiques, tant d'épreuves personnelles ou voisines ne nous avaient que trop enseignés? Était-ce confiance excessive dans le rempart vivant que jetaient autour de Paris ces soixante mille hommes de vaillantes troupes amassés devant nos faibles barrières, et prêts à se porter d'une rive à l'autre, sauf à ne pouvoir laisser une réserve suffisante sur le côté qu'elles quitteraient? Était-ce enfin une sorte de quiétude cosmopolite et de foi dans la puissance éprouvée de la civilisation moderne, dans l'idée enfin qu'au milieu de sa métropole cette civilisation était inviolable, et que ni les ennemis, ni nous-mêmes ne pouvions faire de Paris, de ce magnifique dépôt de la science et des arts, un nouveau Moscou?

« Peu importe l'explication; mais nul contemporain

n'oubliera l'aspect extraordinaire et tranquille que présentait alors même cette grande ville, ces foules de curieux, répandus sur les boulevards, y compris, on peut le croire, le boulevard de Gand, ces promeneurs encombrant la rue de la Paix et la place Vendôme, ces allées des Tuileries remplies de femmes parées, attentives au bruit du combat, calculant la proximité croissante de ce bruit, et du reste, par moment, paisibles et souriantes; puis, ce qu'on n'avait pas vu, dans les villes libres de Hollande envahies par Louis XIV, ni de nos jours, dans bien des villes d'Allemagne visitées par nos armes, des hommes assis sous les arbres, se passant les gazettes, et s'informant des nouvelles de l'avant-garde, et des variations de la Bourse. »

Après avoir suivi M. Villemain dans l'histoire proprement dite, il nous plaît de le retrouver sur le terrain littéraire avec les qualités du critique qui ont commencé la popularité de son talent. Écoutons donc le juge littéraire appréciant dans Napoléon l'écrivain de génie dont on a pu dire comme de César, *eodem animo scripsit quo bellavit :* « Des recueils étrangers ont réuni mille traits de ses entretiens : il a eu son Dangeau, sur *le Northumberland*, comme à Sainte-Hélène; mais bien loin, et bien au-dessus de ces productions toujours incomplètes, de cette fidélité souvent fautive, lors même qu'elle est littérale, c'est lui-même qu'il faut lire, qu'il faut entendre.

« C'est lui seul qui, dans les tristesses de sa relégation du monde, dans le travail de ses *dictées* reprises sur les mêmes sujets, a élevé le plus durable monument à sa mémoire et doublé son immortalité de monarque et de guerrier, par ses tableaux de grand peintre et de penseur profond. Que reste-t-il en effet du génie, de l'imagination et de l'âme de la plupart des hommes qui ont matériellement dominé le monde? Par où peut-on les

étudier en eux-mêmes et reconnaître, à travers les siècles, l'accent de leur voix? Quelques paroles magnanimes, quelques mots de grandeur et d'orgueil se sont conservés d'Alexandre, comme une épitaphe de ses conquêtes et de sa vie. On a recueilli de César quelques lettres brèves et saisissantes, comme l'éclair de sa volonté, et un livre unique, non pas seulement le récit de ses campagnes, mais l'image transparente de son génie rapide, impérieux, éclatant et simple dans les grandes choses.

« Longtemps après, au faîte du pouvoir absolu érigé par César, on vit le plus humain des empereurs de Rome, le seul qui, par l'ascendant de la règle morale sur lui-même, ait contre-pesé tous les vices du despotisme, Marc Aurèle, révéler dans quelques édits et graver sur ses tablettes transmises à l'avenir le secret de ses vertus et le principe du bien qu'il a fait au monde.

« Entre les monarques qui ont vaincu, à la tête de peuples barbares, Timour a laissé[1] des Mémoires qui expliquent ses conquêtes, bien plus par une supériorité de culture dans le génie du chef que par l'impétuosité guerrière de ses hordes sauvages.

« Dans les temps plus modernes, un vaillant capitaine qui devint un grand roi, notre Henri IV, a jeté à travers les épreuves de sa vie quelques courtes et admirables harangues et une foule de lettres qui ont gardé jusqu'à nous le feu de son génie et les traits distincts de son héroïsme original. Plus près de nous, un grand prince, Louis XIV, roi dès l'enfance, a laissé, dans des fragments de *Mémoires*, dans des lettres nombreuses, dans quelques mots d'une inimitable noblesse, le modèle idéal et vrai de sa gravité laborieuse et de sa dignité suprême.

1. *Institutions de Timour*, traduites par Langlès.

« Bien plus près encore, et sous l'influence des libres doctrines qui précédèrent nos révolutions, un autre monarque, élève de nos écrivains et de notre langue, naturalisé Français sur un trône étranger, a cherché et cru trouver dans l'étude une renommée comparable à celle de ses habiles conquêtes. Mais supérieur dans l'action, éminent par l'esprit de persévérance et de sagacité, la grandeur de la pensée et du langage a manqué à ses écrits; et il sera pour l'avenir un grand roi, et un auteur ayant eu bien plutôt la passion que le génie des lettres.

« D'un esprit plus vaste et moins sage, Napoléon n'aura pas, comme Frédéric, gardé ses conquêtes et affermi sur la paix un État créé par la guerre. Il aura passé, comme son gigantesque empire; il n'aura rien fondé qu'un souvenir immortel. Mais sa gloire, moins intacte, moins égale, sera bien plus grande en étendue et sans doute en durée. Il parlera lui-même à la dernière postérité. A part tout ce qu'on peut rassembler et décrire des incidents de son élévation et de son règne, le travail de sa captivité, cette histoire dictée près de son tombeau et laissée incomplète par sa mort ne cessera pas d'être lue, comme un des monuments du génie français; et les bas-reliefs qu'il a gravés lui-même de la campagne d'Italie, de l'expédition d'Égypte, de la prise du pouvoir au 18 brumaire, de la journée de Marengo et d'une partie des guerres d'Allemagne expliqueront à jamais, et directement, par l'empreinte de l'historien, la domination du héros et le long éblouissement des hommes. »

On le voit, M. Villemain ne déprécie pas l'Empire; son imagination est trop vive, son goût trop sûr pour être insensible à ce qui est grand. La grandeur, sous quelque forme qu'elle se présente, touche ce noble esprit qui se garde bien de résister à l'attrait du génie.

Félicitons-le d'aimer les lettres et la France, de consacrer à des études qui lui sont chères une force qui semble croître avec les années, comme pour le récompenser du bon emploi qu'il en a toujours fait; qu'il tire encore de sa riche et féconde mémoire de nouveaux Souvenirs, mais aussi qu'il n'oublie pas les lettres antiques et qu'il se hâte de livrer enfin à l'impatience publique cette traduction de Pindare dont l'Académie française et quelques amis ont goûté les prémices, et le grand travail sur la poésie lyrique, chez les anciens et chez les modernes, qui doit servir d'introduction. Nous aurions bien encore d'autres instances à faire, mais il faut se montrer discret, procéder par ordre et savoir se borner. Nous attendons.



L'ORESTIE

TRILOGIE TRAGIQUE D'ESCHYLE, TRADUITE EN VERS

PAR PAUL MESNARD.

Eschyle et Aristophane n'ont en commun que la supériorité du génie. Hors cette ressemblance, tout diffère en eux. Ils sont poëtes au même degré, mais dans un domaine opposé ; ils idéalisent tous deux, mais l'un idéalise le *mieux* et l'autre le *pire*, comme parle Aristote, celui-ci pour exciter le rire, celui-là la terreur et la pitié. Nous touchons avec eux les deux pôles de la sphère poétique. Eschyle inaugure la tragédie, Aristophâne achève la comédie, et ils laissent l'un et l'autre une trace si profonde que le suprême honneur de ceux qui les suivront sera de leur être comparés, et que cette comparaison aura toujours pour effet d'étendre, d'affermir et de rehausser leur gloire.

Ce n'est pas une médiocre entreprise que d'essayer de faire connaître Eschyle et Aristophane à ceux qui ne peuvent pas les lire dans le texte, et le danger n'est pas moindre de mettre une imitation française sous les yeux pour lesquels le grec n'est pas lettre close. En effet, les hellénistes tiennent fort à leur privilége, et pour se payer de la peine qu'ils ont prise à apprendre, ils prétendent volontiers qu'il est interdit aux profanes d'être jamais

initiés aux mystères de l'antique beauté. Nous croyons qu'ils n'ont pas complétement tort; le grec a des vertus qui lui sont propres et qu'il faut ou saisir directement, ou toujours ignorer, puisqu'aucune image n'est capable de les reproduire dans leur intégrité. Voltaire l'a bien compris, et ce n'est pas sans raison qu'en dédiant son *Oreste* à la duchesse du Maine, il nous dit en termes excellents: « On sait qu'il est impossible de faire passer dans aucune langue moderne la valeur des expressions grecques: elles peignent d'un trait ce qui exige trop de paroles chez tous les autres peuples; un seul terme y suffit pour représenter ou une montagne toute couverte d'arbres chargés de feuilles, ou un dieu qui lance au loin ses traits, ou les sommets frappés souvent de la foudre. Non-seulement cette langue avait l'avantage de remplir d'un mot l'imagination, mais chaque terme, comme on sait, avait une mélodie marquée et charmait l'oreille, tandis qu'il étalait à l'esprit de grandes peintures. » Rien n'est plus vrai. Voltaire ajoute: « Voilà pourquoi toute traduction d'un poëte grec est toujours faible, sèche et indigente; c'est du caillou et de la brique avec quoi on veut imiter des palais de porphyre. » En parlant ainsi, Voltaire songeait à Longepierre et à son *Électre*, calquée sur celle de Sophocle, et qui, en regard du modèle, était véritablement « faible, sèche et indigente; » mais il oubliait que Boileau, dans sa traduction de Longin, avait à la rencontre reproduit quelques passages d'Homère, d'Eschyle et de Sophocle qui ne pâlissent pas devant les originaux. L'arrêt que porte Voltaire est trop rigoureux: on peut traduire les poëtes grecs sans encourir nécessairement le reproche de faiblesse, de sécheresse et d'indigence. De nos jours, MM. Jules Lacroix et Léon Halévy l'ont bien prouvé. Avant eux M. Puech, que l'Université a trop tôt perdu et que le public n'a pas assez remarqué, avait osé lutter

contre Eschyle dans les *Choëphores*. Aujourd'hui M. Paul Mesnard nous donne l'*Orestie* complète, et M. Fallex nous apporte par fragments la meilleure part des comédies d'Aristophane. Nous allons voir avec quel succès.

L'*Orestie*, qui se compose de l'*Agamemnon*, des *Choëphores* et des *Euménides*, n'est en réalité qu'une seule tragédie en trois parties; elle unit tout en les distinguant, le crime, la vengeance et l'expiation. Clytemnestre frappe Agamemnon, elle est frappée par Oreste; les furies s'emparent du meurtrier, que les dieux seuls peuvent absoudre. « Si nous embrassons, dit très-bien M. Mesnard dans la remarquable introduction de son volume, si nous embrassons d'un seul coup d'œil le triple drame, non-seulement la justice vengeresse, incessamment présente, nous en fait sentir la continuité, tandis qu'elle s'avance, sans dévier, de catastrophe en catastrophe, et que toujours planant sur la maison criminelle des Atrides, elle s'appesantit tour à tour sur l'époux, sur la mère, sur le fils; mais nous remarquons aussi que, d'une pièce à l'autre, la trilogie tendant vers une fin qui seule l'expliquera tout entière, a, comme une seule tragédie, sa marche progressive[1]. » Ce grand poëme dramatique, un et multiple, est un des plus beaux et des plus vastes monuments poétiques que nous ait légués l'antiquité; il est certainement le plus sublime et le plus moral. L'admiration qu'il inspire à M. Mesnard est loin de nous étonner, nous la ressentons comme lui, et elle date pour nous des leçons historiques que nous donnait à l'École normale un de nos maîtres les plus écoutés et les plus aimés, M. Patin, qui rassemblait dès lors sous nos yeux et à notre profit les matériaux de son grand ouvrage sur le théâtre grec, pendant qu'à côté de lui un philologue d'une science profonde et d'une rare sagacité,

1. *Orestie*, Introduction, p. 29.

M. Mablin, ne se lassait pas d'éclaircir pour nous les obscurités du texte. Heureux temps qu'on n'oublie jamais et qu'on regrette quelquefois ! Ces bonnes leçons et ces doux souvenirs nous préparaient, on le voit, à accueillir avec sympathie le travail de M. Paul Mesnard.

Notre sympathie n'était pas, nous l'avouons, sans un certain mélange d'effroi. Nous savions bien que M. Mesnard était un humaniste distingué, toutes les brillantes épreuves de sa studieuse jeunesse dans les concours et à l'École normale l'avaient montré ; nous savions qu'il était un prosateur excellent, un critique plein de goût, car nous avions lu son étude sur Mme de Sévigné ; nous savions encore qu'il a le cœur bien placé et une âme délicate, son dévouement à la mémoire d'Hippolyte Rigault et la notice qu'il a consacrée à cet ami si cher et si regrettable le témoignaient hautement ; mais avait-il en réserve la faculté poétique, cachait-il, même à ses amis, comme avait fait Edmond Arnould, ce don des vers, j'entends des bons vers qui revêtent de beauté le sentiment et la pensée ! Voilà l'inconnu qui nous inquiétait. Maintenant nous sommes rassuré. Nous ne voulons pas dire qu'Eschyle nous soit rendu tel que la Grèce l'a connu : cela est impossible, nous n'avons ni toute la magnificence de ses images, ni tout le retentissement de sa voix, la poésie ne se transmet pas tout entière, mais nous avons au moins la stature et le souffle d'Eschyle. C'est ainsi que, dans la chaîne aimantée de l'inspiration poétique dont parle Platon, tous les anneaux, sans être de même métal, conduisent le même fluide. Le génie d'Eschyle a hanté l'âme de M. Paul Mesnard, il y a produit un ébranlement profond et il y a laissé une trace durable. C'est dans cet état de grâce que M. Mesnard a entrepris son œuvre. Eschyle n'était pas à ses côtés, il était en lui, il l'échauffait de sa présence, il le remplissait de sa majesté, de sa religion, de sa terreur, de sa

pitié, en un mot, il le possédait. Cette présence du dieu est un principe de vie et d'assimilation, elle est la maîtresse condition pour ne pas trahir en traduisant.

Nous sommes à l'aise pour louer M. Mesnard, parce qu'il est lui-même bien éloigné de surfaire son mérite; notre seule crainte serait d'effaroucher la modestie de celui qui commence par nous dire et qui dit la chose ingénument et sincèrement : « D'un admirable chef-d'œuvre je n'ai pris, je le sens, qu'une faible empreinte. Moulé sur un marbre éclatant, radieux, vivant, ceci est un pauvre plâtre, sans transparence et sans lumière, et dont les maladroites aspérités sont trop visibles. » Ne parlons ici ni de plâtre ni de moulage; la matière n'est pas aussi vile, et l'opération n'est pas aussi vulgaire; et d'abord le français n'est pas au grec ce que la craie est au marbre; j'aime mieux, d'après Voltaire, le rapport du caillou au porphyre; du caillou on peut tirer des étincelles. Le moulage n'est pas non plus la traduction; traduire, c'est créer de seconde main : le moulage même pratiqué par les mains les plus habiles est le plus sûr moyen d'ôter la vie. On en a fait sous nos yeux l'expérience sur Milton et sur Dante, elle est décisive. Ce n'est pas ainsi que M. Mesnard a procédé avec Eschyle ; il n'imite pas en esclave, il comprend, il médite, il admire, il s'émeut, et plein de son modèle, il exprime alors, dans la mesure des ressources dont il dispose, avec l'image dont il est pénétré, l'émotion qu'il éprouve. Cette émotion est si vraie qu'elle est contagieuse, il la communique, et l'image qu'il reproduit est assez fidèle pour que ceux qui n'ont pas vu l'original la jugent ressemblante, comme il arrive devant les portraits des maîtres. Personne ne demandera à M. Mesnard d'être Eschyle, mais tout le monde avouera volontiers qu'il est eschylien.

Il faut bien apporter quelques exemples pour justifier



l'opinion favorable que nous a laissée la lecture de ce beau travail. Nos lecteurs peuvent prendre le texte d'Eschyle ou la belle traduction en prose de M. Alexis Pierron, et comparer. Je prends presque au hasard la première strophe d'un des chœurs de l'*Agamemnon :*

Hélène ! ô nom qui prédit le malheur[1]
Augure menaçant des querelles terribles,
Funeste nom qui ne fut pas menteur,
Qui t'a choisi? Quelqu'un des êtres invisibles
Dont l'avenir ne peut fuir le regard,
Auxquels l'homme obéit quand il nomme au hasard,
Des vaisseaux détruits, du carnage
Ce nom portait le sinistre présage.
Chargé des secrets du destin,
Il convenait à l'épouse fatale
Qui franchissant le seuil de la chambre royale,
Aux zéphyrs confia son départ clandestin.
Poussé par la voile furtive,
Du Simoïs, fleuve aux ombrages verts,
Le navire a gagné la rive ;
Mais sur la trace des pervers
La meute belliqueuse a traversé les mers.
La guerre, ivre de sang, poursuit la fugitive[2].

Ajoutons encore, dans le genre lyrique, les plaintes de Cassandre :

O noces de Pâris à sa maison fatales !
Scamandre, qui parcours mes campagnes natales,
Hélas ! j'ai grandi sur tes bords.
Maintenant sur leur rive, où je me vois descendre,
L'Achéron, le Cocyte, entendront seuls Cassandre
Prophétiser parmi les morts.
O combats d'Ilion ! peines sans fruit souffertes !
Victimes que mon père a sous nos murs offertes !

1. « Hélène, celle qui détruit les vaisseaux, de ἑλεῖν et de ναῦς. » *Note du traducteur.*
2. *Orestie,* Agamemnon, p. 132.

Sang des troupeaux à flots versé?
Vains secours qui n'ont pu conjurer la ruine!
Et moi, qu'échauffe encore une fureur divine,
Mon corps bientôt sera glacé [1].

En général, dans ces vers lyriques, qui passent pour intraduisibles, M. Mesnard unit l'aisance et l'énergie. Dans le dialogue antithétique, qui ne souffre pas un mot parasite, il sait être vif et précis; témoin ces vers qui terminent la terrible scène du meurtre :

CLYTEMNESTRE.
Je le vois dans ton cœur ma mort est résolue.
ORESTE.
Non, non. Ce n'est pas moi, c'est toi qui l'as voulue.
CLYTEMNESTRE.
Crains ces filles d'enfer qu'une mère armera.
ORESTE.
Où fuir celles qu'un père au fils lâche enverra.
CLYTEMNESTRE.
Vivante, au sourd tombeau je fais donc ma prière?
ORESTE.
Ton destin est fixé par celui de mon père.
CLYTEMNESTRE.
Ah! voilà le serpent que mon sein a porté.
ORESTE.
Oui! le terrible songe a dit la vérité.
Ton bras fut criminel, qu'un crime le punisse [2]!

Il suffit de comparer cette traduction avec celle que Népomucène Lemercier a insérée dans son *Cours analytique de littérature dramatique*, pour reconnaître que M. Mesnard n'a rien à craindre de ce redoutable voisinage. Nous pourrions faire de nombreux emprunts à sa traduction et montrer ainsi qu'il a partout conservé cette majesté hiératique ou, pour parler français, sacerdotale, qu'on admire dans Eschyle. Nous aimons mieux renvoyer

1. *Ibid.*, p. 152. — 2. *Orestie*, Choëphores, p. 237.

nos lecteurs au livre lui-même, qui doit avoir sa place dans toutes les bibliothèques des amateurs de l'antiquité; ils y verront que dans cette entreprise héroïque M. Mesnard, soutenu par l'admiration que lui inspire son modèle, n'a jamais eu de défaillance. Aussi bien cette admiration n'est-elle pas un culte superstitieux; elle est réfléchie autant qu'elle est passionnée. Nous n'en voulons pas d'autre preuve que le jugement qu'on va lire sur le Corneille de la Grèce : « Eschyle, dit M. Mesnard, a été, dans les deux siècles précédents, le moins goûté, le moins connu des grands tragiques d'Athènes; je ne sais s'il n'a pas à cette heure repris le premier rang, et si nos contemporains ne seraient pas disposés à donner la palme à sa sublime naïveté, plutôt qu'à la perfection de Sophocle, ou au pathétique et à l'habileté toute moderne d'Euripide. Sa rudesse, sa grandeur, non pas sauvage, quoi qu'on en ait dit quelquefois, mais véritablement antique, plaisent par le contraste à notre raffinement. Les hardiesses que notre nouvelle école a cherchées, par dégoût d'un art trop régulier et trop méticuleux, nous les trouvons chez lui, et nous sentons qu'elles valent mieux que les nôtres, parce qu'elles ne sont pas, comme celles-ci, artificielles et calculées. Il est la source abondante, fraîche et profonde, d'où la tragédie classique est sortie et vers laquelle, nous remontons avec bonheur, nous qui avons vu cette même tragédie comme un fleuve devenu stagnant, se perdre à la fin de son cours dans de plats marécages. Eschyle est peut-être, après Homère, celui des poëtes sur le front duquel brille le mieux la majesté sévère des vieux siècles avec la jeunesse de l'éternelle beauté. Pour moi, la puissance de ce maître, de ce créateur, me remplit d'une admiration que le talent de ses successeurs ne peut pas m'inspirer au même degré [1]. »

1. *Orestie*, avant-propos, p. 11 et 12.

Nous pouvons passer d'Eschyle à Aristophane sans quitter Eschyle. Le grand comique, en effet, tend la main au créateur de la tragédie. Il descend jusqu'aux enfers pour le ramener au théâtre et pour opposer ses fiers accents aux lâches doléances d'Euripide; c'est Aristophane qui lui prête ces nobles pensées si bien traduites par M. Fallex; la leçon s'adresse à Euripide :

Souviens-toi des héros, de ces nobles humains
Que tu reçus jadis au sortir de mes mains.
Ils étaient grands et fiers, ils avaient six coudées !
Ils offraient à l'État des âmes décidées.
On ne les voyait pas, comme aujourd'hui les tiens,
Intriguer et flâner en lâches citoyens,
En un mot, prêts à tout, s'il s'agit de mal faire !
Non. Mes héros, mes fils ne respirent que guerre,
Lances, dards, javelots, casques aux blancs cimiers,
Bottines et brassards et pesants boucliers....

C'est Homère qui l'a inspiré, c'est là, dit-il, que j'ai trouvé

Ces exploits éclatants, ces vertus immortelles
Dignes de nous servir à jamais de modèles ;
Patrocles et Teucers, vrais lions, que j'ai peints
Pour tailler nos enfants sur ces patrons hautains,
Et pour qu'au premier son de nos clairons, tout homme
Brûlât de surpasser ces héros qu'on renomme.
Mais produire au grand jour, ainsi que tu l'aimais
Des Phèdres, type affreux d'impureté ! Jamais.
Jamais je n'ai montré de Sténobée infâme,
Jamais de ces amours qui dégradent la femme[1].

Nous voyons déjà que la note héroïque n'est pas étrangère à Aristophane, et que son interprète, M. Fallex, sait à merveille en reproduire les puissantes vibrations. A vrai dire, le génie d'Aristophane embrasse tout. L'ima-

1. *Théâtre d'Aristophane*, les Grenouilles, t. II, p. 109 et 111.

gination qui invente, le cœur qui répand la chaleur, l'esprit avec sa flamme et ses étincelles, rien ne lui manque, et, ce qui n'est pas moins surprenant que la réunion de ces facultés, c'est la souplesse avec laquelle il sait

Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

Qui donc n'admirerait pas, avec M. Villemain, « ce moqueur public d'Athènes, maître de tous les tons de la lyre, qui se joue des caprices de son génie et des perfections de sa langue, tour à tour sublime et bouffon, grave et licencieux, mais toujours poëte, et s'égalant aux plus grands poëtes, soit qu'il les raille, soit qu'il les imite[1]. » Que sera-ce si cet emploi du génie n'est pas un jeu, mais un artifice singulièrement habile pour atteindre un but sérieux et patriotique, si la bouffonnerie, la licence même, n'est qu'un moyen de réforme sociale. Pour faire passer l'amère et salutaire vérité, ne fallait-il pas à tout prix mettre en gaieté la plèbe souveraine, et quelle autre ressource pour l'égayer que ce genre de plaisanteries qui offensent, à bon droit, les délicats, mais qui sont en possession de charmer la foule? La condition est dure sans doute et Aristophane l'a subie, comme Rabelais la subira plus tard dans un dessein analogue. La plaie d'Athènes était la démagogie dont le règne entretenait une guerre ruineuse, la corruption des mœurs, la perversion des intelligences et cette oisiveté turbulente qui annonce sûrement la chute des États. Athènes courait à sa ruine, Aristophane a voulu l'arrêter, et sous toutes les formes, en toute occasion, il a pris à partie les novateurs qui allaient à l'encontre des principes et des institutions auxquels la république avait dû sa gloire et sa prospérité. Aussi voyez avec quelle éloquence et

1. Villemain, *Essai sur la poésie lyrique.*

quelle autorité, dans cette étonnante controverse du Juste et de l'injuste, il rappelle, par la bouche du Juste, aux principes de l'ancienne pédagogie, l'opinion égarée à la suite des sophistes. La citation sera longue, on n'en verra que mieux le génie d'Aristophane et le rare talent de son habile interprète.

Oui, je vais rappeler les principes sévères
De l'éducation que recevaient nos pères ;
Combien je florissais en prêchant l'équité
Du temps que la pudeur régnait dans la cité.
L'enfant d'abord, l'enfant, langue sotte et frivole,
Ni chez lui, ni dehors ne prenait la parole.
Ceux d'un même quartier, alignés et pressés
Chez le maître de chant allaient, les yeux baissés,
La tête et le corps nus, quand même, épaisse et fine,
La neige fût tombée aussi dru que farine.
Arrivés et placés, les jambes en dehors,
Sur un signe du maître, ils entonnaient alors :
« Redoutable Pallas, destructrice des villes !... »
Ou bien, aux airs anciens pieusement dociles,
Ainsi que leurs aïeux sur un son grave et lent,
Ils chantaient : « Hymne saint, hymne retentissant. »
Et si quelque étourdi pour dissiper l'école,
Sur ce ton de fausset dont notre âge raffole,
Précurseur de Phrynis et d'un siècle bâtard,
Pour faire du nouveau, faisait grimacer l'art,
Un bon coup de férule apprenait au coupable
Que la muse est sacrée et l'art inviolable !
Donc, ô mon jeune ami ! suis-moi, viens hardiment.
J'enseigne la raison, non le raisonnement.
Je veux t'apprendre à fuir, à l'égal de la peste,
L'agora, lieu maudit, le bain, lieu plus funeste ;
A rougir des propos qui blessent la pudeur,
Et si quelqu'un s'en moque, à braver le moqueur.
Avec moi tu sauras par quelle bienséance
L'enfant doit se lever quand le vieillard s'avance,
Doit aider ses parents, doit, type de candeur,
Ne jamais s'avilir ni forfaire à l'honneur.

Comment tu ne dois pas, en public, au théâtre,
Admirer la danseuse en badaud idolâtre,
Pour ne pas voir Phrynès, promptes à t'attirer,
Te décocher la pomme et te déshonorer ;
Comment il ne faut pas tenir tête à son père,
Ni l'appeler Japet, ni d'une humeur altière,
Ingrate, faire sentir leur vieillesse et leurs maux
A ceux qui vous choyaient quand vous étiez marmots.
Oui, brillant de fraîcheur, en ta fleur jeune et belle,
Tu viendras au gymnase où la vertu t'appelle.
Oui, loin des ergoteurs, des parleurs, des brailleurs,
Loin du troupeau hurlant des pâles chicaneurs,
Dans ses jardins fleuris, la docte académie,
Sous ces verts oliviers, Minerve, son amie,
Recevra ta jeunesse ; et de joncs couronné,
D'un sage et jeune ami toujours accompagné,
Respirant les parfums du smilax, sous l'ombrage
Des peupliers, vers vous baissant leur blanc feuillage,
Au sein d'un doux loisir, au retour du printemps,
Quand tout renaît rempli de parfums et de charmes,
Quand le platane et l'orme unissent leur murmure,
Heureux, tu goûteras une volupté pure [1] !

Voilà de belles pensées et de bien beaux vers? Et qu'on ne croie pas que M. Fallex ne réussisse à serrer de près son cher Aristophane, que lorsque celui-ci élève le ton en exprimant des idées générales! Les ressources ne lui manquent pas pour reproduire le comique si souvent réfractaire à toute tentative d'importation. Le comique, en effet, dépend des lieux et du temps, pour le sentir, il faut une initiation. Une plaisanterie dépaysée ou seulement desheurée risque de perdre tout son sel, en perdant son à-propos. Dans ce travail si épineux d'acclimatation, M. Fallex a eu souvent de ces bonnes fortunes que le hasard ne donne pas et qui n'échoient qu'à ceux qui les méritent, parce qu'ils ont le courage de les chercher curieusement et la patience de les attendre.

1. *Théâtre d'Aristophane*, les Nuées, t. I, p. 135-137.

M. Fallex nous donne ainsi des scènes entières d'un naturel charmant. On ne soupçonne pas ce qu'elles lui auront coûté d'efforts, et combien le succès suppose d'habileté. Nous pouvons citer dans les *Acharniens*, le dialogue entre Lamachus préparant ses armes et Dicéopolis commandant son dîner. Il n'y a pas dans Molière même de scène plus plaisante et plus facilement rimée. Dans les *Oiseaux*, après la construction fantastique de Néphelococcygie, toutes les audiences que donne Pistetère, et qui forment, dans cette admirable comédie, une pièce à tiroirs intercalaire dans le genre des *Fâcheux* de Molière, et du *Mercure galant* de Boursault, sont autant de scènes d'un comique franc dont les traits brillent encore et portent coup. Nous ne saurions trop féliciter notre jeune confrère ni trop l'encourager. L'édition nouvelle qu'il publie aujourd'hui double, par son étendue, le premier présent qu'il nous avait fait il y a quelques années; elle prouve sa compétence sur tout Aristophane, puisqu'il y aborde les chœurs qu'on croyait inabordables, et qu'il a réussi à en reproduire le mouvement lyrique et le charme poétique. Cela nous rend exigeant : nous voulons donc que M. Fallex ne se contente pas de fragments. Nous sommes de force à lire tout Aristophane; de son côté, rien ne lui manque pour le traduire. Son *Plutus* est un gage, nous le prenons comme un engagement. Nous lui demandons une pièce par année; est-ce trop demander? Comptons les *Acharniens*, les *Chevaliers*, les *Nuées*, les *Guêpes*, la *Paix*, les *Oiseaux*, les *Fêtes de Cérès*, les *Grenouilles*, l'*Assemblée des Femmes*; c'est tout, puisque le Plutus est complet et que notre pudeur comme celle de M. Fallex exclut absolument *Lysistrata*. Voilà de la besogne pour neuf années, mais après ces neuf années, on a un nom inséparable d'Aristophane, et, par surcroît, si le vent souffle alors du côté des gens de lettres, un fauteuil à l'Académie.

Ce que je dis à M. Fallex, je le dis aussi à M. Mesnard. Le traducteur de l'*Orestie* nous doit tout Eschyle. Notre siècle ne se contente pas à moins de tout avoir. Il lui faut des œuvres complètes. D'ailleurs, quel plus bel emploi de la vie que de la consacrer tant qu'elle dure à la culture des lettres; et qu'on n'allègue pas le déclin du l'âge, le talent ne décline pas avec l'âge s'il est entretenu par le travail; l'âme, dit Voltaire, est un feu qu'il faut nourrir, et, tant qu'elle reçoit des aliments, sa flamme ne s'éteint pas. Nous en voyons de nos jours de grands exemples. Au reste, ni M. Fallex, ni M. Mesnard n'en sont à parler de leur âge, leurs années montent encore, il ne faut pas que leur courage descende. Il leur appartient plus qu'à d'autres de travailler à élever parmi nous le goût des lettres antiques jusqu'à la passion; à ce prix seulement, ils gagneront d'avoir un public, et qui sait? des acteurs peut-être. Quelle fête et quelle récompense pour eux s'il leur était donné de voir, en plein théâtre, une soirée qui, commencée par l'Orestie, finirait par le Plutus! — Pour cette soirée, je retiens à l'avance une stalle d'orchestre.



ŒUVRES DE VOITURE

LETTRES ET POÉSIES.

Le premier éditeur de Voiture fut son neveu Martin Pinchesne, que nous trouvons une première fois à côté de son oncle sur la route de Turin à Gênes, lorsque celui-ci, pour voyager en sûreté, se fit escorter, au prix de trois pistoles, par les bandits même qui l'auraient dévalisé. « Je voudrais, écrivait alors Voiture à Mlle de Rambouillet, que vous eussiez vu la mine de mon neveu et de mon valet, qui croyaient que je les avais menés à la boucherie. » Plus tard, nous revoyons Pinchesne faisant assez triste figure dans les vers de Boileau :

Il n'est point de degrés du médiocre au pire:
Boyer est à Pinchesne égal pour le lecteur.

Ici Boyer représente le médiocre et Pinchesne le pire Voiture était tombé dans des mains pieuses, il est vrai, mais maladroites. Pinchesne fit de son mieux, et fit mal. « Martin, dit Tallemant des Réaux, a sottement effacé des noms en y mettant des étoiles, au lieu de les garder pour les remettre plus tard. » De plus, il ne donna aucun éclaircissement sur les passages obscurs, et ne suivit pas même exactement l'ordre chronologique dans le classement des lettres. Tallemant, mieux placé que

personne pour bien comprendre, avoue que, malgré tout le soin qu'il y met, il y a encore des endroits dont le sens lui échappe. « Quelque jour, ajoute-t-il, si cela se peut faire sans offenser trop de gens, je les publierai avec des notes. » Tallemant n'a rien publié, mais heureusement, il a écrit ses notes; il a remplacé, où il l'a pu, les étoiles par les noms qu'on avait effacés, et son travail, longtemps enfoui à la bibliothèque de l'Arsenal, est aujourd'hui tout entier sous nos yeux, grâce aux soins des nouveaux éditeurs.

Avant d'apprécier, selon leurs mérites, ces deux éditions, dont la rencontre est déjà une présomption favorable pour l'auteur qu'on remet en lumière, il est bon de parler de Voiture lui-même dont le nom est demeuré célèbre, quoique, de nos jours, on lise peu ses écrits que Boileau goûtait encore, et qui avaient fait les délices de toute une génération lettrée et polie. Voiture a été le plus homme d'esprit dans un temps où l'esprit était tellement en honneur que ceux même qui n'en avaient point se piquaient d'en faire. Il ne faut pas trop médire de l'esprit, qui est le sel qui nous conserve tant de bons ouvrages. Sans doute il y a mieux que l'esprit, mais c'est un ingrédient qu'il ne faut pas dédaigner. Seul, il ne suffit pas, et si au lieu de le répandre sur un fond solide, on l'a prodigué dans des bagatelles, son éclat se ternit vite et finira par s'effacer. Un philosophe éloquent, qui est aussi un critique délicat, M. Cousin, va nous dire ce qu'il pense de l'esprit : « De toutes nos facultés, l'esprit est celle qui se met le plus dans le commerce de la vie, mais qui laisse aussi le moins de trace. Une saillie, une répartie ne se peuvent guère séparer de la manière dont elles sont dites; les mots spirituels n'ont toute leur grâce que dans la bouche d'un homme d'esprit. Il n'en est pas ainsi des mots partis du cœur et des grandes pensées. Comme ils viennent du fonds

même de la nature humaine, qui ne change point, ils ont des perspectives infinies, et durent autant que le cœur et la raison. Mais l'esprit se joue à la surface ; il brille et s'éteint en un moment[1]. » L'esprit ne s'éteint pas si vite, et il y a dans Voiture tel bouquet de plaisanteries qui, à deux siècles de distance, jette encore des étincelles. Ce n'est plus un feu d'artifice comme pour les contemporains, mais ce n'est pas non plus le triste résidu que laissent, après leur éclat d'un instant, les fusées, les serpenteaux et les soleils de la pyrotechnie. M. Cousin le sait mieux que nous, lui qui voit si clair dans le passé, lui qui sait donner tant de relief aux débris que son érudition a recueillis, lui enfin qui, loin de dédaigner Voiture, en parle avec estime.

« Voitnre, dit M. Cousin, régnait à l'hôtel de Rambouillet. Il était la gaieté, la vie, l'âme de la maison. Toujours en train, sa verve inépuisable se mêlait à tout, animait tout.... Mais Voiture n'a pas seulement une facilité pleine d'agrément; il me semble que dans ses pièces un peu plus étudiées, il a des idées, de la philosophie, de la sensibilité, quelquefois même de la passion[2]. » Et qu'on ne croie pas que l'historien de Mme de Longueville parle ainsi par reconnaissance de l'admiration que Voiture a toujours témoignée pour son héroïne, soit lorsqu'il disait de la sœur du grand Condé encore enfant :

De perles, d'astres et de fleurs,
Bourbon, le ciel fit des couleurs,
Et mit dedans tout ce mélange
L'esprit d'un ange,

soit, lorsque, avec plus de grâce et de goût, il écrivait en son honneur cette charmante strophe :

1. *Madame de Longueville*, 3e édition, p. 132.
2. *Ibidem*, p. 134-135.

Notre Aurore vermeille
Sommeille ;
Qu'on se taise à l'entour
Et qu'on ne la réveille
Que pour donner le jour.

Non, si M. Cousin ne déprécie pas Voiture, après tant d'autres, c'est qu'il comprend à merveille ce que valent encore les œuvres de Voiture, et surtout combien Voiture est supérieur à ses œuvres. Nous sommes heureux d'avoir l'autorité de M. Cousin pour appuyer une opinion que nous avons déjà exprimée ailleurs, et que nous avons l'intention de développer ici.

Parlons d'abord du caractère de Voiture. Le prince de Condé disait de lui : « Si Voiture était de notre condition, on ne pourrait pas le souffrir. » On voit par là ce qu'il exigeait des grands seigneurs parmi lesquels il vivait, et ce qu'il en obtenait. Il avait à maintenir sa dignité dans un monde où tout ce qui n'est pas né ne compte pas. Au fond, s'il fût né prince, il aurait été bon prince, car il avait l'âme haute et le cœur bien placé ; mais étant fils de bourgeois, et porté parmi les princes par son esprit, il voulait que cette noblesse de nature fût mise de pair avec la noblesse de race. Il n'avait pas la faiblesse de vouloir cacher son origine. « Ceux qui font rimer *Voiture* avec *roture*, écrit-il à Costar, me connaissent bien mal, si par là ils pensent me faire dépit. Je vous proteste que je voudrais que tout le monde sût qui je suis. On me blâmerait moins, si je valais peu, et si j'avais du mérite, il serait plus estimé. A la vérité, la noblesse tient un grand rang dans l'ordre des biens de la fortune, et c'est un avantage qui sert à en acquérir beaucoup d'autres. Mais il y a bien des choses plus désirables en la vie, et ce serait une des dernières que je m'aviserais de souhaiter. Si l'on ne pouvait être généreux sans être ce que les Latins

appellent *generosus*; si on ne pouvait avoir l'esprit beau, l'âme forte, grande et relevée; si la santé, la réputation et les richesses dépendaient de là nécessairement, alors il n'y aurait point de consolation pour Horace ni pour moi. Mais il n'en va pas ainsi, grâce à Dieu[1]. » C'est parler de bon sens, et comme eût fait Horace lui-même. Les plaisanteries si souvent citées de Mme Desloges, sa maîtresse, et de Blot, son ami, prouvent qu'on pouvait, sans l'offenser, faire allusion devant lui aux tonneaux et au vin que vendait son père. Ceux qui les entendent autrement ne connaissent ni Voiture, ni la société de son temps.

Nous ne nierons pas que Voiture ait été joueur, mais il était beau joueur; il perdait sans sourciller l'argent qu'il risquait en gentilhomme. N'avait-il pas la bourse de ses amis, comme ses amis avaient la sienne, toujours ouverte? « Thésauriser est fait de vilain, » disent les courtisans de Picrochole dans Rabelais; ce n'est pas le fait de Voiture. Comme il traite cavalièrement ce métal que d'autres ménagent avec tant de respect! avec quel plaisir il offre le sien, avec quelle aisance il demande celui des autres, assuré qu'il est de renvoyer ce qu'il aura reçu, et peu soucieux de revoir ce qu'il aura donné! En ce genre, je ne sais rien de plus cavalier, de plus naturel que ce billet écrit à Costar, sans doute le lendemain du jour où étant allé à l'archevêché pour se faire relever par le coadjuteur du vœu de ne plus jouer, il avait été arrêté dans une salle d'attente par le marquis de Laigues, qui l'avait relevé d'office et lui avait gagné trois cents pistoles : « Je perdis hier tout mon argent et deux cents pistoles au delà, que j'ai promis de rendre aujourd'hui. Si vous les avez, ne manquez pas de me les envoyer; si vous ne les avez point, empruntez-les. De

1. *OEuvres de Voiture*, t. II, p. 149; édit. Ubicini.

quelque façon que ce soit, il faut que vous me les prêtiez, et gardez-vous bien de souffrir que quelque autre vous enlève sur la moustache cette belle occasion de me faire plaisir; j'en serais fâché pour l'amour de vous. Comme je vous connais, vous auriez de la peine à vous en consoler bientôt; afin d'éviter ce malheur, vendez plutôt tout ce que vous avez, jusqu'à M. Pauquet[1], et même jusqu'au petit Nau[2]. Vous voyez comme l'amour est impérieux; je prends un certain plaisir à en user de la sorte avec vous, et je sens bien que j'en aurais encore un plus grand si vous en usiez ainsi avec moi. Mais vous êtes trop poltron. » En effet, Costar n'était pas brave, et nous en trouvons la preuve dans un autre billet qui n'a pas moins de prix que l'autre et qui s'y lie, comme on va le voir. Costar avait été volé de nuit dans le Cours en revenant de Saint-Cloud; il s'était laissé dépouiller sans mot dire. « Un autre, lui écrit Voiture, pour défendre sa bourse, aurait hasardé sa personne; vous en avez usé avec bien plus de sagesse, et il paraît que vous vous possédez admirablement. Vous avez voulu réserver votre valeur en une occasion plus importante, et vous n'avez pas eu l'imprudence, pour faire paraître une de vos vertus, de mettre en danger toutes les autres. » Voici la part de l'homme d'esprit; maintenant, voici celle de l'homme de cœur: « Ces honnêtes gens ont-ils eu la courtoisie de vous laisser un peu d'argent? Dans l'appréhension que j'ai qu'ils aient manqué à cette civilité, je vous envoie cent pistoles et vous en garde deux fois autant en cas de besoin. » Nous reconnaissons celui qui, dans une occasion analogue, écrivait à Balzac : « Je confesse devoir à M. de Balzac huit cents écus pour l'honneur qu'il m'a fait d'avoir pour agréable

1. M. l'abbé Pauquet, secrétaire de Costar.
2. Valet de chambre de Costar.

que je lui en prêtasse quatre cents. » Heureux temps où des lettrés pouvaient s'entrefaire de tels prêts ! Notons, en passant, que ces deux billets à Costar, perles du recueil de Voiture publié par M. Ubicini, manquent dans le volume de M..., puis-je dire M. Roux, quand son exemple m'invite à écrire Rovx?

La fierté et la générosité ne sont pas les seules qualités morales de Voiture. On sait qu'il était fort brave; vif sans être querelleur, il allait au besoin sur le terrain sans s'inquiéter de l'édit sur les duels qui, disait-on, n'était pas fait pour lui, ni de tout ce qu'il hasardait en jouant sa vie. Nous ne le louerons pas de ce reste de chevalerie qu'autorisaient les mœurs de son temps et qui trouverait aujourd'hui plus de censeurs que d'approbateurs. Nous aimons mieux louer son exacte probité, dont nous trouvons une preuve éclatante dans l'humeur que lui donne la partialité d'un juge rapporteur qui lui avait fait obtenir beaucoup au delà de ce qu'il pouvait légitimement prétendre. « M. ***, dit-il, qui m'a fait ce qui s'appelle un tour d'ami, me croit sans doute obligé d'être le sien tant que je vivrai, et je vous avoue que je ne le puis, et que même il m'est impossible de n'avoir pas pour lui du mépris et de la haine.» Il ajoute à ce propos : « Quand les magistrats vendent nos fortunes et nos vies, ou qu'ils les sacrifient à la passion et aux intérêts des autres, alors j'en ai autant d'aversion et d'horreur que ce bon empereur qui disait souvent : « *qu'il avait toujours un doigt tout prêt pour crever un œil à un mauvais juge.* » Voiture ne va pas jusque-là contre le rapporteur qui a faussé la justice pour lui être agréable, mais il promet au moins de ne pas profiter de l'iniquité d'autrui : « puisque je suis cause, dit-il, de la perte que souffriront mes parties, je suis résolu de les dédommager par quelque voie indirecte, et j'en ai trouvé les moyens. » Tout cela n'est

pas mal, on l'avonera, ponr un mondain, homme de plaisir.

Cette affaire où Voiture en sollicitant nn juge avait animé son zèle jusqu'à la prévarication, nous prouve quelle était la séduction de ce charmant esprit. Nous avons de lui, dans ce genre, un billet au président de Maisons qui sent son Horace et que Voltaire n'eût pas désavoué, tant le tour en est habile et le ton natnrel. Il faut citer : « Monsieur, Mme de Marcilly s'est imaginé que j'avais quelque crédit auprès de vous, et moi qui suis vain, je ne lui ai pas voulu dire le contraire. C'est une personne qui est aimée et estimée de toute la cour, et qui dispose de tout le parlement. Si elle a bon succès d'une affaire dont elle vous a choisi pour juge, et qu'elle croie que j'y ai contribué quelque chose, vous ne sauriez croire l'honneur que cela me fera dans le monde, et combien j'en serai plus agréable à tous les honnêtes gens. Je ne vous propose que mes intérêts pour vous gagner : car je sais bien, monsieur, que vous ne pouvez être touché des vôtres. Sans cela je vous promettrais son amitié. C'est un bien par lequel les plus sévères juges se pourraient laisser corrompre, et dont un aussi honnête homme que vous doit être tenté. Vous le pouvez acquérir justement : car elle ne demande de vous que la justice[1]. » Est-il possible de mieux dire et de toucher avec plus d'enjouement une question sérieuse et délicate ?

Dans tout ce que nous avons emprunté aux écrits de voiture pour peindre son caractère, nous n'avons rien

1. Ce billet veut être comparé avec l'épître IX, liv. I, d'Horace :

> Septimius, Claudi, nimirum intelligit unus;
> Quanti me facias.

Et sans mettre Voiture au rang d'Horace, comme a fait Boileau, on comprendra qu'il y a bien de l'Horace dans Voiture.

trouvé jusqu'à présent qui nous montre le bel esprit dont raffolait l'hôtel de Rambouillet. C'est que dans Voiture il faut distinguer avec soin la personne et le personnage, la nature et le rôle. Quand Voiture se produit sans effort tel qu'il est, il écrit avec une facilité charmante, il a une grâce spontanée, un tour aisé, des traits et un langage naturels que les juges les plus difficiles peuvent approuver sans réserve. Pour le bien connaître il faut l'entendre causer familièrement avec Costar, par exemple, auquel il ne s'inquiète pas de plaire, qu'il traite sans façon, qu'il aime à railler, sans toutefois le piquer au vif. Costar est homme de savoir, et comme il ne manque pas d'esprit, il entend la plaisanterie et ne s'en offense pas, ce qui laisse à son ami toute liberté de donner cours à sa verve. Nous savons gré à M. Ubicini d'avoir isolé toute cette partie de la correspondance; ainsi rapprochées, toutes ces lettres produisent plus sûrement leur effet, qui est de faire voir que Voiture n'est pas toujours apprêté et que son esprit n'en a que plus d'agrément lorsqu'il est sans apprêt. Avec le comte d'Avaux, qui a été son condisciple et qui est resté son ami, quoiqu'il soit devenu son protecteur, Voiture est moins familier qu'avec Costar, et il est encore naturel. Ces lettres, d'un ton si noble et d'un tour si aisé, mériteraient aussi de former un groupe distinct, et il conviendrait d'y ajouter celles d'Avaux lui-même que Conrart nous a conservées, et d'où l'intelligent éditeur a tiré quelques éclaircissements. Mais ces éclaircissements ne suffisent pas toujours, et d'ailleurs l'ami de Voiture mérite d'être lu dans tout ce qu'il a écrit. C'est un esprit très-judicieux et très-élégant; un de ces diplomates qui ont appris à l'école des anciens à penser et à écrire, et que l'histoire bien étudiée a préparés à mieux connaître les hommes et à traiter les affaires avec plus d'habileté. Il y aurait plaisir

et profit à suivre dans tous ses détails la correspondance de ces deux hommes si distingués, qui manient une si bonne langue avec tant de dextérité, et qui s'écrivent parce qu'ils ont quelque chose à se dire. En effet, M. d'Avaux, qui regrette à Munster, où il traite de la paix, la société polie de Paris, dont il était l'ornement, veut en avoir au moins l'image dans les lettres de Voiture, et dans les siennes il peint fidèlement le cercle diplomatique où Mme de Longueville, réunie cette fois à son mari, a porté les grâces nonchalantes de son esprit et l'éclat incomparable de sa beauté. M. Cousin a fait déjà d'heureux emprunts aux lettres de d'Avaux, et les passages qu'il en cite éveillent le désir d'en connaître davantage. L'occasion était belle de les reproduire intégralement en regard des réponses que leur fait Voiture. Nous aurions vu alors en pleine lumière le mérite des unes et des autres, et nous y aurions trouvé en outre des modèles de savoir-vivre entre le protecteur et l'obligé, d'un côté dans le patronage qui s'oublie, et de l'autre dans la déférence qui se respecte. Ce n'est pas un mince mérite à Voiture que d'avoir pu établir et maintenir sur ce pied de tels rapports. Grâce à lui nous pénétrons tout le sens de ce vers d'Horace :

Principibus placuisse viris non ultima laus est.

Nous voyons que l'esprit de Voiture, qui ne fait jamais défaut, se diversifie selon le temps et les personnes, qu'il règle le ton qu'il prend, et qu'il choisit les couleurs qu'il emploie, d'après la matière qu'il traite et sur le caractère de ceux auxquels il s'adresse. Le correspondant de Costar n'a pas les mêmes allures que le correspondant du comte d'Avaux. Il y a mieux. Un jour, un seul jour, Voiture a eu devant les yeux la postérité; il a songé à elle, il a écrit pour elle, et cette fois encore

il a trouvé le ton convenable. On sait que Voiture, longtemps mêlé aux intrigues de Gaston, duc d'Orléans, dont il était le favori, et qui l'avait gagné à sa cause par les agréments de son esprit plus encore que par ses largesses, se laissa aller jusqu'à négocier en Espagne auprès du comte d'Olivarès, au profit du frère de Louis XIII. Mais enfin ses yeux s'ouvrirent, son bon sens l'emporta, il comprit la grandeur des desseins de Richelieu, et il vit clairement que la destinée de la France était liée à la politique du cardinal. Il osa le dire, et sans récriminer contre ceux qu'il avait longtemps suivis, sans insulter personne, il exposa les raisons de son changement. Cette lettre, écrite pour les contemporains et pour l'avenir, est un document que l'histoire conserve ; écrite avec autant de force que de mesure, elle révèle un grand sens politique et met en lumière dans leur grandeur et leur simplicité, toutes les conceptions du génie de Richelieu. Au moment où Voiture écrit, en 1636, une partie seulement de la tâche que le cardinal s'est imposée est accomplie ; au dedans les partis sont vaincus et soumis, mais au dehors l'abaissement de la maison d'Autriche n'est pas consommé. Est-ce le tort de la prudence du ministre ou du caprice de la fortune? Voiture va nous répondre, et on verra avec quelle solidité de raisonnement et avec quel mouvement d'éloquence : « Il fut chercher jusque sous le pôle ce héros qui semblait être destiné à abattre l'Autriche. Il fut l'esprit mêlé à ce foudre qui a rempli l'Allemagne de feu et d'éclairs, et dont le bruit a été entendu par tout le monde. Mais quand cet orage fut dissipé, et que la fortune en eut détourné le coup, s'arrêta-t-il pour cela? ne mit-il pas encore une fois l'empire en plus grand hasard qu'il n'avait été par les pertes de la bataille de Leipsick, et celle de Lutzen? Son adresse et ses pratiques nous firent voir d'un coup une armée de quarante mille hommes

dans le cœur de l'Allemagne, avec un chef[1] qui avait toutes les qualités qu'il faut pour faire un changement dans un État. Que si le roi de Suède s'est jeté dans le péril plus avant que ne devait un homme de ses desseins et de sa condition, et si le duc de Friedland, pour différer son entreprise, l'a laissé découvrir, pouvait-il charmer la balle qui a tué celui-là au sein de la victoire, ou rendre celui-ci impénétrable aux coups de pertuisane? Que si, ensuite de tout cela, pour achever de perdre toutes choses, les chefs qui commandaient l'armée de nos alliés devant Norlingue donnèrent la bataille à contre-temps, était-il au pouvoir de M. le cardinal, étant à deux cents lieues de là, de changer ce conseil, et d'arrêter la précipitation de ceux qui, pour un empire, car c'était le prix de cette victoire, ne voulurent pas attendre trois jours? Vous voyez donc que pour sauver la maison d'Autriche, et pour détourner ses desseins, il a fallu que la fortune ait fait depuis trois miracles, c'est-à-dire trois grands événements qui vraisemblablement ne devaient pas arriver : la mort du roi de Suède, celle du duc de Friedland, et la perte de la bataille de Norlingue. » Trouvera-t-on aisément une page plus judicieuse et plus éloquente dans nos grands orateurs? Voilà où la gravité du sujet et la sincérité de l'idée et du sentiment pouvaient élever l'esprit et le talent de Voiture.

Nous arrivons maintenant au Voiture de l'hôtel de Rambouillet, et il est bien temps de le voir en scène sur son théâtre préféré. Ici nous le retrouvons encore avec tout son esprit; mais nous aurons à lui demander compte de l'emploi qu'il en a fait. Son but est de plaire à ceux qui l'écoutent, et il est tenu, pour l'atteindre, de

1. Wallenstein, duc de Friedland, gagné à la cause de Richelieu, et qui allait se déclarer au moment où il fut assassiné.

se conformer à leur goût; ce goût n'est pas celui du vrai, mais de l'extraordinaire et du raffiné. Il fallait surprendre et éblouir pour être applaudi. Voiture a complétement réussi; il a été le héros du cercle qu'il avait entrepris de charmer; on l'écoutait avec ravissement, on ne l'interrompait que par des exclamations admiratives ou des rires approbateurs; on le lisait avec transport, et sa prose comme ses vers charmaient la cour, la ville et même la province; enfin il était l'idole des salons. Son grand secret pour séduire est d'user et d'abuser de l'hyperbole et de l'antithèse ; il cherche les rapports les plus éloignés, et peu lui importe qu'ils soient disparates, pourvu qu'ils étonnent et que le rapprochement fasse jaillir une étincelle. Il joue avec les idées et souvent avec les mots; il a des tours d'adresse et des tours de force pour faire entendre ce qui ne peut se dire; il ose beaucoup, et les témérités de son esprit en montrent toute la souplesse et l'agilité. Mais, parmi ce badinage, on démêle la supériorité d'un esprit qu'il gâte sciemment par complaisance, et on voit qu'il ne s'abuse pas sur la valeur des traits qui lui attirent les suffrages.

Quel que soit l'inconvénient de reproduire des plaisanteries qui ne valent guère que par la nouveauté, par l'à-propos, et surtout par la complicité bienveillante de ceux qui les écoutent, il faut cependant risquer quelques citations. La lettre où Voiture raconte comment il fut berné (le fut-il réellement? M. Sainte-Beuve serait curieux de le savoir, et nous aussi, mais nous n'en savons rien); cette lettre, fort goûtée dans le temps, abonde en hyperboles qui veulent être comiques et qui l'étaient alors; elle est adressée à Mlle de Bourbon, âgée de onze ans. En voici quelques passages : « Ce que je puis vous dire, mademoiselle, c'est que jamais personne ne fut si haut que moi, et que je ne croyais pas que la fortune me dût jamais tant élever; à tous coups

ils me perdaient de vue et m'envoyaient plus haut que les aigles ne peuvent monter. Je vis les montagnes abaissées au-dessous de moi, je vis les vents et les nuées cheminer dessous mes pieds, je découvris des pays que je n'avais jamais vus et des mers que je n'avais pas imaginées. Il n'y a rien de si divertissant que de voir tant de choses à la fois et de découvrir d'une seule vue la moitié de la terre. » On a le ton de ce badinage, et on peut deviner ce que sur ce canevas peut broder l'enjouement d'un Voiture et quels doivent être les incidents de ce voyage aérien. En voici le dénoûment : « Le dernier coup qu'ils me jetèrent en l'air, je me trouvai dans une troupe de grues, lesquelles d'abord furent étonnées de me voir si haut ; mais quand elles m'eurent approché, elles me prirent pour un de ces pygmées[1] avec lesquels vous savez bien qu'elles ont guerre de tout temps, et crurent que je les étais venu épier jusque dans la moyenne région de l'air. Aussitôt elles vinrent fondre sur moi à grands coups de bec, et d'une telle violence que je crus être percé de cent coups de poignard ; et une d'elles, qui m'avait pris par la jambe, me poursuivit si opiniâtrément qu'elle ne me laissa point que je ne fusse dans la couverture. » Les Précieuses durent s'extasier à la lecture de ce récit burlesque et fantastique, et sans doute le sévère Montausier ne manqua pas de gronder et de dire, selon son habitude : « Mais cela est-il plaisant? mais trouve-t-on cela divertissant? » Aujourd'hui l'avis de Montausier prévaudrait.

Si Voiture montait ainsi sur des tréteaux, et faisait une espèce de parade pour amuser Mlle de Bourbon, il s'émancipait bien davantage en écrivant à sa mère, la princesse de Condé. Il est vrai que celle-ci avait vu la

1. On sait combien la taille de Voiture était exiguë. Il y avait cependant plus petit que lui à l'hôtel Rambouillet ; c'était Godau, qui n'en fut pas moins évêque de Grasse et de Vence.

cour de Henri IV et qu'elle avait pu s'aguerrir en entendant les propos du Béarnais et de son entourage. Au reste, Voiture prend bien des précautions et des détours dans cette lettre du *clou* pour ne pas dire où s'est logé le furoncle qui l'a retenu à la chambre lorsque ses amies de haut parage l'attendaient à Poissy pour les divertir : « Je vous assure, dit-il, que j'ai une raison fondamentale de ne bouger d'ici sur laquelle je n'ose appuyer, et qu'il n'est pas convenable d'expliquer davantage. » Cependant il s'explique, et voici comment : « J'ai délibéré longtemps en moi-même si je devais aller, et il y a eu un grand combat entre mon cœur et une autre partie que je ne nomme pas. » Prenons garde ; Voiture s'enhardit, et il est bien capable de la nommer : « Mais, enfin, madame, je vous avoue que celle qui raisonnablement doit être dessous a eu le dessus, et que j'ai mis devant toutes choses ce qui, naturellement, est derrière. » Voiture aurait été bien marri de n'avoir pas eu ce clou, qui lui valut un de ses plus beaux succès; il en est fier, c'est un insigne de noblesse, un *latus clavus;* le voilà presque sénateur de Rome, *cum lato purpura clavo!* Nous voyons par là que la pruderie des Précieuses n'était pas toujours aussi farouche qu'on le pense et qu'on prenait avec elle, ou, si l'on veut, contre elle, certaines licences.

On n'a jamais su pourquoi Voiture avait poussé jusqu'en Afrique son voyage d'Espagne. Était-ce simplement pour voir du pays et juger par lui-même du mérite des beautés africaines, ou plutôt n'allait-il pas chercher si loin un nouveau texte de plaisanteries ? C'était déjà quelque chose que de dater des lettres de Ceuta et de les signer du nom de Voiture l'Africain. Mais il y avait mieux : Mlle Paulet, dont il était féru, et qu'il avait songé à épouser, avait reçu à l'hôtel Rambouillet, pour le blond hardi de sa chevelure et pour sa cruauté, le

surnom de *la Lionne*. N'était-ce pas pour Voiture une belle occasion d'aller demander aux grands parents de sa maîtresse leur consentement au mariage projeté, et de rajeunir un peu, en les dépaysant, ses plaisanteries sur les rigueurs d'une beauté rebelle? « Ne vous étonnez pas, dira-t-il, de m'ouïr dire des galanteries si ouvertement : l'air de ce pays m'a déjà donné je ne sais quoi de félon, qui fait que je vous crains moins; et quand je traiterai désormais avec vous, faites état que c'est de Turc à More. Il ne vous doit pourtant pas déplaire que l'on vous parle d'amour de si loin ; et quand ce ne serait que par curiosité, vous devez être bien aise de voir des poulets de Barbarie. Il manquait à vos aventures d'avoir un amant au delà de l'océan; et comme vous en avez dans toutes les conditions, il faut que vous en ayez dans toutes les parties du monde. Je gravai hier vos chiffres sur une montagne qui n'est guère plus basse que les étoiles, et de laquelle on découvre sept royaumes; et j'envoie demain des cartels aux Mores de Maroc et de Fez, où je m'offre à soutenir que l'Afrique n'a jamais rien produit de plus rare ni de plus cruel que vous. » Ces hyperboles africaines, ces rodomontades de galanterie, ces jeux de mots qui sentaient leur nouveau terroir, variaient et rajeunissaient le répertoire de Voiture; son renom grandissait par l'absence et par l'éloignement. Aussi combien son retour fut-il fêté!

En artiste consommé, Voiture avait préparé sa rentrée par un dernier envoi. Mlle Paulet avait reçu toute une ménagerie de lions en cire rouge; mais l'imagination du conteur donnait la vie à ces figurines, et c'étaient de vrais lions, accompagnés de lionceaux, dont la Lionne de Paris était chargée d'achever l'éducation commencée au désert : « Je vous assure, mademoiselle, qu'ils sont estimés les plus cruels et les plus sauvages de tout le pays, et

j'espère que vous en aurez toute sorte de contentement. Il y en a avec eux qui, pour leur jeunesse, n'ont encore pu étrangler que des enfants et des moutons; mais je crois qu'avec le temps ils seront gens de bien, et qu'ils pourront atteindre à la vertu de leurs pères. Au moins, sais-je bien qu'ils ne verront rien auprès de vous qui leur puisse radoucir où rabaisser le cœur, et qu'ils y seront aussi bien nourris que s'ils étaient dans leur plus sombre forêt d'Afrique. » Tels étaient les jeux de cet esprit dont Voiture aurait pu faire un autre usage, et, qu'à vrai dire, il a souvent mieux employé. C'est par cet abus qu'il a eu tout son prix aux yeux de ses contemporains, qui lui donnèrent une gloire viagère, mais pour ne lui laisser qu'une célébrité contestée. Voiture, comme bien d'autres, a été puni d'avoir été surfait; en retour, il a été déprécié. Cependant il faut être juste et se souvenir qu'il n'a pas toujours abusé des heureux dons qu'il avait reçus; que le premier en France il a su badiner ingénieusement, railler sans amertume et louer avec délicatesse; enfin, qu'il a donné à la langue plus de finesse et d'urbanité. N'oublions pas que ses succès ne lui ont pas tourné la tête, que pour avoir été applaudi et même adulé, il ne s'est pas cru un grand homme, qu'il n'a été ni un glorieux, ni un envieux, qu'il faisait bon marché de tout l'esprit qu'il prodiguait, et que s'il s'est accommodé au goût de son temps, il n'en a pas été la dupe. M. Ubicini le compare spirituellement à un fils de famille qui place son capital en viager pour vivre plus largement, mais avouons aussi que le fonds était riche, et que ce prodigue, en dépensant tout, a fait assez bonne figure dans le monde.

Au reste, cette conclusion même ne serait pas complétement juste. Voiture n'a pas péri tout entier. D'abord il a laissé un nom, et c'est bien quelque chose; il a laissé plus, car il y a de lui telle page qui ne saurait

être ni mieux pensée ni mieux écrite. La lettre au marquis de Pisani [1] ne déparerait pas la correspondance de Mme de Sévigné; elle y serait un modèle de bonne grâce naturelle et d'enjouement, et la lettre à Mme de Combalet [2] serait partout un chef-d'œuvre de fine louange et de délicatesse. Nous n'en citons pas d'autres, quoiqu'il y ait dans ce genre encore bien des passages à noter. C'est affaire aux lecteurs hommes de goût de démêler le naturel à côté du maniéré. Ils sont mis en demeure par la double publication que nous annonçons. Certes, ni M. Ubicini ni M. Amédée Roux ne se seraient donné tant de soins pour remettre Voiture en lumière, si Voiture ne méritait pas d'être lu; ils se seraient contentés, l'un et l'autre, pour satisfaire leur propre caprice d'amateurs érudits et la curiosité du public, des études critiques et biographiques qu'ils ont consacrées à Voiture, et que nous avons lues avec plaisir et profit; s'ils ont fait plus, c'est qu'il y avait plus à faire.

Les deux volumes publiés par M. Ubicini sont loin de déparer la Bibliothèque-Charpentier; ils ajoutent un nouveau prix à cette collection déjà si riche. Outre l'introduction, qui est l'œuvre d'une plume exercée, où l'érudition est élégante et la critique judicieuse, cette édition nous donne tout ce qui nous est parvenu du commentaire de Tallemant; elle contient bon nombre de pièces inédites et des fragments que Pinchesne avait écartés. L'ordre chronologique est partout rétabli, et s'il reste encore quelques étoiles, où nous aurions voulu voir des noms propres [3], et des malices inexpliquées, c'est

1. Lettre CLIV, t. I, p. 399. Édit. Ubicini.

2. Lettre LXXXII, t. I, p. 246, *ibid.*

3. On parle d'un exemplaire de Voiture qui se trouvait parmi les livres de M. Parison, et où seraient écrits tous ces noms propres, sans exception. Quel est aujourd'hui l'heureux possesseur de cette

que Tallemant n'aura pas tout su, ou qu'il n'a pas voulu tout dire. Il faut nous résigner à ignorer ce que Tallemant ne savait pas, et s'il a cru devoir taire quelque chose, qui de nous oserait pousser la curiosité plus loin que n'est allé l'indiscrétion d'un Tallemant? Nous voulons cependant faire une petite querelle à M. Ubicini. Ce n'est pas que nous pensions à réclamer l'*Histoire d'Alcidalis et de Zélide*, qui aurait grossi inutilement le volume ; mais pourquoi n'avoir pas inséré cette pièce de vers latins que Voiture fit à douze ans, et qui est tout au moins un curieux exemple de précocité? Nous aurions aimé cette exhumation, ne fût-ce que pour consoler le vers latin de la disgrâce où nous le voyons tombé, par le spectacle de ses grandeurs passées. Signalons encore dans les notes, d'ailleurs si intéressantes, du spirituel éditeur, quelques inadvertances; ainsi, pourquoi renvoyer, tome I, page 1, à une quinzième satire de Boileau, qui n'a fait que douze satires? Pourquoi page 219 du même volume, en citant M. Chéruel, notre éminent professeur d'histoire, écrire Cherruel? Chéruel est un nom qui mérite de ne pas être estropié; pourquoi encore, page 295, à propos de la mort du grand Pan, alléguer l'autorité de Suétone, qui n'en dit rien, et non Plutarque, qui en parle? Mais j'ai mauvaise grâce de me plaindre, car ayant voulu vérifier, j'ai pris Suétone de M. Pessonneaux, et ne désirant faire qu'une simple recherche, je me suis laissé aller à lire le livre entier, et j'ai vu que nous avions enfin une belle et fidèle traduction du biographe des douze Césars. En bonne conscience, je dois des remercîments à M. Ubicini.

Maintenant, que dois-je à M. Amédée Roux? J'ai déjà dit le bien que je pense de son étude sur Voiture.

rareté bibliographique adjugée, il y a quelques jours, à un prix fort élevé?

C'est l'œuvre d'un homme de mérite. Quant à l'idée qu'il a eue de donner un calque de la première édition, et de reproduire une orthographe tombée en désuétude, nous n'en comprendrions l'à-propos que pour une seule classe de lecteurs : et encore, aux yeux des antiquaires, Voiture sera-t-il jamais un objet de curiosité, pour le peu de rouille qu'on peut y remettre ? Qu'est-ce que la confusion des *u* et des *v*, des *i* et des *j* ? Les archéologues exigent davantage, pendant que de leur côté les mondains s'effarouchent des moindres traces d'archaïsme. A notre sens, il ne fallait pas vieillir Voiture, mais essayer, sinon de le rajeunir, au moins de faire voir ce qui lui reste de jeunesse. Nous regrettons aussi que de son banc au présidial d'Issoire, M. Roux n'ait pas pu avoir l'œil sur ses typographes de Paris, qui ont laissé dans son volume plus de *fautes d'impression* que les bibliomanes mêmes n'en demandent à leurs *bonnes éditions*[1]. Je lui en signalerai une qui ne figure pas dans l'*errata*, lequel comprend cependant une cinquantaine de rectifications. A la page 580, ligne 36, Charlotte de Montmorency, mère de Mme de Longueville, princesse de Condé, reçoit de la grâce des compositeurs, le nom de princesse de Bondi. Nous ne connaissons que la forêt.

1. On connaît la charmante épigramme de Pons de Verdun, naïve explosion de la joie d'un bibliomane:

> Oh ! oh ! je ne me sens pas d'aise !
> C'est bien la bonne édition !
> Voyez-vous, pages quinze et seize,
> Les deux fautes d'impression
> Qui ne sont pas dans la mauvaise ?



PORT-ROYAL

PAR C. A. SAINTE-BEUVE.

Port-Royal a enfin son histoire complète. Elle n'est plus à refaire. Comment M. Sainte-Beuve a-t-il pu la terminer? Il semble que le critique éminent qui nous a donné si régulièrement pendant plusieurs années les Causeries du lundi, qui depuis fait chaque semaine avec la même conscience et au prix du même labeur de savantes leçons à l'École normale, sans cesser de causer encore, à ses heures, avec le public, n'avait pas de temps de reste. Eh bien! non. Cet homme si occupé se réservait des loisirs, et ces loisirs il les employait à préparer dans l'ombre l'accomplissement d'une promesse qu'il n'avait pas oubliée et dont ses lecteurs se souvenaient encore, tout en n'osant pas espérer qu'elle pût être tenue. M. Sainte-Beuve la tient aujourd'hui et même il la dépasse. Il avait promis un dernier volume, il en publie deux. Ce n'est pas nous qui nous en plaindrons.

Le mérite de M. Sainte-Beuve est d'avoir reconnu la richesse d'un sujet qu'on croyait épuisé, d'en avoir deviné l'intérêt, au milieu de l'indifférence générale, et de n'avoir rien négligé pour en amasser tous les matériaux. Je veux bien que les ruines de Port-Royal l'aient attiré et qu'il y ait été poussé par le même sentiment qui l'avait conduit vers les débris de Ronsard. Mais nous n'avons

pas à blâmer cette piété envers les morts qui n'avaient pas mérité de périr tout entiers et dont on peut ranimer les cendres. Ces fouilles faites au tombeau de Ronsard ont-elles été stériles? Sans parler de tant de joyaux d'un art si fin et si délicat tirés d'une tombe plus de deux fois séculaire, n'est-ce rien que d'avoir ramené le respect et l'estime sur un nom injustement voué à la dérision? De nos jours même la vaillante tribu des Arnauld avait eu son Zoïle, n'est-il pas juste qu'elle ait trouvé son Aristarque? M. Sainte-Beuve ne se trompe pas dans ses pèlerinages vers les tombes. Il ne va pas déterrer des inconnus pour leur donner la gloire, il va aux grandeurs déchues et délaissées pour les remettre à leur vraie place dans l'histoire qui les a méconnues et qui les a oubliées.

Certes, l'avenir n'est pas aux Jansénistes, mais une part leur appartient dans le passé, et il importe de savoir au juste quelle a été cette part. Elle a été considérable, puisqu'en effet Port-Royal sous la discipline étroite et la docilité empressée du dix-septième siècle représente, à peu près seul, l'indépendance native de la pensée et le droit individuel de la conscience. Ces nobles âmes ne voulaient relever que de Dieu et ne se courber que devant Dieu. La question de la grâce si longtemps débattue n'est au fond qu'un recours à la force de Dieu contre la violence et les caprices des hommes. « Nous ne sommes pas libres de vouloir le mal, disaient les Jansénistes, notre volonté est aux mains de Dieu, » mais enchaînés de ce côté ils se sentaient affranchis dans leur intelligence, qui opposait partout et contre tout ce qu'elle croyait la vérité à ce qui lui paraissait l'erreur. Sévères pour eux-mêmes, ils se gardaient bien d'avoir pour les autres de molles complaisances. Ils résistaient. C'est pour cela, pour cela seul, que Richelieu emprisonnait Saint-Cyran et que Louis XIV traquait les Arnauld.

Pour les despotes il n'y a qu'une vertu, c'est l'obéissance, et, à vrai dire, l'obéissance envers les despotes est un vice, car elle est la servilité. Les Jésuites, semi-pélagiens tout au moins, laissaient théoriquement le libre arbitre à la volonté, mais, comme ils asservissaient l'intelligence, ils reprenaient ce qu'ils avaient accordé, et en fin de compte ils travaillaient à faire des esclaves, à la condition toutefois de dominer les maîtres. Cette domination, ils savaient l'obtenir par la complaisance et par la menace, ils en firent l'épreuve sur la conscience du grand roi qu'ils soulageaient à l'endroit de ses maîtresses et qu'ils intimidaient à l'endroit des hérétiques. Au reste, ils eurent peu de peine, car Louis XIV leur était livré d'avance par son goût pour la luxure et pour le pouvoir absolu. Aussi l'homme de l'adultère effronté et fastueux sera-t-il le parjure et impitoyable révocateur de l'édit de Nantes.

M. Sainte-Beuve suit Port-Royal depuis Jansénius et Saint-Cyran, à travers toutes ses épreuves, jusqu'au moment où le ressentiment de Louis XIV finit par s'assouvir sur les bâtiments du saint monastère et les tombes mêmes de solitaires. On a là comme un prélude et un présage de la violation des tombeaux de Saint-Denis. Que le despote n'ait qu'une tête ou qu'il en ait des milliers, c'est toujours la même démence. Cette histoire de quelques hommes est un raccourci de l'histoire de l'humanité, toutes les passions s'y trouvent dans un cadre borné, il est vrai, mais elles y vivent et c'est assez pour notre enseignement. Le charme suprême de ce tableau est dans la passion du peintre, quoique cette passion paraisse surtout naître de la curiosité de l'esprit. M. Sainte-Beuve prend rarement parti, mais il peint avec tant de vérité que le lecteur s'engage de lui-même et décide. M. Sainte-Beuve n'a ni illusion, ni engouement, il n'aime pas à conclure, mais il aime à savoir et

à faire savoir, cela suffit. La vivacité de sa pénétration est comme une inspiration continue qui tient son esprit en éveil et le met en veine. Cette rare qualité est contagieuse, elle gagne le lecteur où elle se résout en attention et en sympathie. La scène du guichet devient ainsi un épisode épique, car derrière ce guichet, contre les assauts de sa famille, la mère Angélique déploie autant d'intrépidité qu'ont pu en montrer les assiégés de Sagonte ou de Saragosse. Ailleurs Mlle de Monglat n'est pas moins touchante qu'Iphigénie ou la fille de Jephté, lorsqu'elle ne veut pas être séparée de ses mères, et qu'elle voue sa virginité au divin époux. L'héroïsme élève au même niveau toutes les grandes âmes.

Dans ce monde de Port-Royal, M. Sainte-Beuve a rencontré Pascal et s'est longtemps arrêté devant ce prodige de la pensée humaine. Toutefois Pascal, étudié à fond, n'a pas donné de vertiges à M. Sainte-Beuve. L'intrépide contradicteur des Jésuites et l'apologiste hautain du christianisme lui inspire une vive admiration, sans le convaincre. Pascal n'a pas calomnié les Jésuites, mais il les a vus plus noirs et plus habiles qu'ils ne sont réellement. Il a donné à l'ensemble de leurs pratiques une rigueur géométrique que leur constitution, si savamment organisée qu'elle soit, ne comporte pas. Les Jésuites ne sont pas institués, comme dit Pascal et comme il le pense, contre la morale, mais bien en dehors de la morale, pour la conquête. C'est un ordre politique et militant, il ne s'en cache pas, et c'est une raison, pour ceux que cela intéresse, de prendre leurs précautions et d'aviser. Ils ne veulent que tout, et ils pensent que si jamais ils ont tout, tout ira bien. C'est encore à savoir, car l'expérience n'a jamais été complète. En effet, la malice du siècle s'obstine à les entraver et les a souvent contraints de reculer et même de se dérober, de sorte qu'ils peuvent toujours dire que le mal qu'ils ont paru faire et qu'on leur impute

tient, non pas à l'étendue, mais aux limites de l'autorité qu'ils ont exercée. Les *Provinciales* n'en sont pas moins un chef-d'œuvre de fine raillerie et de haute éloquence. M. Sainte-Beuve le montre aussi bien que personne et avec plus de détail. Quant aux *Pensées,* elles ne traitent pas l'homme moins rudement que les *Provinciales* n'avaient fait les Jésuites. L'homme y devient une chimère, un chaos, un cloaque. Il est vrai qu'il y garde quelques vestiges de grandeur, mais ces restes même sont des arguments de chute et de dégradation. C'est de cette misère de l'homme qui a pris les proportions et les couleurs de la tristesse et de l'imagination de Pascal que se tire la principale preuve de la vérité du christianisme ; mais cet argument n'a toute sa force que pour Pascal. Il est vrai qu'il jette l'effroi dans les âmes qui alors s'abandonnent sous l'impression de la terreur et le sentiment de la faiblesse incurable de notre être. Toutefois, lorsque l'ébranlement passe, on se remet à vivre et à penser, on trouve que la vie n'est pas aussi noire, ni la raison aussi trouble que le veut Pascal, et on soupçonne qu'il a exagéré le mal et aggravé le remède. Pascal s'est trop occupé de l'infini. Il n'y a pas de cerveau humain, si puissant qu'on le suppose, qui puisse tenir longtemps à la méditation de l'infini. On voit d'ailleurs par la page étrange qu'il a écrite sur l'infini de petitesse où il fait sortir d'un atome une infinité de soleils et de terres que, par une méprise trop commune chez les mathématiciens, il a confondu l'indéfini avec l'infini, et qu'il a accordé aux molécules dont se compose la matière une propriété qui n'appartient qu'aux nombres. Pascal est un grand génie qui ne s'égare pas modérément.

Port-Royal a eu ses grandeurs, il a eu aussi ses faiblesses. De ses faiblesses, la plus opiniâtre a été la disposition à croire aux miracles faits en sa faveur. Depuis la fistule lacrymale de Marguerite Périer, guérie par

l'attouchement de la sainte épine, jusqu'aux cures opérées sur la tombe et par le crédit du diacre Pâris, les Jansénistes ont toujours cru que Dieu ne cessait d'intervenir spécialement dans leurs affaires. Cette inclination nous gâte un peu la sagesse de ces nobles esprits et les préparait mal à suivre le cours naturel des choses dans la continuelle attente des coups de la grâce frappés à propos pour confondre leurs ennemis. La sainte épine avait suspendu la fermeture des écoles, mais elle ne prévint pas le formulaire qui donna prise aux persécuteurs contre ces asiles du savoir et de la piété. Je crois bien que ces écoles, où tout se passait mieux qu'ailleurs, ont été le principal tort des Jansénistes; s'ils les eussent fermées d'eux-mêmes, il est probable qu'ils auraient pu longtemps disserter à leur aise sur les différents degrés de la grâce. Nous savons de reste qu'il ne faut pas attirer à soi les petits enfants si l'on veut vivre en paix avec ceux qui se disent investis par privilége du droit de les instruire.

Nous renonçons à donner une idée complète du livre qui nous a suggéré ces réflexions. Tout le monde voudra le lire, assuré d'y trouver, avec de larges développements et des détails précis, le mouvement des idées en France pendant le cours de tout un siècle. En effet, M. Sainte-Beuve ramène sans violence à son sujet tout ce que la théologie, la philosophie, la morale et les lettres offrent d'intéressant sous les règnes de Richelieu, de Mazarin et de Louis XIV. Il raconte les faits, il expose les idées, il peint les personnages, il anime tout ce qu'il touche. Le plaisir qu'on éprouve à marcher ou à s'arrêter avec lui ne permet pas de compter les heures du voyage. Ce voyage, je viens de le faire, et je me promets de le recommencer.



MAUCROIX

ŒUVRES DIVERSES

PUBLIÉES PAR LOUIS PARIS SUR LE MANUSCRIT DE LA BIBLIOTHÈQUE DE REIMS.

François Maucroix, chanoine de Reims, fut un de ces esprits charmants auxquels il ne manque peut-être pour prendre rang parmi les écrivains supérieurs qu'un peu plus de ressort et le goût de la célébrité. Par la douceur de son tempérament, par son penchant à la paresse et au plaisir, par l'aménité de ses mœurs, il méritait de naître Champenois, mais « tout Picard qu'il était, ce fut un bon apôtre; » aussi la Champagne devint-elle naturellement son pays d'adoption. « Quand tout sera fait, écrivait-il un jour de Paris, je m'en retournerai jouir du repos de notre bonne ville, vous conter bien des choses, achever de vieillir, et mourir enfin au sein de ma patrie, car Reims l'est devenue. » Lorsqu'il se déclarait ainsi Champenois de cœur comme il l'était déjà par l'esprit, Maucroix, parvenu à l'âge de soixante-trois ans, membre et secrétaire général de l'assemblée du clergé de 1682, sur la route des honneurs et dans le mouvement des affaires, n'en aimait que plus chèrement le repos et l'obscurité : « Hombre, livres, petits repas, disait-il, consumeront ce qu'il plaira à Dieu qu'il me reste de vie, et un peu de griffonnage! »

Pendant cette laborieuse session qui aboutit à l'enfantement des quatre articles si peu goûtés au delà des Alpes et qui n'ont plus guère de crédit en deçà, Maucroix, atteint d'une grave maladie, avait vu de près la mort et il s'y était résigné courageusement, mais il fut « assez content de revoir le soleil, » et il s'écria naïvement : « Je ne suis pas fâché, non, de n'être pas mort. Je ne suis pas si dénaturé que cela ! » Ces mots peignent l'homme. Maucroix n'est pas dénaturé, il n'est pas non plus irréligieux, il est fils d'Ève comme ses bons amis la Fontaine et Molière, il tient à la nature par d'heureux instincts et aussi par bien des faiblesses. Ce n'est pas un saint, hélas ! il s'en faut; mais c'est ce que le monde appelle encore un honnête homme.

Nous devons savoir beaucoup de gré au consciencieux éditeur des œuvres diverses de Maucroix d'avoir mis en lumière cet écrivain qu'on négligeait sans toutefois l'oublier. De nos jours on en exhume de moins dignes et on fait plus de fracas en rouvrant des tombes qui se referment bientôt d'elles-mêmes. Maucroix n'a rien à craindre de semblable, il n'a jamais cessé d'être en grande estime auprès des connaisseurs, seulement ses titres restaient à l'écart et le public n'était mis ni en mesure ni en demeure de se prononcer. La publication de M. Louis Paris ouvre l'instance ; faite par un homme compétent qui choisit avec discernement les pièces du dossier, elle ne saurait avoir qu'une issue heureuse. M. Louis Paris qui a beaucoup de savoir et non moins d'esprit n'en est pas à son coup d'essai. Après un séjour en Russie, abrégé par force majeure, sans miracle pour un pays où il n'est pas prudent de penser comme on veut et moins encore de dire ce qu'on pense, il a naturalisé en France par une bonne traduction la grande chronique de Nestor ; plus tard et pendant un plus long temps, garde de la bibliothèque et des archi-

ves de Reims, il a tiré de ce riche dépôt, où il avait établi l'ordre, un grand nombre de documents précieux qui n'ont pas été inutiles aux travaux des comités historiques ; de plus, dans le texte qui précède les gravures des toiles peintes de l'église de Reims et qui forme tout un volume in-4° bien rempli, il a donné l'analyse la plus exacte et l'appréciation la plus judicieuse que nous ayons des principales œuvres du théâtre sacré au moyen âge. L'introducteur de Maucroix n'est donc pas un novice, et comme l'étude qu'il nous offre sur la vie et sur les ouvrages de son auteur doit nous beaucoup servir pour ce qui nous reste à dire, nous n'hésiterons pas à reconnaître tout d'abord qu'elle est l'œuvre d'un habile écrivain, d'un ingénieux critique et d'un érudit intelligent.

Maucroix, né le 7 janvier 1669 à Noyon, patrie de ce Calvin, à qui il ne ressemblait guère, car sa vocation était plutôt à la cure de Meudon qu'au rude ministère de Genève, prolongea sa carrière jusqu'au 9 avril 1708. Il atteignit sa vingt-huitième année avant d'embrasser l'état ecclésiastique, et encore ne s'y engagea-t-il que par un canonicat qui ne lui donnait point charge d'âmes ; il avait assez de la sienne que le siècle avait envahie et qui devait être amendée pour prendre au moins les dehors convenables à sa nouvelle profession. Jusque-là rien n'annonçait en Maucroix le futur secrétaire de l'assemblée du clergé, le confident de Bossuet et de Charles-Maurice Letellier, ni même le membre zélé du chapitre de la cathédrale de Reims; condisciple de la Fontaine à Château-Thierry, s'il l'avait suivi à Paris ce n'était pas pour entrer avec lui au séminaire de Saint-Magloire ; il avait pris la route du palais, et négligeant la plaidoirie où il aurait pu réussir, il avait préféré les succès de bel esprit et de galanterie dans les cercles des Précieuses, il avait hanté d'Ablancourt, Pa-

tru, Conrart, Pellisson, Tallemant des Réaux, et partout il avait fait goûter l'enjouement de son esprit et l'agrément de son commerce. Ce monde charmant qui ne put que l'entrevoir ne l'oublia jamais. Il s'y fit aimer des plus délicats et ne perdit aucun des amis qu'il s'y était faits. Il fut toujours pour eux l'aimable Maucroix. Moins savant et aussi désintéressé que Patru, ennemi d'ailleurs de la chicane, Maucroix ne pouvait attendre de sa profession d'avocat les prosaïques ressources de la vie matérielle; il dut les chercher ailleurs et il les trouva auprès de M. de Joyeuse, lieutenant du roi au gouvernement de Champagne et protecteur de sa famille. Il y trouva aussi l'occasion d'être aimé, et quoique vivement touché lui-même, on ne voit pas qu'il ait abusé de la passion qu'il avait inspirée. Il faut lire, dans l'introduction de M. Louis Paris, le récit discret et touchant de cette aventure qui fut la grande affaire du cœur de Maucroix. Henriette de Joyeuse ne pouvant lui être unie avait promis de ne se point marier, et lorsqu'elle fut devenue la marquise de Brosses, Maucroix, qui n'avait pas fait de serment, sollicité de son côté à prendre femme, répondit :

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose;
Mais toutefois ne pressons rien.
Prendre femme est étrange chose!
Il y faut penser mûrement :
Saines gens en qui je me fie
M'ont dit que c'est fait prudemment
Que d'y songer toute sa vie.

Maucroix s'arrangea bientôt de manière à n'avoir plus même à y songer.

Ces jolis vers que nous venons de transcrire, tout le monde les connaît, bien des gens les savent par cœur, mais combien peu les rapportent à leur auteur. C'est

aussi que Maucroix ne tirait pas vanité de ses vers; l'occasion qui les avait fait naître les emportait dans sa fuite, Maucroix n'essayait pas de les retenir, heureux de voir au passage les libres caprices de sa muse accueillis par le sourire de quelques amis, fins connaisseurs et juges bienveillants. Après le mariage de Mlle de Joyeuse, Maucroix dut prendre un parti. Il se fit chanoine et dès lors son avenir fut réglé et assuré. Il eut le vivre et le couvert, bon souper, bon gîte et le reste, et la Fontaine put dire de son ami :

Tandis qu'il était avocat,
Il n'a pas fait gain d'un ducat;
Mais vive le canonicat!

Avant de se décider, Maucroix, si nous en croyons M. Louis Paris, avait consulté la Fontaine, ce qui semble naturel, vu l'intimité des deux poëtes, et la Fontaine lui aurait répondu par l'apologue du *Meunier, son Fils et l'Ane*, autre assertion non moins vraisemblable, la fable étant dédiée à Maucroix. Mais comme la prise d'habit du bon chanoine est de 1647 et que la Fontaine n'avait alors que vingt-six ans, nous aurons, nous autres biographes du fabuliste, à modifier nos notices à l'endroit du tardif épanouissement du génie poétique de la Fontaine. En effet, il n'y a plus lieu de remarquer la lenteur d'un poëte qui à cet âge compose un chef-d'œuvre. Racine et Boileau ne furent pas plus précoces et Corneille avait trente ans lorsqu'il donna le *Cid*. Brossette avant M. Paris avait bien dit que la fable du *Meunier* répondait aux incertitudes de Maucroix, mais personne n'avait songé à tirer de ce rapprochement, à l'aide d'une date, la conséquence imprévue qui ruine tant de phrases écrites sur la longue torpeur du Bonhomme. Pour ma part je n'en veux pas à M. Paris des petits sacrifices auxquels sa découverte va

me contraindre, mais qu'il me permette en retour de cet aveu, qui est un remercîment, de me défendre d'avoir jamais cru ou donné à croire que le talent de la Fontaine ait attendu les conseils ou les exemples de ses jeunes amis Racine et Boileau pour arriver à son entier développement. Je crois aussi que MM. Walckenaër et Sainte-Beuve, soupçonnés de la même méprise, ne sont pas plus coupables que moi. Nous savons tous que ces deux jeunes amis abusaient de leur malice et de la bonhomie de la Fontaine pour égayer la fin de leurs soupers, mais ils n'avaient rien à apprendre à leur vieux camarade après ses premiers contes et ses premières fables, et lorsqu'en poussant trop loin la plaisanterie ils paraissaient prendre des airs de supériorité, Molière devenait sérieux et les avertissait qu'ils n'effaceraient pas le Bonhomme. Il est bien entendu que la Fontaine a été réveillé par Malherbe, que Maucroix l'a mis dans la bonne voie, et qu'il n'a eu d'autres maîtres que Térence, Horace et Virgile parmi les anciens, Arioste, Machiavel, Rabelais et Marot chez les modernes, et par-dessus tout la nature et son heureux génie.

Maucroix établi dans son canonicat, ne tarda pas à revoir la marquise de Brosses, mais ce fut en fugitif, et pour rendre à une épouse délaissée et mourante des soins pieux qui adoucirent ses derniers moments; il n'avait pas cessé de l'aimer, car trente ans après il exprimait ainsi sa douleur dans un madrigal élégiaque qui mérite d'être conservé:

Depuis deux fois quinze printemps
Je pleure et regrette Silvie,
Que les fiers destins m'ont ravie
En la fleur de ses jeunes ans.
Je ne veux point vanter ses charmes,
Ni son esprit, ni sa douceur :

Qu'on en juge par la longueur
De mes regrets et de mes larmes.

Plus tard il en parle encore, mais en mêlant cette fois à ce triste souvenir les saillies de son humeur enjouée : « Faites-les moi venir tous ces prétendus fidèles, tous ces Céladons après quarante années ; auront-ils l'effronterie de soutenir la comparaison ! et Mlle de*** ne voudrait-elle pas d'un pareil Lycidas ? nous verrons un peu après quarante années si elle aura quelqu'un qui fasse mieux son devoir ! nous verrons ! c'est-à-dire elle verra ! car pour moi j'aurai quelque petite affaire qui m'appellera ailleurs. » Nous voyons en passant comment Maucroix traitait le sentiment et le badinage, et nous pouvons dire qu'il y avait dans le chapitre de Reims un bel esprit qui s'y entendait aussi bien au moins que Voiture et Sarrasin, et beaucoup mieux que l'abbé de Pure et Cotin à l'hôtel Rambouillet.

Durant ces premières années, la quiétude de Maucroix fut troublée de temps en temps, non par les devoirs de sa profession qui lui étaient légers, mais par les agitations de la Fronde et par les paniques que causaient jusque dans le voisinage de Reims les incursions des bandes espagnoles ou allemandes du parti des princes ou de la cour. Maucroix, en homme d'esprit malavisé, avait été frondeur, et, comme un autre, il avait tympanisé le Mazarin « d'où venait tout le mal, » car on sait qu'entre factions le mal vient toujours tout entier d'un seul côté et souvent d'un seul homme ; mais lorsque la mutinerie se fut apaisée, Maucroix, au demeurant bon royaliste, fit loyalement son *Chant du Sacre*, sous forme bucolique, non sans imiter, même assez heureusement, son Virgile.

Il eut alors d'agréables loisirs, il en profita pour héberger toute une année, année bien douce pour lui, son

cher la Fontaine qui charmait ses longues promenades qui égayait ses collations et qui rimait à côté de lui, sans penser à mal, son conte des *Rémois*. Cette fois encore les coureurs espagnols vinrent troubler la fête, et nos deux amis se séparant, la Fontaine alla chercher d'autres délassements auprès de Fouquet dont il était le poëte familier. Sans doute il parla au poëte intendant de son ami le chanoine de Reims, qui, d'ailleurs, était connu de Pellisson ; aussi voyons-nous sans surprise, un peu plus tard, Maucroix qui n'était pas tenu à résidence, appelé près de Fouquet. Le surintendant alors à la veille de son éclatante disgrâce, et qui, loin de la prévoir, se préparait à recueillir l'héritage de Mazarin, avait fait venir Maucroix pour le charger d'une mission délicate en cour de Rome. Maucroix la conduisait en diplomate habile, pendant que Fouquet précipitait sa ruine par l'éclat de la fête de Vaux, et la chute fut si prompte et si retentissante, que Maucroix dut en recevoir la nouvelle presqu'en même temps que le procès-verbal enchanté de la fête rédigé pour lui par la Fontaine, qui avait pris sa bonne part de tous les plaisirs. Le Champenois Colbert avait ménagé à la France cette surprise qui frappa douloureusement du même coup Pellisson, la Fontaine et Maucroix. Notre chanoine n'eut pas à faire de mémoire comme Pellisson, ni d'élégies comme la Fontaine, mais sa carrière de diplomate était fermée, et il dut prouver devant les juges du ministre disgracié, qu'en négociant sous ses auspices, il n'avait point pris part à un complot contre l'État. Nous devons penser que Maucroix, de l'humeur que nous lui connaissons, ne fut pas fâché de retrouver sa bonne ville de Reims et ses loisirs de chanoine.

Ces loisirs, pour un homme aussi distingué que Maucroix, ne pouvaient être de l'oisiveté ; cette âme douce et ce vif esprit n'étaient pas de nature à croupir, mais il

n'en fallait attendre ni les longues veilles de l'érudition, ni les efforts soutenus, hasardeux, de l'invention. Maucroix choisit un travail propre à l'occuper sans fatigue et à l'attacher sans étreinte; ses fortes études l'avaient familiarisé avec la double antiquité grecque et latine, et les traductions étant alors en grande estime, grâce à Vaugelas et à d'Ablancourt et au respect qu'on portait aux anciens, il se mit à traduire. Voulant débuter chrétiennement et courageusement, il entreprend de reproduire l'éloquence de saint Jean Chrysostome, et il dédie à son archevêque « ces divines homélies, qui autrefois eurent la force de consoler le désespoir d'une ville, et de persuader à un peuple voluptueux que la douleur était plus agréable que le plaisir. » Cette dédicace est un modèle de convenance. Le traducteur y parle de son œuvre avec une modestie sincère: « Je confesse, dit-il, que mon auteur a perdu entre mes mains beaucoup de ses ornements; mais il est si riche que quelque perte qu'il puisse faire, il serait difficile de l'appauvrir. C'est un souverain dépouillé, qui au milieu de sa mauvaise fortune, conserve toujours des marques de sa première grandeur. » Nous dirons, nous, qu'il en conserve beaucoup dans l'appareil noble et simple où nous l'offre Maucroix; s'il a perdu quelques-uns de ses ornements, il a gardé son naturel et sa majesté, il y a même gagné de l'aisance et cette ingénuité de langage qui est familière à son traducteur. Maucroix est un interprète excellent qui se pique simplement de fidélité et non de rigueur, et qui ne se permet jamais, par scrupule d'exactitude, l'emploi de tours ou d'expressions contraires au génie de la langue qu'il parle. Il faut beaucoup d'habileté et de soin pour écrire ces pages coulantes et si françaises en suivant de si près la pensée et les mots d'un écrivain étranger. C'est là le grand mérite de Maucroix, supérieur en cela à son ami d'Ablancourt, que la crainte d'offenser sa langue mater-

nelle pousse à de graves délits contre son auteur, et semblable au bon Rollin, dont la phrase coule toujours de source lorsqu'il imite les anciens. Pour apprécier à sa juste valeur le talent de Maucroix, il suffit de compter ceux qui, par des travaux de ce genre, ont pris rang parmi les bons écrivains. Après Amyot, il faut attendre jusqu'à Vaugelas et d'Ablancourt pour arriver à de Sacy, Lagrange et Guéroult; qu'on ajoute si l'on veut. Dussault et Dureau de Lamalle, la liste ne sera pas longue, et elle est honorable; entre les poëtes, il n'y a que Delille. Dans ce difficile exercice, Maucroix fit preuve de souplesse, il ne craignit pas d'aborder les maîtres de l'éloquence profane, Démosthène et Cicéron, et il conserva à chacun d'eux son caractère.

Il est vrai que pour l'orateur grec il s'y prit à deux fois et qu'il n'approcha de la vigueur de son modèle que dans une seconde lutte. Notons cette persévérance qui fait honneur au courage de Maucroix. Sa première version des *Philippiques* avait été bien accueillie; Tourreil, qui en a profité, l'avait fort louée, mais paraissait l'avoir surpassée; Maucroix se remit à l'œuvre et fit mieux que son rival. On le reconnut, après sa mort, lorsque l'abbé d'Olivet publia, en 1710, les *Œuvres posthumes de M. de Maucroix*. Ce volume qui contenait le *Dialogue des orateurs*, les *Philippiques*, un choix de morceaux tirés des *Verrines*, les *Catilinaires*, le *Discours pour Marcellus* et un passage du dixième livre de Quintilien, mit le sceau à la réputation de Maucroix. Seize ans après, d'Olivet publiait un nouveau volume sous le titre de *Nouvelles œuvres posthumes de M. l'abbé de Maucroix*. Le succès fut assez brillant pour que l'éditeur, qui sans doute y avait mis du sien, cédât tout à coup à la tentation de s'en attribuer uniquement la gloire. On ne le crut point sur parole. D'Olivet tenait des Jésuites de Reims, dont il avait été le confrère, sous le nom de

P. Toullier, de nombreux manuscrits que Maucroix leur avait légués. Le *Journal de Trévoux* en donna la liste, sur laquelle figurent la première *Tusculane*, les traités de *la Vieillesse* et de *l'Amitié*, et quelques lettres de Cicéron qui se trouvent aussi dans le volume imprimé sous le nom de Maucroix. Il eût été facile alors d'éclaircir le mystère en produisant les manuscrits légués aux Jésuites de Reims et qu'on ne retrouve plus aujourd'hui. Il est vrai qu'en 1749 l'abbé Sallier déposa à la bibliothèque du Roi un manuscrit de Maucroix, comme le tenant de l'abbé d'Olivet. Or ce manuscrit existe; selon M. Paris, il diffère de celui dont les journalistes de Trévoux ont donné la table. Mais en quoi diffère-t-il? le savant éditeur aurait dû nous le dire, car s'il contenait toutes les pièces indiquées par le *Journal de Trévoux*, à l'exception des *Tusculanes* et des deux traités de Cicéron, on pourrait en induire que d'Olivet les aurait supprimés après les avoir publiés et revendiqués; et si ces pièces s'y trouvent, alors on peut contrôler et faire maintenant ce qu'on a négligé de faire au moment du débat. M. Louis Paris, qui a mis tant de diligence et de sagacité à nous débrouiller tant de faits obscurs et à rétablir tant de faits défigurés, nous doit encore la solution de ce petit problème.

Maucroix ne se contenta pas de traduire : le chapitre dont il était membre eut des démêlés avec l'archevêque-cardinal Barberin, prince romain peu favorable aux libertés de l'Église gallicane; Maucroix, en qualité de sénéchal, fut sur la brèche pendant plusieurs années, et il s'y montra sentinelle vigilante et tacticien consommé; il raconte cela dans ses curieux Mémoires, précieuse trouvaille dont nous avons encore à féliciter M. Louis Paris. Après l'avénement de Charles-Maurice Letellier, ayant toute la confiance du nouvel archevêque, Maucroix le suivit à l'assemblée de 1682; nommé se-

crétaire, il eut beaucoup à travailler, et comme il avait le travail facile et de grandes lumières sur les sujets débattus, on ne l'épargnait guère. Il se consolait et se délassait de cette rude tâche en écrivant à son jeune ami le chanoine Favart qui a conservé ses lettres, que par une autre bonne fortune M. Louis Paris a découvertes et publiées. Ces lettres sont charmantes et du ton de Mme de Sévigné. Que n'a-t-on toutes celles qu'écrivit Maucroix! Mais ce que M. Paris en a pu recueillir suffit pour placer Maucroix auprès des plus habiles dans le genre épistolaire. Quelle agréable humeur! combien d'esprit et de saillies naturelles! La pensée court, le trait vole, l'image brille et le lecteur est ravi, comme avec Sévigné et Voltaire, de tant de richesse et d'aisance. Dans les lettres de galanterie et de badinage, Maucroix n'a pas moins d'esprit que Voiture, mais il a plus de grâce, et il y ajoute cette malicieuse bonhomie qui donne tant de charme aux vers et à la prose de son cher la Fontaine. Il faudrait citer, et j'en serais bien tenté, mais pourquoi ne pas renvoyer les curieux au livre lui-même?

Notre bon chanoine qui, même dans ses écarts de jeunesse, était toujours resté bien en deçà du scandale, composa bientôt son maintien et régla ses mœurs, sans toutefois renoncer au monde qui le fêtait encore sous sa robe de chanoine, tant il avait conservé de bonne grâce et d'urbanité. Avec les années, sans cesser d'être aimable il devint presque édifiant; sa verte vieillesse prit une gravité douce qui lui attirait le respect de tous et la considération qu'il mettait bien au-dessus de la célébrité; on connaissait son inviolable fidélité à ses amis, son inépuisable bienfaisance, sa bonté d'âme, sa cordialité; il était aimé. Il vit venir la mort et il s'y prépara sans la redouter; l'auteur de tant de vers enjoués trouve alors de graves et douces paroles en songeant au terme de la vie; il écrit :

Chaque jour en un bien que du ciel je reçoi
Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne;
Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi,
Et celui de demain n'appartient à personne.

Maucroix avait plus de quatre-vingts ans lorsqu'il écrivit ces beaux vers où l'on ne sent pas la main d'un octogénaire; il vécut encore au delà, près de neuf années, dans les mêmes sentiments, en pleine santé de corps et d'esprit, et lorsqu'il s'éteignit, laissant aux pauvres et à l'Église ce qui lui restait de bien, ses amis, témoins du calme de ses derniers moments, purent, en jetant un regard d'adieu sur son lit de mort, redire après la Fontaine,

Rien ne trouble sa fin; c'est le soir d'un beau jour.

Maucroix laissa donc une mémoire honorée, mais n'eut jamais une célébrité égale à son mérite. Vivant, il aimait à ne point paraître, il aspirait à l'obscurité, il craignait le bruit, il partageait dans l'ombre son esprit et son bonheur avec quelques amis de cœur: la renommée n'a pas cherché celui qui la fuyait. Mais Maucroix, vu de près et tel qu'on nous le présente aujourd'hui, n'en est pas moins un poëte aimable dont on a retenu quelques vers, un prosateur excellent parlant à merveille notre bonne langue française, et pour tout dire un esprit supérieur à ses ouvrages.





ÉPITRES ET SATIRES

PAR M. VIENNET,
de l'Académie française.

M. Viennet termine bien spirituellement la courte préface qui précède le recueil de ses vers satiriques : « J'ai fait deux fois, dit-il, ma réputation littéraire ; mais si on la démolissait encore, je n'aurais pas le temps d'en faire une troisième. » Personne aujourd'hui ne songe à démolir M. Viennet ; mais s'il lui arrivait malheur, comme au temps passé, nous sommes assuré que, malgré ses quatre-vingts ans qui ne datent pas d'hier, il n'hésiterait pas à prendre une troisième revanche et que le temps ne lui ferait pas défaut. M. Viennet sait bien qu'il est encore, à l'heure qu'il est, le plus jeune, c'est-à-dire le plus vif de nos poëtes.

Des deux naufrages que rappelle M. Viennet, le premier a été produit par une tempête littéraire et le second par une tempête politique ; ils ont l'un et l'autre été provoqués par l'humeur militante et volontiers agressive de celui qui les a affrontés et subis. Ce n'est pas en vain que M. Viennet a porté l'épée ; en fait, il ne l'a jamais quittée ; il a dégainé contre le romantisme d'abord et plus tard contre l'émeute. Poëte et député, il a eu charge de défendre les lois du goût et celles de la cité ; homme de cœur et d'esprit, appelé par un double

péril, il s'est jeté résolûment dans la mêlée où il a reçu plus de coups qu'il n'en a porté. Ce n'est pas qu'il y allât de mainmorte, mais il était à peu près seul et il avait contre lui des légions. M. Viennet a toujours été plus brave que ses amis, qui, la plupart, ont mieux aimé le regarder faire que de le suivre. Il n'a pas à s'en plaindre aujourd'hui, puisque s'il a eu les horions de la guerre qu'il ne sent plus, il en garde les honneurs dont il jouit.

Nous étonnerons certainement M. Viennet, nous l'affligerons peut-être, mais nous devons lui dire qu'il doit beaucoup à ses ennemis. Abandonné à lui-même, il nous l'avoue, il eût donné tous ses loisirs à la tragédie et à l'épopée ; or, pour les esprits désintéressés, il n'y a plus d'illusion possible ; la tragédie de Corneille et de Racine n'est plus à faire, c'est un genre qui a produit toutes les œuvres viriles dont il portait le germe, il n'a plus à donner que des fantômes. Quant à l'épopée, ce n'est pas la tête des Français, comme on l'a dit, c'est notre époque qui n'est pas épique ; elle n'a ni la sublime naïveté ni la foi sincère qui engendrent les épopées sérieuses ; elle n'a pas non plus la sérénité d'enjouement qui égaye et qui fait vivre les épopées badines. Cela nous manque comme à Voltaire, qui n'a su que pétrifier Henri IV et diffamer Jeanne d'Arc. M. Viennet compte pour nous démentir, héroïquement, sur *Francus* qu'il tient en réserve, et, dans le genre comique, sur *la Philippide* remaniée ; mais qu'il nous dise pourquoi *Francus* est encore inédit, et pourquoi *la Philippide* a voulu faire une toilette nouvelle avant de reparaître. Il est facile, mais il est injuste d'accuser le public. Le public ne répugne ni à être intéressé, ni à être ému, ni à être égayé ; seulement il a ses heures, et il choisit à sa guise ce qui peut l'intéresser, l'émouvoir et l'égayer. L'épopée l'intimide ou l'endort ; il n'y a jamais mordu, et s'il

vient à remordre à la tragédie, ce sera à bon escient. Nous croyons bien, comme M. Viennet, que la tragédie n'est pas morte, mais il faut s'entendre, c'est la tragédie de Corneille et de Racine ; elle vit toujours pour ceux qui lisent ; elle se réveille, même au théâtre, lorsqu'un grand acteur lui rend sa vigueur première et tout l'éclat de la jeunesse par l'excellence de son jeu. Le privilége des chefs-d'œuvre est de ne jamais mourir. Il y a longtemps qu'on ne chante plus Homère, on le lira toujours ; on cessera peut-être de jouer Corneille et Racine ; Racine et Corneille ne lasseront pas l'admiration des siècles. On ne lit plus de Belloy, on ne lit guère Ducis ; Chénier, Arnault, Soumet figurent encore pour mémoire sur le catalogue des tragiques, mais que sont devenues leurs tragédies ? Ce qui fait vivre Chénier, c'est l'élégie de *la Promenade*, c'est le discours sur *la Calomnie*, c'est l'*Épître à Voltaire ;* Arnault a pour lui ses fables et *la Feuille morte*, Soumet *la Pauvre fille*. En considérant ces désastres de tant d'œuvres héroïques que nos pères ont applaudies, nous sommes charmé pour notre part que M. Viennet ait d'autre prise sur la postérité que ses tragédies, quel qu'en ait pu être le succès et quel qu'en soit le mérite. Nous le trouvons donc heureux d'avoir été harcelé par ses détracteurs, et amené par les besoins d'une légitime défense à composer des fables et des satires.

Nous n'avons pas à parler ici des fables de M. Viennet, et aussi bien serait-il superflu de les louer après le succès qui les a accueillies et devant la popularité qui les consacre. Ces apologues ne risquent pas d'être oubliés ; ce sont de petits drames satiriques, d'une invention ingénieuse, qu'assaisonne la gaieté, et qui donnent en vers piquants et naturels raison au bon sens. La vogue dont ils jouissent n'est pas une surprise ; ils ont les vraies conditions de la durée. Notre tâche se borne

au volume d'épîtres et de satires que nous avons sous les yeux, et si nous voulions la remplir tout entière, il nous faudrait bien des heures et bien des pages; nous aurions, en effet, à parcourir l'histoire de tout un demi-siècle, pendant lequel M. Viennet, toujours alerte et sur le qui-vive, a dit son mot sur les affaires du temps. Mais ce qui fait le principal intérêt du livre ne ferait pas le compte de la critique, dont le rôle est de choisir parmi les richesses qui lui sont offertes ce qui peut faire le mieux connaître l'ensemble d'une œuvre et le mérite de son auteur.

Ici le livre est l'homme même. Nous n'avons pas seulement les vers de M. Viennet, mais, ce qui vaut mieux encore, nous avons M. Viennet, c'est-à-dire la sincérité, le courage et le désintéressement. M. Viennet ne dit pas une chose quand il en pense une autre, non-seulement il pense tout ce qu'il dit, mais, au risque de se compromettre, il dira tout ce qu'il pense; s'il invoque son génie, c'est qu'il ne doute pas de son génie; s'il a dit un jour en pleine Chambre. « Votre légalité nous tue, » c'est qu'il était convaincu qu'il fallait alors changer la loi pour sauver la société; s'il a parlé de « clef d'or » c'est qu'en réalité il voyait l'or ouvrir bien des consciences. Ces mots lui ont coûté cher; il ne les a pas retirés, et il laisse à d'autres le soin de les interpréter. M. Viennet s'agite, mais personne ne le mène. Né voltairien la veille du jour où mourut Voltaire, il sera voltairien plus longtemps que Voltaire n'a été Voltaire; il ne se contentera pas, croyez-le bien, de vivre quatre-vingt-quatre ans; ce n'est pas assez pour lui ni pour nous, et aussi longtemps qu'il vivra, il sera ce qu'il a toujours été; on ne le verra pas maudire ce qu'il a béni, il a pris la bonne devise de son maître « Dieu et la Liberté! » et il la gardera. Ces simples et grands symboles, chargés de peu d'articles, sont comme des flam-

beaux dont le souffle des vents peut agiter et incliner la flamme, la flamme ne s'éteint jamais et se redresse toujours.

Sous l'Empire il était de mode et il paraissait de bon goût d'imputer à la philosophie tous les maux dont la France avait souffert pendant la Révolution, On réveillait les souvenirs de la Terreur pour effacer ceux de 89. M. Viennet voit le piége et il n'y tombe pas. Par un artifice habile, il s'adresse à un des vétérans du dix-huitième siècle, qui a voulu avec Turgot réformer les abus de la monarchie, et qui a traversé la Révolution sans faiblesse et sans souillure. Il écrit l'Épître à Morellet, et dans ce cadre heureusement choisi, il plaide bravement la cause de la philosophie au risque de rester lieutenant d'artillerie et de passer pour idéologue. Nous sommes en 1808, la date a son prix, car c'est le moment de l'extrême disgrâce et du plus profond oubli pour la liberté et pour la philosophie ; la tentation de batailler n'en fut que plus vive, et M. Viennet n'y résista point. « Ne va pas, » dit-il au vieillard harcelé par les Frérons du temps qui voulaient lui arracher par intimidation un désaveu de ses doctrines ;

> Ne va pas de Laharpe imiter la faiblesse,
> A d'injustes remords condamner ta vieillesse,
> Et devant les autels que tu n'as point trahis,
> Le rosaire à la main, abjurer tes écrits.
> C'est en vain qu'à ta secte on impute des crimes,
> Elle peut au grand jour exposer ses maximes.

M. Viennet trace alors en vers faciles et souvent énergiques le tableau des misères et des iniquités contre lesquelles protesta au nom du droit naturel la conscience humaine. La philosophie qu'on attaque n'est pas autre chose que cette protestation. Elle faillit triompher pacifiquement sous Louis XVI avec Turgot. Est-ce la philosophie qui a fait tomber Turgot et provoqué par sa chute

la tempête où s'abîmèrent et la monarchie et la liberté? Écoutons M. Viennet:

Cependant un ministre, idole de la France,
Dans le cœur des Français ranima l'espérance;
Aux abus destructeurs il osa résister,
Et Sully dans Turgot parut ressusciter.
L'ordre naissait partout; ses réformes utiles
Fécondaient nos vallons, enrichissaient nos villes.
Le bien qu'on souhaitait il savait l'opérer.
Au gré de vos désirs tout allait prospérer.
D'un règne plus heureux on bénissait l'aurore.
Il aurait prévenu les malheurs qu'on déplore;
Et par de sages lois le trône raffermi
N'eût point vu les forfaits dont la France a gémi.
Mais l'envie en pâlit, les courtisans tremblèrent;
Du peuple contre lui les vautours se liguèrent.
Ce peuple vainement proclamait sa vertu :
Le roi crut les méchants, Turgot fut abattu,
Et la philosophie, en ce commun naufrage,
Avec son protecteur vit périr son ouvrage.

La philosophie n'est responsable que de ce qu'elle a voulu; elle demandait que les privilégiés de la cour et de la bourgeoisie consentissent à laisser passer la justice de Dieu; ce n'est pas la faute de la philosophie si les priviléges ont élevé une barrière que la colère de Dieu et des hommes a renversée. La philosophie voulait opérer une juste réforme, une résistance injuste a provoqué une révolution sanglante. Voilà ce que pense M. Viennet et avec lui beaucoup d'honnêtes gens qui ne veulent pas qu'on tire un nouveau mal des maux qu'ils ont soufferts et qu'ils n'ont pas faits, et qu'on leur enlève à l'aide de la Convention ce qui nous est arrivé d'égalité civile et de liberté politique par la Constituante, à travers la révolution. Si on fait de la licence une fin de non-recevoir contre la liberté, on peut, par le même sophisme, ruiner l'autorité royale qui a souvent conduit au despo-

tisme, et la religion qui, dans les esprits ou faux ou pervers, se change si volontiers en fanatisme. Nous pensons comme M. Viennet qu'il faut au rebours employer la religion contre le fanatisme et la liberté contre la licence. Il n'y a pas de meilleures armes contre ces deux maîtres fléaux de notre pauvre humanité.

Les satires écrites sous la Restauration ne sont pas les moins piquantes du recueil. Elles montrent dans son vrai jour l'esprit de cette époque si voisine de nous et si mal connue. On fabrique maintenant, sous nos yeux, une Restauration de fantaisie à l'usage de ceux qui ne l'ont pas vue. On en fait un âge d'or pour la liberté. Qu'on nous dise alors comment elle a fini par unir contre elle tous les amis de la liberté? M. Viennet l'accepta loyalement, mais sans ivresse. La joie, en présence des étrangers, lui paraissait malséante. Il disait :

Si l'Anglais dans ses murs recevait nos bannières,
Ses femmes, devant nous, baisseraient leurs paupières ;
Et, prenant aussitôt des vêtements de deuil,
N'iraient pas du vainqueur mendier un coup d'œil.

Lorsque parut l'ordonnance du 5 septembre 1816, qui mettait un terme aux déportements de la chambre introuvable, M. Viennet remercia de cœur le roi qui l'avait signée ; c'était pour lui un gage d'alliance entre la France et les Bourbons, sous les auspices de la liberté.

De ta race et du peuple invicibles liens
Les droits que tu nous rends éternisent les tiens.

Il le disait et il le croyait. Il fut encore affermi dans sa confiance par les lois que proposèrent et que firent adopter M. de Serre sur la presse; le maréchal Gouvion Saint-Cyr sur l'armée. Celle-ci subsiste, et c'est pour cela que nous avons la meilleure des armées. Là règne l'égalité par le recrutement, la justice par les règles d'a-

vancement, la sécurité par la garantie d'État. L'armée ainsi organisée était bien une force nationale. M. Viennet l'entendait ainsi : « Puissent, disait-il,

Puissent enfin l'armée, et le peuple et les princes,
Dans un même intérêt unissant nos provinces,
Ne nous donner jamais, en rompant leur traité,
Ni liberté sans roi, ni roi sans liberté.

M. Viennet était donc royaliste et libéral. A ce moment de trêve et de concorde qui dura peu, il n'avait point à faire de satire. Un an plus tard, sa bile s'émeut à l'apparition d'un étrange revenant de l'ancien régime :

Capucin effronté, dont la triste figure
Et la barbe crasseuse, et le manteau de bure
Sont donnés en spectacle à nos regards surpris,
Quels méchants ou quels sots t'ont lancé dans Paris?

L'avenir préparait à M. Viennet bien d'autres surprises; mais quels que soient le nombre et la couleur des robes, nous ne voyons pas qu'il ait pu s'y faire. Ce qu'il disait alors il le pense encore aujourd'hui. Le curé, un bon curé lui suffit : à Paris, le curé de Saint-Louis d'Antin ; au Val-Saint-Cyr, le curé de Sainte-Julienne ; à la ville comme à la campagne, il n'y a pas de paroissien plus docile ; mais si vous voulez qu'il garde son sang-froid, ni à la campagne ni à la ville ne lui parlez point de froc. Sur ce chapitre il est irritable et intraitable. A notre société malade il veut d'autres médecins que des moines. Il nous le dit sans détour :

Pour réparer les maux que mon siècle a produits,
Nous n'avons pas besoin des maux qu'il a détruits.

Ajoutons à ce distique judicieux le vers qui termine l'épître et qui est devenu proverbe :

La France attend des lois et non des capucins.

La France n'attendait pas la loi sur la presse qui lui fut offerte en 1827 en échange de celle que lui avait donnée M. de Serre, et dont elle se contentait. La rumeur fut grande. A l'immense charivari que souleva cette malencontreuse proposition. M. Viennet mêla une note railleuse qui vibre encore, malgré la distance, c'est l'*Épître aux chiffonniers*. La donnée en est ingénieuse, les épigrammes y abondent et n'y font pas tort aux bonnes raisons qu'elles aiguisent. Voici comment elle débute :

Artisans vagabonds, qui dans l'ombre des nuits,
La lanterne à la main, désertez vos réduits,
Ne savez-vous donc pas qu'en votre hotte immonde
Vous portez entassés tous les fléaux du monde,
Et que sans les chiffons dont vous faites débit,
Voltaire ni Rousseau n'auraient jamais écrit ?

Le poëte leur apprend comment de leur industrie est venu tout le mal dont on se plaint et dont on cherche le remède. Tout en discourant, il leur raconte en jolies périphrases l'invention de l'imprimerie :

Bientôt parut Coster ; et le hêtre docile
Se tailla sous ses doigts en alphabet mobile.
Des fourneaux de Scheffer, dans l'argile coulé,
Le plomb séditieux en lettres fut moulé.
Par Furst et Gutenberg ces lettres assemblées
Furent sur un plateau par la presse foulées ;
Et le papier retint sur ses feuillets pressés
L'empreinte des écrits par le plomb retracés.

Si la périphrase n'avait jamais commis de plus graves délits, elle serait moins déconsidérée. Le poëte continue, et, sa verve s'animant, il écrit de sa plume facile une page d'histoire qui contient sur la Restauration bien des griefs qu'on oublie et qui alors ont paru fondés :

Du fond des vieux castels, de l'ombre des églises,
Sortent les vieux abus et les vieilles sottises.

La France crie en vain qu'ayant changé de lois,
Elle n'a du vieux temps demandé que ses rois.
Le moindre hobereau, frondant notre régime,
Croit être un complément du trône légitime,
Et que, pour relever son banc et ses créneaux,
L'Europe a dans Paris envoyé ses drapeaux.
Le clergé sourdement reprend ses priviléges;
Le jésuite en renard rentré dans nos colléges,
Des princes et des lois habile à se jouer,
Fait trembler le pouvoir, honteux de l'avouer.
De pieux racoleurs, tourmentant les familles.
Pour repeupler le cloître embéguinent nos filles.
Le fanatisme, armé contre nos libertés,
De ses prêcheurs errants étourdit nos cités;
Tout, jusqu'aux capucins, croit devoir reparaître,
Et l'État est partout envahi par le prêtre.

C'était le temps où Béranger chansonnait le marquis de Carabas et les missionnaires. Mais on a su depuis qu'il n'y a eu ni missionnaires, ni marquis de Carabas. Dieu soit loué!

Il y a eu du moins une croisade contre les Turcs en faveur des Grecs, personne ne la conteste, beaucoup en ont regret. M. Viennet, qui s'y est associé par ses vers, regrette seulement qu'elle n'ait pas été plus efficace. Il pensait alors, et il pense encore, comme M. Villemain, qu'il fallait rendre aux Grecs ou leur laisser reprendre toute la Grèce. Il reste un troisième philhellène qui partage cette opinion, c'est M. Saint-Marc Girardin. Trois partisans pour une cause, ce n'est pas un nombre, mais avec de tels noms c'est une valeur. En principe, l'Europe ne doit aux Turcs que de les renvoyer en Asie, puisqu'en quatre siècles ils n'ont pu qu'établir un camp sur le sol étranger qu'ils occupent, et qu'ils n'ont pas réussi à s'y acclimater. Or, il y a eu un empire grec et il y a toujours un peuple grec. La conclusion est facile à tirer; quand la tirera-t-on? M. Viennet n'a pas hésité, et il

résolvait poétiquement, dès 1821, la question d'Orient toujours pendante, lorsqu'il disait aux rois de la chrétienté, à propos de la Grèce :

> Héritiers de ses arts, héritiers de ses lois,
> Rendez-lui ses bienfaits, rendez-lui tous ses droits.
> Proclamez son réveil et son indépendance ;
> Et qu'un nouvel empire, élevé dans Byzance,
> Boulevard du Bosphore et de la chrétienté,
> Devienne du croissant le rival redouté.

Nous ne suivrons pas plus loin M. Viennet qui nous ferait bientôt sortir de l'histoire pour entrer avec les contemporains dans la politique qui nous est interdite. Nous n'avons pas à rappeler les succès si vifs, si populaires, si légitimes de ses dernières lectures académiques où son talent est loin d'avoir faibli. Il suffit de nommer les épîtres *A Clio* et *A mes quatre-vingts ans*, pour avoir une idée de la jeunesse persistante de cette verve octogénaire. Nous avons d'ailleurs exprimé sans détour et sans réticences notre pensée sur le caractère et sur le talent de l'auteur. Le mérite de l'homme est de tenir à ses idées, de les exprimer nettement à ses risques et périls, d'avoir, en franc métromane et en bon citoyen, sacrifié la fortune à son indépendance et à ses opinions. Il a joui longtemps de sa demi-solde, et il jouit maintenant d'une maigre retraite ; mais on a pu toujours dire de lui comme Horace d'un de ses amis :

> Inter scabiem tantam et contagia lucri
> Nil parvum sapit et semper sublimia curat.

C'est quelque chose que de se singulariser ainsi. Comme poëte, M. Viennet s'est fait applaudir, on l'a lu et il se fait relire. Il a sa place qu'il gardera dans la fable et dans la satire. Sans doute, il n'a ni enrichi la langue poétique ni innové dans le rhythme, il tenait même à honneur de n'en rien faire, mais il s'est bien

servi de la matière et de l'instrument que ses maîtres lui avaient transmis, et il a en propre l'originalité de sa pensée. Pour tout dire en deux mots qui renferment un double éloge, M. Viennet a un nom et une physionomie.

Au reste, M. Viennet n'a pas, malgré bien des mécomptes, à se plaindre de sa destinée ici-bas, puisqu'il a touché, depuis longtemps déjà, le but suprême qu'il avait marqué à son ambition. Si la poésie a entravé son avancement dans l'armée, elle lui a procuré, de son aveu, mieux que le bâton de maréchal de France. Nous n'en pouvons pas douter après ces vers écrits en 1815:

Virgile est à mes yeux plus grand que les Césars;
Et le bâton doré, qu'au milieu des hasards
Ont mérité vingt fois Oudinot et Tarente,
Plaît moins à mon orgueil qu'un fauteuil des Quarante.

Entre le désir et la prise de possession, quinze années se sont écoulées; M. Viennet a-t-il trouvé trop longues ces années d'attente, a-t-il dit comme Tacite : *Quindecim anni, grande mortalis ævi spatium;* mais qu'est-ce donc après tout que quinze années d'une vie mortelle au prix de l'immortalité que donne, assurément, un fauteuil des Quarante?



LA FRANCIADE

poëme en dix chants

PAR M. VIENNET
de l'Académie française.

M. Viennet demande à la critique de ne pas tarder à parler de la *Franciade*. Il faut, dit-il, qu'on se dépêche. Ce n'est pas qu'il craigne pour la durée de son poëme, qui, construit comme il est, pourrait attendre; mais il n'est pas aussi rassuré sur lui-même. Ses quatre-vingt-cinq ans l'inquiètent un peu, malgré les promesses de son compatriote et confrère M. Flourens. Il est vrai que dix-sept lustres révolus sont bien quelque chose, et laissent loin derrière eux ces « onze lustres complets surchargés de trois ans » que Boileau prenait pour de la vieillesse. Heureusement nous n'en sommes plus là. Cinquante-huit ans, mais c'est le bel âge aujourd'hui, c'est à peine la fin de l'adolescence. Comptez plutôt, si vous le pouvez, nos sexagénaires amoureux! Que M. Viennet ne nous parle donc plus de son âge, il nous enterrera tous. Quant à Francus, l'attente n'est pas chose nouvelle pour lui, il y est déjà fait, et c'est M. Viennet lui-même qui l'a dressé à la patience. Depuis 1812, en effet, M. Viennet a gardé dans son portefeuille les quatre premiers chants de la *Franciade*, et les six autres dans son cerveau, où ils seraient encore,

sans les loisirs forcés d'un rhumatisme articulaire, qui ont pu suffire au défilé de trois mille alexandrins en instance pour voir la lumière depuis plus de cinquante ans.

Il faut lire les aventures du poëme comme introduction aux aventures du héros. M. Viennet les a racontées dans une de ces préfaces, telles que seul il sait les écrire, et qui suffiraient aux succès de tous ses ouvrages. M. Viennet n'a pas seulement la fièvre héroïque, il a surtout la verve comique. L'héroïque pourrait n'être que son ambition; la gaieté et la malice, voilà sa nature même. On peut douter, à la rigueur, qu'il eût fait des tragédies, si sous le premier Empire, Melpomène, comme on disait alors, n'eût pas promis la gloire à ses adorateurs, et qu'il eût songé à l'épopée, si malgré la *Henriade*, notre littérature n'eût pas toujours attendu qu'un vrai poëte lui fît l'aumône d'un vrai poëme épique; mais les *Épîtres*, mais les *Fables*, mais les *Préfaces*, et j'ajouterais volontiers les *Discours politiques*, ont coulé de source. Non-seulement M. Viennet n'a pas eu besoin d'être encouragé à les produire, mais il n'y avait pas de puissance humaine capable de l'en empêcher. En tout état de cause et sous tous les régimes, M. Viennet aurait dit son mot en toute occasion, et jeté son grain de sel sur les hommes et sur les choses. Nous n'avons donc pas à nous étonner qu'il parle gaiement de ses propres mécomptes et qu'il nous dise, le sourire sur les lèvres, avec quelle douleur il a d'abord emprisonné ses quatre chants épiques, à la venue de Wellington, combien de fois il a été tenté de lever leur écrou, et comment, toujours prêts à s'évader, ils étaient toujours refoulés au fond du portefeuille, tantôt par l'entente cordiale avec l'Angleterre, tantôt par l'invasion des romantiques et les éruptions périodiques de la démocratie. Enfin, Dieu soit loué, l'horizon a paru s'éclaircir, Francus, hors du portefeuille et du cerveau

qui l'ont si longtemps détenu, paraît au grand jour sous un ciel qui voudrait sourire à la grande poésie.

C'est M. Jules Janin qui lui sert d'introducteur auprès du public, et jamais grand maître des cérémonies ne s'est acquitté de sa tâche avec une gravité plus élégante. Cependant M. Jules Janin, lui aussi, est de race gauloise, peut-être nous a-t-il dérobé dans quelque recoin de sa bouche triomphante une trace, non pas d'ironie, mais de doute. A-t-il au fond de l'âme toute la ferveur épique qu'il exprime? Ce qui n'est pas douteux, c'est sa sympathie pour le poëte et ses vœux pour le succès. Nous aimons de sa part cette généreuse initiative et nous lui pardonnons volontiers d'avoir, dans l'entrain de son éloquente et spirituelle émotion, altéré un vers de Racine, transposé un passage de Virgile, écrit *pointer* au lieu de *poindre*, et risqué une syllepse dont la hardiesse aurait étonné Saint-Simon lui-même[1]. Il lui suffira de se relire pour s'en assurer. C'est un plaisir que nous lui conseillons de prendre. Une fois n'est pas coutume.

Maintenant c'est à Francus lui-même de se faire valoir. Les hommes de goût sont mis en demeure de se prononcer. Quant à M. Viennet, il est irresponsable et cependant préparé à tout. Voici pourquoi : « Je ne suis pas plus maître, nous dit-il, de mon imagination que de ma conscience. Quand un sujet quelconque a pris possession de mon cerveau, il acquiert sur-le-champ toute la puissance d'une idée fixe; et il faut, bon gré, mal gré, que ma plume obéisse. Je ne compose pas à volonté. Dans mes tentatives de rébellion contre ce despotisme, je me dis vainement que la critique pourrait me dire plus tard : « Tu n'auras ni éditeur ni théâtre. » Que m'importe? « tu ne seras ni lu ni acheté; » que me fait cela? « On

1. Voy. *Introduction*, p. III. l. 5; p. V, l. 9; p. III, l. 10; p. l. 23.

se moquera de toi; « j'en ai vu bien d'autres[1] ! » A l'heure présente, M. Viennet n'en verra pas de pareilles, c'est pour lui l'heure favorable, l'heure du berger. Tout lui réussit, et c'est justice, car il a espéré contre l'espérance. En vain le cri funèbre « la tragédie se meurt, la tragédie est morte! » a-t-il retenti à ses oreilles, M. Viennet croit à la perpétuité de la tragédie; en vain la critique déclare-t-elle à grands renforts d'arguments que désormais l'épopée est impossible, M. Viennet s'avance intrépidement : « Prenez et lisez, dit-il, voici un nouveau poëme épique. »

Nous ne sommes ni en humeur ni en mesure de contredire M. Viennet. A quoi nous servirait-il, d'ailleurs, de prouver qu'un poëme est ou n'est pas épique, quand un poëme peut être épique sans rien valoir, et excellent sans être épique? Pour nous, la question n'est pas de Poétique mais bien de Poésie, ce qui importe beaucoup plus. La *Pucelle* de Chapelain est irréprochable devant la poétique, mais ayant été reconnue coupable de lèse-poésie, elle en est morte irrémédiablement. N'en déplaise au P. le Bossu, qui peut avoir à se plaindre, et dont les plaintes nous toucheraient peu, la *Franciade* vivra si son auteur a tout mis en usage pour nous enchanter, s'il a su imaginer une fable intéressante, si l'action et le langage dessinent à ses personnages une physionomie distincte et expressive, si le merveilleux qu'il emploie, conforme aux croyances du temps, mêle convenablement les hommes et les dieux ; enfin si l'expression vraiment poétique donne partout du relief et de la couleur aux pensées. Quelles que soient nos espérances personnelles, il est bien entendu que les questions que nous posons ici sont, de leur nature, des questions réservées; car s'il est vrai, comme le dit M. Viennet, que

1. *Préface*, p. 4.

le *Britannicus* et la *Phèdre* de Racine aient été méconnus d'abord, il est également certain que le *Timocrate* de Thomas Corneille a été porté aux nues. On sait trop qu'il ne faut se fier ni aux fanfares ni aux sifflets des contemporains. Surtout il ne faudrait pas compter absolument sur des acclamations posthumes pour avoir été honni pendant sa vie. Rien n'est assuré en pareille matière, et il paraît bien que la postérité elle-même se déjuge quelquefois.

Vauvenargues disait : « Il y a tout à craindre et à espérer du temps et des hommes, » et Vauvenargues avait raison; laissons donc dans leur ombre les secrets de l'avenir, et bornons-nous au présent qui nous offre l'occasion de louer le courage et la fécondité de M. Viennet. Pour ma part, je le remercie de m'avoir fait lire et ses vers et sa prose, sa prose petillante d'esprit, ses vers faciles et brillants. Pour les vers comme pour la prose, M. Viennet est un vrai fils de Voltaire. Il faut voir avec quelle aisance il porte le poids d'une solide érudition, lorsqu'il poursuit, dans le labyrinthe de l'histoire et des chroniques, les traces fugitives de la généalogie et de la vie de son héros. C'est à croire que Francus a existé. Le malheur est que ce fils problématique d'Hector n'ait pas eu sa légende, rien ne vaut la légende pour tirer du néant des figures vivantes, elle est la puissance créatrice par excellence, et pour devenir immortelles, ses naïves ébauches n'ont plus qu'à recevoir l'empreinte du génie qui les consacre. Si le poëte manque à la légende, la légende n'est qu'un conte, et si la légende manque au poëte, le poëte peut bien chanter encore, mais qui trouvera-t-il pour l'écouter? La condition du chantre épique est vraiment bien ingrate, de nos jours surtout. S'il invente de toutes pièces, l'imagination d'autrui hésite à le suivre, et s'il imagine d'après l'histoire, on lui oppose l'histoire elle-même. Que faire, alors? on répondra : ne rien

faire. Mais ces flegmatiques conseillers d'abstention ne savent-ils pas que pour un poëte, s'abstenir, c'est mourir?

A vrai dire nous ignorons quel sort l'avenir réserve à Francus, à son rival Albion, à ses maîtresses Hercynie et Ambigate, au terrible Hugomar lui-même. Le temps qui court n'est pas propice aux prophètes. Ce que nous pouvons dire avec assurance, c'est que la *Franciade* ne nous a causé aucune fatigue, et qu'elle nous a surpris et entraîné. Elle a de belles descriptions de lieux et de batailles; elle a des discours éloquents, des scènes émouvantes; elle marche vivement, elle a, chose rare de nos jours, un commencement, un milieu et une fin, un point de départ, un champ de course et un but. J'ose affirmer que le troisième chant est véritablement épique. Mais ce qui nous a tenu dans un perpétuel étonnement, c'est, aux derniers chants, la verve soutenue du poëte octogénaire. Je ne prendrai qu'un passage, et je demande si jamais d'un cerveau de quatre-vingt-cinq ans ont coulé des vers aussi jeunes, aussi frais que ceux qu'on va lire. Je les tire d'une description des Champs-Élysées, et je remarque en passant que la bonne âme de M. Viennet nous a épargné, malgré l'usage épique, une descente aux Enfers. Voyons un coin de cet Élysée :

L'espace y resplendit de sa propre clarté.
La nuit n'obscurcit point ce séjour de lumière,
Où des Mânes heureux respectant la paupière
Le sommeil n'offre pas l'image du trépas.
Que ferait le sommeil où le malheur n'est pas?
Là jamais d'aquilons, d'hivers ni de nuages :
Un printemps éternel règne dans ces bocages.
Là des bois odorants les rameaux toujours verts
Sont de fruits et de fleurs incessamment couverts,
Et de mille ruisseaux l'onde tranquille et pure,
Sur des prés émaillés fuit, serpente et murmure[2].

1. Ch. VII, p. 212.

Je sais bien que Fénelon a passé par là, mais n'est-ce rien que de se faire accueillir après Fénelon dans un domaine qui garde l'empreinte de son passage!

En somme, nous avons sous les yeux un livre qui avait le droit d'être ennuyeux et qui est attrayant. Sans parler de l'ouverture, brillante fantaisie de M. Jules Janin, un des virtuoses de notre langue qu'il a épanouie sans la déformer ni la corrompre, nous avons cette préface où l'allégresse de l'esprit rayonne jusque dans l'érudition, et nous tenons un poëme qui se fait lire, qu'on ne se repent pas d'avoir lu, et qui sans mettre en pleine lumière, le mystère de nos origines, nous autorise à remonter jusqu'à la famille de Priam pour y trouver les ancêtres de nos trois premières dynasties. Est-ce peu de chose que cette noblesse inattendue s'ajoutant à la gloire d'un grand peuple? Nous sommes loin de dédaigner un pareil service, mais sait-on ce qui nous plaît dans la venue de Francus? Nous allons le dire : c'est qu'elle est pour nous la promesse du retour de Philippe Auguste, et que ceux-là qui n'ont pas lu la *Philippide*, ne connaissent ni la vraie portée, ni le nombre des facultés poétiques de M. Viennet.





ŒUVRES DE PIERRE LEBRUN

de l'Académie française.

Dix-sept années se sont écoulées entre la publication des deux premiers volumes des œuvres de M. P. Lebrun et celle des trois volumes qui les complètent. Ce long tirage, cette lenteur majestueuse d'un succès que personne ne conteste, prouve surabondamment que l'estime, même celle qui avec le temps doit amener la gloire, est la plus pacifique des passions ; elle marche à pas comptés ; elle se délecte à la sourdine, ses joies tempérées s'épanouissent à l'ombre, on ne la voit pas courir après l'objet qui la charme, on ne l'entend guère en vanter les mérites ; ses hommages platoniques sont discrets et presque clandestins. C'est au point que ceux qu'elle favorise demanderaient volontiers moins de respect et plus de ferveur. Il semble, en effet, que dans le domaine des lettres il faille retourner le mot de l'Évangile et dire : « Heureux ceux par qui vient le scandale ! » Le scandale, c'est la fortune, c'est, si l'on veut, le mensonge, mais c'est aussi le bruit de la gloire. Évidemment le *lecteur français*[1] ne veut plus ce qu'il voulait au temps de Boileau.

1. Mais le lecteur français veut être respecté.
(*Art. poét.*, ch. II, vers 176.)

Nous n'en louerons que plus vivement M. Lebrun de n'avoir pas sacrifié à Baal et d'être demeuré constamment dans la voie qui mène le poëte à la considération. Pendant sa longue carrière, il n'a eu que des desseins élevés, de nobles sentiments, de généreuses pensées. La liberté a eu ses disgrâces, et il ne l'a jamais reniée, il a été de ceux qui n'en abusent pas et qui, par cela même, se résignent moins facilement que d'autres à s'en passer; la patrie a eu ses malheurs, et dans l'occasion il a toujours versé sur ses blessures le baume de la poésie. Son honneur est d'avoir été sans intermittence comme sans excès patriote et libéral. Élève du prytanée de Saint-Cyr, M. Lebrun n'a pas oublié les visites que le premier consul aimait à faire à ses futurs sous-lieutenants. Il est resté sous le charme, à travers tout l'Empire, et la chute ne l'a pas trouvé infidèle dans sa reconnaissance et dans son admiration. Le miracle est d'avoir, pendant l'enivrement et la continuité des conquêtes qui tiraient toutes leurs ressources de la dictature, conservé l'étincelle libérale. Ceci est une grâce d'état souvent accordée aux poëtes dont l'âme hospitalière accueille et retient tant de sentiments divers, moins pour les concilier que pour ne pas les perdre. Il suffit que chacun de ses sentiments pris à part ait sa grandeur propre et son attrait; or qu'y a-t-il de plus grand et de plus attrayant que la gloire et la liberté, et comment ne pas les choyer toutes deux une fois qu'on a connu ce qu'elles valent l'une et l'autre pour les fêtes de l'âme? Nous autres prosateurs, nous ne pouvons que soupçonner vaguement quelle est l'allégresse morale des poëtes, de quelles joies ils ont le privilége, nous ne saurons jamais quelles sont les délices de l'ambroisie dont ils se nourrissent et du nectar dont ils s'abreuvent. Je ne parle pas de ceux qui mêlent l'absinthe au breuvage divin. Ce sont des malades. M. Lebrun a toujours possédé

la double santé, *mens sana in corpore sano*, que Juvénal permet de demander aux dieux.

Aucune destinée ne semble avoir été plus heureuse que la sienne : et d'abord, l'étude ne fut qu'un jeu pour son enfance. Sa précoce intelligence devançait les leçons de ses maîtres, elle savait déjà ce qu'ils allaient lui apprendre. A Provins on parle encore de l'aimable enfant dont la bonne grâce et l'esprit étonnaient, en les charmant, les vieux docteurs de la Brie. Au prytanée, même surprise. Déjà les vers coulent de source, vers harmonieux qui ne sentent pas l'école et tels que Voltaire, qui rima de bonne heure, n'en faisait pas de pareils au même âge. On ne voulut pas exposer tant de promesses de poésie aux chances de la guerre. M. Lebrun fut réservé pour chanter la gloire de ceux qui combattaient. Le ministre de l'intérieur, François de Neufchâteau, autre enfant célèbre, qui fut le Mécène du Directoire, le prit d'abord sous son patronage, et plus tard M. Français, de Nantes, Mécène à son tour du Consulat et de l'Empire, donna au jeune poëte la sécurité et des loisirs par une de ces sinécures administratives qui vinrent à propos remplacer les canonicats et les bénéfices de l'ancien régime. M. Lebrun ne fut pas ingrat. Quelques jours après la bataille d'Austerlitz, décembre 1805, le *Moniteur* apportait à Schœnbrunn et mettait sous les yeux de l'Empereur une *Ode à la Grande Armée*. L'ode était pindarique, elle était signée Lebrun! Elle commençait ainsi :

Suspends ici ton vol: d'où viens-tu, Renommée?
Qu'annoncent tes cent voix à l'Europe alarmée?
— Guerre! — et quels ennemis veulent être vaincus?
— Allemands, Suédois, Russes, lèvent la lance;
Ils menacent la France.
— Reprends ton vol, Déesse, et dis qu'ils ne sont plus[1].

1. *OEuvres de Pierre Lebrun*, t. IV, p. 1. Le vieux Lebrun avait

Point de doute alors, Lebrun-Pindare, le vieil Ecouchard, le chantre du *Vengeur*, avait cessé de bouder, sa muse révolutionnaire se ralliait à l'Empire! C'était une seconde victoire sur un autre terrain et comme une jumelle pour Austerlitz. Aussitôt un courrier part, et avec lui un brevet pour une pension viagère de six mille francs; les six mille francs de ce temps-là avaient un bien autre poids que ceux du nôtre. Le brevet arrive dans les combles du Palais-Royal, où le vieux poëte s'était réfugié en quittant son entre-sol du Louvre, et il y trouve Pindare, couché comme toujours sur son lit de Raminagrobis, en attendant l'heure du dîner. Pindare garde le brevet, il touchera régulièrement ses semestres, mais le glorieux et atrabilaire vieillard ne pardonnera jamais à son jeune rival la méprise dont le solide profit lui demeure. Sa vanité blessée fut inexorable. L'aventure égaya le véritable auteur qui dut se contenter du succès de son ode et d'une pension de douze cents francs, qui aurait été viagère si la Restauration ne l'eût supprimée. Ajoutons qu'à la mort de Pindare, M. Lebrun fit une fort belle ode en l'honneur de son homonyme.

Par une singulière rencontre, il n'a tenu qu'à M. Lebrun de paraître un des paranymphes de la Restauration. En effet, au moment même où Paris ouvrait ses portes aux étrangers et aux Bourbons, une tragédie de M. Lebrun, qui avait attendu son tour pendant plusieurs années, venait de paraître enfin sur la scène française : c'était *Ulysse*, étude antique, bien désintéressée du côté de la politique et faite dans l'intention d'amener enfin dans la tragédie le naturel du langage et la simpli-

donné la note à son jeune rival dans cette apostrophe à la Renommée qui termine son quatrain lyrique sur la mort de Voltaire :

> Toi, dont il fatigua les cent voix et les ailes
> Dis que Voltarie est mort, pleure et repose-toi.

cité héroïque des mœurs de l'antiquité. Cet effort, heureux d'ailleurs, et si méritoire pour l'époque, fut à peine remarqué ; en revanche, on battait des mains avec frénésie lorsque Télémaque racontant la victoire d'Ulysse, faisait entendre ces vers :

Tous, les larmes aux yeux, bénissent l'heureux jour
Qui rend après trente ans un père à notre amour.

Le besoin d'allusion était si vif, qu'il allait jusqu'à reconnaître le vieux roi perclus, à qui cinq cent mille soldats étrangers avaient frayé la voie, dans Ulysse, qui rentre seul chez lui et qui sans autre aide que son arc et ses flèches marche sur une jonchée de morts qu'il a couchés à terre pour reprendre sa femme et sa couronne. M. Lebrun ne tomba pas dans le piége, il ne se fit point le complice de ces flatteries qu'il n'avait point prévues, et jamais il ne consentit à voir un *heureux jour* dans la sinistre journée où, c'est ainsi qu'il s'exprime lui-même : « Paris était envahi, où la cour des Tuileries était occupée par des canons étrangers et les Champs-Elysées par les chevaux des Cosaques[1] »

Ce n'est pas nous qui reprocherons à M. Lebrun d'avoir eu sur le cœur l'invasion et ses conséquences. Il y a des blessures dont la plaie saigne toujours dans les âmes généreuses. M. Lebrun eut son refuge à la poésie et sa place dans l'opposition. Il s'attacha sincèrement à la liberté que le gouvernement avait octroyée en don de joyeux avénement et qu'il travaillait sans cesse à resserrer, avec le secret désir de la renier un jour et la ferme résolution de ne jamais l'étendre. A ce moment propice où on ne songeait pas à définir la liberté, ce mot toujours puissant devint un mot magique, il rallia sous une même bannière, outre les amis sincères et sans ar-

1. Preface d'*Ulysse*, t. I, p. 1.

rière-pensée, tous les dissidents qui regrettaient l'Empire ou qui rêvaient de république. Ajoutez à cela la présence et l'influence de l'étranger et le fantôme de l'ancien régime qui secouait son linceul. Nous avions tous alors de bonnes raisons de guerroyer et pas l'ombre d'un doute sur la légitimité de nos griefs : c'était l'âge d'or de l'opposition. Avant tout, M. Lebrun donna cours à sa douleur patriotique, on en trouve la trace dans une imitation du psaume élégiaque *super flumina Babylonis*. C'est bien de Paris et non de Jérusalem que parle le poëte lorsque s'adressant au Dieu vengeur il s'écrie :

Songe à ce jour où sous ses portes,
La ville, si chère à ton choix,
Vit les étrangères cohortes
Passer avec leurs chars, leurs drapeaux et leurs rois.

Lorsqu'ils disaient : « Sapons ensemble
Les monuments de sa grandeur ;
Partageons l'or qu'elle rassemble,
Emportons ses trésors, sa gloire et sa splendeur. »

Malheur à leur coupable audace !
Malheur à leur trompeuse paix !
Malheur au dernier de leur race !
Heureux qui leur rendra les maux qu'ils nous ont faits !

Les mêmes sentiments éclatent à la même époque dans l'ode qui a pour titre : l'*Amour de la patrie*. C'est là qu'on trouve ces beaux vers :

Qu'il est beau de briser les fers de sa patrie !
Ou vaincue et meurtrie,
Avec elle, du moins, qu'il est beau de mourir !

Non, un puissant État ne saurait être esclave ;
Non, dans l'ordre du monde, un peuple fier et brave
Ne peut languir longtemps conquis et désarmé ;
Non, sa chute du monde a rompu l'équilibre,
Son sort est d'être libre
Pour rendre à l'univers son cours accoutumé.

Ainsi M. Lebrun, comme l'a remarqué M. Sainte-Beuve, préludait aux *Messéniennes* de Casimir Delavigne. C'était beaucoup d'alimenter le feu sacré et d'en préparer au besoin une nouvelle éruption.

A ce moment le nom de M. Lebrun, qui méritait déjà la célébrité, était encore dans la pénombre où le retenaient et la discrète ambition du poëte qui soignait moins ses succès que ses ouvrages, et l'homonymie dont nous avons parlé, qui portait du côté du vieux Lebrun une partie au moins des œuvres de son jeune émule. En outre, plusieurs pièces et des meilleures restaient dans son portefeuille et n'étaient guère connues que de quelques amis privilégiés. Parmi ces pièces, il y en a d'exquises; les stances sur un cygne, pour ne citer que celles-là, sont un chef-d'œuvre de grâce spirituelle et de délicatesse. C'est un des plus rares joyaux de l'Anthologie francaise. L'Ode au vaisseau de l'Angleterre peut être rangée parmi nos plus heureuses inspirations lyriques. La pastorale héroïque de Pallas, fils d'Évandre, œuvre de jeunesse, qui n'a pas été représentée, n'en est pas moins une étude virgilienne d'une grande valeur, comme l'*Ulysse* dont le succès réel s'est amorti dans l'estime, sent son Homère autrement que l'*Hector* de Luce de Lancival qui a eu tant de retentissement, et, j'ose ajouter, mieux que toutes les entreprises faites ultérieurement sur l'*Iliade* et sur l'*Odyssée*.

Malgré tant de titres, M. Lebrun qui avait, par surcroît, donné un accompagnement lyrique à la plupart des grands événements du premier Empire et sonné enfin la plus belle des fanfares devant le berceau du roi de Rome, en l'honneur de la paix, chose à noter, n'est pas, et c'est encore un des bonheurs de sa vie, un poëte de l'Empire. Son véritable avénement date de la Restauration, et ce fut un concours académique qui le

signala. C'était en 1817, il y a de cela quarante-sept ans et M. Lebrun en avait alors trente-deux. Ce concours est mémorable. L'Académie avait proposé pour sujet les *Avantages de l'étude;* la pièce de M. Lebrun est une charmante épître qu'on peut relire et qui n'a pas cessé de plaire. M. Lebrun garde chèrement le souvenir de ce succès. « Ce fut, dit-il, un grand honneur d'être nommé le premier dans un concours où se présentaient, indépendamment de M. Xavier Saintine, dont le poëme a été également couronné, des concurrents tels que Casimir Delavigne, Victor Hugo, très-jeune encore. Charles Loyson, enlevé de si bonne heure aux espérances des lettres, et une muse célèbre et charmante, la princesse Constance de Salm, cachée cette année-là parmi les combattants académiques, comme Clorinde parmi les chevaliers de la *Jérusalem.* » Nous avons encore des Clorindes mêlées aux tournois poétiques, mais s'y cachent-elles comme la princesse de Salm? Remarquons en passant que M. Xavier Saintine, digne émule de M. Lebrun dans ce concours, et qui depuis, parmi une foule d'œuvres excellentes, en des genres divers, a eu la rare fortune de produire un chef-d'œuvre, *Picciola*, n'est pas membre de l'Académie qui a couronné son heureux début : *Habent sua fata poetæ.*

Cette belle journée académique était pour le poëte le prélude d'un triomphe éclatant au théâtre. M. Lebrun, qui avait déjà essayé de régénérer la tragédie en la retrempant aux sources vivifiantes de l'antiquité, toujours avec le dessein d'innover sans renoncer à l'idéal, qui est le principe de toute poésie, se tourna cette fois vers l'Allemagne, et, prenant Schiller pour guide, il donna sa *Marie Stuart.* Nous n'avons pas à rappeler le succès de cette belle tragédie, il fut immense ; c'est de tous les succès de cette époque le moins contesté et le

plus durable; aussi *Marie Stuart* a-t-elle pu reparaître de nos jours, et, sans le secours de Talma, elle a retrouvé la même faveur. C'est qu'elle a, dans l'intérêt douloureux du sujet, dans l'habile disposition de la fable et dans le mérite du style, les trois conditions qui font vivre les œuvres dramatiques. Nous avons retrouvé à ces reprises diverses nos jeunes impressions, et après nous d'autres pleureront encore sur les malheurs de la belle reine d'Écosse, dont les fautes, les crimes peut-être, on les nie aujourd'hui[1], disparaissent dans l'iniquité de son supplice. M. Lebrun avait atteint son but qui était, comme il dit, « d'opérer l'alliance de deux muses qui semblaient ennemis irréconciliables, et d'introduire sur le théâtre français, sans blesser la sévérité de notre goût et de nos règles, des formes et des couleurs qui manquaient à notre littérature dramatique. »

M. Lebrun se déroba en plein triomphe pour aller demander à la Grèce de nouvelles inspirations. La Grèce, qui l'avait toujours charmé, dormait encore; mais en poëte il rêvait déjà, comme autrefois Fénelon, de son affranchissement. Le vaisseau hydriote qui l'y porta, *le Thémistocle*, que commandait l'héroïque Tombasis, lui offrit les premiers symptômes d'un réveil prochain. En côtoyant les îles que le commerce et l'opulence affranchissaient déjà, il sentit dans l'air un souffle de liberté. Sur le continent, sa foi fut soumise à une rude épreuve, il y vit le despotisme qui s'étalait sans pudeur, et il craignit d'y voir la servilité dans l'obéissance muette; la Livadie se souvenait-elle d'avoir été l'Attique et la Morée n'avait-elle pas oublié son ancien nom de Péloponèse? La foi du poëte était ébranlée, mais il gardait l'espérance. Cette espérance

1. M. Wiesener vient de plaider la cause de Marie Stuart dans une savante et intéressante étude qui se fait lire après les livres de M. Mignet et de M. Dargaud.

ne fut pas trompeuse, car déjà grondait la sainte insurrection. Lorsque M. Lebrun, quittait la Grèce, du vaisseau qui le ramenait en France il en entendit la première explosion, et ce qui ajouta la surprise à sa joie, c'est que le signal partait non pas des îles qu'il avait vues déjà mûres pour la délivrance, mais de cette Morée qui paraissait plongée dans un sommeil léthargique. M. Lebrun a suivi avec amour, avec angoisse toutes les phases de cette lutte qui laissa si longtemps tous les gouvernements impassibles devant l'émotion toujours croissante de tous les peuples. Sous la pression de poëtes tels que Béranger, Casimir Delavigne, Victor Hugo, Lebrun, Viennet, et l'impulsion de volontaires tels que Byron et Fabvier, les sourds finirent par entendre et la Grèce fut délivrée. Malheureusement, l'intervention qui l'empêcha de périr oublia de lui donner les moyens de vivre. Cependant, ce petit peuple a vécu et vit encore, privé de ses plus belles provinces, sous le double poids d'une dette qu'elle a reçue en dot et d'une dynastie étrangère. L'avenir réalisera sans doute les vœux des philhellènes. En attendant, les artifices de la diplomatie et les mécomptes du patriotisme n'ont pas découragé M. Lebrun. Il n'impute pas à ses clients la lenteur de leurs progrès, il ne retire rien des encouragements et de l'appui qu'il a donnés à leur cause, et il laisse ainsi à son beau poëme de la Grèce toute son autorité morale et toute sa valeur poétique. Il a gagné cela à ne pas renier ses principes, et à ne pas désavouer ses sympathies. Ce poëme qui participe de l'épopée et de l'ode, qui marche avec aisance mais sans caprice, qui frappe l'imagination et qui remue le cœur, est encore une de ces entreprises d'innovation discrète et toutefois hardie que M. Lebrun a souvent menées à bien dans le domaine de la poésie.

M. Lebrun était de retour en France depuis quel-

ques mois lorsqu'on y apprit la mort du prisonnier de Sainte-Hélène. Six années d'une captivité douloureuse noblement supportée, sous quels geôliers, on ne le sait que trop, avaient désarmé les rancunes de la France. L'Angleterre avait commencé sur ce nouveau Calvaire, sans le savoir, sans le vouloir surtout, une apothéose. La mort du conquérant martyr ôta, comme par enchantement, de la mémoire des peuples tous les souvenirs hostiles pour n'y laisser debout que la puissance et l'incomparable génie de l'homme qui pendant quinze années avait remué et dominé le monde. M. Lebrun fut profondément ému, et son émotion produisit spontanément un dithyrambe : « Je ne veux pas, disait-il en le publiant, qu'on lui cherche un sens politique. J'ai fait ces vers parce que je n'ai pas pu faire autrement; je les ai faits dans la solitude, à la campagne, au moment même où la surprenante nouvelle m'est arrivée. Ce n'est pas un sujet que j'ai choisi ni médité : j'ai été ému, mon émotion s'est répandue en vers, et ce poëme s'est trouvé écrit. » L'émotion était sincère et désintéressée, elle parut agressive et elle l'était en effet, car cette expression poétique de regrets et d'admiration donnait une forme sensible, un vêtement lumineux à la figure idéale qui montait ainsi des profondeurs obscures où elle s'était formée pour resplendir au grand jour. La légende napoléonienne n'est pas venue après les poëtes, elle s'est élaborée à leur insu, elle est l'œuvre de l'imagination populaire, les terreurs de la branche aînée des Bourbons n'en ont point arrêté la croissance, les complaisances qui ont suivi ne l'ont point précipitée. Il n'y avait qu'un moyen de la détruire, c'était de la remplacer. Il aurait fallu donner un nouvel aliment à l'imagination. Tout le monde convient que l'opinion est la reine du monde, le propre des esprits positifs qui se donnent et qu'on accepte pour capables est d'ignorer

l'opinion qu'ils pensent connaître et qui leur échappe, parce qu'ils ne savent pas que le grand ressort de l'opinion n'est ni la raison, ni l'intérêt, mais l'imagination. Quoi qu'il en soit, la légende a continué sa marche triomphante, elle a tout balayé devant elle, c'est elle qui par sa vertu mystérieuse et toujours agissante est allée au-devant des vœux les plus secrets de M. Lebrun et qui l'a conduit bien au delà de ses espérances.

Le poëme sur la mort de Napoléon est une des plus belles œuvres de M. Lebrun, son âme s'y épanche tout entière avec ce surcroît de vivacité, de couleur et de mouvement que la mémoire du cœur ajoute aux souvenirs précieusement gardés. Il faut citer :

O jours de ma jeunesse ! ô beaux et nobles jours !
    Jours de printemps, jours d'espérance !
    Que votre souvenir toujours
    A sur mon âme de puissance !
    A peine au sortir de l'enfance
J'ai vu sa gloire naître et commencer son cours.
Les sons qui les premiers ont frappé mes oreilles
    Furent le bruit de ses exploits.
    J'entendais partout mille voix
D'Arcole et de Lodi raconter les merveilles.
Lui-même à ma pensée apparaissait alors
Beau comme ces héros dont elle était remplie,
    Et brillant comme l'Italie
    Dont il avait conquis les bords.
Que de fois, ô Saint-Cyr, dans ton doux prytanée
Lui-même a visité notre enfance étonnée !
Mes yeux autour de lui, fixés incessamment,
Ne pouvaient se lasser de leur étonnement.
Comme nous entourions de nos regards avides
    Cet homme qui, si jeune encore,
S'était assis vainqueur au pied des pyramides
    Et sous les palmiers du Thabor !
Son front tout rayonnant de cent palmes nouvelles
    De cent triomphes inouïs,

Ce regard héroïque et chargé d'étincelles
Qui frappait nos yeux éblouis;
Ce vêtement si simple et ce visage austère
Si doux, hélas! en souriant;
Et ces fiers mameloucks, cortége militaire,
Qui me figurait l'Orient;
Tout attachait mon cœur d'un lien invincible.
Et celui que les rois ne voyaient que terrible,
Ceint d'éclairs, entouré de drapeaux triomphants,
Il venait au milieu de ses heureux enfants
Reprendre de son front la majesté paisible.
Qui ne l'aurait aimé ce tuteur glorieux!

Les belles âmes une fois prises ne se déprennent jamais de leur amour. M. Lebrun n'a pas toujours approuvé, il a toujours aimé Napoléon. Il ne s'en est pas mal trouvé, même alors, car nous ne compterons pas pour un malheur le retrait de sa pension de douze cents francs venue après Austerlitz et que le dithyrambe funèbre devait naturellement emporter. Ainsi allégé, M. Lebrun n'en fut que plus dispos pour entreprendre une nouvelle campagne dramatique.

Nous touchons ici à la crise de la vie littéraire de M. Lebrun. Nous sommes en 1824. Le *Globe* est fondé, prêtant la main et ouvrant de tous côtés des perspectives aux novateurs. La préface de Cromwell a paru et Cromwell lui-même, imposant celle-là une poétique nouvelle et celui-ci proposant un chef-d'œuvre nouveau. L'alarme est grande au camp des classiques, l'espérance est sans limites comme sans pitié au camp des romantiques. Pour la galerie il est clair que de l'ancienne planche tragique on ne tire plus depuis longtemps que de pâles épreuves. Tout semble préparé pour une réforme et on est à la veille d'un engagement. On compte trois groupes distincts : Il y a d'abord la droite qui se compose des demeurants de l'ancien régime. Ceux-là se retranchent dans l'adoration du passé, ils jurent par

Aristote qu'ils ne lisent guère, et par Racine, sans voir que l'exemple de Racine les condamne, s'ils veulent réussir comme lui, à imiter avec originalité et à inventer avec génie; il y a le groupe, ce n'est pas dire assez, l'armée des montagnards qui aspirent à une complète révolution, qui brisent les anciens dieux, bien assurés qu'ils sont d'être en fonds pour en établir de nouveaux; enfin, il y a les girondins qui demandent une réforme sans secousse violente, et un rajeunissement sans procéder, comme Médée, par le dépècement du vieillard. En effet, l'opération ne réussit pas toujours, témoin Pélias. A ce moment décisif M. Lebrun que nous avons toujours vu jaloux d'innover, mais d'innover avec mesure, placé déjà par sa *Marie Stuart* à distance égale entre les conservateurs et les montagnards, se trouvait en mesure de livrer une seconde bataille dont le succès aurait assuré la prédominance de la Gironde littéraire.

Je retrouve à propos pour reproduire mes impressions contemporaines du *Cid d'Andalousie*, impressions qui datent bientôt de quarante ans, quelques lignes que j'écrivais il y a une vingtaine d'années. On me permettra de les transcrire. « Personne, disais-je alors, n'oubliera cette première représentation, sereine tour à tour et houleuse, qui mêlait les joies du triomphe aux angoisses de la défaite: j'y suis encore par le souvenir. Le premier acte nous avait charmés; nous prenions chaudement les intérêts de don Sanche, le nouveau Rodrigue, et d'Estrelle, digne sœur de Chimène; nous pressentions les obstacles à naître de la violence de don Bustos, frère et tuteur d'Estrelle, et de la passion du roi de Castille. Au second acte, à l'éclat d'une fête lointaine dont la splendeur et le bruit arrivaient en mourant jusqu'à nous, nous étions disposés à écouter avec délices les aveux discrets, les tendres épanchements, les purs transports des deux amants, exprimés à loisir dans un

langage enchanteur. Mais, ô douleur, tous n'étaient pas d'humeur à savourer cette charmante idylle : nos oreilles furent offensées par des murmures de Welches. Toutefois ce commencement d'orage s'apaisa. On permit au roi sa tentative de rapt, et il n'y eut point de rumeur lorsque le ravisseur reçut sur ses épaules monarchiques le plat de l'épée de don Bustos : plus tard de véritables transports éclatèrent pendant la scène de défi qui se termine par le duel de Bustos et de Sanche. Nous étions à ce moment assurés du triomphe. Mais l'enthousiasme se calma pendant les deux derniers actes, et, au dénoûment, Estrelle, prenant la route du couvent de Sainte-Claire, eut à entendre quelques protestations mêlées au tonnerre de nos applaudissements. » On le voit, la journée fut glorieuse, sans être décisive, c'était une de ces victoires qui ne suivent pas les conquêtes. M. Lebrun ne convertit pas les conservateurs et il n'arrêta point les montagnards. Le *Cid d'Andalousie* demeure comme une œuvre très-distinguée qui n'a pas rempli toute sa destinée et qui peut retrouver son heure. Il a eu contre lui d'abord la censure qui lui barrait le chemin et qui le mutilait avant de le laisser passer, et, cet obstacle vaincu, des rivalités d'acteurs qui l'ont forcé à la retraite. Le fait est que le public ne l'a pas abandonné volontairement et que les amis du théâtre regrettent toujours de n'être pas mis en demeure d'aller l'y applaudir de nouveau.

M. Lebrun fit ses adieux à la poésie par le poëme de la Grèce qui fut achevé et publié vers 1828. Lorsque la révolution de Juillet éclata, M. Lebrun, alors âgé de quarante-cinq ans, reçut du nouveau gouvernement un poste honorable, qui cette fois ne fut pas une sinécure. La direction de l'imprimerie royale, où son talent d'administrateur et son empressement à servir en toute occasion les intérêts de ses collaborateurs ont laissé de si

profonds souvenirs, la présidence du comité du *Journal des Savants*, les séances de l'Académie française où il siégeait depuis 1828 et qui a souvent applaudi sa chaleureuse éloquence, enfin les travaux de la Chambre des pairs où il se fit remarquer comme orateur, suffirent à son activité pendant les dix-huit ans qui séparent la révolution de Juillet de la révolution de Février. Plus tard, et dès les premiers jours qui suivirent la présidence quinquennale, le Sénat s'ouvrit naturellement pour M. Lebrun, qui n'a rien brisé de ce qu'il avait adoré, qui n'a eu à répudier aucun souvenir et qui garde chèrement dans sa verte vieillesse, toujours dévouée de cœur à la cause des lettres et aux intérêts de la patrie, les nobles sentiments qui ont fait l'honneur et le charme de sa vie.



LA GRÈCE CONTEMPORAINE

PAR EDMOND ABOUT.

J'ai lu une première fois la *Grèce contemporaine* pour l'avoir lue ; je viens de la relire pour en parler, et je n'ai pas à regretter la double tâche que je me suis imposée. C'est qu'en vérité M. About a de l'esprit comme un démon, et qu'il n'écrit pas à la diable. Sa plume est fine et incisive, il a le trait net et délibéré ; il a aussi de la couleur. Il a de la verve et de l'imagination ; il conte à la manière de Rabelais et d'Hamilton ; il décrit avec une précision lumineuse, et quelques traits bien choisis lui suffisent pour mettre les choses et les hommes sous nos yeux. Il a employé toutes ces qualités au service de l'humeur la plus caustique et de la malice la plus gaie et quelquefois la plus cruelle qui aient ja mais possédé un fils de Villon ou de Voltaire. Je n'épargne pas les noms célèbres pour exprimer ma pensée, parce que pour la langue et l'esprit M. About me paraît merveilleusement doué ; j'aurai seulement à lui demander compte de l'usage qu'il a fait, en plus d'une rencontre, de son rare talent.

Je veux même, avant tout, dire une partie de ce que j'ai sur le cœur. Ce livre si petillant d'esprit, d'une allure si vive, d'un enjouement si naturel, d'un coloris si pur et si net, sérieux au fond dans sa forme légère, si diver-

tissant, en un mot, et si solide, m'avait laissé d'abord sous une impression mêlée de tristesse. Pourquoi? c'est qu'à mon gré le fabliau et le pamphlet s'y font trop de place. Il y a çà et là quelques propos assaisonnés de sel gaulois qui n'auraient pas effarouché nos vieux conteurs, il s'en faut bien, qui auraient charmé Rabelais et fait sourire Voltaire, que le bon la Fontaine aurait avoués, mais qui ne sentent ni l'École normale, ni l'École d'Athènes, ni le mentor possible de la jeunesse. M. About me répondra qu'il jette sa toque par-dessus les moulins et son épitoge aux orties, et c'est là précisément ce dont je me plaindrais, et ce que je ne veux pas croire. Voilà pour ce que j'appelle le fabliau. Quant au pamphlet, qui est le dénigrement et le persiflage des personnes et des classes, je l'admets encore moins, quelque gaieté qu'on y mette, et je le trouve ici à plus forte dose que le fabliau. Le pamphlet, chez M. About, n'épargne pas les têtes le plus haut placées. Je lui accorderai qu'un roi allemand et catholique, une reine allemande et luthérienne, ne sont peut-être pas les chefs naturels de la Grèce schismatique; mais il avouera qu'ils ne se sont pas nommés eux-mêmes, et que s'ils sont venus trôner dans Athènes, c'est que sans doute ils n'avaient rien de mieux à faire en Allemagne. D'ailleurs ils ont tous deux réussi à se faire aimer des Grecs. M. About voit comme nous que ce noble couple est aujourd'hui en disgrâce par trop d'ambition pour sa nouvelle patrie; le moment est-il bien choisi pour lui décocher des épigrammes? M. About va nous dire qu'il n'a pas choisi le moment, et qu'il n'est pas responsable d'une coïncidence qui peut fortuitement aggraver une situation déjà pénible; alors je lui demande s'il y a jamais un moment propice pour offenser, je ne dis pas une reine, mais une femme?

Je n'aime pas non plus ces imputations générales qui

tendent à considérer le caractère de toute une nation. A quoi bon rappeler le sens injurieux que la langue familière a donné au nom de Grec, comme à celui d'Anglais, d'Arabe et de Juif? Il y a tant de Grecs qui ne le sont pas à ce titre-là! J'admets avec M. About que, dans le pays des Hellènes, Achille a moins de descendants qu'Ulysse; mais alors laissons à Ulysse son renom de ruse et n'allons pas jusqu'aux gros mots; cela serait d'autant plus juste que M. About se plaint seulement qu'on ne lui a pas toujours rendu exactement la monnaie de sa pièce (je ne m'en chargerais pas non plus), et qu'il a eu quelquefois à payer double en qualité d'étranger, ce qui n'est point particulier à la Grèce, témoin les montagnards suisses et les montagnards écossais, qui n'en sont pas plus mal famés. M. About aurait dû omettre ce détail qui n'a rien de local, et se contenter de rapporter, comme il l'a fait d'ailleurs avec beaucoup de charme, le souvenir de ces bons Moréotes des bords du Ladon, qui lui versèrent si copieusement le lait de leurs chèvres, qui l'approvisionnèrent de si bon fromage et qui ont refusé de prendre son argent.

Maintenant que j'ai rempli mon ministère de vieux professeur qui gourmande son élève avec toute la franchise de l'amitié, ma tâche devient plus facile et bien douce; car je n'ai plus qu'à louer, et pour le faire avec plus de sûreté et d'autorité, je laisserai le plus souvent la parole à M. About. Je ne le suivrai pas dans la partie politique et économique de son livre, où il mêle à beaucoup de railleries d'excellents conseils et des vues très-judicieuses. Il met à nu sans pitié les causes multiples des embarras et des misères d'un petit État auquel il fallait envoyer un gouverneur, et à qui on a donné un roi; qu'on a autorisé à contracter un emprunt usuraire dont il n'a touché que la moindre partie, quand il aurait fallu lui donner à titre gratuit une somme plus con-

sidérable que celle dont il n'a plus que la charge, et qu'il n'acquittera jamais; qu'on a laissé former une armée et une marine de guerre qui absorbent la moitié de son revenu, et dont il ne pouvait se servir que pour quelque mauvais coup, comme il vient de le faire; enfin qu'on a constitué dans des limites et avec des moyens qui lui permettent à peine de vivre, et qui lui défendent de prospérer. M. About montre avec non moins de sagacité les ressources que la culture des terres, l'exploitation des mines, l'aménagement des forêts, l'ouverture de routes praticables pourraient fournir sous une administration éclairée, qui aurait de l'argent de reste pour les entreprises d'utilité publique. Tout railleur qu'il est, M. About reconnaît au peuple grec, qu'il loue surtout de sa frugalité, un ensemble de qualités morales, qui, bien dirigées, le reporteraient à un rang élevé parmi les nations, une intelligence vive et pénétrante, le désir de savoir, la passion de la liberté, le besoin de l'égalité et le patriotisme. Trouve-t-on beaucoup plus parmi les peuples qui ne sont pas déchus et qui se croient en progrès? Mais ces matières sont hors de notre compétence, et il nous convient mieux de suivre M. About dans ses récits, ses descriptions et ses peintures.

M. About a le don de vivifier ce qu'il touche. On voit tout ce qu'il peint; les hommes, les animaux, la nature, tout prend corps, âme et visage. L'image qu'il a tracée s'anime sous les yeux, et reste empreinte dans la mémoire. Comme premier exemple, je détache d'un chapitre sur la famille, qu'on ne peut trop louer, le portrait d'une jeune femme de Cacolétri, village en Arcadie. Après avoir décrit le site et la maison où il doit trouver l'hospitalité, notre voyageur commence ainsi :

« Sur le seuil de cette pauvre maison, nous avions aperçu

des costumes éblouissants et une famille de statues. C'était au premier plan, une jeune femme grande et bien faite, et d'une majesté presque royale. Ses yeux bleus nous regardaient avec une curiosité tranquille, comme ces grands yeux vagues des statues qui contemplent depuis vingt siècles la vie tumultueuse des hommes. Son visage, de l'ovale le plus fin, avait la pâleur élégante du marbre; c'était, avec des lignes plus pures et un sentiment plus calme, la Velléda de Maindron. Deux longues boucles de cheveux qui tombaient naturellement le long de sa joue, allongeaient encore son visage et lui donnaient quelque chose de rêveur. Sa taille, qui n'était point gênée dans un corset, laissait deviner sa souplesse élégante et sa chaste vigueur. Ses mains et ses pieds nus montraient des attaches délicates à faire envie à une duchesse; on voyait dans tout son être une telle fleur de beauté, qu'elle eût embelli la plus riche toilette sans pouvoir en être embellie. Son costume, merveilleusement assorti à sa personne, décélait une coquetterie pleine de goût : on trouve dans ces campagnes autant d'habillements différents qu'il y a de femmes; rien n'est plus capricieusement varié que la toilette des paysannes; elles choisissent à leur gré ce qui sied le mieux à leur beauté : chacune d'elles est un artiste dont le costume est un chef-d'œuvre. »

Où trouver un dessin plus pur et plus correct? Il faudrait tout transcrire, le costume de la paysanne, le portrait de son mari, touché avec une vigueur pleine de grâce et de naturel, celui du père et de la mère, montrer les jolis visages des enfants, assister au repas de famille, passer la nuit sous ce toit modeste, et s'y réveiller avec le jour pour revoir au dehors le plus ravissant des paysages : toutes ces pages sont d'une beauté achevée. On croit avoir vu ce qu'elles représentent; on le voit toujours, et sous le charme qui ravit l'âme et les yeux, on est tenté de s'écrier : *Et in Arcadia ego!*

Si M. About est habile à représenter les visages humains, il ne l'est pas moins à donner du relief et de la physionomie aux animaux. Le cheval qu'il a monté, et

qui l'a quelquefois démonté dans ses courses à travers l'Attique et le Péloponèse; a chance de devenir un cheval historique. Voyez plutôt :

« Celui que je montais a certain air de famille avec Rossinante, quoique son maître l'ait honoré du nom d'Épaminondas. Il est si long qu'on n'en voit pas la fin et maigre comme un cheval de ballade allemande. Ses défauts, je n'ai jamais pu en savoir le nombre. Aujourd'hui, il s'emporte et m'emporte; demain il plantera ses quatre pieds en terre et ne bougera non plus qu'un arbre. Il ne saurait passer auprès d'une maison sans entreprendre d'y froisser la jambe de son cavalier, et, lorsqu'il marche entre deux murs, son seul regret est de ne pouvoir en frôler qu'un à la fois. Le sable exerce sur lui une action irrésistible; tout chemin un peu poudreux l'invite à s'étendre sur le dos, et le plus désolant, c'est que l'eau des rivières produit exactement sur lui le même effet. Il n'écoute pas la bride, il est indifférent à la cravache, et les coups de talon les plus énergiques sont des raisons qui ne le persuadent pas. Et cependant je suis bien capable de l'aimer un peu, en mémoire de certains mauvais pas que nous avons franchis, l'un portant l'autre, et que je n'aurais pu traverser sans lui. »

Un peu plus loin, nous retrouvons le grand Épaminondas qui vient de faire prendre un bain forcé à son cavalier dans l'Érymanthe, et M. About ajoute : « Cet animal a la même passion que M. de Chateaubriand; il veut emporter de l'eau de tous les fleuves qu'il traverse. » On ne s'attendait guère à voir M. de Chateaubriand dans cette affaire; mais les gens d'esprit rapprochent les choses de loin, et l'occasion était trop belle pour retenir une saillie à triple dard qui atteint tout ensemble M. de Chateaubriand, le Jourdain et le duc de Bordeaux. Que de malices en une seule malice! et peut-être ne les vois-je pas toutes. Les simples sont bien empêchés avec M. About, mais les esprits malins y trouveront leur compte.

Puisque j'ai mis en scène le grand Épaminondas, je voudrais céder à la tentation de placer ici une aventure où il joue son rôle selon son caractère, et qui, d'ailleurs, nous fait entrevoir les deux compagnons de voyage de M. About, M. Garnier, habile architecte de l'École de Rome, et M. de Curzon, peintre distingué, et l'excellent agoyate Leftéri, qui guidait la caravane. Le récit est long, mais je m'assure qu'il paraîtra court :

« Le second jour de mon voyage en Morée, nous cheminions paisiblement vers l'isthme de Corinthe et le village de Calamaki. Nous venions de traverser les roches Scironiennes, et je pensais, pour ma part, que si mon cheval était aussi fatigué que moi, il se coucherait de bonne heure. Au passage d'un petit ruisseau, Curzon descendit pour boire et continua la route à pied. J'étais en tête de la caravane ; je le vis passer sans y prendre garde. Mais un vieil agoyate se mit dans l'esprit de la rejoindre. Le cheval prit le trot ; l'agoyate trotta de son côté : le cheval prit le galop. Je riais à voir comme les animaux à quatre pieds sont mieux organisés pour la course que les simples bipèdes. Mais mon cheval, en voyant courir son camarade, faisait aussi ses réflexions. Il se disait en lui-même : Voilà un animal bien vaniteux. Parce qu'il n'a pas de cavalier sur le dos, il s'imagine qu'il va nous laisser en arrière. Nous verrons bien !

« Et de partir au galop.

« Je serrai la bride, je serrai les genoux, je serrai tout ce que je pus ; je rassemblai tous mes souvenirs du manége Leblanc. Bon gré mal gré il fallut partir et lutter de vitesse.

« Cependant le cheval de bagage, susceptible comme tous les gens de petit métier, s'indignait dans son âme paysanne contre messieurs de la selle, qui affectaient de galoper devant lui : Parce qu'on a quelques matelas sur le dos, et quelques cartons et quelques assiettes, vous pensez qu'on n'est qu'un âne ; mais attendez. Je vous montrerai si j'étais fait pour porter le bât. Au premier bond, nos assiettes furent à terre : dix belles assiettes toutes neuves ! Il n'en resta que des miettes. Au second, nos matelas s'implantèrent sur un buisson de lentisques. Au troisième, l'animal

était loin. Son collègue, qui portait Leftéri, rappelé au sentiment de ses devoirs par la présence de son maître, et saisi d'horreur à l'aspect des ruines que l'ambition secoue sur son passage, s'arrêta net et refusa de mettre un pied devant l'autre. Quant au cheval de Garnier, il courait depuis longtemps derrière le mien.

« Par malheur, nous étions en plaine, et dans une plaine inculte : pas un rocher pour arrêter les chevaux, pas une terre labourée pour les fatiguer. Je dois dire pour être juste, que le cheval de Curzon, qui nous menait tous, suivait à peu près le droit chemin, et qu'il nous dirigeait sur Calamaki; mais nous aurions bien voulu arriver moins vite.

« Au bout d'une énorme minute, mon cheval arriva, toujours le second sur le sable de la mer. J'avais bonne envie de le pousser à l'eau pour le rafraîchir; mais j'eus beau tirer à gauche, son concurrent prenait à droite, il suivit à droite. Un peu plus loin, je découvris à ma portée un rocher d'une assez belle venue; je songeai à casser la tête de mon cheval, mais je me retins en pensant à la mienne. Une seconde minute s'écoula : je croyais courir depuis une heure. Derrière moi j'entendais le galop d'un cheval et le bruit d'une chose qui traîne; je songeais avec horreur que c'était peut-être le cheval de Garnier, et j'essayais d'arracher mon pied gauche de l'étrier. L'étrier était pris entre ma guêtre et mon soulier.

« Nous avions quitté la grève et nous courions en pays plat, sur une petite presqu'île; je pourpensais en moi-même que les chevaux du Champ de Mars font du chemin les jours de course. Il me revenait aussi certains vers du récit de Mazeppa, et son terrible refrain bourdonnait à mon oreille. La presqu'île allait finir; je retrouvais la mer et cette fois, la rive semblait escarpée. Le cheval de Curzon s'arrêta; j'étais sauvé. Mais en entendant le galop du mien il repartit de plus belle : j'étais haletant; j'avais une main coupée comme si j'avais fait de l'herbe pendant huit jours; mes oreilles entendaient le son des cloches, mes yeux se troublaient; je fis un heureux effort pour dégager mon pied, et sautai à terre la tête la première.

« Je restai quelques instants étourdi; il me semblait que j'avais une grande foule autour de moi, qu'on faisait de la musique et qu'on m'offrait des glaces; j'entendis réciter

cinq ou six madrigaux que je me promis de retenir. Lorsque j'ouvris les yeux et que je me reconnus, j'étais seul, étendu sur le dos, à cinquante pas de mon chapeau; j'aperçus un grand oiseau noir sur un arbre : c'était mon manteau, que je croyais avoir attaché solidement au pommeau de ma selle. Je m'orientai comme je pus, le soleil aidant; je marchai, chancelant un peu, du côté où devaient être nos gens. Je n'avais pas fait vingt pas que je vis accourir Leftéri, qui me demanda des nouvelles de ses chevaux; je lui répondis qu'ils n'avaient pas la rate malade, et qu'ils couraient au-devant de Calamaki. Le pauvre garçon galopa à leur poursuite. Après lui arriva Garnier, sain et sauf; son cheval mis en demeure d'opter entre un succès d'amour-propre et un fossé de dix pieds, avait pris le bon parti. Alfred de Curzon demandait à tous les buissons ses papiers et ses dessins perdus, et les agoyates s'accusaient l'un l'autre d'avoir causé tout le mal. »

Il est impossible d'être plus gai, plus vif, plus pittoresque. Honneur donc et souvenir à la fougue du grand Épaminondas et au sang froid de M. About, qui tombe si rudement, qui fait de si agréables rêves étant évanoui, et qui se relève si gaillard et si plaisant!

Après cette course haletante à travers la poussière et sous le soleil, nous avons besoin de repos et de fraîcheur; heureusement, nous pouvons en trouver avec M. About sur les bords de l'Eurotas ou du Ladon, à notre choix. L'Eurotas est déjà bien connu par M. de Chateaubriand; et quoique M. About en ait rajeuni et précisé le paysage, nous donnerons la préférence au Ladon, autre fleuve de la Morée digne de la même célébrité :

« Nous avions, dit M. About, dressé notre camp dans le plus frais, le plus gracieux et le plus magnifique temple que la nature se soit bâti de ses propres mains. La rivière qui a bien dix mètres de large, coule avec rapidité, entraînant dans ses eaux jaunes des débris de toute espèce. Elle dévore ses rives et emporte souvent jusque dans l'Alphée les

arbres qui ont grandi sur ses bords. Jamais, en cet endroit, un rayon de soleil ne pénètre jusqu'à la surface de l'eau, dont les arbres des deux rives rapprochent et confondent leur feuillage. Ce sont des plantes qui répandent au printemps une bonne grasse odeur de miel; de grands saules plantés au milieu de la rivière, qui éparpillent dans les airs leur graine cotonneuse et dessinent sur l'eau l'ombre grêle de leurs feuilles; des chênes verts dont le feuillage sombre s'anime au printemps des plus beaux tons roux; des frènes au tronc noueux, à la feuille découpée; des arbousiers qui laissent pendre en groupe leurs grosses framboises vertes; des ormeaux, ces pauvres ormeaux classiques, dédaignés des poëtes de nos jours, et bien déchus du haut rang où la rime les avait mis! Ce sont des lentisques odorants dont la moindre tige, pourvu qu'on la laisse croître, forme au bout de dix ans un môle de feuillage; des églantiers, des aubépines roses qui laissent tomber sur nos têtes une pluie de pétales et de parfums, et partout des clématites, des vignes, des lianes de toute espèce. Souvent une vigne sauvage s'empare d'un arbre, l'escalade de branche en branche jusqu'au sommet, et retombe à ses pieds en cascade. Souvent on trouve quelque grand arbre sans nom et sans forme : le lierre l'a étouffé dans ses bras et revêt ce cadavre éternel. A nos pieds, la terre est couverte de jeunes fougères; l'herbe verte et touffue est semée de boutons d'or, de mauves sauvages et de marguerites, de vraies marguerites de France. C'est ici le lieu de la fraîcheur et de la paix. Il fait si chaud dans l'Attique, il fait si triste partout, que je comprends la fantaisie d'un solitaire qui viendrait s'établir aux bords du Ladon et endormir sa vie au bruit de l'eau, sous les beaux platanes, dans le voisinage des bergers. Nous nous y sommes arrêtés trois ou quatre heures : nous n'avions pas mangé cette fleur du lotus qui fait oublier la patrie. »

On voudrait tout transcrire d'un livre dont pas une page n'est sans intérêt; mais il faut s'arrêter. Au moins on peut tout lire, ou plutôt on y est forcé dès qu'on a commencé. Le livre court, et il entraîne le lecteur; en y revenant, le plaisir est plus vif. La langue en est si bonne, si franche, sans archaïsmes, sans néologismes,

sans prétention, prise tout entière dans le grand courant national où les maîtres ont puisé et que le peuple alimente; l'esprit qui l'anime est de si bon aloi et d'un jet si rapide, les figures y ont tant de naturel avec un air de nouveauté! c'est la jeunesse dans toute sa fleur, avec son entrain, son petillement, ses témérités qu'on pardonne, malgré qu'on en ait. Lisez au chapitre II, section 13, l'histoire *de deux grandes dames*, et au commencement du chapitre IX, le titre des *Brigands*, et tâchez, si vous pouvez, d'être sévère en présence de tant de verve et de grâce; vous ne le pourrez point. Pour moi, j'ai fait mes réserves; j'ai dû les faire, je les maintiens, et pourtant je me laisse aller au charme, tout en grondant.

Le reste de notre compte sera réglé à huis clos entre M. About et moi; mais pourquoi, nocher émérite, échoué il est vrai, mais tranquillement assis sur le rivage, n'exprimerais-je pas ici la joie qui pénètre l'âme lorsque les yeux attachés sur de nouveaux passagers voguant le vent en poupe, voiles enflées, le cœur déjà réjoui de ce premier regard de la gloire, plus doux, selon Vauvenargues, que les premiers feux de l'aurore, on vient à reconnaître au premier rang de ces heureux du présent auxquels appartient l'avenir de jeunes amis longtemps dociles à notre voix? Cette joie, je l'éprouve en songeant au talent que révèle ce coup d'essai de M. About, au succès qui l'accueille, et surtout aux promesses qu'il contient; je l'ai éprouvée non moins vive et sans mélange devant l'œuvre récente d'un autre de nos élèves, devant cette *Revue de l'histoire universelle* écrite par M. Prévost-Paradol avec la maturité précoce d'un esprit supérieur, nourri d'une science bien digérée, éclairé des pures lumières d'une saine philosophie.



LES SINGES, LE RADEAU ET LES TROIS CARCASSES.

Des singes d'Amérique, apprentis matelots,
Dirigeaient à travers les flots,
Un vaisseau de haut bord, magnifique navire
Qui déployant son pavillon
Sous les caresses du zéphyre
Traçait avec orgueil son liquide sillon.
Le ciel, les vents lui faisaient fête,
Quand soudain l'aquilon s'éveille; une tempête,
Dont le choc eut troublé la tête
De marins plus experts, soulève le vaisseau,
Puis le replonge au fond de l'eau.
Ni le nocher ni l'équipage
En complet désarroi, ne tente aucun effort
Qui puisse conjurer l'orage;
Bref, et sans que personne eût tort,
Le beau navire fait naufrage.
Il tourbillonne, il entre aux abîmes ouverts,
Riche butin pour le gouffre des mers!
Nos magots périssaient! Il n'est pas de grimaces
Capables d'attendrir la mort.
Même à ne rien cacher, leurs lamentables faces
Risquaient encor d'aigrir la colère du sort:
Mais la divine providence,
Aux singes tout comme aux humains

Garde des trésors de clémence
Et les répand à pleines mains.
O prodige ! ô faveur ! un radeau se présente
Qui dans le fort de la tourmente
Recueille la foule tremblante
Et ses chefs transis d'épouvante.
Ce leur fut un asile où chacun d'eux sautant
Lève les yeux au ciel et gambade d'autant,
Criant, gesticulant, chantant :
« O radeau, disaient-ils, don de la Providence,
« Toi qui nous rends à l'espérance,
« Foi de Babouins ! nous le jurons,
« Contre les vents et les larrons,
« En retour de ton assistance,
« A la vie, à la mort nous te protégerons ! »
Qui n'eût cru leurs serments ? Vers la voûte éthérée
La clameur en monta, tant fut vociférée.
Hélas ! aussitôt le bruit cessa ;
Parmi les singes rien ne dure,
Et la gent traîtresse passa
Sans la moindre pudeur de l'hommage à l'injure :
« On ne saurait rester sur ce vilain plateau
« Dont le plancher est de niveau :
« Si par hasard on veut paraître
« Plus grand qu'un autre il le faut être.
« On est de tout côté coudoyé, rudoyé,
« Tutoyé ;
« Il vaudrait mieux être noyé !
« Ce régime nous pèse, il est temps qu'il finisse !
« Laissons-là ce maudit radeau ;
« Allons la tête en bas chercher notre vaisseau ! »
A ces mots l'ardente milice,
S'élance et de l'abîme atteint les profondeurs.
Ces singes là, dit-on, sont d'excellents plongeurs :
Entre deux eaux ils purent vivre

Un fort long temps. Adonc la singeaille se livre
Au sauvetage sous-marin,
Tant et si bien qu'on voit enfin
Des eaux regagnant la surface,
S'élever au-dessus de l'humide élément
La majestueuse carcasse
De notre antique bâtiment.
Mais, comme autrefois ces parages
Avaient été féconds en semblables naufrages,
Nos drôles plongeurs trop adroits,
Au lieu d'une en ramenaient trois.
La chance par malheur avait été trop belle!
Ainsi la fortune parfois
Se plaît à nous leurrer d'une façon cruelle.
On le vit bien alors, car tous ces vieux vaisseaux
Avariés au fond des eaux
N'ayant retrouvé là ni voile ni mâture,
Nul ne put naviguer. Pour fin de l'aventure,
Battus des flots et des autans,
Les passagers s'entre-gourmèrent;
A l'envi de leurs habitants
Les carcasses s'entre-choquèrent
Et couvrirent la mer de leurs débris flottants.
Vainement le triple équipage
Essaya de gagner la plage,
Singes à cette fois n'eurent plus de radeau
La mer les engloutit et les tint dessous l'eau
Qui leur sert encor de tombeau.

O vous, qui provoquez la mer et les orages,
Voltigeurs, traitants et cagots,
Instruisez-vous d'exemple et tachez d'être sages
En mémoire de ces magots.





Je crois que Dieu sait ce qu'il fait et ne nous dit que ce qu'il veut.

*
* *

Si le commencement de la sagesse est la crainte du Seigneur, l'amour de Dieu et du prochain en est le terme.

*
* *

Le Déisme est la foi des hommes religieux qui n'ont pas de religion.

*
* *

Dieu seul est Dieu et tous les gens de bien, de toute religion, sont ses prophètes, parce qu'il habite en eux et qu'il les éclaire.

*
* *

Il y a la nature des choses et l'auteur des choses; la nature qu'il faut connaître, l'auteur qu'il faut renoncer à connaître.

*
* *

Dieu m'a fait la grâce de ne jamais douter de son

existence; il ne m'a pas accordé celle de songer toujours à sa présence.

*
* *

Évidence de raison, Dieu; évidence de perception, la nature; évidence de conscience, le libre arbitre. Trois colonnes de la foi naturelle.

*
* *

De tous les points du christianisme on peut tirer une ligne droite qui conduit au Seigneur. *Dirigite vias Domini.*

*
* *

On peut dire combien le christianisme a fait de bien au monde. On ne saura jamais combien le catholicisme a fait de mal au christianisme.

*
* *

Voici le raisonnement des Ultramontains : Le pape vaut saint Pierre; saint Pierre vaut le Christ ; le Christ vaut Dieu le Père; or Dieu est le roi du ciel et de la terre, donc le pape est le Roi des Rois. Si on leur accorde cela on ne peut rien leur refuser et si on essaye de leur prouver qu'il y a entre les anneaux de *ce sorite*, quelque solution de continuité, alors ils vous prouvent avec le même aplomb que vous êtes un athée.

*
* *

L'Église est une âme qui a un corps, la société est un corps qui a une âme. De là vient la difficulté de poser les limites du temporel et du spirituel, et l'impossibilité

d'absorber l'un par l'autre. On les sépare; mais, comme on ne peut ni les séparer absolument ni les fondre ensemble, il y a toujours une lutte que les sages et les politiques essayent de contenir.

*
* *

Il n'y a rien au-dessus de la piété; au-dessous de la superstition il n'y a que l'hypocrisie et le fanatisme.

*
* *

Si la philosophie n'avait conduit personne à l'incrédulité, ni la religion au fanatisme, ni la religion ni la philosophie n'auraient de détracteurs.

*
* *

Celui qui nie Dieu dans le malheur le nierait plus assurément dans la prospérité.

*
* *

Le Maître a dit : « Rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu et à César ce qui appartient à César; » c'est-à-dire à Dieu les hommages, à César les deniers. Le clergé l'entend autrement : il rend à César les hommages dus à Dieu, et il *recueille* au nom de Dieu les deniers dus à César.

*
* *

La devise séculière, liberté, égalité, fraternité, n'a de sens et de valeur morale que si on lui donne pour substance les trois grandes vertus religieuses : foi, espérance et charité. Il faut croire la liberté, espérer l'éga-

lité, aimer charitablement pour arriver à la fraternité. C'est là ce qui donne à l'âme la fermeté, l'élan, la douceur.

*
* *

Tout le monde se déguise plus ou moins. Les philosophes n'ont qu'un loup, encore le tiennent-ils quelquefois à la main, de sorte qu'on a pu voir leur figure. Les dévots ont un masque qu'ils ne quittent pas, qui a pris sur leur peau et qui est devenu comme un visage naturel; il n'y a pas moyen de l'arracher. Ce ne leur est pas un médiocre avantage parmi les hommes, pour qui le mensonge soutenu devient vérité.

*
* *

L'aversion pour les médecins et pour les prêtres pourrait bien n'être au fond qu'un goût très-prononcé pour la santé et pour Dieu.

*
* *

Le tort des positivistes est d'éliminer Dieu; celui des théophilosophes est de le définir.

*
* *

Le livre de Saisset n'empêche pas de croire en Dieu, et c'est ce qu'on peut demander de mieux à une théodicée.

*
* *

Nous tenons tous de cette vie éphémère dont l'emploi nous est imputable, un gage assuré d'immortalité; ne soyons ni indifférents ni railleurs envers l'éternité.

*
* *

Le vrai oblige l'intelligence, le juste oblige la conscience, le beau oblige l'imagination ; l'utile n'oblige pas, mais il soutient et dirige le bon sens, qui est un sentiment complexe et indistinct du vrai, du juste et du beau.

*
* *

Une bonne éducation doit planter au cœur de l'enfance le christianisme, qui nous arme en guerre contre nous-mêmes et qui nous pacifie envers le prochain.

*
* *

Les infaillibles tirent de leur privilége de ne jamais se tromper, le droit de tromper toujours.

*
* *

Faites entrer chez vous le plus de religion et le moins de religieux que vous pourrez.

*
* *

Les prêtres prêchent la vertu qui les ruinerait ; mais ils la prêchent de manière à ne pas se ruiner.

*
* *

Le plus habile des financiers ne va pas à la cheville de celui qui a inventé le purgatoire.

*
* *

L'homme n'est pas déchu, il est imparfait et perfectible.

*
* *

Les Pharisiens dominent toujours; ils ont tué le Christ, aujourd'hui ils le vendent.

*
* *

L'Évangile n'a pas extirpé l'esclavage, il l'a déraciné.

*
* *

La vérité tue celui qui l'annonce, elle sauve ceux qui la reçoivent; de même une invention ruine l'inventeur avant d'enrichir l'industrie.

*
* *

Les uns disent que nous avons le dernier mot de la vérité, les autres que la vérité n'est qu'un mot, et ils tendent en commun à opprimer ceux qui pensent que la vérité est une chose qui laisse toujours à chercher.

*
* *

Nous ne savons le tout de rien, mais si nous savions le tout d'une seule chose nous saurions le tout de toutes choses.

*
* *

Le devoir est une proportion entre la force et l'action.

*
* *

Le bien est l'acte ou le phénomène conforme à sa fin, c'est-à-dire à son but ou à son idéal. L'acte conforme à sa fin est bon, le phénomène conforme à son idéal est beau.

*
* *

Le beau se rapporte à l'imagination, le bien à la raison. L'un n'est pas la cause de l'autre; ils sont identiques, mais en rapport avec des facultés diverses.

*
* *

On peut dire comme les autres, mais non penser comme les autres, si on pense. Penser c'est voir de ses propres yeux et juger avec son jugement. Or les yeux et le jugement de chacun, et partant de tous, sont différents. On ne peut donc penser véritablement sans penser autrement que les autres. La tâche est rude et bien peu sont capables de la remplir.

*
* *

La perfection de l'homme est d'avoir Dieu dans l'âme et le diable au corps.

*
* *

Ajourner l'effet d'une bonne résolution, c'est y renoncer; car, si au moment où on la prend la force manque pour l'exécuter, moins encore l'aura-t-on plus tard.

*
* *

Décomposer une belle action c'est faire de la chimie ; l'analyse d'une fleur donne du carbone, de l'azote, de l'oxygène, etc. Ces principes ne vous rendront pas la fleur, il en est de même de l'analyse morale. La vie périt dans le creuset du chimiste, comme l'âme dans celui du philosophe.

*
* *

La Grèce avait la religion du beau. Le rapt d'Hélène l'offensa comme un sacrilége ; elle s'éleva tout entière, non pour venger Ménélas, mais pour reconquérir Hélène. La guerre de Troie fut sa croisade.

*
* *

La loi de nature que la société ait le mieux conservée, c'est l'entremangement : seulement elle en a adouci les formes.

*
* *

Plus j'y pense et plus je m'affermis dans l'idée que ce qu'on est convenu d'appeler le genre humain n'est qu'une ménagerie. C'est règne humain qu'il faudrait dire. Il se divise en trois genres distincts : les rongeurs, les carnassiers et les ruminants. Les deux premiers ont des appétits féroces et point d'idées, le troisième a des idées et des appétits modérés.

*
* *

On ne se laisse emporter aux extrémités que par désespoir ou par orgueil, et toujours par faiblesse.

*
* *

Il ne suffit pas à la justice sociale de déclarer tous les hommes admissibles aux emplois, il faut qu'elle rende les emplois accessibles à tous les hommes qui sont aptes à les remplir.

*
* *

J.-J. Rousseau a honoré la pauvreté et combattu la misère ; la pauvreté qui exerce le courage, la misère qui engendre le désespoir.

*
* *

Le signe de la bonté chez les jeunes c'est d'aimer la vieillesse, et chez les vieux d'aimer la jeunesse.

*
* *

Ceux qui ont le don d'affirmer résolûment ce que les autres ne peuvent pas nier absolument, ont grande chance de se faire croire et de commander.

*
* *

L'idée de mettre les enfants en commun et de confier leur éducation et leur avenir à la société qui se substitue ainsi aux droits et aux obligations du père, est une imagination d'enfant trouvé ou perdu.

*
* *

Les libéraux, à la suite du contrat social, en admettant la souveraineté absolue du peuple, ont compté sans Dieu, mais le saint-simonisme qui les combat avec avan-

tage tombe dans un excès opposé ; en prétendant soumettre l'humanité à une hiérarchie et à un classement où tout serait ordonné selon la justice et l'équité, il a compté sans l'homme. Il y a longtemps que l'on a dit que si les rois étaient des anges, il n'y aurait pas de gouvernement préférable au despotisme; mais la difficulté est de trouver des anges. Le saint-simonisme en avait deux sous la main, mais il y a eu guerre presque civile entre ces deux envoyés de Dieu. D'abord en admettant que par impossible ils fussent demeurés d'accord, qui nous répondrait de l'avenir ? L'infaillibilité du pape n'a pu tenir contre les erreurs et les excès de la papauté. Les papes bleus ne seront pas plus heureux.

C'est une étrange pensée que de venir présenter au monde une religion toute faite, et une organisation sociale divisée en compartiments où l'humanité serait distribuée comme la ménagerie du Jardin de Plantes : ici les lions, plus loin les singes, là les éléphants, etc., le tout suivant la décision du directeur de l'établissement, habile à reconnaître sous une enveloppe uniforme les natures diverses.

Le saint-simonisme absorbe l'humanité en Dieu, la vie de l'humanité est une fonction divine, un phénomène fini de la vie divine, Dieu, ce n'est plus une force qui agit sous les yeux et selon les vues de la Providence ; c'est la Providence accomplissant elle-même en chair et en os un acte du grand drame, dont le développement complet sera l'histoire universelle de Dieu. . .

. . . .

. . . La critique historique des modernes transforme souvent en symboles des faits dans lesquels l'imagination voyait un emblème.

Le saint-simonisme confond certainement l'homme et la nature ; il demande l'association de toutes les forces morales et voudrait qu'elles concourussent comme les

forces physiques concourent à l'œuvre matériel. Mais les forces physiques sont constamment sous la main de Dieu, tandis que le propre de l'homme est la liberté, c'est-à-dire le pouvoir d'agir, dans une certaine sphère, à l'instar de la Providence dans la sphère éternelle.

*
* *

Le niveau détruit tout. La grande nivelure est la mort.

*
* *

Ne laissons pas germer le mécontentement dans l'amitié; il peut grandir et la déraciner.

*
* *

J'ai supporté la mort de ma jeunesse, je supporterai la mort de ma vieillesse. Il n'y a d'insupportable que la mort de l'amitié.

*
* *

Amica veritas, amicior amicitia.

*
* *

Les armoiries sont la dernière forme du tatouage; la différence est que le tatouage moderne n'adhère pas à la peau.

*
* *

On est monarchique par égard pour la France, républicain par égard pour soi-même.

*
* *

Les communistes ! — Oui, ces excellentes gens chez qui tout est commun, tout, excepté le sens.

*
* *

Je tâche d'être conservateur avec discernement, et discrètement novateur.

*
* *

Nous serions déjà en république si nous n'y avions pas été et si certaines gens ne s'obstinaient à nous y mener de force. La république de l'avenir a contre elle la république du passé et les républicains du présent.

*
* *

Les renoms usurpés se changent en mépris : on se venge d'en parler.

*
* *

Ceux qui ont la passion de dominer sans en avoir le talent déconsidèrent, le commandement et avilissent l'obéissance.

*
* *

Le pouvoir absolu unique comme remède est détestable comme régime. En se prolongeant il ne tarde pas

à tuer ceux qu'il a sauvés. Les peuples qui s'y soumettent ont le triste avantage, comme certains malades sous certains docteurs, de mourir guéris. Ils n'ont plus de transports au cerveau ni de sang dans les veines : la fièvre a cessé, mais le cœur ne bat plus.

*
* *

Montesquieu a diffamé le despotisme et réhabilité la dictature : il a eu doublement raison, car la dictature est un remède héroïque qui peut sauver une nation malade, le despotisme est un régime capable de tuer les nations les plus valides. La dictature est essentiellement temporaire, le despotisme la fait passer à l'état chronique.

*
* *

L'humanité se transfigure-t-elle ou seulement fait-elle peau nouvelle comme le serpent aux premiers jours d'avril? Aura-t-elle pour tout amendement une tête de doctrinaire au lieu d'une tête d'aristocrate, et, cela étant, le corps social aura-t-il gagné au change? Vaudra-t-il mieux pour lui d'être dirigé par la suffisance pédante et empesée que par la suffisance ignorante et frivole?

*
* *

Dans cette âme immense (Napoléon), le sentiment de la grandeur était corrompu par le goût du grandiose. C'est pour cela que ses desseins les mieux combinés ont toujours été creux par quelque endroit et que sa fortune a donné prise au malheur.

*
* *

La faiblesse de Louis XVI rendit tout possible et tout impraticable, parce qu'elle produisit en même temps l'audace de ses adversaires et l'impuissance de ses amis.

*
* *

La mode est aujourd'hui de rabaisser l'État. C'est le thème favori des libéraux. Ils ne voient pas que la force de l'État est la sauvegarde de la liberté. Les sectes ne reconnaissent pas le libre examen ; elles s'accordent toutes à imposer aux autres leur vérité qu'elles appellent la vérité. Les partis tendent tous à exterminer le parti qui leur est contraire. L'État seul peut mettre une barrière entre les lutteurs et tenir la balance qui pèse le juste et l'injuste. Ainsi les libéraux qui proclament le droit de liberté et qui s'opposent en même temps à la puissance de l'État ôtent au droit qu'ils veulent faire prévaloir tout moyen de s'exercer. Il ne faut ni sacrifier l'État à l'individu ni l'individu à l'État, mais les reconnaître et les respecter l'un et l'autre, et constituer l'État de telle sorte qu'il soit le gardien jaloux et incorruptible des droits de l'individu, c'est-à-dire du droit naturel.

*
* *

Le lieutenant Ridgley raconte dans ses voyages une séance du parlement d'Otaïti, et décrit l'accoutrement de ces législateurs. Leur costume se compose de pièces de rapport empruntées aux divers uniformes de l'armée et de la magistrature anglaise. N'est-ce pas là un em-

blème du système des doctrinaires, si fiers sous leur défroque britannique?

*
* *

Pourquoi les démasquer, puisque leur masque vaut mieux que leur figure?

*
* *

Je ne demande pas au fleuve par où et comment il a fait irruption, quelles roches il a brisées : je lui demande compte de la qualité de ses eaux, des caprices de son cours, de ses débordements.

*
* *

Un flatteur vous répond comme une table tournante. Il vous renvoie votre pensée quand vous croyez qu'il vous donne la sienne.

*
* *

Je fus, dit Montaigne, pelaudé à toutes mains; j'étais Gibelin aux Guelfes au Guelfe aux Gibelins. — Ainsi pâlit le juste-milieu.

*
* *

La noblesse du style vient de l'âme; la fermeté, du caractère; la grâce, du naturel; le pathétique, du cœur; la couleur, de l'imagination; la correction, de l'étude; l'harmonie, de la délicatesse des organes.

*
* *

Je n'ai pas voulu sortir de mes idées, mais j'ai tâché d'en tirer quelque chose.

*
* *

Goûtez votre amour-propre tant que vous pourrez, il ne remplira pas les vides de votre esprit ni les lacunes de votre talent.

*
* *

Il y a là (dans M. Joubert) des pensées qui sont des médailles, valeur de curiosité, d'autres qui sont des pièces de monnaie ayant cours et usage. On se prend à regretter un tel juge, subtil et délicat.

*
* *

Je dis avec Victor Hugo : « La révolution française est un geste de Dieu ! » et j'ajoute avec de Maistre : « La révolution est une contorsion du diable ! » Je vois d'un côté Bailly et de l'autre Marat.

*
* *

Misera est magni custodia census (Juv.). Voilà au moins une misère que je n'ai pas eue.

*
* *

« Tout ou rien ! » Sotte devise ! Car on n'a jamais tout et l'on a toujours quelque chose.

*
* *

27 *février* 1832. J'ai négligé jusqu'à présent de lire l'histoire avec attention et de graver les dates dans ma mémoire; je veux combler cet abîme d'ignorance; je le ferai par des lectures attentives et des analyses; il faut lire plume en main; sinon, l'esprit, le mien du moins, sans point d'arrêt, s'égare dans les espaces imaginaires et ne retire d'un travail impatient que des notions tronquées, une demi-science cent fois pire que l'ignorance pure et simple. C'est un juste milieu intellectuel aussi déplorable que le juste milieu politique....

*
* *

La clarté est la politesse des professeurs. (1833, *Leçon d'ouverture.*)

*
* *

X.... ne rature jamais, aussi rate-t-il presque toujours.

*
* *

X.... n'est pas parvenu à détruire le prestige du nom qu'il porte; cependant il a écrit, il a agi et il a parlé, et il se trouve qu'il écrit médiocrement, qu'il agit en insensé et qu'il parle mal.

*
* *

Eugénie de Guérin est la Jacqueline réussie d'un Pascal manqué.

*
* *

J'aime encore mieux manquer de pain que de faim.

*
* *

Les temps de la grande orgie prédite par Béranger sont arrivés. Jamais on n'a pu ramasser autant de bonnets derrière les moulins.

*
* *

Il suffit de ne pas avoir peur pour conjurer tous les fantômes.

*
* *

Les ressentiments se consument vite dans le feu de la colère ; le sang-froid les conserve.

*
* *

Montaigne ne sait pas toujours ce qu'il va dire, mais il sait merveilleusement ce qu'il dit ; il ignore où il va, mais il sait où il est ; avec lui le sujet nous échappe souvent, mais nous ne perdons jamais l'auteur, et c'est lui que nous aimons.

*
* *

Périclès, en rendant ses comptes, se contenta de dire au sujet de cinquante talents, qu'il les avait employés *pour le besoin*. On ne le pressa pas davantage. Mais les Lacédémoniens l'ayant su, confisquèrent les biens de

Cléandre et condamnèrent Plistoanax à une amende de cinq talents, pensant que l'or de Périclès les avait corrompus.

*
* *

La parole exprime la pensée, et les institutions réalisent la parole, mais ces expressions sont des déguisements : la pensée incorporée à la parole n'a plus sa véritable figure ; c'est une première chute ; la parole, à son tour, en se matérialisant dans les faits sociaux, se dénature cruellement.

*
* *

Aussi, après cette double chute, c'est pitié de voir à quel état la pensée est réduite.

*
* *

Quant à la procédure, je n'y entendais rien. Je m'y suis pourtant appliqué ; mais ce qui m'en dégoûtait le plus, c'est que je voyais à des bêtes le même talent qui me fuyait. X*** aurait ajouté au dégoût de Montesquieu.

*
* *

A. Barbier a le don de mépriser, de s'indigner et d'admirer ; il est véritablement poëte, il ne sait pas haïr ; ses passions sont impersonnelles. La *Némésis* a généralement un tout autre caractère ; Barthélemy garde rancune à la société qui ne l'a pas mis à sa place ; il se venge personnellement en prenant la cause de l'humanité et du pays. La haine du prolétaire et l'envie du

pauvre se trahissent dans ces élans d'une âme généreuse, mais ulcérée.

*
* *

L'écrivain lourd, diffus et obscur joue de malheur en France : il blesse à la fois le génie de la langue, l'esprit national et l'amour-propre du lecteur.

*
* *

La peur leur fait croire qu'ils sont menacés de périr et la vanité leur persuade qu'ils ont le droit de vivre à tout prix.

*
* *

Je ne lis plus les journaux, j'aime mieux relire Tacite, j'y trouve beaucoup de nouvelles.

*
* *

X. n'est jamais brave, mais il est tout à fait lâche quand il n'a point peur, car alors il devient insolent.

*
* *

Sois franc et défiant, dis ce que tu crois et ne crois pas ce qu'on te dit.

*
* *

Vous tordez mes écrits et vous amenez du venin. Prenez-y garde, il ne sort pas de mes écrits, c'est de vos mains qu'il dégoutte. Vous infectez de venin, comme dit Montaigne, la matière innocente.

*
* *

Ceux qui souffrent le plus de la perte de la liberté, sont précisément ceux-là qui ont le moins mérité de la perdre.

*
* *

J'ai toujours méprisé l'argent, qui peut-être, me l'a trop rendu.

*
* *

Il y a contre le ridicule une cuirasse d'amour-propre et contre la honte une cuirasse d'impudence. De là vient que dans des temps de cynisme et d'orgueil, le ridicule et l'infamie au lieu de tuer font vivre.

*
* *

La critique au microscope transforme les nébuleuses en pleïades.

*
* *

Il n'y a qu'un seul ennemi qu'on ne puisse éviter, c'est soi-même, et encore on peut le vaincre.

*
* *

A Paris les journées devraient avoir plusieurs étages comme les maisons, pour que chacun y put loger ses diverses besognes.

*
* *

Le cœur d'un homme vaut tout l'or d'un pays, disait

J. de Flagy ; ajoutons pour compléter la pensée, le cœur d'une femme vaut tout l'or de la terre.

*
* *

Dieu vient de m'éprouver cruellement en m'enlevant le meilleur des frères. Je lui demande en grâce de me rappeler à lui avant mes enfants et en même temps que ma femme.

*
* *

Du moindre danger il fait une crainte, du moindre service un lien, de la moindre faute un remords. Comment voulez-vous qu'il avance?

*
* *

Il y a des bienfaiteurs ingrats.

*
* *

Ce que j'appelle l'ingratitude des bienfaiteurs consiste à ne pas jouir du bien qu'ils ont fait et de ne pas l'achever. Je l'ai eue sans remords et je l'ai éprouvée avec amertume.

*
* *

Je perdrai la partie, je ne triche jamais et je laisse toujours voir mes cartes.

*
* *

Le temps que X. met à se procurer de l'argent, lui enlève celui qu'il pourrait employer à en gagner.

*
* *

X., comme bien d'autres, a été englouti dans l'abîme de la misère, par la marée montante de la prospérité publique.

*
* *

Mes opinions m'ont fait perdre quelques amis. Cela ne prouve pas que mes opinions soient mauvaises, mais que ces amis-là ne valaient rien.

*
* *

C'est moins l'amour que le besoin de l'or qui corrompt les peuples. Il y a des temps où il faut en avoir coûte que coûte.

*
* *

Nos hommes passent comme des ombres, mais aussi ce sont des ombres d'homme.

*
* *

Il y a des cœurs et des esprits excellents qui n'ont que deux torts : chercher la perfection en autrui et la trouver en eux-mêmes.

*
* *

Il y a des hommes auxqnels il ne manque guère pour être sans défaut, que de ne pas se croire parfaits.

*
* *

Sénèque qui méprisait les richesses consentit à avoir beaucoup à mépriser.

*
* *

Je lisais d'éloquentes invectives contre l'iniquité du monde refusant au génie place au banquet social, d'où venait cet éclat? d'un mémoire de tailleur ou de blanchisseuse.

*
* *

Je crains l'homme d'un seul livre, surtout quand ce livre est de lui.

*
* *

Les coups de tête sont des actes de faiblesse qui séduisent les natures généreuses par les apparences de la force.

*
* *

Ce qu'il y a de plus triste dans la douleur c'est qu'elle nous quitte quand on commence à l'aimer.

*
* *

Ma pensée comprimée me tue, exprimée elle me perd.

*
* *

On se relève quelquefois d'une disgrâce méritée, d'une injustice jamais.

*
* *

Mme X.... menaçait de se tuer pour faire pièce à

son fils s'il se mariait; celui-ci s'est abstenu par timidité. Il a eu grand tort; sa mère est trop bonne ménagère pour dépenser toute sa méchanceté en une fois.

*
* *

L'esprit comme le corps a ses nains et ses Patagons, tous les efforts de l'éducation et de la gymnastique ne sauraient amener M. Thiers à la taille de M. X..... ni M. X..... à l'esprit de M. Thiers.

*
* *

Plus et *pas* font souvent amphibologie. — Goethe s'écrie avant de mourir : plus de lumière! en veut-il davantage ou en déplore-t-il la perte? Un général péruvien exhorte ses soldats à marcher : « Pas de vainqueurs » s'écrie-t-il, comme il eut dit pas accéléré. Notre maudite langue donne ici un non sens au lieu du cri sublime « paso de vincedores. »

*
* *

Dans l'écriture, la main parle, et dans la lecture les yeux entendent la parole.

*
* *

La plus grande sottise du pédant est de mépriser comme ignorants ceux qui ne savent pas encore ce qu'il a appris la veille.

*
* *

Le vice a cela de bon, qu'il tue ceux qui le poussent à bout.

*
* *

La maladie la plus commune en ces temps est le gonflement du *moi*.

*
* *

Le courage de *** va jusqu'à surmonter la peur d'un danger qui n'existe pas. Son courage est réel puisqu'il a réellement peur.

*
* *

Chateaubriand grand oseur et grand poseur, peut-être a-t-il plus posé encore qu'il n'a osé.

*
* *

« J'étais un jour, écrit un évêque de l'Église angli-
« cane, dans un bateau avec un ami; celui-ci tomba
« à l'eau par accident, il essaya de remonter dans le
« bateau, mais je vis qu'il courrait risque de le faire
« chavirer. J'avais heureusement mon parapluie avec
« moi et j'eus la présence d'esprit de le repousser, sans
« cela je me fusse noyé avec lui. » (*Revue chrétienne*, 15 juin 1861, p. 394). Je n'ai jamais eu ce bienheureux parapluie et l'eussé-je possédé, je n'aurais pas eu la présence d'esprit de m'en servir, aussi mon bateau pourrait-il bien chavirer.

*
* *

24 janvier 1861. — Il y a des gens qui parlent mieux que X. Il n'y en a pas qui écrivent plus mal.

*
* *

En France on fait un pied neuf pour fermer un œil de perdrix.

*
* *

Une chose m'émerveille et m'épouvante, c'est l'assurance dans l'ânerie si commune de nos jours.

*
* *

De la moelle des lions les anciens faisaient la nourriture d'Achille; nous en avons fait un engrais pour la chevelure.

*
* *

Duclos demandait dans son testament que l'Académie lui fit la grâce de le remplacer par un homme de lettres.

*
* *

On ne riait pas de sa bosse (C. R.); on savait que c'était l'étui de ses ailes.

*
* *

Quand on parle de la bête de l'Apocalypse on est toujours embarrassé du choix de l'animal. Cela fait honneur aux puissances de la terre.

*
* *

On a dit de***, il lui manque quelques vices par suite d'infirmités.

*
* *

Les nations qui se négligent se couvrent de moines : c'est la vermine du corps social.

*
* *

Les barbarismes indiquent la barbarie des mœurs et la perversion des sentiments ; lorsqu'on parle de modérantisme c'est qu'on ne connaît plus la modération et lorsqu'on invente le mot de fraternisation la fraternité est bien loin.

*
* *

J'ai eu trop souvent le cœur en bouche avec des gens qui n'avaient que la bouche en cœur.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

8641. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris



